

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

—

TOME XII.

DÉCEMBRE 1835.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1835.

SONNETS
DE MICHEL-ANGE.

Ce n'est pas une des études d'histoire littéraire les moins curieuses, que de chercher quels genres de poésie ont successivement obtenu le plus de vogue, car c'est souvent par la forme, comme par le fond même de la pensée, que se révèle l'esprit d'une littérature, le goût d'une époque. L'ode, la ballade, la chronique en vers naïve et conteuse, le poème didactique, le drame et l'églogue ont eu tour à tour leurs jours de gloire et leurs couronnes de lauriers. La forme littéraire est une puissance, et comme toutes les puissances de ce monde, elle est soumise aux phases d'enthousiasme et aux dépréciations de la foule. C'est le caprice qui la fait naître, ou c'est l'homme de génie qui la crée; le peuple l'accueille, la soutient, la propage; elle porte le diadème, elle est reine, elle commande; puis un beau jour, ce même peuple qui se prosternait devant elle, la rejette, la brise, comme il brise l'autel de ses idoles et le sceptre de ses rois. Pauvre douce et innocente idylle du XVIIe siècle, qui vous en alliez si joyeusement, à travers les vallons fleuris, chanter vos amours champêtres et écrire votre nom sur les écorces d'arbre, qu'êtes-vous devenue avec vos jolis petits moutons, vos rubans roses, vos guirlandes de fleurs? Pauvre spirituel madrigal dont les grands seigneurs du XVIIIe siècle aimaient tant le regard malicieux, le sourire équivoque, le visage riant, hélas! qu'es-tu devenu avec tes bons mots et tes métaphores mythologiques? Le *Mercure de France* te recevait avec distinction; l'*Almanach des Muses* te promettait

l'immortalité ; je crois même que bien souvent on parla de toi au petit lever royal et au petit coucher, et ce qui vaut mieux encore, plus d'une élégante dame t'emporta discrètement dans son boudoir, plus d'une jeune fille se sentit battre le cœur en te voyant venir. Heureux madrigal! Et te voilà mort! Que dis-je, mort? Oublié, dédaigné. La cruelle révolution de 89 est venue, qui n'a plus rien voulu entendre de tes jolies sentences, de tes aimables déclarations. L'ingrate! Ainsi est mort le madrigal, ainsi l'héroïde, le poème descriptif, l'acrostiche, et une foule d'autres genres de poésie, jusqu'à la chanson de M. Panard, qu'il arrangeait pourtant si bien en forme de verre ou de bouteille.

Le sonnet, cet enfant bien-aimé du romantisme, n'a pas eu moins de révolutions à subir ; mais s'il a succombé pendant quelque temps, sous la férule des critiques, il a retrouvé ensuite des jours meilleurs, il s'est réveillé avec une nouvelle vie et de nouveaux accords. Le sonnet est une création toute romantique. Le XIIIe siècle l'a vu naître avec les merveilleuses épopées de chevalerie, et les délicieux romans d'amour; le XVIIe l'a étouffé sous le poids de sa science ; le XIXe l'a rappelé à la vie. Le sonnet, c'est l'Ariel de Shakspeare, Ariel qui se balance le soir aux branches d'un saule, ou qui se pose sur le calice d'une fleur pour y boire une goutte de rosée. Hélas! comment les écrivains classiques auraient-ils jamais pu aimer le sonnet, eux qui veulent toujours composer des poèmes? Quel que soit le travail qu'on y consacre, c'est avant tout une œuvre de sentiment.

L'origine du sonnet a été pendant assez long-temps mise en discussion. Les uns l'attribuaient à l'Italie, d'autres à la Provence. Mais il est bien prouvé aujourd'hui que, dès le commencement du XIIIe siècle, il était déjà en usage parmi les poètes provençaux, et qu'il ne pénétra que plus tard en Italie. Gui d'Arezzo est vraisemblablement le premier qui le fit connaître à ses compatriotes. Puis un siècle plus tard, arrive Pétrarque. De l'Italie, le sonnet passa successivement en France, en Angleterre, en Espagne. On connaît ces sonnets de Ronsard, reproduits il y a quelques années dans un livre de Sainte-Beuve, et ces admirables sonnets de Shakspeare où l'ame du grand tragique semble venir, comme à plaisir, épancher ses rêveries d'amour,

et se reposer de l'agitation de ses drames. Les poètes espagnols, avec leur génie romantique, devaient aimer cette fleur de poésie née sous le ciel de la Provence, cultivée par leurs frères d'Italie. Aussi l'ont-ils transplantée chez eux avec succès ; et ce sonnet de sainte Thérèse au Christ crucifié n'est-il pas l'un des plus beaux qui existent ?

« Ce qui fait que je t'aime, ô mon Dieu, ce n'est pas l'idée du ciel que tu nous promets ; ce qui fait que je redoute de t'offenser, ce n'est pas la crainte de l'enfer. C'est pour toi seul que je t'aime, c'est quand je te vois livré à la torture, cloué sur la croix, c'est quand je songe à tes plaies sanglantes, aux angoisses de ta mort. Je t'aime tant, mon Dieu, que s'il n'y avait pas de ciel, je t'aimerais encore, que s'il n'y avait pas d'enfer, j'aurais encore peur de t'offenser. Nulle récompense ne sert de but à mon amour, car si j'en venais à ne plus espérer tout ce que j'espère, je t'aimerais autant que je t'aime (1).

Vers le milieu du XVIIe siècle, grace au talent d'Opitz et de Weckerlin, le sonnet quitta ses bois d'orangers pour résonner sous les vieux chênes de l'Allemagne. Mais il languit bientôt avec toute cette littérature allemande, faussée par le mauvais goût, anéantie par la guerre de trente ans, et puis après, dénaturée par son asservissement à l'imitation des littératures étrangères. Le XIXe siècle est venu, enfin, rappeler le sonnet de l'oubli où il était depuis si long-temps plongé. Honneur à ce bon génie de nos pères ! Le voici qui reparaît avec sa palette riche de couleurs, son œil ardent, et sa harpe qui a fait soupirer Laure. En Allemagne, Tieck l'a invoqué dans ses capricieuses rêveries ; Novalis, Schlegel, Uhland, lui ont confié leurs idées de religion et leurs rêves d'amour. En Angleterre, Kirke White a pleuré amèrement avec lui ; Byron l'a dévoué à sa Genevra ; Wordsworth l'a chanté (2) ; Bowles et Mlle Smith l'ont tour à tour paré de fleurs. En France, Sainte-Beuve l'a introduit dans les replis de la pensée, dans les suaves peintures de la vie intime.

La gloire attachée aux autres ouvrages de Michel-Ange a éclipsé celle qu'il aurait pu attendre de ses poésies. Des com-

(1) No me mueve, mi Dios, para quererte.
(2) Scorn not the sonnet, critic, you have frowned.

mentaires ont été faits en grand nombre sur ses œuvres de sculpture, d'architecture, de peinture, et l'on s'est peu occupé de ses sonnets, cette belle page de sa vie, cette confidence intime de ses plus douces émotions. Du reste, si je ne me trompe, il y attachait lui-même peu d'importance. Plein d'admiration pour les écrits de Dante et de Pétrarque, dont il faisait sa lecture habituelle, il avouait naïvement qu'il se sentait médiocre en poésie. Il a écrit ses sonnets comme son auguste maître Pétrarque, comme Shakspeare, avec amour et expansion, pour se reposer de ses grands travaux, pour rentrer au dedans de lui-même, et répandre en suaves accens, en vers harmonieux, ses tristesses de cœur et ses rêves de prédilection. Le sonnet devait être pour lui comme une voix consolante qui apaise les douleurs, comme l'accord musical dont les douces vibrations réagissent sur l'esprit, et tempèrent l'effort ou l'agitation de la pensée. Aussi, je crois que toute étude sur le génie de Michel-Ange est incomplète, si on ne l'étend pas jusqu'à ce recueil de poésies si touchantes et si vraies. Partout ailleurs c'est le grand homme, l'homme puissant et impérieux, dont la main robuste taille les blocs de marbre, dont la volonté assouplit celle des princes. Dans ses sonnets, c'est l'homme tendre et religieux, l'homme qui semble abdiquer l'éclat de son pouvoir, l'auréole de son génie, pour confesser à Dieu les imperfections de son ame. « Hélas! dit-il (1), je vis pour le péché, je suis mort à moi-même; ma vie ne m'appartient plus, elle appartient au péché; le nuage sombre du péché s'étend sur ma route, et m'égare, et la raison m'abandonne. Conserve-moi la liberté dont j'ai joui autrefois, ô mon Dieu! à quel sort cruel ne suis-je pas condamné, si ton amour ne vient me raviver? Quand je rentre au dedans de moi-même, et que je regarde fuir les années de ma vie, toutes pleines d'erreurs, je n'accuse, hélas! de mes fautes que mon ardeur insensée; car, en cédant à mes désirs, j'ai quitté le sentier de bonheur qui devait me mener à toi. Oh! viens donc maintenant me tendre la main. »

Il retourne souvent à ce même sujet : « Chargé d'années et plein de fautes, endurci dans le mal, je vois mon voyage toucher bientôt à l'une ou à l'autre mort, et mon cœur se nourrit

(1) Vivo al peccato e a me morte vivo.

de poison. Cependant je ne me sens pas la force nécessaire pour changer de vie, d'amour, de désir; je n'en ai pas la force si tu ne viens, ô mon Dieu! m'éclairer dans ma route trompeuse, et me guider toi-même (1).

« Je m'en vais malheureux, et je ne sais plus où. Je crains de marcher plus avant, je regrette le temps passé, et l'heure approche où je dois fermer les yeux (2).

« Parvenu après tant d'années au terme de ma course, je reconnais, ô monde! mais bien tard, ce que valent tes joies, ce que vaut l'espoir de bonheur dont tu nous berces, et le repos trompeur qui n'a point de durée (3), »

Il me semble que ces poésies ont dû être, pour la grande ame de Michel-Ange, comme un refuge assuré dans ses jours d'orgueil, dans ses heures d'abattement. Une fois, pour commencer le tombeau de Jules II, il a rempli la moitié de la place Saint-Pierre de marbre de Carrare, et après avoir contemplé d'avance la grande œuvre qu'il exécuterait, il revient à Dieu, et lui adresse humblement un de ses sonnets. Un autre fois, il est tombé de son échafaudage en peignant le jugement dernier. Il rentre chez lui comme un lion furieux rentre dans sa grotte après avoir été blessé. Il s'enferme, il ne veut plus voir personne, et cette colère impétueuse s'amollit et se calme en écrivant un sonnet. Pour moi, je trouve je ne sais quel charme inexprimable dans ce contraste perpétuel des deux natures, dans ce conflit de l'orgueil du génie avec l'humilité du chrétien; dans toute cette langoureuse effusion de cœur, après tant de fortes créations; dans cette molle et vague rêverie, après tant d'activité. Oh! il est beau de voir cet homme, qui se montre si fier devant les cardinaux, devant le pape, s'agenouiller aux pieds d'une femme; il est beau de voir une larme d'amour rouler dans cet œil d'aigle où l'imagination étincelle; il est beau de voir Michel-Ange courber humblement la tête pour qu'un baiser l'effleure, pour qu'une main de jeune fille se pose sur son front; car alors l'homme est complet. Michel-Ange, avec ses conceptions gigantesques de pein-

(1) Carico d'anni, e di peccati pieno, etc.
(2) Io vo, misero, oimè, nè so ben dove.
(3) Condotto da molti anni all' ultim' ore.

tre et de statuaire, effraie la pensée ; Michel-Ange, avec ses hymnes religieux et ses vers d'amour, nous attendrit.

A les prendre comme œuvre d'art, ses sonnets sont moins riches, moins abondans, moins gracieux que ceux de Pétrarque. On n'y trouve ni tous ces rians tableaux de la nature, au milieu de laquelle l'amant de Laure ramène toujours l'image de sa bien-aimée, ni ces couleurs diaprées qu'il jette sur ses vers, ni ce souffle de printemps qni les anime; mais ces sonnets sont plus majestueux et plus profonds. Souvent Pétrarque se préoccupe encore d'idées de gloire. Souvent il joue sur le mot de *Laura* et de *Lauro*, et si ses vers n'arrivent pas toujours directement à sa bien-aimée, il sait du moins qu'ils arrivent au monde lettré, qui les accueille avec enthousiasme. Souvent aussi il y a dans les portraits qu'il fait de Laure des images qui accusent bien autant l'admirateur passionné de Virgile que le poète chrétien spiritualiste. Il loue ces belles mains qui lui ont donné des chaînes, ces cheveux d'or répandus au vent, ces grands yeux noirs, d'où est partie la flèche qui l'a blessé.

Chez Michel-Ange, tout est beaucoup plus humble, plus concentré. Il ne se préoccupe point de l'idée de gloire, il se prosterne avec dévouement et soumission aux pieds de celle qu'il aime, et se trouve mauvais et laid à côté d'elle. Il ne s'arrête pas à chercher des images étrangères. Tout repose pour lui sur un seul être. Toute sa poésie se fixe sur deux idées : l'amour et Dieu. Ses vers, dénués d'ornement et pleins de majesté, ressemblent à l'eau profonde et limpide d'un lac, où l'on ne voit se refléter ni arbres, ni fleurs, mais deux êtres qui s'aiment, et la voûte du ciel.

Toutes ces poésies d'amour sont essentiellement spiritualistes, et s'adressent probablement toujours à la même femme, à la belle et noble marquise de Pescaire. C'est ici surtout que nous regrettons de ne pas trouver plus de détails dans ses historiens. Condivi, Vasari et leurs commentateurs, Mariette, Ticciati, Maria Manni, F. Gori, ont disserté on ne peut mieux sur ses grands ouvrages d'art, et il n'y en a pas un qui soit entré dans le mystère de sa vie intime, dans le récit de cet amour si tendre et si élevé. Condivi dit seulement que Michel-Ange et la marquise de Pescaire s'aimaient beaucoup, qu'elle lui écrivit des lettres pleines de l'amour le plus pur et le plus doux (*onesto e*

dolcissimo amore); qu'elle vint souvent à Rome exprès pour le voir; et il ajoute que, lorsqu'elle mourut, Michel-Ange en devint comme fou. Il faut donc renoncer à toutes les ravissantes scènes d'amour qui devaient avoir lieu, soit quand la marquise arrivait, soit quand elle partait. Il faut que nous nous résignions à ne rien savoir de toutes les circonstances de ce beau roman qui se passait dans le cœur de Michel-Ange, en même temps que sa puissante imagination achevait de composer une de ses colossales statues, ou jetait dans les airs la coupole de son église. Mais quel récit pourrait jamais nous donner, de la femme qu'il aimait, l'idée que nous en donnent ses poésies? Comme il nous l'a dépeinte, c'est encore une création à part, création qui ne ressemble à aucune autre, si ce n'est peut-être à l'immortelle Béatrice de Dante. Cette femme que Michel-Ange chante si bien est un caractère de reine aussi majestueux que l'Éléonore de Tasse, aussi pur que la Laure de Pétrarque, aussi tendre que la jeune fille de Raphaël, et pour que Michel-Ange s'humiliât ainsi devant elle, il fallait qu'il y eût sur son front, dans ses yeux, une douceur d'ange, et dans ses mouvemens une grace toute céleste; car ce n'est pas la femme qu'il aime tant, c'est en quelque sorte le beau idéal qu'il a conçu dans son cœur d'artiste, et dont il trouve tout à coup l'image sous ses yeux; c'est la pensée vivante d'amour et de foi avec laquelle il se sent devenir plus fort et meilleur. Que l'on prenne l'un après l'autre tous ses sonnets, je ne crois pas que l'on y découvre jamais la moindre idée sensuelle. Ce sont toujours des chants empreints du sentiment religieux, des regrets pleins de piété, des aspirations vers l'infini.

« Le charme d'un beau visage ramène ma pensée vers le ciel; il n'y a plus rien d'autre dans ce monde qui me réjouisse, et j'ai goûté le bonheur que peu de mortels ont connu, de vivre dès cette vie au milieu des élus. L'œuvre que j'admire est si bien en harmonie avec son créateur qu'elle m'élève jusqu'à lui; et là, dans mon ardeur pour celle que j'aime, là, je vais chercher mes paroles et mes pensées. Dans ces deux beaux yeux je trouve le rayon qui m'indique la voie à suivre pour aller à Dieu; et si leur lumière m'enflamme, dans le noble feu que j'éprouve, je crois sentir la joie éternelle qui sourit au ciel (1).

(1) La forza d'un' bel volto al ciel mi sprona.

« Mes yeux peuvent bien de loin et de près voir rayonner ta douce image, mais quand mes pas veulent te suivre, souvent je cherche en vain tes traces. L'ame, le sentiment intime que nul obstacle n'arrête, s'attache à toi par le regard ; mais nulle ardeur ne peut donner un tel privilége au corps pesant d'un mortel. Sans avoir des ailes, je ne puis suivre le vol d'un ange, et je me glorifie seulement de l'avoir vu. Si donc tu as autant de pouvoir au ciel que tu en as parmi nous, fais de tous mes membres un seul œil, afin qu'il n'y ait rien en moi qui ne jouisse de te voir (1).

« O mes yeux, soyez sûrs que le temps passe, et que le jour approche, où tout sera ravi à vos regards, à mes plaintes. Veillez donc pendant que ma divine bien-aimée daigne encore habiter cette terre ; mais quand le ciel viendra à s'ouvrir pour cet être adorable qui est mon soleil dans ce moment, quand elle retournera prendre sa place au milieu des ames bienheureuses de l'autre monde, ô mes yeux, vous pouvez alors vous fermer (2).

« Non ce n'est pas toujours un sentiment vulgaire et coupable qu'un amour passionné pour la beauté ; car par là le cœur s'amollit, et un rayon céleste le pénètre. L'amour nous éveille, nous encourage et nous fait prendre un noble essor. Souvent l'ardeur qu'il excite en nous n'est que le premier degré, d'où l'ame inquiète s'élance vers son créateur. L'amour que je te porte s'élève là-haut, il n'est ni trompeur, ni fragile ; l'autre amour dont on parle ne peut convenir au cœur loyal et vertueux. L'un nous entraîne vers le ciel, l'autre nous ramène sur la terre. L'un habite dans l'âme ; l'autre habite dans les sens, et obéit à d'indignes inspirations (3).

« Tout ce que je vois m'engage à vous suivre et à vous aimer. Tout ce qui n'est pas vous ne peut me causer aucune joie. L'amour me fait mépriser toute autre merveille, et il faut, pour mon repos, que je vous cherche, que je vous appelle seule. Ainsi, il n'y a pour mon ame point d'autre chagrin, point d'autre désir. Toute ma vie est non-seulement en vous, mais dans ce qui vous ressemble. Si je viens à vous quitter, la lumière me manque, car le ciel n'est pas, là où vous n'êtes pas (4).

(1) Ben posson gli occhi miei presso e lontano.
(2) Occhi miei, siete certi.
(3) Non e colpa maisempre empia e mortale.
(4) Ogni cosa ch'io veggio mi consiglia.

« Par la pensée, je vois sur ton visage ce que je ne pourrais raconter dans cette vie ; je vois l'ame pure et vivante, revêtue encore de son écorce de chair, et qui s'est élevée plusieurs fois vers Dieu. Et si le vulgaire coupable se moque de celui qui pense autrement que lui, je n'en conserve pas moins avec joie mes pieux désirs, mon amour et ma foi. Toute beauté retourne à cette source divine d'où nous sortons. c'est cette beauté qui plaît par-dessus tout aux ames pieuses, c'est l'image du ciel dans ce monde, et celui qui t'aime avec foi s'élève vers Dieu, et se rend la mort douce (1). »

Vers la fin de ses jours, Michel-Ange se rattache à des idées encore plus graves. Ce n'est plus l'amour qui l'occupe, c'est la crainte d'avoir mal employé sa vie, et l'attente mêlée de joie et d'inquiétude d'une vie à venir. Comme le voyageur arrivé au terme de sa route, il se retourne, il regarde le chemin qu'il a suivi ; il compte les faux pas qu'il a faits et les heures qu'il a perdues. Admirable modestie du génie qui, après avoir étonné le monde par ses productions, s'accuse d'avoir vécu d'une manière infructueuse! « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, quand je songe aux années passées, dans le grand nombre de jours que j'ai comptés, je n'en trouve pas un seul qui ait été complètement en mon pouvoir. Les fausses espérances, les vains désirs, les plaintes d'amour, les vœux et les soupirs (car il n'y a pas un sentiment humain que je n'aie éprouvé), m'ont tenu, je le vois à présent, toujours éloigné du bien et du mal. Je m'en vais pas à pas ; le soleil diminue. l'ombre s'accroît, je suis faible et fatigué, et je me sens près de tomber.

« Tantôt triste et glacé, tantôt plein d'ardeur, et toujours le cœur chargé d'ennuis, je regarde tristement l'avenir dans le passé, et le bonheur, par son peu de durée, ne m'afflige pas moins que le mal. Également las de la bonne et de la mauvaise fortune, je demande pitié à Dieu. Je vois que les heures de jouissance de la vie se passent rapidement et que les misères humaines ne périssent qu'à la mort. »

Je ne puis me refuser au plaisir de citer encore un sonnet de Michel-Ange, traduit par Sainte-Beuve, c'est le seul moyen qui

(1) Veggio nel volto tuo col pensier mio.

me reste de montrer ce que seraient ces sonnets rendus en vers par un vrai poète. Michel-Ange écrivit ce sonnet à l'âge de quatre-vingt-un ans :

Ma barque est tout à l'heure aux bornes de la vie;
Le ciel devient plus sombre et le flot plus dormant;
Je touche aux bords où vont chercher leur jugement,
Celui qui marche droit et celui qui dévie.

Oh! quelle ombre ici-bas mon ame a poursuivie!
Elle s'est fait de l'art un monarque, un amant,
Une idole, un veau d'or, un oracle qui ment;
Tout est creux et menteur dans ce que l'homme envie.

Aux abords du tombeau qui pour nous va s'ouvrir,
O mon ame, craignons de doublement mourir;
Laissons là ces tableaux qu'un faux brillant anime;
Plus de marbre qui vole en éclats sous mes doigts!
Je ne sais qu'adorer l'adorable victime
Qui pour nous recevoir a mis les bras en croix!

X. Marmier.

Le Siècle.

A UNE FEMME POÈTE.

I.

Vos lèvres ont un chant pur et grave comme elles...
Il atteint donc aussi les jeunes et les belles,
Ce glaive de tristesse et d'intime douleur
Qui frappe, de mes jours, les plus fermes au cœur!
La femme a retrouvé son instinct prophétique:
Fixant sur l'horizon un œil mélancolique,
Elle sonde, elle aussi, ce terrible avenir,
Et jusqu'en son bonheur se surprend à gémir.
Belle naguère encor de son insouciance,
Comme nous maintenant elle écoute en silence,
Et tremble aussi de voir avec ses matelots
Le navire vivant s'abîmer dans les flots.
Quelque chose lui dit que cette vieille terre,
Impuissante et glacée, achève sa carrière,
Et que dans ces rumeurs qui de tous les chemins
S'élèvent tristement sur les pas des humains
Un monde qui se brise exhale son génie,
Et par toutes les voix chante son agonie.
Les peuples savent bien qu'un monde va périr,
Et que leur tâche à tous est de l'ensevelir;
Mais leurs yeux sont fermés, et, dans la nuit profonde,

Leur aveugle terreur mène ce deuil d'un monde.
Le poète lui seul, en ce désert mouvant,
A compris le simoun qui s'avance en grondant,
Et quand la caravane, un moment incrédule,
Se couche et mord d'effroi le sable qui la brûle,
Lui seul vers l'horizon lève des yeux sereins,
Lui seul crie au fléau : Je sais de qui tu viens.

Oh ! j'ai pitié de moi, quand je viens à me dire
Qu'en de vaines langueurs laissant tomber la lyre,
Quand tout souffre et se meurt de ce doute profond
Qui creuse dans le siècle un abîme sans fond,
J'ai prodigué parfois aux genoux d'une femme
Des chants qu'un monde entier réclamait de mon ame,
Et poussé sans remords un cri de cet amour
Qui se dit éternel, éternité d'un jour !
Trêve donc une fois à ces molles souffrances!
Lorsque, prête à franchir ses rivages immenses,
La mer lance déjà, par-delà monts et bois,
Aux portes des cités sa menaçante voix,
Lorsque s'interrogeant dans leur funèbre attente,
Les générations se lèvent d'épouvante,
Convient-il qu'en tombant dans son obscur vallon
La fleur de l'amandier maudisse l'aquilon?

II.

Ainsi, plein de notre âge et de ses destinées,
Je voyais se hâter le déclin des années;
Semblable, en ma pensée, au pauvre pélerin,
Qui, faute d'un peu d'eau, tombe et meurt en chemin,
Ce monde allait finir faute d'une parole,
Et de mes humbles chants je lui portais l'obole.
Insensé que j'étais ! un homme peut mourir;
Le cèdre que les monts ont vu naître et grandir,
Tombe, et sous ses débris ébranle au loin la terre;
Le temple révéré qui, sous son toit de pierre,
Tient captive ici-bas l'immensité d'un Dieu,

Au gré d'un faible enfant dévoré par le feu,
S'efface, et par les vents sa cendre dispersée
Reporte vers le ciel l'éternelle pensée;
Vésuve qui bouillonne en ses flancs tourmentés
Dans les plis de sa lave étouffe des cités;
Le sol tremble, et soudain dans une nuit béante
S'ouvre pour tout un peuple une tombe vivante...
Tout cela vit si peu ! mais à l'humanité
Dieu fit les jours plus longs, et lui seul a compté.
Nul à l'humanité ne marquera son heure:
Rien n'y peut. Elle va, que sa voix chante ou pleure,
Elle va, dans les pleurs ou les chants tour à tour
Elle accomplit sans fin l'œuvre de chaque jour.
Tantôt comme un coursier qui fléchit sous son maître,
Qui se plaint que le but est trop lent à paraître,
Et dont le pas plus sourd retentit faiblement,
Tant son pied dans le sable entre profondément,
Elle avance avec peine et sa marche est pesante;
Tantôt elle s'élance, et de sa bouche ardente
Elle sème, en courant, sur les mortels sillons
Des mots qui vont germer en sanglantes moissons;
Mais ce ne sont pas là des signes d'agonie:
C'est que dans ses douleurs saintement rajeunie,
Elle va rattacher d'un bras ferme et puissant
Une palme nouvelle à son front renaissant.
J'en jure par le Christ! sa parole féconde
Comme une aile de feu couvrit un jour le monde,
Et d'un autre néant, à l'appel de sa voix,
L'humanité sortit une seconde fois.

ANTOINE DE LATOUR.

LE

LYS DANS LA VALLÉE.

Il est des anges solitaires
(SÉRAPHÎTA.)

LES DEUX ENFANCES.

(SUITE.)

Le soir, j'écrivis à ma mère de m'envoyer des habillemens et du linge, en lui annonçant que je restais à Frapesle. Ignorant la grande révolution qui s'accomplissait alors, et ne comprenant pas l'influence qu'elle devait exercer sur mes destinées, je croyais retourner à Paris pour y achever mon droit; l'École ne reprenait ses cours que dans les premiers jours du mois de novembre, j'avais donc deux mois et demi devant moi. Pendant les premiers momens de mon séjour, je tentai de m'unir intimement à M. de Mortsauf; ce fut un temps d'impressions cruelles. Je découvris en cet homme une irascibilité sans causes, une promptitude d'action dans un cas désespéré, qui m'effrayèrent; il se rencontrait en lui des retours soudains du gentilhomme si valeureux à l'armée de Condé, quelques éclairs paraboliques de ces volontés qui peuvent, au jour des circonstances graves, trouer la politique à la manière des bombes, et qui, par les hasards de la droiture et du courage, font d'un homme condamné à vivre dans sa gentilhommière,

un d'Elbée, un Bonchamp, un Charette. Alors son nez se contractait, son front s'éclairait, et ses yeux lançaient une foudre aussitôt amollie. J'avais peur qu'en surprenant le langage de mes yeux, M. de Mortsauf ne me tuât sans réflexion. A cette époque, j'étais exclusivement tendre. La volonté, qui modifie si étrangement les hommes, commençait seulement à poindre en moi. Mes excessifs désirs m'avaient communiqué ces rapides ébranlemens de la sensibilité qui ressemblent aux tremblemens de la peur. La lutte ne me faisait pas trembler, mais je ne voulais pas perdre la vie sans avoir goûté le bonheur d'un amour partagé. Les difficultés et mes désirs grandissaient sur deux lignes parallèles. Comment parler de mes sentimens? J'étais en proie à de navrantes perplexités. J'attendais un hasard, j'observais, je me familiarisais avec les enfans dont je me fis aimer, je tâchais de m'identifier aux choses de la maison. Insensiblement M. de Mortsauf se contint moins avec moi. Je connus donc ses soudains changemens d'humeur, ses profondes tristesses sans motif, ses soulèvemens brusques, ses plaintes amères et cassantes, sa froideur haineuse, ses mouvemens de folie réprimés, ses gémissemens d'enfant, ses cris d'homme au désespoir, ses colères imprévues. La nature morale se distingue de la nature physique en ceci, que rien n'y est absolu; l'intensité des effets est en raison de la portée des caractères, ou des idées que nous groupons autour d'un fait. Mon maintien à Clochegourde, l'avenir de ma vie, dépendaient de cette volonté fantasque. Je ne saurais vous exprimer quelles angoisses pressaient mon ame, alors aussi facile à s'épanouir qu'à se contracter, quand, en entrant, je me disais: — Comment va-t-il me recevoir? Quelle anxiété de cœur me brisait alors que tout à coup un orage s'amassait sur son front neigeux. C'était un qui-vive continuel. Je tombai donc sous le despotisme de cet homme. Mes souffrances me firent deviner celles de madame de Mortsauf. Nous commençâmes à échanger des regards d'intelligence, mes larmes coulaient quelquefois quand elle retenait les siennes. La comtesse et moi, nous nous éprouvâmes ainsi par la douleur. Combien de découvertes n'ai-je pas faites durant ces quarante premiers jours pleins d'amertumes réelles, de joies tacites, d'espérances tantôt abîmées, tantôt surnageant! Un soir je la trouvai reli-

gieusement pensive devant un coucher de soleil qui rougissait si voluptueusement les cimes en laissant voir la vallée comme un lit, qu'il était impossible de ne pas écouter la voix de cet éternel Cantique des Cantiques par lequel la nature convie à l'amour. La jeune fille reprenait-elle des illusions envolées? la femme souffrait-elle de quelque comparaison secrète? Je crus voir dans sa pose un abandon profitable aux premiers aveux, et lui dis : — Il est des journées difficiles!

—Vous avez lu dans mon ame, me dit-elle, mais comment?

— Nous nous touchons par tant de points, répondis-je. N'appartenons-nous pas au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et pour le plaisir, dont les qualités sensibles vibrent toutes à l'unisson en produisant de grands retentissemens intérieurs, et dont la nature nerveuse est en harmonie constante avec le principe des choses. Mettez-les dans un milieu où tout est dissonnance? ces personnes souffrent horriblement, comme aussi leur plaisir va jusqu'à l'exaltation quand elles rencontrent les idées, les sensations ou les êtres qui leur sont sympathiques. Mais il est pour nous un troisième état dont les malheurs ne sont connus que des ames effectées par la même maladie et chez lesquelles se rencontrent de fraternelles compréhensions. Il peut nous arriver de n'être impressionnés ni en bien ni en mal; un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accens qui se perdent dans le silence! espèce de contraction terrible d'une ame qui se révolte contre l'inutilité du néant! Jeux accablans dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrens, il en résulte d'horribles affaiblissemens, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles. N'ai-je pas exprimé nos communes douleurs?

Elle tressaillit, et sans cesser de regarder le couchant, elle me répondit :—Comment si jeune savez-vous ces choses? Avez-vous donc été femme?

— Ah! lui répondis-je d'une voix émue, mon enfance a été comme une longue maladie.

—J'entends tousser Madelaine, dit-elle en me quittant avec précipitation.

La comtesse me vit assidu chez elle sans en prendre ombrage, par deux raisons. D'abord, elle était pure comme un enfant, et sa pensée ne se jetait dans aucun écart. Puis, j'amusais M. de Mortsauf, je fus donc une pâture à ce lion sans ongles et sans crinière. Enfin, j'avais fini par trouver une raison de venir qui nous parut plausible à tous. Je ne savais pas le trictrac, M. de Mortsauf me proposa de me le montrer, j'acceptai; dans le moment où se fit notre accord, la comtesse ne put s'empêcher de m'adresser un regard de compassion qui voulait dire: «Mais vous vous jetez dans la gueule du loup!» Si je n'y compris rien d'abord, le troisième jour je sus à quoi je m'étais engagé. Ma patience que rien ne lasse, ce fruit de mon enfance, se mûrit pendant ce temps d'épreuve. Ce fut un bonheur pour le comte que de se livrer à de cruelles railleries quand je ne mettais pas en pratique le principe ou la règle qu'il m'avait expliquée; si je réfléchissais, il se plaignait de l'ennui que cause un jeu lent; si je jouais vite, il se fâchait d'être pressé; si je faisais des écoles, il me disait, en en profitant, que je me dépêchais trop. Ce fut une tyrannie de magister, un despotisme de férule, dont je ne puis vous donner une idée qu'en me comparant à Épictète tombé sous le joug d'un enfant méchant. Quand nous jouâmes de l'argent, ses gains constans lui causèrent des joies déshonorantes, mesquines. Un mot de sa femme me consolait de tout, et le rendait promptement au sentiment de la politesse et des convenances. Bientôt je tombai dans les brasiers d'un supplice imprévu. A ce métier, mon argent s'en allait. Quoique M. de Mortsauf restât toujours entre sa femme et moi jusqu'au moment où je les quittais, quelquefois fort tard, j'avais toujours l'espérance de trouver un moment où je me glisserais dans son cœur; mais pour obtenir cette heure attendue avec la douloureuse patience du chasseur, ne fallait-il pas continuer ces taquines parties où mon ame était constamment déchirée, et qui m'emportaient mon argent. Combien de fois déjà n'étions-nous pas demeurés silencieux, occupés à regarder un effet de soleil dans la prairie, des nuées dans un ciel gris, les collines vaporeuses, ou les tremblemens de la lune dans les pierreries de la rivière, sans nous dire autre chose que: — La nuit est belle!

— La nuit est femme, madame!

— Quelle tranquillité!

— Oui, l'on ne peut pas être tout-à-fait malheureux ici.

A cette réponse, elle revenait à sa tapisserie. J'avais fini par entendre des remuemens d'entrailles causés par une affection qui voulait sa place. Sans argent, adieu les soirées. J'avais écrit à ma mère de m'en envoyer, ma mère me gronda, et ne m'en donna pas pour huit jours. A qui donc en demander? Et il s'agissait de ma vie! Je retrouvais donc au sein de mon premier grand bonheur les souffrances qui m'avaient assailli partout. Mais à Paris, au collége, à la pension, je m'en étais tiré par une pensive abstinence, mon malheur avait été négatif; à Frapesle, il devint actif. Je connus alors l'envie du vol, ces crimes rêvés, ces épouvantables rages qui sillonnent l'ame et que nous devons étouffer sous peine de perdre notre propre estime. Le souvenir des cruelles méditations, des angoisses que m'imposa la parcimonie de ma mère, m'ont inspiré pour les jeunes gens la sainte indulgence de ceux qui, sans avoir failli, sont arrivés sur le bord de l'abîme comme pour en mesurer la profondeur. Quoique ma probité nourrie de sueurs froides se soit fortifiée en ces momens où la vie s'entr'ouvre et laisse voir l'aride gravier de son lit, toutes les fois que la terrible justice humaine a tiré son glaive sur le cou d'un homme, je me suis dit: — Les lois pénales on été faites par des gens qui n'ont pas connu le malheur.

En cette extrémité, je découvris, dans la bibliothèque de M. de Chessel, le traité du trictrac, et l'étudiai; puis, mon hôte voulut bien me donner quelques leçons. Moins durement mené, je pus faire des progrès, appliquer les règles et les calculs que j'appris par cœur. En peu de jours, je fus en état de dompter M. de Mortsauf. Quand je le gagnai, son humeur devint exécrable. Ses yeux éclatèrent comme ceux des tigres, sa figure se crispa, ses sourcils jouèrent comme je n'ai vu jouer les sourcils de personne. Ses plaintes étaient celles d'un enfant gâté. Parfois, il jetait les dés, se mettait en fureur, trépignait, mordait son carnet et me disait des injures. Ces violences eurent un terme. Quand j'eus acquis un jeu supérieur, je conduisis la bataille à mon gré, je m'arrangeai pour qu'à la fin tout fut à peu près égal, en le laissant gagner durant la première moitié de la partie, et rétablissant l'équilibre pendant la seconde moitié. La fin du monde aurait moins sur-

pris le comte que la rapide supériorité de son écolier. Il ne l'avoua jamais. Le dénouement constant de nos parties fut une pâture nouvelle dont son esprit s'empara.

— Décidément, disait-il, ma pauvre tête se fatigue. Vous gagnez toujours vers la fin de la partie, parce qu'alors j'ai perdu mes moyens.

Mad° de Morsauf savait le jeu. Dès la troisième fois, elle s'aperçut de mon manége, et devina d'immenses témoignages d'affection qui ne peuvent être appréciés que par ceux à qui les horribles difficultés du trictrac sont connues. Que ne disait pas cette petite chose? Mais l'amour, comme le dieu de Bossuet, met au-dessus des plus riches victoires, le verre d'eau du pauvre, l'effort du soldat qui périt ignoré. La comtesse me jeta l'un de ces remerciemens muets qui brisent un cœur jeune, elle m'accorda le regard qu'elle réservait à ses enfans! Depuis cette bienheureuse soirée, elle me regarda toujours en me parlant.

Je ne saurais expliquer dans quel état je fus, en m'en allant. Mon ame avait absorbé mon corps, je ne pesais pas, je ne marchais point, je volais. Je sentais en moi-même ce regard, il m'avait inondé de lumière, comme son *Adieu, Monsieur!* avait fait retentir en mon ame les harmonies de l'*O filii, ô filiæ*! de la résurrection pascale. Je naissais à une nouvelle vie. J'étais donc quelque chose pour elle! Je m'endormis en des langes de pourpre. Des flammes passèrent devant mes yeux fermés, en se poursuivant dans les ténèbres, comme les jolis vermisseaux de feu qui courent les uns après les autres sur les cendres du papier brûlé. Dans mes rêves, sa voix devint je ne sais quoi de palpable, une atmosphère qui m'enveloppa de lumière et de parfums, une mélodie qui émoussa, dulcifia mes pores, me caressa l'esprit. Le lendemain, son accueil exprima la plénitude des sentiment octroyés, et je fus dès lors initié dans les secrets de sa voix. Ce jour devait être un des plus marquans de ma vie. Après le dîner, nous nous pomenâmes sur les hauteurs, nous allâmes dans une lande où rien ne pouvait venir; le sol en était pierreux, desséché, sans terre végétale; néanmoins, il s'y trouvait quelques chênes et des buissons pleins de sinelles; mais au lieu d'herbes, des mousses fauves, crepues, allumées par les rayons du soleil cou-

chant, et sur lesquelles les pieds glissaient. Je tenais Madelaine par la main pour la soutenir, et madame de Mortsauf donnait le bras à Jacques. Le comte, qui allait en avant, se retourna, frappa la terre avec sa canne, et me dit avec un accent horrible : — Voilà ma vie! — Oh ! mais avant de vous avoir connue, reprit-il en jetant un regard d'excuse à sa femme.

Réparation tardive, elle avait pâli. Quelle femme n'aurait chancelé comme elle en recevant ce coup ?

— Quelles délicieuses odeurs arrivent ici, dis-je, et les beaux effets de lumière! Je voudrais bien avoir à moi cette lande, j'y trouverais peut-être des trésors en la sondant; mais la plus certaine richesse serait votre voisinage. Qui d'ailleurs ne paierait cher une vue aussi harmonieuse à l'œil, et cette rivière serpentine où l'ame se baigne entre les frènes et les aunes. Voyez la différence des goûts ? Pour vous ce coin de terre est une lande, pour moi c'est un paradis.

Elle me remercia par un regard.

— Églogue ! fit-il d'un ton amer, ici n'est pas la vie d'un homme qui porte votre nom. Puis il s'interrompit et dit : — Entendez-vous les cloches d'Azay ? J'entends positivement sonner des cloches.

Madame de Mortsauf me regarda d'un air effrayé. Madelaine me serra la main.

— Voulez-vous que nous rentrions faire un trictrac? lui dis-je, le bruit des dés vous empêchera d'entendre celui des cloches.

Nous revînmes à Clochegourde, en parlant à bâtons rompus. Le comte se plaignait de douleurs vives sans les préciser. Quand nous fûmes au salon, il y eut entre nous tous une indéfinissable incertitude. M. de Mortsauf était plongé dans un fauteuil, absorbé dans une contemplation respectée par sa femme, qui se connaissait aux symptômes de la maladie et savait en prévoir les accès. J'imitai son silence. Si elle ne me pria point de m'en aller, peut-être crut-elle que la partie de trictrac égaierait le comte et dissiperait ces fatales susceptibilités nerveuses dont les éclats la tuaient. Rien n'était plus difficile que de faire faire à M. de Mortsauf cette partie de trictrac, dont il avait toujours grande envie. Semblable à une petite maîtresse, il voulait être prié, forcé pour ne pas avoir l'air d'être l'obligé,

peut-être par cela même qu'il en était ainsi. Si, par suite d'une conversation intéressante, j'oubliais pour un moment mes *salamalek,* il devenait maussade, âpre, blessant, et s'irritait de la conversation en y contredisant tout. Averti par sa mauvaise humeur, je lui proposais une partie; alors il coquettait : — « Il était trop tard, disait-il, je ne m'en souciais pas. » Enfin, des simagrées désordonnées comme chez les femmes qui finissent par vous faire ignorer leurs véritables désirs. Je m'humiliais, je le suppliais de m'entretenir dans une science si facile à oublier, faute d'exercice. Cette fois, j'eus besoin d'une gaîté folle pour le décider à jouer. Il se plaignait d'étourdissemens qui l'empêcheraient de calculer, il avait le crâne serré comme dans un étau, il entendait des sifflemens, il étouffait et poussait des soupirs énormes. Enfin, il consentit à s'attabler. Madame de Mortsauf nous quitta pour coucher ses enfans, et faire dire les prières à sa maison. Tout alla bien pendant son absence, je m'arrangeai pour que M. de Mortsauf gagnât. Son bonheur le dérida brusquement. Le passage subit d'une tristesse qui lui arrachait de sinistres prédictions sur lui-même, à cette joie d'homme ivre, à ce rire fou et presque sans raison, m'inquiéta, me glaça. Je ne l'avais jamais vu dans un accès aussi franchement accusé. Notre connaissance intime avait porté ses fruits, il ne se gênait plus avec moi. Chaque jour, il essayait de m'envelopper dans sa tyrannie, d'assurer une nouvelle pâture à son humeur, car il semble vraiment que les maladies morales soient des créatures qui ont leurs appétits, leurs instincts, et veulent augmenter l'espace de leur empire comme un propriétaire veut augmenter son domaine. La comtesse descendit, et vint près du trictrac pour mieux éclairer sa tapisserie, mais elle se mit à son métier dans une appréhension mal déguisée. Un coup que je ne pus empêcher changea la face de M. de Mortsauf : de gaie, elle devint sombre; de pourpre, elle devint jaune, ses yeux vacillèrent. Puis il arriva un dermier malheur que je ne pouvais ni prévoir, ni réparer; il amena pour lui-même un dé foudroyant qui décidait sa ruine. Aussitôt il se leva, jeta la table sur moi, la lampe à terre, frappa du poing sur la console, et sauta par le salon, car je ne saurais dire qu'il marcha. Le torrent d'injures, d'imprécations, d'apostrophes, de phrases incohérentes qui sortit de sa bouche,

aurait fait croire à l'antique possession du moyen-âge. Jugez de mon attitude !

— Allez dans le jardin, me dit-elle en me pressant la main.

Je sortis sans que le comte s'aperçût de ma disparition. De la terrasse où je me rendis à pas lents, j'entendis les éclats de sa voix et ses gémissemens qui partaient de sa chambre contiguë à la salle à manger. A travers la tempête, j'entendais aussi la voix de l'ange qui, par intervalles, s'élevait comme un chant de rossignol au moment où la pluie va cesser. Je me promenais sous les acacias par la plus belle nuit du mois d'août finissant, en attendant que la comtesse m'y rejoignît. Elle allait venir, son geste me l'avait promis. Depuis quelques jours une explication flottait entre nous, et semblait devoir éclater au premier mot qui ferait jaillir la source trop pleine en nos ames. Quelle honte retardait l'heure de notre parfaite entente? Peut-être aimait-elle autant que je l'aimais ce tressaillement semblable aux émotions de la peur, qui meurtrit la sensibilité, pendant ces momens où l'on retient sa vie prête à déborder, où l'on hésite à dévoiler son intérieur, en obéissant à la pudeur qui agite les jeunes filles avant de se montrer à l'époux aimé. Nous avions agrandi nous-mêmes par nos pensées accumulées cette première confidence devenue nécessaire. Une heure se passa. J'étais assis sur la balustrade en briques, quand le retentissement de son pas mêlé au bruit onduleux de la robe flottante anima l'air calme du soir. Ce sont des sensations auxquelles le cœur ne suffit pas !

— M. de Mortsauf est maintenant endormi, me dit-elle. Quand il est ainsi, je lui donne une tasse d'eau dans laquelle on a fait infuser quelques têtes de pavots, et ses crises sont assez éloignées pour que ce remède si simple ait toujours la même vertu. — Monsieur, me dit-elle en changeant de ton et prenant sa plus persuasive inflexion de voix, un hasard malheureux vous a livré des secrets jusqu'ici soigneusement gardés, promettez-moi d'ensevelir dans votre cœur le souvenir de cette scène. Faites-le pour moi, je vous en prie. Je ne vous demande pas de serment, dites-moi le *oui* de l'homme d'honneur, je serai contente.

— Ai-je donc besoin de prononcer ce *oui ?* lui dis-je. Ne nous sommes-nous jamais compris?

— Ne jugez point défavorablement M. de Mortsauf en voyant les effets de longues souffrances endurées pendant l'émigration, reprit-elle. Demain il ignorera complètement les choses qu'il aura dites, et vous le trouverez excellent et affectueux.

— Cessez, madame, lui répondis-je, de vouloir justifier le comte, je ferai tout ce que vous voudrez. Je me jetterais à l'instant dans l'Indre, si je pouvais ainsi renouveler M. de Mortsauf et vous rendre à une vie heureuse. La seule chose que je ne puisse refaire est mon opinion, rien n'est plus fortement tissu en moi. Je vons donnerais ma vie, je ne puis donner ma conscience; je puis ne pas l'écouter, mais puis-je l'empêcher de parler? Dans mon opinion, M. de Mortsauf est...

— Je vous entends, dit-elle, en m'interrompant avec une brusquerie insolite, vous avez raison. — M. de Mortsauf est nerveux comme une petite maîtresse, reprit-elle, pour adoucir l'idée de la folie en adoucissant le mot. Mais il n'est ainsi que par intervalles, une fois au plus par année, lors des grandes chaleurs. Combien de maux a causés l'émigration! Combien de belles existences perdues! M. de Mortsauf eût été, j'en suis certaine, un grand homme de guerre, l'honneur de son pays.

— Je le sais, lui dis-je en l'interrompant à mon tour, et en faisant comprendre qu'il était inutile de me tromper.

Elle s'arrêta, posa l'une de ses mains sur son front, et se dit: — Qui vous a donc ainsi produit dans notre intérieur? — Dieu veut-il m'envoyer un secours, une vive amitié qui me soutienne? reprit-elle en appuyant sa main sur la mienne avec force, car vous êtes bon, généreux....

Elle leva les yeux vers le ciel, comme pour invoquer un visible témoignage qui lui confirmât ses secrètes espérances, et les reporta sur moi. Électrisé par ce regard qui jetait une ame dans la mienne, j'eus, selon la jurisprudence mondaine, un manque de tact; mais, chez certaines ames, n'est-ce pas souvent précipitation généreuse au-devant d'un danger, envie de prévenir un choc, crainte d'un malheur qui n'arrive pas, et plus souvent encore n'est-ce pas l'interrogation brusque faite à un cœur, un coup donné pour savoir s'il résonne à l'unisson? Plusieurs pensées semblables s'élevèrent en moi comme des lueurs, et me conseillèrent de laver la tache qui souillait ma candeur, au moment où je prévis une complète initiation.

— Avant d'aller plus loin, lui dis-je d'une voix altérée par des palpitations facilement entendues dans le profond silence où nous étions, permettez-moi de purifier un souvenir du passé.

— Taisez-vous, dit-elle vivement en me mettant sur les lèvres un doigt qu'elle ôta aussitôt.

Elle me regarda fièrement comme une femme trop haut située pour que l'injure puisse l'atteindre, et me dit d'une voix troublée : — Je sais de quoi vous voulez parler. Il s'agit du premier, du dernier, du seul outrage que j'aurai reçu ! Ne parlez jamais de ce bal. La chrétienne vous a pardonné, la femme en souffre encore.

— Ne soyez pas plus impitoyable que ne l'est Dieu, lui dis-je en gardant entre mes cils les larmes qui me vinrent aux yeux.

— Je dois être plus sévère, je suis plus faible, répondit-elle.

— Mais, repris-je avec une manière de révolte enfantine, écoutez-moi, quand ce ne serait que pour la première, la dernière et la seule fois de votre vie.

— Eh bien ! dit-elle, parlez ! Autrement, vous croiriez que je crains de vous entendre.

Sentant alors que ce moment était unique en notre vie, je lui dis avec cet accent qui commande l'attention, que les femmes au bal m'avaient été toutes indifférentes comme celles que j'avais aperçues jusqu'alors ; mais qu'en la voyant, moi dont la vie était si studieuse, dont l'ame était si peu hardie, j'avais été comme emporté par une frénésie qui ne pouvait être condamnée que par ceux qui ne l'avaient jamais éprouvée, que jamais cœur d'homme ne fut si bien empli du désir auquel ne résiste aucune créature et qui fait tout vaincre, même la mort.....

— Et le mépris? dit-elle en m'arrêtant.

— Vous m'avez donc méprisé? lui demandai-je.

— Ne parlons plus de ceci, dit-elle.

— Mais parlons-en ! lui répondis-je avec une exaltation causée par une douleur surhumaine. Il s'agit de tout moi-même, de ma vie inconnue, d'un secret que vous devez connaître ; autrement, je mourrais de désespoir ! Ne s'agit-il pas aussi de vous, qui, sans le savoir, avez été la dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi.

Alors je lui contai mon enfance et ma jeunesse, non comme je vous l'ai dite, en la jugeant à distance; mais avec les paroles échevelées du jeune homme dont les blessures saignaient encore. Ma voix retentit comme la hache des bûcherons dans une forêt. Oui, devant elle tombèrent à grand bruit les années mortes, les longues douleurs qui les avaient hérissées de branches sans feuillages. Je lui peignis avec des mots enfiévrés une foule de détails terribles dont je vous ai fait grace; j'étalai le trésor de mes vœux brillans, l'or vierge de mes désirs, tout un cœur brûlant conservé sous les glaces de ces Alpes entassées par un continuel hiver. Lorsque courbé sous le poids de mes souffrances redites avec les charbons d'Isaïe, j'attendis un mot de cette femme qui gardait sa tête baissée, elle éclaira les ténèbres par un regard, elle anima les mondes terrestres et divins par un seul mot.

— Nous avons eu la même enfance! dit-elle en me montrant un visage où reluisait l'auréole des martyrs.

Après une pause où nos ames se marièrent dans cette même pensée consolante: — Nous n'étions donc pas seuls à souffrir! la comtesse me dit de sa voix réservée pour parler à ses chers petits, comment elle avait eu le tort d'être une fille quand les fils étaient morts. Elle m'expliqua les différences que son état de demoiselle sans cesse attachée aux flancs d'une mère, mettait entre ses douleurs et celles d'un enfant jeté dans le monde des colléges. Ma solitude avait été comme un paradis, comparée au contact de la meule sous laquelle son ame fut sans cesse meurtrie, jusqu'au jour où sa véritable mère, sa bonne tante l'avait sauvée en l'arrachant à son supplice dont elle me raconta les renaissantes douleurs. C'étaient les inexplicables pointilleries insupportables aux natures nerveuses qui ne reculent pas devant un coup de poignard, et meurent sous l'épée de Damoclès: tantôt une expansion généreuse arrêtée par un ordre glacial, tantôt un baiser froidement reçu; un silence tour à tour imposé, reproché; des larmes dévorées qui lui restaient sur le cœur; enfin les mille tyrannies du couvent, cachées aux yeux des étrangers sous les apparences d'une maternité glorieusement exaltée. Sa mère tirait vanité d'elle, et la vantait, mais elle payait cher le lendemain ces flatteries nécessaires au triomphe de l'institutrice. Quand, à force d'obéis-

sance et de douceur, elle croyait avoir vaincu le cœur de sa mère, et qu'elle s'ouvrait à elle, le tyran reparaissait armé de ces confidences. Un espion n'eût pas été si lâche, ni si traître. Tous ses plaisirs de jeune fille, ses fêtes lui avaient été chèrement vendues, car elle était grondée d'avoir été heureuse, comme elle l'eût été pour une faute. Jamais les enseignemens de sa noble éducation ne lui avaient été donnés avec amour, mais avec une blessante ironie. Elle n'en voulait point à sa mère, elle se reprochait seulement de ressentir moins d'amour que de terreur pour elle. Peut-être, pensait cet ange, ces sévérités étaient-elles nécessaires? ne l'avaient-elles pas préparée à sa vie actuelle?

En l'écoutant, il me semblait que la harpe de Job dont j'avais tiré de sauvages accords, maintenant maniée par des doigts chrétiens, y répondait en chantant les litanies de la Vierge au pied de la croix.

— Nous vivions dans la même sphère avant de nous retrouver ici, vous partie de l'orient, moi de l'occident.

Elle agita la tête par un mouvement désespéré.

— A vous l'orient, à moi l'occident! Vous vivrez heureux, je mourrai de douleur! Les hommes font eux-mêmes les événemens de leur vie, et la mienne est à jamais arrêtée. Aucune puissance ne peut briser cette lourde chaîne à laquelle la femme tient par un anneau d'or, emblème de la pureté des épouses.

Alors nous sentant tombés jumeaux du même sein, elle ne conçut point que les confidences se fissent à demi, entre frères abreuvés aux mêmes sources. Après le soupir naturel aux cœurs purs, au moment où ils s'ouvrent, elle raconta les premiers jours de son mariage, ses premières déceptions, tout le renouveau du malheur. Elle avait, comme moi, connu les petits faits, si grands pour les ames dont la limpide substance est ébranlée tout entière au moindre choc, de même qu'une pierre jetée dans un lac en agite également la surface et la profondeur. En se mariant, elle possédait ses épargnes de jeune fille, ce peu d'or qui représente les heures joyeuses, les mille désirs de la jeunesse; en un jour de détresse, elle l'avait généreusement donné sans dire que ce n'étaient pas des pièces d'or, mais des souvenirs; jamais M. de Mortsauf ne lui en avait tenu

compte, il ne se savait pas son débiteur! En échange de ce trésor englouti dans les eaux dormantes de l'oubli, elle n'avait pas obtenu ce regard mouillé qui solde tout, qui pour les ames généreuses est comme un éternel joyau dont les feux brillent aux jours difficiles. Comme elle avait marché de douleur en douleur! M. de Mortsauf oubliait de lui donner l'argent nécessaire à la maison; il se réveillait d'un rêve, quand après avoir vaincu toutes ses timidités de femme, elle lui en demandait. Et jamais il ne lui avait une seule fois évité ces cruels serremens de cœur! Quelle terreur vint la saisir au moment où la nature maladive de cet homme ruiné s'était dévoilée? elle avait été brisée par le premier éclat de ses folles colères. Par combien de réflexions dures n'avait-elle point passé avant de regarder comme nul, son mari, cette imposante figure qui domine l'existence d'une femme! De quelles horribles calamités furent suivies ses deux couches. Quel saisissement à l'aspect de deux enfans mort-nés? Quel courage pour se dire : — « Je leur soufflerai la vie! je les enfanterai de nouveau tous les jours! » Puis quel désespoir de sentir un obstacle dans le Cœur et dans la Main d'où les femmes tirent leurs secours. Elle avait vu cet immense malheur déroulant ses savanes épineuses à chaque difficulté vaincue. A la montée de chaque rocher, elle avait aperçu de nouveaux déserts à franchir jusqu'au jour où elle eut bien connu son mari, l'organisation de ses enfans, et le pays où elle devait vivre; jusqu'au jour où, comme l'enfant arraché par Napoléon aux tendres soins du logis, elle eut habitué ses pieds à marcher dans la boue et dans la neige, accoutumé son front aux boulets, toute sa personne à la passive obéissance du soldat.

Ces choses que je vous résume, elle me les dit alors dans leur ténébreuse étendue, avec leur cortége de faits désolans, de batailles conjugales perdues, d'essais infructueux.

— Enfin, me dit-elle en terminant, il faudrait demeurer ici quelques mois pour savoir combien de peines me coûtent les améliorations de Clochegourde! Combien de patelineries fatigantes pour lui faire vouloir la chose la plus utile à ses intérêts! Quelle malice d'enfant le saisit quand une chose due à mes conseils ne réussit pas tout d'abord! Avec quelle joie, il s'attribue le bien! Quelle patience m'est nécessaire pour toujours entendre des plaintes quand je me tue à lui sarcler ses heures,

à lui embaumer son air, à lui sabler, à lui fleurir les chemins qu'il a semés de pierres. Ma récompense est ce terrible refrain: — « Je vais mourir, la vie me pèse ! » S'il a le bonheur d'avoir du monde chez lui, tout s'efface, il est gracieux et poli. Pourquoi n'est-il pas ainsi dans l'intérieur ? Je ne sais comment expliquer ce manque de loyauté chez un homme parfois vraiment chevaleresque. Il est capable d'aller secrètement à franc étrier me chercher à Paris une parure, comme il le fit dernièrement pour le bal de la ville. Avare pour sa maison, il serait prodigue pour moi, si je voulais. Ce devrait être l'inverse. Je n'ai besoin de rien, et sa maison est lourde. Il a la vertu de me laisser jeune fille en voyant les tristes fruits de notre union, et je lui sais gré de sacrifices que ne savent point faire tous les hommes ! Dans le désir de lui rendre la vie heureuse, et sans songer que je serais mère, peut-être l'ai-je habitué à me prendre pour sa victime ! Moi qui, si je ne trouvais je ne sais quoi d'infâme à ce rôle, pourrais avec quelques douceurs le mener comme une mère mène son enfant par la lisière ! Mais l'intérêt de la maison exige que je sois calme et sévère comme une statue de la justice, et cependant, moi aussi, j'ai l'ame expansive et tendre !

— Pourquoi, lui dis-je, n'usez-vous pas de cette influence pour vous rendre maître de lui, pour le gouverner ?

— S'il ne s'agissait que de moi seule, je ne saurais ni vaincre son silence obtus, opposé pendant des heures entières à des argumens justes, ni répondre à des observations sans logique, de véritables raisons d'enfant. Je n'ai de courage ni contre la faiblesse ni contre l'enfance ; elles peuvent me frapper sans que je leur résiste ; peut-être opposerai-je la force à la force, mais je suis sans énergie contre ceux que je plains. S'il fallait contraindre Madelaine à quelque chose pour la sauver, je mourrais avec elle. La pitié détend toutes mes fibres, et mollifie mes nerfs. Aussi les violentes secousses de ces dix années m'ont-elles abattue. Maintenant ma sensibilité si souvent attaquée est parfois sans consistance, rien ne la régénère ; parfois l'énergie avec laquelle je supportais les orages, me manque. Oui, parfois je suis vaincue. Faute de repos et de bains de mer où je retremperais mes fibres, je périrai. M. de Mortsauf m'aura tuée et il mourra de ma mort.

— Pourquoi ne quittez-vous pas Clochegourde pour quelques mois. Pourquoi n'iriez-vous pas, accompagnée de vos enfans, au bord de la mer?

—D'abord, M. de Mortsauf se croirait perdu si je m'éloignais. Quoiqu'il ne veuille pas croire à ma situation, il en a la conscience. Il y a en lui l'homme et le malade, deux natures différentes dont les contradictions expliquent bien des bizarreries! Puis, il aurait raison de trembler. Tout irait mal ici. Vous avez vu peut-être en moi la mère de famille occupée à protéger ses enfans contre le milan qui plane sur eux. Tâche écrasante, augmentée des soins exigées par M. de Mortsauf qui toujours va demandant : — Où est madame ?—Ce n'est rien. Je suis aussi le précepteur de Jacques, la gouvernante de Madeleine. Ce n'est rien encore! Je suis intendant et régisseur. Vous connaîtrez un jour la portée de mes paroles quand vous saurez que l'exploitation d'une terre est ici la plus fatigante des industries. Nous avons peu de revenus en argent, nos fermes sont cultivées à moitié, système qui veut une surveillance continuelle. Il faut vendre soi-même ses grains, ses bestiaux, ses récoltes de toute nature. Nous avons pour concurrens nos propres fermiers qui s'entendent au cabaret avec les consommateurs, et font les prix après avoir vendu les premiers. Je vous ennuierais si je vous expliquais les mille difficultés de notre agriculture. Quel que soit mon dévouement, je ne puis veiller à ce que nos colons n'amendent pas leurs propres terres avec nos fumiers; je ne puis, ni aller voir si nos métiviers ne s'entendent pas avec eux lors du partage des récoltes, ni savoir le moment opportun pour la vente. Or, si vous venez à penser au peu de mémoire de M. de Mortsauf, aux peines que vous m'avez vue prendre pour l'obliger à s'occuper de ses affaires, vous comprendrez la lourdeur de mon fardeau, l'impossibilité de le déposer un moment. Si je m'absentais, nous serions ruinés. Personne ne l'écouterait; la plupart du temps, ses ordres se contredisent. D'ailleurs personne ne l'aime, il est trop grondeur, trop absolu; puis, comme tous les gens faibles, il écoute trop facilement ses inférieurs pour inspirer autour de lui l'affection qui unit les familles. Si je partais, aucun domestique ne resterait huit jours. Vous voyez bien que je suis attachée à Clochegourde, comme ces bouquets de plomb le sont à nos toits. Je

n'ai pas eu d'arrière pensée avec vous, monsieur. Toute la contrée ignore les secrets de Clochegourde, et... maintenant vous les savez. N'en dites rien que de bon et d'obligeant, vous aurez mon estime....... ma reconnaissance, ajouta-t-elle d'une voix encore adoucie. A ce prix vous pouvez toujours revenir à Clochegourde, vous y trouverez des cœurs amis.

— Mais, dis-je, moi je n'ai jamais souffert! Vous seule....

— Non! reprit-elle en laissant échapper le sourire des femmes résignées qui fendrait le granit, ne vous étonnez pas de cette confidence, elle vous montre la vie comme elle est, et non comme votre imagination vous la fait espérer. Nous avons tous nos défauts et nos qualités. Si j'eusse épousé quelque prodigue, il m'aurait ruinée. Si j'eusse été donnée à quelque jeune homme ardent et voluptueux, il aurait eu des succès; peut être n'aurais-je pas su le conserver, il m'aurait abandonnée, je serais morte de jalousie. Je suis jalouse! dit-elle avec un accent d'exaltation qui ressemblait au coup de tonnerre d'un orage qui passe. Hé bien, M. de Mortsauf m'aime autant qu'il peut aimer; tout ce que son cœur enferme d'affection, il le verse à mes pieds, comme la Madelaine a versé le reste de ses parfums au pied du Sauveur. Croyez-le! une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre : toute fleur périt, les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain. La vie réelle est une vie d'angoisses, son image est dans cette ortie, venue au pied de la terrasse, et qui, sans soleil, demeure verte sur sa tige. Ici, comme dans les patries du nord, il est des sourires dans le ciel, rares il est vrai, mais qui paient bien des peines. Enfin les femmes qui sont exclusivement mères ne s'attachent-elles pas plus par les sacrifices que par les plaisirs? Ici, j'attire sur moi les orages que je vois prêts à fondre sur les gens ou sur mes enfans, et j'éprouve en les détournant je ne sais quel sentiment qui me donne une force secrète. La résignation de la veille a toujours préparé celle du lendemain. Dieu ne me laisse d'ailleurs point sans espoir. Si d'abord la santé de mes enfans m'a désespérée; aujourd'hui, plus ils avancent dans la vie, mieux ils se portent. Après tout, notre demeure s'est embellie, la fortune se répare. Qui sait si la vieillesse de M. de Mortsauf ne sera pas heureuse par moi? Croyez-le! l'être qui se présente devant le Grand Juge, une palme verte à la main, lui ramenant

consolés ceux qui maudissaient la vie, cet être a converti ses douleurs en délices. Si mes souffrances servent au bonheur de la famille, sont-ce bien des souffrances ?

— Oui, lui dis-je. Mais elles étaient nécessaires comme le sont les miennes pour nous faire apprécier les saveurs du fruit mûri dans nos roches. Maintenant peut-être le goûterons-nous ensemble, peut-être en admirerons-nous les prodiges ? ces torrens d'affection dont il inonde les ames, cette sève qui ranime les feuilles jaunissantes. La vie ne pèse plus alors, elle n'est plus à nous. — Mon Dieu! ne m'entendez-vous pas? repris-je en me servant du langage mystique auquel notre éducation religieuse nous avait habitués. Voyez par quelles voies nous avons marché l'un vers l'autre? quel aimant nous a dirigés sur l'océan des eaux amères, vers la source d'eau douce, coulant au pied des monts sur un sable pailleté, entre deux rives vertes et fleuries. N'avons-nous pas, comme les Mages, suivi la même étoile ? Nous voici devant la crèche d'où s'éveille un divin enfant qui lancera ses flèches au front des arbres nus, qui nous ranimera le monde par ses cris joyeux, qui par des plaisirs incessans donnera du goût à la vie, rendra aux nuits leur sommeil, aux jours leur allégresse. Qui donc a serré chaque année de nouveaux nœuds entre nous? Ne sommes-nous point plus que frère et sœur ? Ne déliez jamais ce que le ciel a réuni ! les souffrances dont vous parlez étaient le grain répandu à flots par la main du Semeur pour faire éclore la moisson déjà dorée par le plus beau des soleils. Voyez ! voyez ! N'irons-nous pas ensemble tout cueillir brin à brin ? Quelle force en moi, pour que j'ose vous parler ainsi ! Répondez-moi donc ! ou je ne repasserai pas l'Indre.

— Vous m'avez évité le mot d'*amour*, dit-elle en m'interrompant d'une voix sévère ; mais vous avez parlé d'un sentiment que j'ignore et qui ne m'est point permis. Vous êtes un enfant, je vous pardonne encore, mais pour la dernière fois. Sachez-le, monsieur, mon cœur est comme enivré de maternité! Je n'aime M. de Mortsauf ni par devoir, ni par calcul de béatitudes éternelles à gagner, mais par un irrésistible sentiment qui l'attache à toutes le fibres de mon cœur. Ai-je été violentée à mon mariage? Il fut décidé par ma sympathie pour les infortunes. N'était-ce pas aux femmes à réparer les maux du temps, à consoler ceux qui coururent sur la brèche et revinrent blessés?

Que vous dirais-je? j'ai ressenti je ne sais quel contentement égoïste, en voyant que vous l'amusiez: n'est-ce pas la maternité pure? Ma confession ne vous a-t-elle donc pas assez montré les *trois* enfans auxquel je ne dois jamais faillir, sur lesquels je dois faire pleuvoir une rosée réparatrice et faire rayonner mon ame sans en laisser adultérer la moindre parcelle. N'aigrissez pas le lait d'une mère! Quoique l'épouse soit invulnérable en moi, ne me parlez donc plus ainsi. Si vous ne respectiez pas cette défense si simple, je vous en préviens, l'entrée de cette maison vous serait à jamais fermée. Je croyais à de pures amitiés, à des fraternités volontaires, plus certaines que ne le sont les fraternités imposées. Erreur! Je voulais un ami qui ne fût pas un juge, un ami pour m'écouter en ces momens de faiblesse où la voix qui gronde est une voix meurtrière, un ami saint avec qui je n'eusse rien à craindre. La jeunesse est noble, sans mensonges, capable de sacrifices, désintéressée; en voyant votre persistance, j'ai cru, je l'avoue, à quelque dessein du ciel; j'ai cru que j'aurais une ame qui serait à moi comme un prêtre est à tous, un cœur où je pourrais épancher mes douleurs quand elles surabondent, crier quand mes cris sont irrésistibles et pourraient m'étouffer si je continuais à les dévorer. Ainsi mon existence, si précieuse à ces enfans, aurait pu se prolonger jusqu'au jour où Jacques serait devenu homme. Mais n'est ce pas être trop égoïste? La Laure de Pétrarque peut-elle se recommencer? Je me suis trompée, Dieu ne le veut pas. Il faudra mourir à mon poste, comme le soldat sans ami. Mon confesseur est rude, austère! Et.... ma tante n'est plus!

Deux grosses larmes éclairées par un rayon de lune sortirent de ses yeux, roulèrent sur ses joues, en atteignirent le bas; mais je tendis la main assez à temps pour les recevoir, et les bus avec une avidité pieuse qu'excitèrent ces paroles déjà signées par dix ans de larmes secrètes, de sensibilité dépensée, de soins constans, d'alarmes perpétuelles, l'héroïsme le plus élevé de votre sexe! Elle me regarda d'un air doucement stupide.

— Voici, lui dis-je, la première, la sainte communion de l'amour. Oui, je viens de participer à vos douleurs, de m'unir à votre ame, comme nous nous unissons au Christ en buvant sa

divine substance. Aimer sans espoir est encore un bonheur. Ah! quelle femme sur la terre pourrait me causer une joie aussi grande que celle d'avoir aspiré ces larmes! J'accepte ce contrat qui doit se résoudre en souffrances pour moi. Je me donne à vous sans arrière-pensée, et serai ce que vous voudrez que je sois.

Elle m'arrêta par un geste, et me dit de sa voix profonde :

— Je consens à ce pacte, si vous voulez ne jamais presser les liens qui nous attacheront.

— Oui, lui dis-je, mais moins vous m'accordez, plus certainement dois-je posséder.

— Vous commencez par une méfiance, répondit-elle en exprimant la mélancolie du doute.

— Non, mais par une jouissance pure. Écoutez! je voudrais de vous un nom qui ne fût à personne, comme doit être le sentiment que nous nous vouons.

— C'est beaucoup, dit-elle, mais je suis moins petite que vous ne le croyez. M. de Mortsauf m'appelle Blanche. Une seule personne au monde, celle que j'ai le plus aimée, mon adorable tante, me nommait Henriette. Je reviendrai donc Henriette pour vous.

Je lui pris la main et la baisai. Elle me l'abandonna dans cette confiance qui rend la femme si supérieure à nous, confiance qui nous accable. Elle s'appuya près de la balustrade en briques et regarda l'Indre.

— N'avez-vous pas tort, mon ami, dit-elle, d'aller du premier bond au bout de la carrière? Vous avez épuisé, par une première aspiration, toute la coupe offerte avec candeur. Mais un vrai sentiment ne se partage pas, il doit être entier, ou il n'est pas. — M. de Mortsauf, me dit-elle après un moment de silence, est par-dessus tout loyal et fier. Peut être seriez-vous tenté, pour moi, d'oublier ce qu'il a dit; s'il n'en sait rien, moi demain je l'en instruirai. Soyez quelque temps sans vous montrer à Clochegourde, il vous en estimera davantage. Dimanche prochain, au sortir de l'église, il ira lui-même à vous ; je le connais, il effacera ses torts, et vous aimera de l'avoir traité comme un homme responsable de ses actions et de ses paroles.

— Cinq jours sans vous voir, sans vous entendre!

— Ne mettez jamais cette chaleur aux paroles que vous me direz, dit-elle.

Nous fîmes deux fois le tour de la terrasse en silence. Puis elle me dit d'un ton de commandement qui me prouvait qu'elle prenait possession de mon ame : — Il est tard, séparons-nous.

Je voulus lui baiser la main, elle hésita, me la rendit, et me dit d'une voix de prière : — Ne la prenez que lorsque je vous la donnerai, laissez-moi mon libre arbitre, sans quoi je serais une chose à vous, et cela ne doit pas être.

— Adieu, lui dis-je.

Je sortis par la petite porte d'en-bas qu'elle m'ouvrit. Au moment où elle l'allait fermer, elle la rouvrit, me tendit sa main en me disant : — En vérité, vous avez été bien bon, ce soir, vous avez consolé tout mon avenir. Prenez, mon ami, prenez!

Je baisai sa main à plusieurs reprises, et quand je levai les yeux, je vis des larmes dans les siens. Elle remonta sur la terrasse, et me suivit pendant un moment à travers la prairie. Quand je fus dans le chemin de Frapesle, je vis encore sa robe blanche éclairée par la lune; puis, quelques instans après, une lumière illumina sa chambre.

— O mon Henriette! me dis-je, à toi l'amour le plus pur qui jamais aura brillé sur cette terre!

Je regagnai Frapesle en me retournant à chaque pas. Je sentais en moi je ne sais quel contentement inneffable. Une brillante carrière s'ouvrait enfin au dévouement dont tout jeune cœur est gros, et qui chez moi fut si long-temps une force inerte! Semblable au prêtre qui, par un seul pas, s'est avancé dans une vie nouvelle, j'étais consacré, voué. Un simple *oui, madame!* m'avait engagé à garder pour moi seul en mon cœur un amour irrésistible, à ne jamais abuser de l'amitié pour amener à petits pas cette femme dans l'amour. Tous les sentimens nobles réveillés faisaient entendre en moi-même leurs voix confuses. Avant de rentrer au château, de me retrouver à l'étroit dans une chambre, je voulus voluptueusement rester sous l'azur ensemencé d'étoiles, entendre encore en moi-même ces chants de ramier blessé, les tons simples de cette confidence ingénue, rassembler dans l'air les effluves de cette ame qui toutes devaient venir à moi. Combien elle me parut grande, cette femme, avec son oubli profond du Moi, sa religion pour les êtres blessés, faibles ou souffrans, avec son dévouement allégé des chaînes légales! Elle était là, sereine sur son bûcher de sainte et de martyre! J'ad-

mirais sa figure qui m'apparut au milieu des ténèbres, quand soudain je crus deviner un sens à ses paroles, une mystérieuse signifiance qui me la rendit complètement sublime. Peut-être voulait-elle que je fusse pour elle ce qu'elle était pour son petit monde? Peut-être voulait-elle tirer de moi sa force et sa consolation, me mettant ainsi dans sa sphère, sur sa ligne ou plus haut? Les astres, disent quelques hardis constructeurs des mondes, se communiquent ainsi le mouvement et la lumière. Cette pensée m'éleva soudain à des hauteurs éthérées. Je me retrouvai dans le ciel de mes anciens songes, et m'expliquai les peines de mon enfance par le bonheur immense où je nageais.

Génies éteints dans les larmes, cœurs méconnus, saintes Clarisses ignorées, enfans désavoués, proscrits innocens, vous tous qui êtes entrés dans la vie par ses déserts, vous qui partout avez trouvé les visages froids, les cœurs fermés, les oreilles closes, ne vous plaignez jamais! Vous seuls pouvez connaître l'infini de la joie, au moment où pour vous un cœur s'ouvre, une oreille vous écoute, un regard vous répond. Un seul jour efface les mauvais jours. Les douleurs, les méditations, les désespoirs, les mélancolies passées et non pas oubliées sont autant de liens par lesquels l'ame s'attache à l'Ame confidente. Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite des soupirs et des amours! perdus, elle nous restitue agrandies toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs comme la soulte exigée par le destin pour les incommensurables félicités qu'elle donne au jour des précordiales fiançailles. Les anges seuls disent le nom nouveau dont il faudrait nommer ce saint amour! Vous seules, ames fraternelles, saurez bien ce que Mme de Mortsauf était soudain devenue pour moi, pauvre seul!

Cette scène s'était passée un mardi, j'attendis jusqu'au dimanche sans passer l'Indre dans mes promenades. Pendant ces cinq jours, de grands événemens arrivèrent à Clochegourde. M. de Mortsauf reçut le brevet de maréchal-de-camp, la croix de Saint-Louis, une pension de quatre mille francs. Le duc de Lenoncourt-Givry, nommé pair de France, recouvra deux forêts, reprit son service à la cour, et sa femme rentra dans ses biens non vendus qui avaient fait partie du domaine de la couronne impériale. La comtesse de Mortsauf devenait ainsi l'une des plus riches héritières du Maine. Sa mère était venue lui ap-

porter cent mille francs économisés sur les revenus de Givry, le montant de sa dot qui n'avait point été payée, et dont le comte ne parlait jamais, malgré sa détresse. Dans les choses de la vie extérieure, sa conduite attestait le plus fier de tous les désintéressemens. En joignant à cette somme ses économies, M. de Mortsauf pouvait acheter deux domaines voisins qui valaient environ neuf mille livres de rente. Son fils devant succéder à la pairie de son grand-père, il pensa tout à coup à lui constituer un majorat qui se composerait de la fortune territoriale des deux familles sans nuire à Madelaine, à laquelle la faveur du duc de Lenoncourt ferait sans doute faire un beau mariage. Ces arrangemens et ce bonheur jetèrent quelque baume sur les plaies de l'émigré.

La duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un événement dans le pays. Je songeai douloureusement que cette femme était une grande dame, et j'aperçus alors dans sa fille l'esprit de caste que couvrait à mes yeux la noblesse de ses sentimens. Qu'étais-je, moi pauvre, sans autre avenir que mon courage et mes facultés? Je ne pensais aux conséquences de la restauration, ni pour moi, ni pour les autres. Le dimanche, de la chapelle réservée où j'étais à l'église avec monsieur, madame de Chessel et l'abbé de Quélus, je jetai des regards avides sur une autre chappelle latérale où se trouvaient la duchesse et sa fille, M. de Mortsauf et les enfans. Le chapeau de paille qui me cachait mon idole ne vacilla pas, et cet oubli de moi sembla m'attacher plus vivement que tout le passé. Cette grande Henriette de Lenoncourt, qui maintenant était ma chère Henriette, et dont je voulais fleurir la vie, priait avec ardeur; la foi communiquait à son attitude je ne sais quoi d'abîmé, de prosterné, une pose de statue religieuse, qui me pénétra. Suivant l'habitude des cures de village, les vêpres devaient se dire quelque temps après la messe. Au sortir de l'église, madame de Chessel proposa naturellement à ses voisins de passer les deux heures d'attente à Frapesle, au lieu de traverser deux fois l'Indre et la prairie par la chaleur. L'offre fut agréée. M. de Chessel donna le bras à la duchesse, madame de Chessel accepta celui du comte, je présentai le mien à madame de Mortsauf, et je sentis pour la première fois ce beau bras frais à mes flancs. Pendant le retour de la paroisse à Frapesle, trajet

qui se faisait à travers les bois de Saché où la lumière filtrée dans les feuillages produisait, sur le sable des allées, ces jolis jours qui ressemblent à des soiries peintes, j'eus des sensations d'orgueil et des idées qui me causèrent de violentes palpitations.

— Qu'avez-vous ? me dit-elle après quelques pas faits, dans un silence que je n'osais rompre. Votre cœur bat trop vite.

— J'ai appris des événemens heureux pour vous, lui dis-je, et comme ceux qui aiment bien, j'ai des craintes vagues ; vos grandeurs ne nuiront-elles point à vos amitiés ?

— Moi ! dit-elle, fi ! Encore une idée semblable, et je ne vous mépriserais pas, je vous aurais oublié pour toujours.

Je la regardai en proie à une ivresse qui dut être communicative.

— Nous profitons du bénéfice de lois que nous n'avons ni provoquées ni demandées ; mais nous ne serons ni mendians, ni avides ; et d'ailleurs vous savez bien, reprit-elle, que ni moi, ni M. de Mortsauf, nous ne pouvons sortir de Clochegourde. Par mon conseil, il a refusé le commandement auquel il avait droit dans la Maison Rouge. Il nous suffit que mon père ait sa charge ! Notre modestie forcée, dit-elle en souriant avec amertume, a déjà bien servi notre enfant. Le roi, près duquel mon père est de service, a dit fort gracieusement qu'il reporterait sur Jacques la faveur dont nous ne voulions pas. L'éducation de Jacques, à laquelle il faut songer, est maintenant l'objet d'une grave discussion. Il va représenter deux maisons, les Lenoncourt et les Mortsauf. Je ne puis avoir d'ambition que pour lui. Voici donc mes inquiétudes augmentées. Non-seulement Jacques doit vivre, mais il doit encore devenir digne de son nom, deux obligations qui se contrarient. Jusqu'à présent j'ai pu suffire à son éducation en mesurant les travaux à ses forces, mais d'abord où trouver un précepteur qui me convienne ? Puis, plus tard, quel ami me le conservera dans cet horrible Paris où tout est piége pour l'ame et danger pour le corps ? — Mon ami, me dit-elle d'une voix émue, à voir votre front et vos yeux, qui ne devinerait en vous l'un de ces oiseaux qui doivent habiter les hauteurs ? prenez votre élan, soyez un jour le parrain de mon cher enfant. Allez à Paris. Si votre frère et votre père ne vous secondent point, notre famille, ma mère surtout qui a le génie des affaires, sera certes très-influente ; profitez de notre crédit !

vous ne manquerez alors ni d'appui, ni de secours dans la carrière que vous choisirez ; mettez alors le superflu de vos forces dans une noble ambition....

— Je vous entends, lui dis-je en l'interrompant, mon ambition deviendra ma maîtresse. Je n'ai pas besoin de ceci pour être tout à vous. Non, je ne veux pas être récompensé de ma sagesse ici, par des faveurs là-bas. J'irai, je grandirai seul, par moi-même. J'accepterais tout de vous; des autres, je ne veux rien.

— Enfantillage !..... dit-elle en murmurant, mais en retenant mal un sourire de contentement.

— D'ailleurs, je me suis voué, lui dis-je. En méditant cette situation, j'ai pensé à m'attacher à vous par des liens qui ne puissent jamais se dénouer.

Elle eut un léger tremblement et s'arrêta pour me regarder.

— Que voulez-vous dire? fit-elle en laissant aller les deux couples qui nous précédaient et gardant ses enfans près d'elle.

— Hé bien! répondis-je, dites-moi franchement comment vous voulez que je vous aime.

— Aimez-moi comme m'aimait ma tante, dont je vous ai donné les droits en vous donnant le nom qu'elle avait choisi pour elle, parmi les miens.

— J'aimerai donc sans espérance, avec un dévouement complet. Hé bien! oui, je ferai pour vous ce que l'homme fait pour Dieu. Ne l'avez-vous pas demandé? Je vais entrer dans un séminaire, j'en sortirai prêtre, et j'élèverai Jacques. Votre Jacques, ce sera comme un autre moi : conceptions politiques, pensées, énergie, patience, je lui donnerai tout. Ainsi, je demeurerai près de vous, sans que mon amour, pris dans la religion comme une image d'argent dans du cristal, puisse être suspecté. Vous n'avez à craindre aucune de ces ardeurs immodérées qui saisissent un homme et par lesquelles une fois déjà je me suis laissé vaincre. Je me consumerai dans la flamme, et vous aimerai d'un amour purifié.

Elle pâlit, et dit à mots pressés : — Felix, ne vous engagez pas en des liens qui, un jour, seraient un obstacle à votre bonheur. Je mourrais de chagrin d'avoir été la cause de ce suicide. Enfant, un désespoir d'amour est-il donc une vocation? Attendez les épreuves de la vie pour juger de la vie! je le veux, je l'ordonne. Ne vous mariez ni avec l'église ni avec une

femme, ne vous mariez d'aucune manière, je vous le défends. Restez libre. Vous avez vingt-un ans. A peine savez-vous ce que vous réserve l'avenir, allez-vous faire la sottise de ces maréchaux de Bonaparte qui se sont mariés quand ils étaient capitaines. Mon Dieu! vous aurais-je mal jugé? Cependant j'ai cru que deux mois suffisaient à connaître certaines ames. — Quel espoir avez-vous? lui dis-je en jetant des éclairs par les yeux.

— Mon ami, acceptez mon aide, élevez-vous, faites fortune, et vous saurez quel est mon espoir. — Enfin, dit-elle en paraissant laisser échapper un secret, ne quittez jamais la main de Madelaine que vous tenez en ce moment.

Elle s'était penchée à mon oreille pour me dire ces paroles qui prouvaient combien elle était occupée de mon avenir.

— Madelaine! lui dis-je, jamais!

Ces deux mots nous rejetèrent dans un silence plein d'agitations. Nos ames étaient en proie à ces renversemens qui les sillonnent de manière à y laisser d'éternelles empreintes. Nous étions en vue d'une porte en bois par laquelle on entrait dans le parc de Frapesle, dont il me semble voir encore les deux pilastres ruinés, couverts de plantes grimpantes et de mousses, d'herbes et de ronces. Tout à coup une idée, celle de la mort de M. de Mortsauf, passa comme une flèche dans ma cervelle, et je lui dis : — Je vous comprends.

— C'est bien heureux, répondit-elle d'un ton qui me fit voir que je lui supposais une pensée qu'elle n'aurait jamais.

Sa pureté m'arracha une larme d'admiration que l'égoïsme de la passion rendit bien amère; car, en faisant un retour sur moi, je songeai qu'elle ne m'aimait pas assez pour souhaiter sa liberté. Tant que l'amour recule devant un crime, il nous semble avoir des bornes, et l'amour vrai doit être infini. J'eus une contraction de cœur horrible.—Elle ne m'aime pas! pensais-je.

J'embrassai Madelaine sur ses cheveux afin de ne pas laisser lire dans mon ame.

— J'ai peur de votre mère, lui dis-je.

— Et moi aussi, répondit-elle en faisant un geste plein d'enfantillage, mais n'oubliez pas de toujours la nommer madame la duchesse et de lui parler à la troisième personne. La jeunesse actuelle a perdu l'habitude de ces formes polies, reprenez-les! faites cela pour moi. D'ailleurs, il est de si bon goût

de respecter les femmes, quel que soit leur âge, et d'admettre les distinctions sociales sans les mettre en question. Les honneurs que vous rendez aux supériorités reconnues, ne sont-ils pas la garantie de ceux qui vous sont dus. Tout est solidaire dans la société. Le cardinal de la Rovère et Raphaël d'Urbin étaient autrefois deux puissances également révérées. Vous avez sucé dans vos lycées le lait de la révolution, et vos idées politiques peuvent s'en ressentir; plus avancé dans la vie, vous reconnaîtrez combien les principes de liberté mal définis sont impuissans à créer le bonheur des peuples. Avant de songer, en ma qualité de Lenoncourt, à ce qu'est ou ce que doit être une aristocratie, mon bon sens de paysanne me dit que les sociétés n'existent que par la hiérarchie. Vous êtes dans un moment de la vie où il faut choisir bien! soyez de votre parti.... surtout, ajouta-t-elle en riant, quand il triomphe!

Je fus vivement touché par ces paroles; où la profondeur politique se cachait sous la chaleur de l'affection, alliance qui donne aux femmes un si grand pouvoir de séduction : elles savent toutes prêter aux raisonnemens les plus aigus les formes du sentiment. Il semblait que, dans son désir de justifier les actions du comte, elle eût prévu les réflexions qui devaient sourdre en mon ame au moment où je vis, pour la première fois, les effets de la courtisanerie. M. de Mortsauf, roi dans son castel, entouré de son auréole historique, avait pris à mes yeux des proportions grandioses, et j'avoue que je fus singulièrement étonné de la distance qu'il mit entre la duchesse et lui. par des manières au moins obséquieuses. L'esclave a sa vanité; il ne veut obéir qu'au plus grand des despotes; je me sentais comme humilié de voir l'abaissement de celui qui me faisait trembler en dominant tout mon amour. Ce mouvement intérieur me fit comprendre le supplice des femmes dont l'ame généreuse est accouplée à celle d'un homme dont elles enterrent journellement les lâchetés. Le désir de rester grand devant mon idole me fit trouver le secret de garder ma dignité. Le respect est une barrière qui protége également le grand et le petit; chacun, de son côté, peut se regarder en face; je tâchai d'être avec la duchesse respectueux sans courbettes.

Nous entrâmes dans la grande cour de Frapesle où nous trouvâmes la compagnie. Le comte de Mortsauf me présenta

fort gracieusement à la duchesse qui m'examina d'un air froid et réservé. Madame de Lenoncourt était alors une femme de cinquante-six ans, parfaitement conservée et qui avait de grandes manières. En voyant ses yeux d'un bleu dur, ses tempes rayées, son visage maigre et macéré, sa taille imposante et droite, ses mouvemens rares, sa blancheur fauve qui se revoyait si éclatante dans sa fille ; je reconnus la race froide d'où procédait ma mère, aussi promptement qu'un minéralogiste reconnaît le fer de Suède. Son langage était celui de la vieille cour, elle prononçait les *oit* en *ait* et disait *frait* pour *froid, porteux* au lieu de *porteurs*. Je ne fus ni courtisant ni gourmé ; je me conduisis si bien, qu'en allant à vêpres, la comtesse me dit à l'oreille : — Parfait !

M. de Mortsauf vint à moi, me prit la main et me dit : — Nous ne sommes pas fâchés, Félix ? Si j'ai eu quelques vivacités, vous les pardonnerez à votre vieux camarade. Nous allons rester ici probablement à dîner, et nous vous inviterons pour jeudi, la veille du départ de la duchesse. Je vais à Tours y terminer quelques affaires. Ne négligez pas Clochegourde. Ma belle-mère est une connaisance que je vous engage à cultiver. Son salon donnera le ton au faubourg Saint-Germain, car elle a les traditions de la grande compagnie; elle possède une immense instruction, elle connaît le blason du dernier gentilhomme aussi bien que lui-même.

Le bon goût du comte, peut-être les conseils de son génie domestique, se montrèrent dans les circonstances où le mettait le triomphe de sa cause. Il n'eut ni arrogance ni blessante politesse, il fut sans emphase, et la duchesse fut sans airs protecteurs. M. et madame de Chessel en eurent une sorte de reconnaissance, et acceptèrent le dîner du jeudi suivant. Je plus à la duchesse. Ses regards m'apprirent qu'elle examinait en moi un homme dont sa fille lui avait parlé. Quant nous revînmes de vêpres, elle me questionna sur ma famille et me demanda si le Vandenesse occupé déjà dans la diplomatie était mon parent. Quand j'eus répondu qu'il était mon frère, elle devint affectueuse à demi. Elle m'apprit que ma tante, la vieille marquise de Listomère, était une Grandlieu. Ses manières furent polies comme l'avaient été celles de M. de Mortsauf, le jour où il me vit pour la première fois; et son

regard perdit cette expression de hauteur par laquelle les princes de la terre vous font mesurer la distance qui se trouve entre eux et vous. Elle me nomma M. le vicomte, nom auquel je n'étais pas habitué, car je n'avais rien lu de la Charte, et ne savais presque rien de ma famille. La duchesse m'apprit que mon grand-oncle, vieil abbé que je ne connaissais même pas de nom, faisait partie du conseil privé; que mon frère avait reçu de l'avancement; et que, par je ne sais quel article de Charte, je redevenais M. le vicomte. — Je ne suis là qu'une chose, dis-je tout bas à la comtesse, le serf de Clochegourde.

Le coup de baguette de la retauration s'accomplissait avec une rapidité qui stupéfiait les enfans élevés sous le régime impérial. Cette révolution ne fut rien pour moi. La moindre parole, le plus simple geste de madame de Mortsauf étaient les seuls événemens auxquels j'attachasse de l'importance. J'ignorais ce qu'était le conseil privé; je ne connaissais rien à la politique, ni aux choses du monde; je n'avais d'autre ambition que celle d'aimer Henriette, mieux que Pétrarque n'aimait Laure. Cette insouciance me fit prendre pour un enfant par la duchesse. Il vint beaucoup de monde à Frapesle, nous y fûmes trente personnes à dîner. Quel enivrement pour un jeune homme de voir la femme qu'il aime, être la plus belle entre toutes, devenir l'objet de regards passionnés, et de se savoir seul à recevoir la lueur de ses yeux chastement réservés, de connaître assez toutes les nuances de sa voix pour trouver dans sa parole, en apparence légère ou moqueuse, les preuves d'une pensée constante, même quand on se sent au cœur une jalousie dévorante contre les distractions du monde. M. de Mortsauf, heureux des attentions dont il se vit l'objet, fut presque jeune; sa femme en espéra quelque changement d'humeur. Moi je riais avec Madelaine qui, semblable aux enfans chez lesquels le corps succombe sous les étreintes de l'ame, me faisait rire par des observations étonnantes et pleines d'un esprit moqueur sans malignité mais qui n'épargnait personne. Ce fut une belle journée. Un mot, un espoir, né le matin, avait rendu la nature, lumineuse, et, me voyant si joyeux, Henriette l'était aussi.

Ce bonheur à travers sa vie grise et nuageuse lui sembla bien bon, me dit-elle le lendemain.

Le lendemain, je passai naturellement la journée à Cloche-

gourde; j'en avais été banni pendant cinq jours, j'avais soif. M. de Mortsauf était parti dès six heures pour aller faire dresser ses contrats d'acquisition à Tours. Un grave sujet de discorde s'était ému entre la mère et la fille. La duchesse voulait que la comtesse la suivît à Paris, ou elle devait obtenir pour elle une charge à la cour, où M. de Mortsauf, en revenant sur son refus, pouvait occuper de hautes fonctions. Henriette, qui passait pour une femme heureuse, ne voulait dévoiler à personne, pas même au cœur d'une mère, ses horribles souffrances, ni trahir l'incapacité de son mari. Pour que sa mère ne pénétrât pas le secret de son ménage, elle avait envoyé M. de Mortsauf à Tours, où il devait se débattre avec les notaires. Moi seul, comme elle l'avait dit, connaissais les secrets de Clochegourde. Après avoir expérimenté combien l'air pur, le ciel bleu de cette vallée calmaient les irritations de l'esprit ou les amères douleurs de la maladie, et quelle influence l'habitation de Clochegourde exerçait sur la santé de ses enfans, elle opposait des refus motivés que combattait la duchesse, femme envahissante, moins chagrine qu'humiliée du mauvais mariage de sa fille. Henriette aperçut que sa mère s'inquiétait peu de Jacques et de Madelaine, affreuse découverte! Comme toutes les mères habituées à continuer sur la femme mariée le despotisme qu'elles exerçaient sur la jeune fille, la duchesse procédait par des considérations qui n'admettaient point de répliques; elle affectait tantôt une amitié captieuse afin d'arracher un consentement à ses vues, tantôt une amère froideur pour avoir par la crainte ce que la douceur ne lui obtenait pas; puis, voyant ses efforts inutiles, elle déploya le même esprit d'ironie que j'avais observé chez ma mère. En dix jours, Henriette connut tous les déchiremens que causent aux jeunes femmes les révoltes exigées pour l'établissement de leur indépendance. Vous qui, pour votre bonheur, avez eu la meilleure des mères, vous ne sauriez comprendre ces choses. Pour avoir une idée de cette lutte entre une femme sèche, froide, calculée, ambitieuse, et sa fille, pleine de cette onctueuse et fraîche bonté qui ne tarit jamais, il faudrait vous figurer *le lys* auquel mon cœur l'a sans cesse comparée, broyé dans les rouages d'une machine en acier poli. Cette mère n'avait jamais eu rien de cohérent avec sa fille, elle ne sut deviner aucune des véritables dif-

ficultés qui l'obligeaient à ne pas profiter des avantages de la Restauration, et à continuer sa vie solitaire. Elle crut à quelque amourette entre sa fille et moi. Ce mot dont elle se servit pour exprimer ses soupçons, ouvrit entre ces deux femmes des abîmes que rien ne pouvait combler désormais. Quoique les familles enterrent soigneusement ces intolérables dissidences, pénétrez-y? vous trouverez dans presque toutes des plaies profondes, incurables, qui diminuent les sentimens naturels : ou ce sont des passions réelles, attendrissantes, que la convenance des caractères rend éternelles et qui donne à la mort un contrecoup dont les noires meurtrissures sont ineffaçables; ou ce sont des haines latentes qui glacent lentement le cœur et sèchent les larmes au jour des adieux éternels. Tourmentée hier, tourmentée aujourd'hui, frappée par tous, même par ses deux anges souffrans qui n'étaient complices ni des maux qu'ils souffraient ni de ceux qu'ils causaient, comment cette pauvre ame n'aurait-elle pas aimé celui qui ne la frappait point et qui voulait l'environner d'une triple haie d'épines, afin de la défendre des animaux, des orages, de toute blessure. Si je souffrais de ces débats, j'en étais parfois heureux en sentant qu'elle se rejetait dans mon cœur, car Henriette me confia ses nouvelles peines. Je pus alors apprécier son calme dans la douleur, et la patiente énergie qu'elle savait déployer. Chaque jour, j'appris mieux le sens de ces mots : — Aimez-moi, comme m'aimait ma tante.

— Vous n'avez donc point d'ambition? me dit à dîner la duchesse d'un air dur. — Madame, lui répondis-je en lui lançant un regard sérieux, je me sens une force à dompter le monde; mais je n'ai que vingt et un ans, et je suis tout seul.

Elle regarda sa fille d'un air étonné. Le séjour que fit la duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un temps de gêne perpétuelle. La comtesse me recommandait le décorum, elle s'effrayait d'une parole doucement dite; et, pour lui plaire, il fallut endosser le harnais de la dissimulation. Le grand jeudi vint, ce fut un jour d'ennuyeux cérémonial, un de ces jours que haïssent les amans habitués aux cajoleries du laisser-aller quotidien, accoutumés à voir leur chaise à sa place et la maîtresse du logis toute à eux. L'amour a horreur de tout ce qui n'est pas lui-même. La duchesse alla jouir des pompes de la cour, et tout rentra dans l'ordre à Clochegourde.

DE BALZAC.

VOYAGE D'ARNAL

EN BELGIQUE.

Quand un acteur aimé du public de Paris profite d'un congé de son directeur ou d'une ordonnance de son médecin pour voyager dans les départemens, et même pour passer la frontière, certaines lois générales de la civilisation sont aussitôt bouleversées. Ce que nous disons là n'est pas une mauvaise plaisanterie.

D'abord les acteurs de province, qui se croient toujours fort supérieurs aux artistes de la capitale, qui ont dans leur petit chef-lieu un petit talent, des petits succès, de petites jouissances d'art, de fortune et d'amour-propre, se regardent comme troublés dans leur patrimoine; leurs familles consternées s'en alarment, leurs admirateurs n'en dorment plus et en mangent beaucoup moins. On clabaude dans les cafés, on s'interroge à la Bourse, on se donne rendez-vous au théâtre. Quelques mois d'avance et presque tous les matins, le journaliste du pays, qui correspond avec une vieille ouvreuse en retraite, remplit ses colones de la biographie secrète du voyageur attendu; le journaliste dit où cet acteur est né, le nom de sa nourrice, la couleur de ses cheveux; il raconte que son habit est boutonné à gauche, ou que son nez incline à droite. Les habitans de la ville dévorent ces articles pleins de renseignemens, de scandale et d'érudition. On grossit le phénomène, on va le recevoir au bureau de la diligence; on lui jette des couronnes et un banquet à la tête, absolument comme s'il était M. Bignan ou un député de l'opposition. Alors la femme de chambre de l'épouse du préfet en parle à sa maî-

tresse qui en touche deux mots à son mari, lequel est véritablement dérangé dans ses profonds calculs sur les chemins vicinaux et l'économie politique. Le préfet, qui n'a pas vu *Zémire et Azor* depuis la jeunesse de Martin, devient soucieux et fait retenir sa loge ; le commandant de la division militaire apprend la chose, et par pique fait retenir deux loges ; l'émulation gagne la haute société, et toutes les places sont louées. Ou suspend un candélabre au balcon, on ajoute une douzaine de quinquets à la rampe et une écharpe neuve au commissaire. Voilà donc un événement.

Ce n'est pas tout encore. Arrive la première représentation, le début. Au parterre, les jeunes avocats, les employés de l'enregistrement, les propriétaires imberbes et rénovateurs en agriculture, les beaux esprits, les officiers de la garnison ; tout cela s'agite, se déploie, s'alonge, monte, descend, siffle, applaudit et chante la *Marseillaise*. Les fonctionnaires donnent la main aux réfugiés, les vieux carlistes s'habillent en gardes nationaux. Un groupe se forme près de l'orchestre ; c'est le plus *brûlé* des commis-voyageurs qui récite d'un ton grave les anecdotes du café des Variétés sur le débutant ; il est bien rare que ce commis-voyageur, dans sa vie d'artiste, ne se soit pas rendu coupable d'un vaudeville. Notre frondeur hausse les épaules à la vue des dames élégantes qui ont encore des plumes et du rouge au spectacle, dans le XIXe siècle et en province ; le désordre est à son comble. Dès que la toile se lève, tout le monde ôte le chapeau comme un seul homme ; le commis-voyageur s'assied le dernier, se découvre le dernier. Le rideau baissé, il oublie son caractère ; au risque d'éborgner l'acteur, il le demande à grands cris et lui lance un gros sou avec un distique. Puis, il va l'embrasser dans le corridor, il l'invite à dîner, il dit à la foule : C'est lui! La foule s'écarte ; on les porte en triomphe, l'un et l'autre, à l'hôtel du Lion-d'Or ou du Lion-d'Argent ; le métal n'y fait rien. Il n'y a plus du reste ni préfet, ni maire, ni commissaire, ni journaliste, ni cercle, ni femmes de lettres, ni censure ; il n'y a que le commis-voyageur et son distique. Je vous le répète : le monde est renversé.

Durant cet automne, Arnal a voyagé dans le nord de la France et en Belgique ; toute sa route n'a été extérieurement

que la reproduction fidèle d'une pareille émeute dans les mœurs. Il faut dire que son habitude d'improviser avec bonheur des quiproquos, des complimens et des mortifications, a été pour beaucoup dans les rumeurs qu'il a excitées sur son passage. Cette physionomie de son itinéraire n'avait rien d'original et de neuf; elle appartenait à tout le monde, elle était la propriété d'un marchand d'eau de Cologne en cabriolet jaune et en habit rouge comme celle de l'acteur bon enfant du Vaudeville, au bonnet de coton et aux lunettes bleues. Mais ce qui a été dans ce voyage unique l'œuvre immédiate et sublime d'Arnal, c'est l'ironie, la satire, les malignes et foudroyantes observations qu'il jetait en passant, de l'impériale de la diligence Laffitte et Caillard, sur les coutumes, les usages, les ridicules, les préjugés et même les croyances des populations qui se pressaient autour de son chariot de Thespis. A chaque relai, il agitait son grelot, il tirait une épigramme de son sac de nuit ou un calembour de son passeport; véritable O'Connell de l'art dramatique en petit format, il lançait des pointes au public et des corrections fantastiques à son rôle; il a été charmant d'imprévu, d'effronterie et de pénétration. C'était la Menippée de la rue de Chartres, en goguette et un peu folle, qui s'en allait cherchant à rire par le monde, trouvant de quoi ici et là, et n'épargnant à ce jeu d'esprit ni les hommes, ni les choses, ni la politique, ni les droits de l'hospitalité, ni même le souffleur, que les révolutions du théâtre épargnent toujours.

« Rouen! cité des Normands de Rollon, des Normands de M. Scribe et des Normands de Molière, trois espèces de Normands; Rouen, la grande ville au cidre et au sucre de pomme; Rouen, dont les belles tours de Saint-Ouen forment la couronne, les prairies de Sainte-Catherine la robe de verdure, et les bosquets du bois Guillaume le manteau de feuillage; tu as vu le triboulet gambader sur la place où Jeanne d'Arc fut rôtie; tu as vu le bouffon voltairien ricaner sous tes ogives et burlesquement saluer tes vitraux! C'est une justice.

« N'avais-tu pas changé les plus délicates et les plus précieuses ruines en manufactures et en teintureries, une charmante abbaye en prosaïques bureaux de préfecture, tes maisons curieuses de bois noir et ciselé en boutiques de chiffonnières et de tripières? malheur à toi! N'as-tu pas souffert

que la statue de Pierre Corneille écoutât l'étrange discours de M. Alexandre Dumas ? Ne laisses-tu pas les bas-reliefs du camp du drap d'or, dans le marais de Bourgtheroude, se dissoudre dans la pluie et s'écailler sous la grêle ? N'adores-tu pas encore le vaudeville du Gymnase et la musique du *Serment?* malheur à toi ! malheur à toi ! »

Telles étaient les imprécations que vomissait l'auteur de cet article comme il descendait avec Arnal du coupé de la diligence, dans la capitale de toutes les Normandies. Les deux touristes voyageaient de compagnie, mais ils étaient différemment impressionnés. Arnal n'était pour rien dans la colère de son ami ; le journaliste avait pitié du respect d'Arnal pour la province, car vous saurez qu'Arnal respecte beaucoup les départemens. Il n'y a pas de méchanceté plus involontaire et meilleure personne que la satire d'un comédien ; par métier, par habitude, par humeur, quelquefois par maladie, il est obligé d'être plaisant aux dépens du premier venu, sous peine de rompre son engagement ou de paraître fastidieux. Chez le journaliste, la satire est au contraire un instinct dépravé comme chez le diplomate ; il réfléchit à l'épigramme, il la distille, il la passe au laminoir, il vit de son poison. Donc le compagnon d'Arnal était un mauvais génie, un véritable Méphistophélès ; il soufflait à l'acteur le but des plaisanteries dont celui-ci trouvait le sel, il le mettait en scène comme un feuilleton vivant.

Dès le soir même de leur arrivée, la conversation suivante eut lieu au théâtre entre Méphistophélès et un respectable négociant de la ville. Ils étaient dans une baignoire. On avait donné *un Premier Amour*.

— Monsieur, dit le camarade au négociant, comment trouvez-vous Arnal ?

— Eh ! eh ! je le trouve d'abord...

— Joli garçon, n'est-ce pas ?

— Mais oui... il est un peu bête.

— Un peu ! monsieur est trop bon.

— Ensuite, il me semble avoir une voix passable, quelque chose de Gavaudan. Avez-vous connu Gavaudan?

— C'est juste. Il remémore Gavaudan.

— Arnal doit être un drôle de corps, monsieur.

— Je le connais *intimement* , comme Gavaudan.

— Bah !

— Je viens de lui parler dans les coulisses.

— Est-il possible ! vous entrez dans les coulisses?

— Quand on est l'ami d'un grand artiste....

— Ah ! monsieur va dans les coulisses ; tiens, tiens, tiens ! monsieur est peut-être fonctionnaire. Arnal a donc l'air de tout le monde ?

— Certainement, etc...

L'entretien continua long-temps sur ce ton et aurait continué plus long-temps encore, jusqu'à la fin du spectacle, si le Méphistophélès n'eût tout à coup disparu de la loge et joint Arnal au théâtre. Le dialogue fut rapporté mot pour mot à l'acteur, avec l'invitation pressante de le répéter après la chute du rideau, s'il était redemandé par le public. Malgré la singularité de la mystification, Arnal épouvanté recula. « Vous voulez me faire assommer ! » s'écriait-il. Mais sa verve, déjà mise en ébullition par le récit de son perfide ami, ne tint pas contre le plaisir de jouer ce mauvais tour au négociant. Effectivement Arnal, redemandé à grands cris, parut d'un air tremblant, salua beaucoup à droite et à gauche, et pendant dix minutes fit rire aux larmes en répétant le dialogue qu'il entremêla des satires les plus vives contre les rues de Rouen qui n'ont pas de trottoirs, ce qui est le moindre de leurs défauts ; personne ne fut assommé ; le négociant tomba malade d'hilarité, et dès le lendemain, l'*Indiscret*, Figaro du pays, avait déclaré que M. Arnal était le premier acteur comique du monde.

A Lille, ville de guerre dont les femmes sont si jolies, Arnal fit de l'histoire locale avec un aplomb qui aurait mérité la censure, si les improvisations d'un acteur étaient assimilées au texte de la pièce écrite qui leur sert de canevas. Le conseil municipal fut bafoué ; voici comment. On le serait à moins.

Les gros bonnets du département se rassemblèrent un jour pour délibérer sur les moyens de construire un beffroi et d'y placer une cloche. On écarta la question de la cloche pour ne pas surcharger les débats, et le beffroi seul fut voté ; et, plus tard, tandis que le beffroi s'élevait, on fondit la cloche. Mais, à l'épreuve, il se trouva que la cloche était trop grande pour le beffroi, ou le beffroi trop petit pour la cloche. On ne pou-

vait pas démolir le beffroi; afin de le rendre utile, si tant est que dans nos mœurs le beffroi soit utile à quelque chose, on y plaça un vrai clocheton, une clochette de sacristain, une sonnette de mulet ou de marchand d'encre. Le conseil municipal demeura la risée de tout le département du Nord.

Une pareille balourdise administrative ne pouvait échapper au génie d'Arnal. On se consulta. Arnal un peu échauffé se présenta devant le trou du souffleur et raconta avec les ornemens convenables l'histoire de la cloche et du beffroi; on imagine le scandale et le fou rire. Eh bien! le conseil municipal écouta fort tranquillement la satire. Arnal, sur le théâtre de Lille, se moquant des autorités constituées, ressemblait beaucoup à ces histrions de l'ancienne Rome qui montraient impudemment au doigt les spectateurs assis sur les gradins de marbre. C'était encore Aristophane personnalisant Socrate dans *les Nuées*. Le conseil municipal de Lille ne sait pas le grec, et toutefois il imita Socrate, qui riait d'Aristophane en se promenant dans les jardins d'Académus. Le conseil municipal alla se promener et jouer aux quilles sur les remparts de la citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. Arnal fut oublié.

Mais c'est en Belgique, au milieu de ce peuple grave, actif, qui fume beaucoup de mauvais tabac et boit peu de très bonne bière, c'est là qu'Arnal a déployé tous ses moyens d'artiste, toutes ses ressources de jovial mystificateur. Nous ne voulons pas faire entendre par ces paroles que les Belges aient été le moins du monde mystifiés. A Dieu ne plaise! nos catastrophes, nos émeutes, nos crises politiques, notre vie morale, notre existence intellectuelle, ont de l'écho en Belgique; il est vrai, mais la mystification s'arrête là.

A l'exception des livres, le Belge ne contrefait rien de la France; mais il tâche d'être chez lui ce que nous sommes chez nous. La Belgique nous prend pour modèle, mais elle se garde bien de nous copier. Elle emprunte dans sa manière de vivre un peu à l'Angleterre, un peu à l'Amérique, un peu à la France, un peu à l'Allemagne et à la Hollande; mais aucun de ses emprunts n'absorbe le type individuel et la nature primitive.

Bruxelles n'est pas une ville française, une préfecture du premier ordre, comme on l'a dit méchamment. C'est bien plutôt une grande auberge, un caravanserail du nord, où les person-

nes et les idées du continent, quelles qu'elles soient, trouvent des lois indulgentes et un asile commode. Il est vrai que l'hospitalité est souvent trop généreuse et trop facile. Tel homme que vous rencontrez en cabriolet dans les rues de la capitale étrangère est un forçat libéré des bagnes français. Si ce désagrément, inséparable d'une extrême liberté politique, rend le Belge très méfiant sur les importations vivantes de notre patrie, en revanche Bruxelles y gagne en mouvement, en variété, en cosmopolitisme. Comme on n'est jamais sûr de la moralité du résident étranger et du voyageur inconnu auquel on prend la main, il en résulte qu'on est plaisamment circonspect ou démesurément affable. De là, des amitiés précaires, mais fort vives; des liaisons rapides, mais fort amusantes. On se rencontre, on s'estime, on se quitte, on se retrouve, on s'estime encore; mais il n'y a aucune suite dans les relations. C'est l'existence de la table d'hôte transportée, avec ses mécomptes, ses romans et ses aventures, dans le sein d'une population flottante de vingt mille Européens.

Dans les cafés, au théâtre, sur l'Allée-Verte, vous voyez tout à coup de ces figures qui étaient encore, il n'y a pas long temps, gesticulant révolution dans un estaminet de Barcelone, gravissant la Jung-Frau un bâton ferré à la main, ou lorgnant avec une lunette de spectacle les manœuvres du camp de Kalisch; figures nomades, usées, grimacières, inquiètes, parcheminées, qui sont en même temps à toutes les eaux, dans toutes les bourses et dans la poche de tous les souverains; répertoires ambulans de notes secrètes sur les cantatrices italiennes et les projets jésuitiques de la sainte-alliance; intarissables vocabulaires d'anecdotes, de scandales et de recettes contre les plaisanteries de la douane. Pas une langue ne leur est inconnue; pas un personnage éminent ne leur échappe, qu'il voyage ou qu'il meure. Ces gens-là ne sont nés nulle part; ils vivent partout, ou pour mieux dire, il passent; un beau jour, on ne les voit plus; on ne les entend plus; on les croit morts comme toutes choses, comme la feuille de laurier. C'est une erreur. En descendant du paquebot, dans les waggons d'un chemin de fer, dans un relai de poste, ils vous sautent subitement au cou; celui-ci a ramassé pour vous une flèche cosaque dans les steppes des Kirghiz; celui-là a beaucoup connu un de vos cousins mama-

mouchl; cet autre vous raconte des bonnes fortunes dans le sérail. Il ont tous plusieurs années de moins et une langue de plus. La reconnaissance est inévitable.

A Bruxelles principalement, il est difficile de se soustraire à ces embrassemens de comédie. Vous êtes même trop heureux vraiment si les figures dont nous parlons ne changent pas de sexe. C'est dans la capitale de la Belgique et parmi les étrangers qu'il se fait une consommation prodigieuse de ces femmes inexplicables qui, veuves toujours, ont réuni sur leur tête à force de séparations et de décès, la fortune, le rang et le titre de plusieurs maris. Elles sont le plus communément princesses ou ladies. Leur société est très recherchée et très piquante à cause des personnages et des événemens dont elles ont fait quelquefois le succès. Il y a bien un peu de ce même genre à Paris, mais la foule l'absorbe. En Belgique, il reluit au contraire de toute la taciturnité des mœurs flamandes; il brille, il domine, il plaît par opposition. Les habitudes du grand monde, dont ces femmes, à proprement parler, composent en Europe le terrain mouvant, s'acclimatent sous leurs auspices dans la cité brabançonne; mais ce qui gagne le plus à leur influence, c'est évidemment la macédoine d'existences cosmopolites dont elles sont, après tout, l'expression choisie. Elles la surveillent; elles la dirigent; elles facilitent les communications, les échanges et les travestissemens avec la plus spirituelle discrétion. Sous ce rapport, on peut dire que Bruxelles ressemble à ces temples de l'Asie mineure où toutes les populations grecques affluent pour célébrer ensemble les fêtes de la bonne déesse. Grace à l'incognito, les pélerins y jouissaient d'une liberté complète. On sacrifiait, on adorait, on dansait anonyme; et quand les jeux étaient finis, chacun retournait chez soi légèrement fatigué, mais enchanté du voyage, surtout du mystère, et parfaitement inconnu.

Il est heureux qu'en regard de ces mœurs de contrebande, le Belge garde son attitude patriarcale, laborieuse, presque républicaine et puritaine. Ce tourbillon extérieur ne fait perdre à son commerce ni une minute, ni un centime. Il ne lui ôte même rien de son flegme patriotique et de son entêtement quelquefois incivil. Il n'y a pas très long-temps, le roi Léopold, se trouvant à Louvain, alla visiter les bâtimens de l'ancienne et célè-

bre université de cette ville ; le bourgmestre l'accompagnait et lui expliquait respectueusement l'histoire du monument. Arrivés devant une certaine fenêtre, le bourgmestre prit une voix plus grave, et, la montrant du doigt, il dit à Léopold : « Sire, le peuple de Louvain a précipité de ce balcon, sur les piques des hallebardiers, cinquante-deux magistrats qui avaient oublié leur serment et trahi les intérêts de la cité. » — Le roi Léopold, qui est un homme d'esprit, se mit à rire aux paroles du bourgmestre, et au lieu de se fâcher d'un discours où l'auteur avait voulu faire à contre-temps le pédagogue, il invita fort gracieusement ce magistrat rébarbatif à dîner. Il était difficile de pardonner avec plus d'amabilité un inconvenant propos.

C'est donc au milieu de ces gens rudes et béotiens, dans ces mœurs de Lacédémone, qu'Arnal tomba comme Panurge dans l'île des Lanternes. A l'exemple de tous les mystificateurs, Arnal avait d'abord un peu l'intention de se moquer de la ville étrangère; mais cela bientôt lui parut impossible, et malgré son patriotisme, il se trouva conduit par les événemens à se moquer de la France. Ainsi, en voyant tuer les porcs et les moutons dans le quartier le plus fréquenté de Bruxelles, il parla avec quelque vanité de nos abattoirs; mais on lui rabattit le langage en lui apprenant que Bruxelles contenait plus de médecins et de pharmaciens que l'immense Paris, qui a huit fois sa population ; comment craindre l'insalubrité et les épidémies lorsqu'en moins de cinq minutes on peut voir aux trousses d'un seul malade de Bruxelles autant de chirurgiens et d'apothicaires qu'il en faudrait pour saigner tout un arrondissement de Paris? Arnal qui a toujours été un peu carliste, aurait volontiers plaisanté la révolution belge ; mais à la vue de la place des Martyrs, où les victimes de septembre dorment dans un véritable cimetière grec, entre quatre charmans parterres de fleurs, autour d'un monument très convenable, et sous l'abri régulier de quatre lignes de maisons blanches et mignonnes, il se rappela les misérables égouts tumulaires où l'on a jeté pêle-mêle les combattans morts en juillet, et il baissa tristement la tête. Léopold, souverain bourgeois de greffe anglaise, lui avait de loin paru singulier ; mais quand il vit de près ce prince maladif passer en revue devant le parc les magnifiques nouveaux régimens de son armée, par une pluie battante, le tricorne

sur l'oreille, en vrai maréchal napoléonien, il oublia ses préjugés et ses opinions pour crier : vive le roi ! tout comme un autre.

Parisien orgueilleux, dirons-nous combien il fut vexé de se promener la nuit dans Bruxelles sous les feux croisés du gaz, dont nos plus pompeuses rues sont encore médiocrement éclairées ? Dirons nous son étonnement, ou plutôt sa consternation, à l'aspect de ces rapides omnibus, attelés de quatre chevaux, dont les pompons roses et les harnais étincelans, les postillons à la cocarde noire et au pantalon collant, les banquettes périlleuses et la trompette agaçante, lui causaient un vertige de douleur et de regret ? Dirons-nous les larmes qu'il répandit au souvenir de ces hideux tombereaux, infectés de paille, de boue et de chiens, qui nous traînent pour trente centimes avec la lenteur d'un corbillard et les agrémens d'un coche ? L'admirable propreté des maisons, la succulence de la pomme de terre indigène, le luxe des estaminets, les messes en musique au lieu du plain-chant monotone et barbare, les belles dents des femmes, le frais appétit des hommes, même l'intonation flamande du langage, et la pâtisserie célèbre de la Belgique, toutes ces choses imprévues bouleversaient sa préoccupation railleuse. Le désappointement ne s'arrêta pas là ; il poursuivit notre infortuné voyageur dans les plus minces détails de son séjour, jusque même dans l'effet produit par son jeu sur les Belges qu'il croyait ennuyer, et qu'il amusa de manière à doubler sa réputation. Des surprises, qui se rapportaient aux joies naïves de son enfance, augmentèrent encore l'extase où il était plongé : nous voulons parler des cérémonies de l'église et des chemins de fer.

On ne trouve plus en France, principalement dans les villes capitales, ces naïfs usages de société qui rappellent les mœurs simples, une vie facile et volontiers le mépris des jeux purement intellectuels. Si quelques cités du midi, grace à l'imagination vive de leurs habitans, retiennent aisément la mémoire des coutumes locales, en revanche on perd au nord la plus légère trace de ces récréations. A mesure qu'on se rapproche de Paris, on les voit s'éteindre au souffle positif de la métropole. Un gouvernement moral, mais très peu poétique, a enterré la nuit de Noël, ces trois messes aux flambeaux dont on rêvait

toute l'année. Les processions n'ont pas résisté à des scrupules administratifs; nous ne verrons plus la garde nationale, portant des fusils ornés d'œillets et de coquelicots, escorter le dais de la paroisse à travers nos rues fleuries et le long des murs tapissés. Les crêpes du mardi-gras sont terriblement déchues. Le gâteau des rois, la joyeuse et patriarcale Épiphanie, se réfugient dans les colléges. Je ne vois plus sans attendrissement les pauvres enfans des faubourgs dresser à grands frais des chapelles dans les carrefours, pendant l'octave de la Fête-Dieu; ces reposoirs enfantins, ces madones innocentes avaient jadis un air charmant de réjouissance et de piété; aujourd'hui on se moque de nos enfans, on ne jette plus la pièce de monnaie dans leur plateau, on refuse l'aumône à leurs sentimens dévots.

Je viens aux chemins de fer.

En apercevant le waggon privilégié du milieu de la file, char-à-bancs qu'une distance aristocratique et prudente sépare de la machine, aimable véhicule fraîchement couvert et pavoisé, il voulut s'y élancer d'un bond. Mais le bras robuste d'un Flamand arrêta l'artiste sur le marche-pied. *Rien n'entre plus!* lui cria-t-on dans l'idiome national. — Vous me prenez donc pour une valise? répondit Arnal; c'est outrageant! Mais le Flamand ne comprit pas le calembour qui fut perdu. Arnal entra cependant furieux, et furieux comme l'est Arnal lorsqu'il est furieux.

Une secousse violente coupa sa colère et presque sa langue en deux; c'était la machine qui partait. Le voyageur fut bientôt complètement distrait par les phénomènes de locomotion dont il était entouré. Sous ses pieds, à travers les ais mal unis du plancher du waggon, il voyait courir comme une double rainure de feu, sillon enflammé de la chaudière. A ses oreilles, l'air sifflait avec un bruit étrange. Devant lui se dressait le Vulcain couleur de houille qui règle les destinées de la voiture avec du charbon de terre; sa noire chevelure hérissée de cendre, le pétillement de la vapeur, la fuite étourdissante du paysage, tout cela suffoquait délicieusement Arnal. Enfin, pour achever le pittoresque de la chose, c'était la nuit; à gauche et à droite de cette route phénoménale, les fournaises des briqueteries disposées dans les champs allumaient au milieu des té-

nèbres, comme pour fêter le voyageur, mille torches rouges et bleues, pareilles à ces lampions en feu du Bengale qui décident le succès d'un mélodrame à la Gaieté.

Ce qui ravissait surtout Arnal, c'était la figure hétéroclite des balayeurs préposés aux chemins de traverse qui, se tenant immobiles et présentant militairement le balai au passage des waggons, portent les armes au public d'un air fort grave. Tandis qu'il était absorbé dans la contemplation de ces sentinelles, nous avions laissé derrière nous le château de Laeken, dont les grands arbres, symétriquement alignés, fuyaient comme des ombres; nous avions même passé Vilvorde, où Mme Déshoulières composa la fameuse idylle des *Moutons;* déjà nous pouvions lorgner à l'horizon la fière architecture de la tour inachevée de Malines. Tout à coup je crois remarquer dans les traits d'Arnal une émotion singulière, à peu près de l'attendrissement. Je suis inquiet. A nos côtés, deux jolies Flamandes causaient vivement ensemble des représentations du premier comique du Vaudeville au théâtre royal de Bruxelles; elles mettaient dans leur entretien et dans leurs éloges une chaleur qui n'était pas trop provinciale. On comprend la curiosité d'Arnal. Ses yeux dévoraient la voisine qu'il aurait voulu remercier avec une éloquence plus active que l'éclat muet de sa prunelle; un regard jeté de travers au groom infernal du coche à la vapeur détermina l'explosion de sa fantaisie.

— Madame, fit-il en balbutiant, c'est moi qui ai l'honneur d'être.... Arnal...

Il croyait, le voyageur novice, que la jeune personne, à ce nom fatidique, tomberait au moins en syncope ou lui glisserait un médaillon. Du tout.

La dame ou la demoiselle se retourna, et apercevant un monsieur vêtu comme l'ordinaire des humains, très grêlé de la petite vérole, aux lunettes bleues, au maintien modeste, et réalisant plutôt l'idéal du greffier marié d'un tribunal de commerce, que le portrait de l'excellent mime de Paris, elle tomba dans l'erreur du négociant de Rouen; sa jolie bouche ne daigna pas s'ouvrir pour répondre, et se crispa légèrement d'une moue ironique et charmante qui semblait dire : *vous?*

Arnal ne se tint pas pour battu; il répéta sa phrase avec une accentuation plus digne, avec une certaine insistance dans le

geste et dans la voix. Cette fois la voisine prit en pitié son interlocuteur ; toujours incrédule et silencieuse, elle inclina poliment la tête, elle sourit même d'un air boudeur. Cela pour le moment signifiait : *Vous êtes bien plaisant, mais vous m'ennuyez.*

Je n'ai jamais vu d'homme aussi démonté. La scène devint encore plus dramatique.

Il y avait sur la banquette du waggon, en face du voyageur, un Flamand silencieux, fumant sa pipe avec une bonhomie parfaite. Lorsque Arnal répéta sa phrase à la jeune femme, il l'entendit ; quittant sa pipe lentement, il frappa sur l'épaule de l'artiste avec beaucoup de sang-froid.

— Vous êtes dans l'erreur, lui dit-il; je connais beaucoup cet *aimable* acteur, j'ai déjeuné ce matin avec lui, et assurément je me souviens de sa figure et de sa conversation. Vous n'êtes pas M. Arnal.

— Comment?...

— Non, vous n'êtes pas M. Arnal.

Arnal, stupéfait, me regarda. Pour mon compte, je partis d'un éclat de rire à sauter par-dessus le balustre du waggon. Ce qui contrariait amèrement le pauvre voyageur, c'est qu'il parut aux dames de la dernière évidence qu'il avait eu dans l'esprit de les plaisanter. La discussion se ranima ; le Flamand ne perdit pas un pouce de terrain ; Arnal, mystifié, ne sut comment prouver son identité célèbre, et leurs débats, remarquablement comiques, se terminèrent par cette allocution que l'artiste prononça d'une voix altérée.

— Monsieur, puisque vous êtes si bien informé, *je n'insiste pas !*

Le convoi était arrivé ; nous descendîmes, le maintien un peu sot, tandis que les deux femmes et le gros monsieur ricanaient à nos dépens. A quoi sert donc la réputation !

Pour échapper à la tristesse de cette mésaventure qui lui faisait l'effet d'une bonne fortune manquée, il me pria de le lancer dans la haute société. Je ne parle point ici de ces cercles cosmopolites dont nous avons déjà esquissé la vie ; j'entends la famille belge, patriarcale, honnête. Et quel pays est meilleur que la Belgique pour le sans-façon du logis et de l'existence intime ! Arnal s'y montra dans ses plus brillans avantages, par

exemple dans tout le charme de sa voix; Arnal chante parfaitement la romance. Il eut souvent de ces heures de folie qui laisseraient croire qu'il est ivre, et il ne boit que de l'eau. A quoi tient donc la réputation! La ballade fantastique de M. Bayard, dans le *Premier amour*, sur un air si original de Monpou, fut l'occasion pour le touriste de triomphes sans conséquence et des plus prévenantes invitations. Bien que la musique soit essentielle dans les mœurs flamandes, il ne se trouvait pas toujours de guitare ou de mandoline dans les salons qu'Arnal régalait en petit comité de ses chants exotiques; alors il saisissait les pincettes ou tout autre objet inanimé dont l'usage domestique est familier, et sur cet instrument de hasard, sans le prestige de l'orchestre de M. Doche et de la rampe du Vaudeville, il charmait les auditeurs qu'il tenait pour ainsi dire suspendus comme Orphée au filet harmonieux de son organe.

Ce qui entra pour beaucoup dans la distraction du voyageur, c'est l'étude attachante d'un usage que les Belges pratiquent dans la familiarité de leurs réunions, usage très galant de clore un excellent dîner.

Vous êtes femme, vous désirez plaire à Bruxelles comme à Paris; c'est trop juste. Vous voyagez dans l'ancienne Flandre pour visiter les ruines de la domination espagnole, les débris de la peinture hollandaise, les vestiges de l'empire de Philippe II et du royaume de Van-Dyck; vous voyagez encore pour retremper vos fibres dans l'eau marine d'Ostende, en y demandant des huîtres qui n'existent qu'au rocher de Cancale, rue Montorgueil. Jusque-là, vos occupations sont charmantes. Pour comble d'originalité, l'éclat de votre nom, de votre fortune ou de votre mari fait que toutes les maisons princières du Brabant vous ouvrent leurs portes et dérouillent en votre hommage leurs armoiries; naturellement les salles à manger s'ouvrent, se dérouillent aussi. On vous place vis-à-vis d'une soupe à l'orge, d'un plumpudding embaumé, et, par la même occasion, d'un jeune artiste mélancolique dont les cheveux sont dorés et l'œil bleu de mer. L'or et l'azur se disputent les types en Brabant comme en Germanie. Donc, vous avalez la soupe à l'orge, face à face de ce monsieur. Il est lent et froid, mais il est sentimental et poli; il remplit votre verre comme il soutiendrait une thèse à Louvain. Après une bouteille de Sauterne,

son teint rose devient pourpre; regardez attentivement : ses grosses lèvres vont sourire. Il a souri, ma foi! les Belges raffolent du bordeaux.

A ce moment les doigts rudes de l'artiste cassent une amande. Le fruit qu'il met en lumière est double; c'est une seule amande en deux personnes. Alors l'étudiant vous fascine par ce long regard dont Wilhem embrasait Mignon; il vous dit :

— Madame, voulez-vous faire avec moi un *Philippe?*

Or, tandis que ces paroles coulent de la bouche du jeune homme avec la douceur d'un vers de Gœthe, une moitié de la double amande tombe dans votre assiette. Comme l'imprévu flatte agréablement votre esprit romanesque, vous acceptez; le fruit monstre partagé établit une alliance entre vous et le blond convive; l'amande est un gage, une bague, un nœud; il est votre *Philippe,* vous êtes sa *Philippine.* N'est-ce pas joli? Cet usage qu'on rencontre dans l'Allemagne du nord, surtout dans les provinces rhénanes et en Belgique, semble éclos de l'imagination d'une châtelaine, dans les loisirs du manoir. Les pages ennuyés, au moyen-âge, ne devaient pas autrement se distraire, si toutefois un page s'ennuyait.

Le dessert finit, mais le Philippe dure toujours. Pour que l'aventure se termine, il faut qu'une nuit ait passé sur l'événement. Je ne prétends pas ici faire de mauvais propos; on m'en a déjà, Dieu merci! beaucoup trop attribué. Le lendemain, dès l'aube du jour, le Philippe cherche sa Philippine, la Philippine cherche son Philippe. Heureux le plus matinal, le plus souvenant! Les deux conjoints par l'amande se guettent avec une réciproque malice. Aussitôt que l'un voit l'autre, il crie : *Bonjour, Philippe! Bonjour, Philippine!* Mais le premier salut a remporté la gageure, et le perdant doit un cadeau : on devine toutes les conséquences de l'engagement.

L'origine de cet usage se perd dans la nuit des temps comme l'invention de la pipe. On n'a jamais tant abusé du Philippe que sous l'empire; l'officier français en consommait prodigieusement. La fureur de ce jeu amenait les plus plaisantes circonstances; dans le carnaval, les femmes se précipitaient dans les bals masqués pour surprendre leur Philippe; les hommes couraient à franc étrier sur des bidets de poste ou passaient dans la fraîcheur des ténèbres les heures vulgairement destinées au

sommeil. Les plus fières dames se déguisaient en laitières ; de graves conseillers auliques devenaient colporteurs, saltimbanques ou marchands de pain d'épices. Les deux moitiés d'une amande obligeaient les deux moitiés de la population de l'Allemagne à jouer à cache-cache du soir au matin comme des écoliers qui ont bien dîné.

Nous passerons sous silence la nomenclature des Philippes nombreux qu'Arnal a discrètement rapportés de son voyage. Ils sont visibles, tous les jours, rue Mont-Thabor, de midi à cinq heures ; mais les amitiés transitoires dont ils sont l'enblème restent inconnues.

Il faut terminer ici ce panorama des impressions d'Arnal dans sa tournée dernière par les rencontres différemment intéressantes qu'il eut avec deux sacristains, dont la malice cléricale n'épargna pas l'esprit d'antagonisme et la mauvaise humeur qui le poursuivaient de relai en relai et d'observation en observation. Notre amour-propre national et littéraire d'ailleurs y est mis à l'index.

A quelques pas de l'hôtel ou plutôt du palais du prince d'Aremberg, dans le petit Sablon, à Bruxelles, on aperçoit une chapelle enfouie dans un carrefour de maisons ignobles, édifice d'une architecture gothique fort élégante et assez régulière. En flanant dans la capitale flamande, Arnal poussa la porte de cette église qu'on nomme la chapelle de Notre-Dame-des-Victoires. Il se trouva dans un temple parfaitement désert, entouré intérieurement d'une foule de petites cellules ornées de peintures à fresque et offrant un véritable labyrthine de corridors, de tribunes, d'oratoires et de cabinets tumulaires. Il contempla avec un souverain mépris les rangs pressés des tombes magnifiques où dorment les grandes familles de la Tour et Taxis, et s'en fut droit à un bouge où le sacristain ou *clerc* de la paroisse nettoyait tranquillement les flambeaux d'un catafalque.

— Monsieur, lui dit l'artiste d'un ton sincèrement poli, on prétend que vous possédez dans cette église les restes mortels de Jean-Baptiste Rousseau, poète français, mort chez le prince d'Aremberg. Voudriez-vous être assez aimable pour me faire voir ce *monument?*

Le sacristain regarda des pieds à la tête l'étranger qui lui

semblait un phénomène. Le blanc d'Espagne et le torchon huileux demeuraient immobiles entre ses mains.

— Vrai ! répondit-il, vous désirez voir *cela ?*

Après un moment d'hésitation, tant la chose lui paraissait merveilleuse, le clerc prit ses clefs, et, précédant Arnal, le conduisit dans un oratoire, à la droite du maître-autel, où l'on enferme le mobilier délabré et la vaisselle éclopée de la fabrique. Le sacristain ouvrit une armoire dans laquelle gisaient du linge sale, des cierges brisés, des vieilles chaises, un monstrueux éteignoir, des goupillons râpés, et plusieurs soutanes en loques. Ls vieillard souleva cet amas de guenilles et d'antiquailles, comme un marchand de curiosités, et dans le coin le plus ténébreux, sous les toiles d'araignées et les burettes d'huile à quinquet, il montra froidement à Arnal un cercueil étroit, court, dont la planchette portait un superbe cachet de cire rouge avec cette inscription qui ne fut jamais plus étrange : *République française.*

— Ceci, ajouta le clerc, est le tombeau de M. Rousseau ; et il tendit ses doigts crasseux où notre voyageur ému et honteux pour son pays, laissa tomber vingt sous.

A son retour, ayant voulu passer par Mons, pour visiter en connaisseur les plus jolies fortifications de l'Europe continentale, Arnal éprouva une des plus vives jouissances que puisse ressentir un ancien abonné du *Constitutionnel.* Les jésuites sont maintenant dans une fort belle position sous le roi Léopold ; Saint-Acheul, la métropole du parti, s'est relevée de ses ruines ou plutôt les a transportées à Brugelette, près de Mons, à Saint-Trond et dans quelques maisons de Namur. Les habitans de Saint-Trond furent bien étonnés peu de temps après la révolution de juillet, de voir un matin une suite considérable de fourgons amener dans leur province les pères de Loyola, leurs meubles, leurs élèves et leur esprit. Mais comme le fonds de la population liégeoise est essentiellement pacifique et dévote, bien qu'elle ne fabrique pas autre chose que des armes à feu, les émigrés de Saint-Acheul, suffisamment protégés par l'archevêque de Malines, s'installèrent à leur aise dans ces campagnes hospitalières. On les avait oubliés dans leur retraite, mais ils viennent imprudemment de faire parler d'eux, et les bruits qui circulent à ce sujet ont effacé pour Arnal

toutes les tribulations patriotiques de son voyage en Belgique.

Tandis que nous changions de chevaux à Mons, on nous apprit qu'un pensionnat de jeunes demoiselles, à Namur, avait été tout à coup envahi par l'esprit de désordre et de galanterie. Les parens accouraient de tous les points de la Belgique pour retirer leurs enfans ; on se disait à l'oreille que le patronage des jésuites lui avait porté malheur, et que onze victimes se trouvaient enceintes. A ce lamentable récit, Arnal ne se tint pas de joie ; il discourut pendant tout le dîner sur les manœuvres occultes de la faction, et il repartit à jeun, mais libéral à faire peur.

Je saisis ce moment d'hallucination pour lui proposer, avant de monter en voiture, une promenade dans la cathédrale de Mons. C'est là qu'il lui était réservé de subir une dernière mystification.

Le sacristain de Sainte-Waudru, la cathédrale de Mons, est un personnage qui n'a qu'une histoire dans la tête ; mais quelle histoire ! personne ne s'est encore avisé de contrôler la vraisemblance de ce récit ; les voyageurs le prennent pour de la pure chronique, Arnal tout le premier.

Le sacristain de Sainte-Waudru nous mena donc à une certaine place de son église où il n'y a rien ; puis, se retournant avec beaucoup de sang-froid vers nous, il s'écria : « C'est ici l'endroit le plus remarquable de la cathédrale. » A ces paroles, Arnal écarquilla ses petits yeux bouffons, mais cette parabole du clerc ne lui suffit pas. Il osa en demander davantage.

Alors le sacristain nous conta que, bien avant les *horreurs* de la révolution française, on voyait à cette place, maintenant vide, une statue de Job, en marbre noir, avec des vers en ivoire blanc. Les vers couraient sur le corps du patriarche qu'ils dévoraient impitoyablement, et cela faisait, selon le sacristain, un tableau merveilleux dont la vue causait des syncopes aux artistes, des attaques de spleen aux Anglais. La révolution survint ; elle détruisit le patriarche et les bêtes immondes. Il ne reste plus que le souvenir de cette œuvre d'art, souvenir qui malheureusement périra lui-même avec le sacristain.

Pendant la nuit qui suivit cette visite à la cathédrale, claquemurés l'un et l'autre dans la diligence, nous ne songeâmes que reptiles. Arnal eut plusieurs fois le cauchemar ; il prononçait

alors des paroles effroyables. Il se comparait à Job. Pour ma part, je suis persuadé que la chronique du clerc de Mons était un guet-apens tendu à la bonne foi du voyageur.

Lorsque nous nous séparâmes dans la cour des messageries royales, Arnal et moi, il m'adressa très affectueusement ses adieux. « Charmant ami, me dit-il avec émotion, les voyages me forment ; *aimons-nous, aimons-nous!* (Lamartine.) » Et mes derniers regards ont vu monter en fiacre et disparaître cet adorable farceur, maintenant capable de tout ; car, selon le précepte d'Horace, *mores hominum multorum vidit et urbes.*

E. DE BEAULIEU.

DE

LA VIE DE LONDRES.

CAUSERIES

A PROPOS DE CE PORTRAIT.

Cette belle jeune femme que vous voyez dans ce fauteuil, le front incliné, se livrant sans doute à quelque rêverie, après la lecture d'*Ivanhoé* ou de *Lara*, est une de celles dont la beauté aristocratique vous aura sans doute déjà frappé sur les grands trottoirs de Londres; cette tête vous l'avez entrevue au Parc, à l'Opéra, à Kew, à New-Market. Noble et charmante tête sur laquelle Lawrence n'eût pas manqué de faire descendre le rayon divin dont il illumina le petit Master Lambton; figure de femme, née bien plutôt pour les carrosses de parade du roi Charles II, que pour l'encadrement d'une berline qui ébranle le pavé de Regent-Street Cette femme c'est madame la comtesse Dorsay.

Le monde parisien, encore plus que le monde puritain de Londres, pullule de gens difficiles, dont la pruderie fashionable va sonner le tocsin à la seule vue de ce nom. Ces oisifs

flairent déjà, dans cet article, un crime de biographie. Incroyable audace, diront-ils, que celle des Revues! Non-seulement publier la vie des ministres, comme fit jadis la *Revue de Paris* au sujet de M. Canning; mais faire encore, la baguette en main, une *exhibition* de portraits, et de portraits aristocratiques! Arracher le voile aux femmes, et aux femmes d'Angleterre surtout, les plus graves et les plus sévères gardiennes de leurs priviléges! En vérité, c'est être imprudent que de lever le satin du masque, et de vouloir nommer dona Elvire en plein bal; ces témérités n'appartiennent qu'à don Juan!

La censure, dont l'ère nouvelle recommence, ne parlerait pas avec plus de moralité.

La thèse est pourtant facile à résoudre. A nos lecteurs d'abord, et au sujet de ce portrait que le hasard n'a pas fait tomber entre nos mains, mais qu'un amour réel de distinction nous a fait chercher, nous pourrions répondre que c'est un de leurs souvenirs les plus élégans et les plus suaves que nous leur offrons; à nos censeurs, que c'est un feuillet de ce grand livre qu'on nomme la société anglaise; feuillet odorant, parfumé comme les lettres d'une belle lady, et dont le tort sera bien plus grand qu'ils ne l'imaginent; car il ne sera pas une biographie, mais un prétexte, il ne sera pas une histoire, mais une suite de réflexions et de causeries; espèce de *pleasure ground*, dans le goût de nos voisins d'outre-mer, qui réunissent, sur un simple tapis de gazon, une famille variée d'oiseaux, de fleurs et d'arbustes.

Après cette déclaration première, nous ajouterons qu'il y a, dans notre silence résolu sur la belle héroïne de ce portrait, un sentiment de délicatesse et de convenance facile à apprécier par tous ceux qui savent son histoire. Ce n'est pas à nous d'écrire pourquoi ce joli front de comtesse, caché sous les roses pompon d'un bal, devient souvent grave et triste, comme s'il avait à porter le poids d'un chagrin, ni comment il se fait que cette belle figure demeure isolée dans son cadre, loin de tout portrait de famille. Nous sommes heureux de ne pas savoir assez d'anglais pour traduire ici à nos lecteurs les insultes de Londres, les caricatures et les journaux dans le genre du *Satyrique*. Ce que nous voulions préciser avant tout, c'est la différence d'attitude de la France et de l'Angleterre vis-à-vis la

presse. Ici nous sommes souvent trop retenus en fait de noms et de détails piquans d'intérieur ; là-bas, le droit de l'intimité est méconnu ; à Paris, nous avons des gens qui suent la fièvre, dans la crainte de se voir imprimés ; à Londres, c'est la société elle-même qui pousse à ces révélations malignes. La société de Londres se commande, en effet, et s'achète des *Keepsake*, des *Illustrations*, des *Magazine*, où sont gravées ses célébrités dansantes, ses *lions*, ses bas-bleus et ses poètes. Ici, Thomas Moore, lady Morgan, lady Stanhope, lady Blessington ; plus loin, le poète Rogers et lord Brougham à côté de femmes aussi jolies que la belle *au chapeau de paille* de Rubens. La société anglaise raffole de biographies et de noms propres. Dantan lui-même, notre Sterne en plâtre, s'y est vu fort bien accueilli avec ses charges, avec nos peintres à barbe pointue, nos romanciers à canne monstre, et nos musiciens à moustache. M. de Talleyrand, cette puissance moqueuse et décrépite, qui se rit de tout, ainsi que le vieux Voltaire, ne s'est pas ri, croyez-le bien, de Dantan ! L'ambassadeur est venu chercher l'artiste. Houdon avait fait Voltaire à soixante ans, pour un vestibule de théâtre ; Dantan a fait monseigneur l'évêque d'Autun, prince de Talleyrand et seigneur de Valancey, pour la plus grande joie des marquis de l'ancien régime. Il n'y a pas un château qui n'ait à cette heure le buste du prince de Talleyrand, fait par Dantan, comme autrefois toutes les cheminées de 1778 avaient le buste de Franklin. La chambre des communes a souscrit elle-même de bonne grace à Dantan. Un soir qu'il pleuvait des lois, des hussiers et des amendemens dans cette chambre des communes, Dantan, qui assistait à tout ce bruit, comme Faust au sabbat, a pris un peu de terre glaise, et a pétri dans son coin lord *Brougham*, le roi d'Angleterre *Guillaume IV*, le duc *de Wellington*, lord *Grey*, lord *Sefton*, marquis de *Clanricarde*, lord *Eldon*, *Cobbett* et *O'Connell*, le frère de lord Grey, *évêque de Rifurd ;* une loge d'avant-scène, au théâtre italien de Londres, composée du fils du roi *Adolphe Fitz-Clarence*, lord *Sefton*, lord *Allen* et *Georges Homvell*, *Rogers*, poète, Rotschild de Londres, *Laporte*, *Dragometti*, *Liston*. La chambre des communes nous est venue à Paris par le roulage de Susse !

C'est donc une chose incontestable que la facilité avec laquelle

l'Angleterre a fait sa soumission à la presse; elle accepte ses éclaboussures, comme un digne quaker, un *révérend;* ou bien elle n'y fait pas plus d'attention qu'un lord à un watchman. La vie anglaise est faite ainsi; beaucoup de licence, beaucoup de bruit, d'abus de parole, de scandale, des journaux sans nombre, qu'intimident à peine des amendes énormes; ici des allusions criantes à la royauté sous toutes les vitres; là des pamphlets, des caricatures, des satires; mais à côté de ce débordement qu'on ne peut nier, un dédain profond et une incurie vraie, une raison très intelligente du temps et des choses. Cela finit toujours par le fameux *hear! hear!* (écoutez!) comme à la chambre des communes. Nos voisins, plus vieux lutteurs que nous dans cette arène de la presse, ne prennent pas la mouche comme nos gens susceptibles de France; ils jugent lentement et à l'anglaise, et permettent aux boxeurs littéraires les coups de poing, pourvu qu'ils soient donnés dans les règles.

Ainsi à l'aise avec cette société de Londres, la presse anglaise n'a eu qu'un tort, celui de se faire clandestine. Elle a muré sa porte le plus souvent, et s'est masqué la face, à l'égal du *Méphistophélès* de Bruxelles, mauvais petit journal qui déverse la boue et le mépris sur tout ce qui n'est pas belge, et que l'on dit, par cette raison même, rédigé par des banqueroutiers français. Dès que vous arrivez à Bruxelles, et qu'il vous tombe une tache sur votre habit, soyez certain que vous avez coudoyé dans la rue, sans y prendre garde, un rédacteur anonyme du *Méphistophélès* flamand. Êtes-vous insulté le lendemain, et vous présentez-vous au bureau de ce journal? Au lieu de rédacteurs, d'épée ou de pistolet, vous trouvez une vieille femme à la voix cassée, qui vous dit: Je suis votre servante, mon bon monsieur! et puis on vous ferme la porte au nez. Seigneur cavalier, rengaînez bien vite votre flamberge.

En France, nous ne pensons pas que cela ait lieu ainsi. Au bout d'une heure de recherche, rien de plus facile que de trouver l'auteur d'un article de grand ou de petit journal; ceux qui admettent la fiction du gérant responsable, peuvent même dans ce dernier cas, avoir affaire au gérant, et l'entraîner sur le pré. En France, *le Méphistophélès* de Bruxelles serait conspué. Quelque temps, la presse anglaise a donc eu ce grand tort; elle s'est organisée en conseil des Dix, elle a été obscure, rampante

et colère, emportée même avec les femmes, cette fragile portion de la société qu'il lui était si facile d'entourer de ménagemens et de respects. Cette presse (c'est de la mauvaise presse que je parle) a abreuvé Byron de dégoûts et d'infamies. Pareille à ce quelque chose sans nom et sans forme qui a succédé, dans notre littérature et dans notre presse politique. aux orages de juillet 1830, et qui ternissait les plus beaux et les plus saints noms de France, la presse anglaise s'était alors armée tout d'un coup contre le meilleur de ses espérances et de son sang; Byron avait été contraint de l'abjurer et de la maudire. Aujourd'hui que les secousses de notre révolution l'ont amenée presque à son insu à la contemplation de son monde et de ses forces, elle s'est trouvée plus heureuse mille fois que notre presse, car la presse anglaise peut constater chez elle des points culminans de fortune et d'aristocratie qui nous manquent, et qui chez nos voisins au contraire tranchent la surface des choses. La presse anglaise peut à bon droit tirer sa subsistance d'esprit ou de fiel de tous ces élémens supérieurs. C'est en ce sens que les Revues, les illustrations, les ouvrages de luxe, comme le *Court Magazine,* journal de *Belle assemblée,* ont remis la presse anglaise en faveur dans le beau monde, les keepsake feraient seuls sa fortune si sa cause n'était assurée. Les exquises vignettes de Daniell, les portraits gravés par Cochran, Bond, Henry Brett, Cook, suffisent pour nous donner le plus vif désir de connaître les mœurs de Londres, cette vie de concerts, de courses, de tavernes et de paris; vie épaisse et subtile tout ensemble; élégante et lourde, vive et somnifère; vie de buffets, d'ambassades et de grands bals, où les nègres à cannes d'or qui montent derrière les landaws, les cochers qui mènent à quatre guides (*four in hand*), les laquais en livrées et les *tigres* qui suivent, nous ont toujours paru au premier abord les rois de cette mascarade représentative. Notre dessein n'est pas d'examiner ici les prétentions vraies ou fausses des castes qui ambitionnent en Angleterre le nom de bon ton (*high life*). La prééminence que nos fashionables eux-mêmes accordent au goût anglais nous fait seulement un devoir de rapporter et d'approfondir les opinions adverses à sa cause. Nous prions seulement nos lecteurs de nous pardonner si nous n'avons pas toujours traité cette thèse sublime de *la fashion* avec le sérieux d'un ministre anglican. A coup sûr, il ne man-

que pas de gens qui ont eu la prétention de décrire cette vie élégante de Londres : on a fait sur elle des romans in-octavo, des dissertations et des volumes! Beaucoup de littérateurs au linge douteux, aux mains négligées, aux cheveux gras, ont pris leur porte-manteau de touriste, et se sont donné le mal de mer pour bien voir Piccadilly. Il y en a qui ont trouvé Londres un second paradis de Milton, un Eldorado de gaz, de squares, de carrosses. Le charbon de terre a porté à la tête de ces messieurs; ils ont cru vivre, voir Londres, parce qu'ils allaient souper dans quelque mauvaise taverne, qu'ils buvaient de l'ale comme Falstaff, et qu'ils mangeaient du céleri cru. Ajoutez à ceci l'enflure parisienne qui grossit tout, et le contentement bourgeois d'avoir monté aux courses un cheval de manége anglais, peut-être encore deux visites, une à l'ambassade, et l'autre à la Tour de Londres, vous aurez le manuel du littérateur français qui *voyage* en Angleterre, c'est-à-dire qui passe trois jours à Londres, un à Windsor, et quatre sur les bateaux à vapeur. Il en résulte pour le public un volume intitulé *Londres à vol d'oiseau*, et pour l'écrivain le droit de parler à tort et à travers de la Tamise, des parcs, des petits gâteaux, de Duncaster et des verres de couleur du Vauxhall.

Si la figure muette de la belle comtesse que vous voyez pouvait se charger ici de la narration inépuisable de ces mille détails sur la vie anglaise, la vie de Londres, je lui céderais volontiers la plume. Que de charmans secrets sur ces jolies lèvres de femme! que de grace intime, de médisance fine et coquette! Racontez-nous, belle comtesse, la perruque de lord Brougham, les soirées du prince Esterhazy, et de lord Hertford, les schalls de lady Ellenborough, les magnificences de Blenheim, les calèches de Brighton, l'Opéra de Londres, les modes du Parc, les bals costumés, les thés savans, les bas-bleus, les baronnets et les ministres! Consentez un peu à nous initier à tout cela, à ce monde du bel air qui monte de superbes chevaux sur un sol macadamisé, à ces vieilles comtesses qui ont des singes comme au bon temps de Louis XV; à ces mélomanes furibonds, colonels en bas de soie et en moustaches, qui se battraient pour une fleur tombée de la coiffure de la *diva* Malibran! Apprenez-nous ces choses et ce monde, et le vieux ministre S. qui a une lorgnette de spectacle au bout de son fouet de chasse, et galope ainsi à

cheval tout myope qu'il est; et lady H. qui met des mouches et du rouge; et la duchesse de C. qui ne met jamais au jeu, mais bien à la loterie; et les demoiselles qui font écrire les auteurs sur leur album; et les beaux capitaines qui écrivent aux demoiselles; vos jardins d'hiver remplis d'ananas et de grenadilles, vos arbres en serre chaude et les faisanderies en marbre de vos châteaux! C'est à la fille de l'ingénieuse lady Blessington, à nous apprendre la première, comment on est belle et comment on plaît à Londres; pourquoi mistress Norton et Stafford sont des figures exquises, l'une sous le pinceau de Kendrick, l'autre sous celui d'Hayter; comment miss Iervis, mistress Stanhope, lady Howard de Walden, miss Gardner, lady Bayley, miss Barton, sont les *lions* de ces bals brillans, bals de cérémonie et d'étiquette! Au premier abord la vie de Londres est étrange. C'est le bruit et le langage du paquebot; les rues et les faubourgs crient, les rouages des fabriques et des machines, les voitures et la fumée qui se rabat sans cesse à votre col blanc, tout jusqu'au son des socques de femme sur le pavé (les femmes du peuple marchent en Angleterre sur des espèces d'échasses de fer qu'elles attachent à leurs grands pieds), étonne l'imagination parisienne. D'un côté, la boueuse fourmilière de la Cité, de l'autre une architecture grise et pâle, architecture de cheminées et de toits unis, formant un mélange, en quelque sorte orgueilleux, de palais, de ponts, de vaisseaux et de clochers; la tour des *Lions* de Londres, le plus ennuyeux muséum d'armurier, et d'armurier commun dans son choix, une propreté extrême, du gaz, des bazars et des pharmaciens pour tout venant, des fruits magnifiques, des tailleurs, des bouchers très propres; que sais-je encore? quelques perruques de ministres, voilà tout ce que l'on rencontre à Londres, après avoir franchi les bâtimens de la douane. Si vous ne venez pas à Londres au mois de mai, vous trouverez la ville morte à toute étiquette fashionable, l'Opéra désert, et le Parc sans cavaliers. Prenez alors votre volée pour les maisons de plaisance, les châteaux et les habitations seigneuriales des alentours! Allez à Blenheim, à Kew, à Oxford, à Richemond, ou, plus modeste encore et moins curieux de magnificences, côtoyez le ruban verdoyant de Greenwich. Car Londres est bien mort, et la statue de Charles II, à la place de la Bourse, entend seule le bruit de vos pas, le lord-

maire avec son manteau bleu et sa chaîne d'or, tient encore ses assises, et M. Rothschild s'occupe d'un emprunt : voilà dans cette saison de septembre ou d'octobre les seules curiosités de la ville de Londres. A l'heure qu'il est, peu de cafés pleins, peu d'oisifs, peu de nouvelles. N'allez pas au Musée, il est pauvre, et gueux comme un grand d'Espagne : cette ville de Londres n'a ni peinture ni soleil. Courez et volez plutôt à Hampton-Court, à ce palais bâti par Wolsey, palais admirable, aux tapisseries déchirées, aux cadres illustres de Van-Dyck appendus côte à côte de la froide peinture de West! Si les tableaux vous ennuient et que vous rêviez les courses, eh bien! allez à Duncaster, ou à New-Market, ou à Epsom; allez voir les jokeis se mettre *in training*, c'est-à-dire se disposer, suer et se réduire à zéro; collez-vous au poteau blanc des paris avec les premiers pairs de l'Angleterre, les domestiques en frac, les escrocs, les filous et les garçons d'écurie. Les *fashionables* se rapprochent alors des *noblemen*, comme les noblemen des fashionables. A ces courses, que notre amour propre parisien cherche à égaler, que de types de comédie! Le gentleman curieux, le gentleman parieur, le gentleman du club, le gentleman à cravache, le gentleman à lunettes et le gentleman à parapluie! Puisque vous voulez à toute force être Anglais, et commettre en société le moins de crimes possibles contre les usages, demandez à ce Hollandais ce qui lui advint pour avoir porté son couteau à la bouche comme une fourchette, et pris du sucre avec ses doigts, chez lord H...? On s'en fut près de son ambassadeur pour savoir s'il n'était pas aventurier ou marchand de cols. Un autre jour ne s'avise-t-il pas de demander un crachoir, on lui en refuse : Ces Anglais, disait le Batave irrité, n'ont d'autre crachoir que leur estomac!

Maintenant que vous allez vous mettre à table, après ces interminables courses de New-Market où vous avez perdu trente louis comme un bon provincial, écoutez un peu le prince Muskau qui va vous apprendre *comment* on boit.

« Il n'est pas d'usage de boire du vin pendant le dîner, sans vider son verre en même temps qu'une autre personne. Pour cela, on lève chacun son verre, on se regarde fixement au visage, on se fait un signe de tête et l'on boit ensuite avec la plus grande gravité. C'est du reste une politesse d'inviter,

de cette manière, une personne à boire, et l'on envoie souvent un ambassadeur du bout de la table à l'autre pour prévenir B que A désire prendre un verre de madère avec lui; ils cherchent ensuite mutuellement à saisir un regard, ce qui n'est pas toujours facile, après quoi ils baissent et relèvent la tête en mesure comme deux pagodes chinoises. »

A coup sûr, il y a chez les insulaires de la mer du Sud bien des coutumes qui sont au fond moins ridicules que celle-là. Pour ma part, et au lieu de ce cérémonial de *pagode,* j'aime mieux les franches allures de Byron.

« Hier, j'ai dîné dehors en nombreuse compagnie; des nôtres étaient Sheridan, Colman, Harry Harris de C. G. et son frère, sir Gilbert Heathcote, Kinnaird et autres, connus et prônés. Comme la plupart des réunions de ce genre, la nôtre fut d'abord silencieuse, puis bavarde, puis argumentatrice, puis querelleuse, puis inintelligible, puis toute confusion, puis inarticulée, et enfin ivre. Quand nous eûmes atteint le dernier degré de cette glorieuse échelle, il devint difficile de redescendre sans broncher, et pour couronner le tout, Kinnaird et moi reconduisîmes Sheridan au bas d'un damné escalier en tire-bouchon, qui certainement a été construit avant la découverte des liqueurs fermentées, et auquel nulles jambes, si tortues qu'elles fussent, ne se pouvaient prêter en la circonstance. Enfin, nous l'avons déposé sain et sauf en sa maison, où son domestique, évidemment fait à telle aventure, l'attendait au vestibule. »

Quoique ce passage se ressente beaucoup de Falstaff, ne vaut-il pas mieux mille fois que la pruderie de certains récits, de ceux, par exemple, de lady Morgan, l'éternelle Clio des chaises de poste, des cours d'Allemagne, des petits princes et des petites choses? Que lady Morgan ait commis quatre gros volumes contre la France en faveur de la Belgique, je n'y vois aucun inconvénient; je m'embarrasse peu de *la Princesse* et de son intrigue dont raffolent les Bruxellois, qui se trouvent beaucoup loués dans ce livre; mais je suis contraint d'avouer, puisque le nom des auteurs qui ont écrit sur la vie anglaise doit intervenir ici, que toute la pacotille de livres de lady Morgan, pacotille prétentieuse de bas-bleu et de femme savante qui, à la morgue des détails, joint la prétention de faire parfaitement

connaître les mœurs, ne vaut pas trois lettres de Byron sur la vie anglaise dans les temps heureux où sa majesté poétique présidait le grand comité de Drury-Lane, ce qui était bien la place la plus grotesque pour un génie de la trempe de Byron! A cette époque, Byron, comme le Henri V de Shakspeare, épuisa en effet toutes les ressources de la vie de Londres, soupers, pantomimes, promenades, parties joyeuses. En 1816, par exemple, il y eut une mascarade donnée par lui et tous les jeunes gens du fameux club de Wattier, à Wellington et compagnie. « Douglas Kinnaird, écrit-il à Moore, un ou deux autres, et moi-même, nous prîmes des masques et nous montâmes sur le théâtre de Drury-Lane, avec οι πολλοι; nous voulions voir l'effet de la salle par-dessus les planches. Ce théâtre nous a paru fort imposant! Douglas dansa aussi parmi les *figurans*, qui, se trouvant augmentés en nombre, étaient fort en peine de savoir qui nous étions, et nous rîmes beaucoup. »

Le lendemain, Byron, encore pâle de la veille, reprenait les rênes du comité, à peu près comme Phaéton conduisant le char du soleil. Ce directeur d'un nouveau genre ouvrait ses portes à tous les *viveurs* de Londres, sans compter qu'il obligeait de ses conseils et de sa bourse Coleridge et autres. Quant à Moore, il espérait de lui un grand opéra. Les scènes à travers lesquelles il passait ne peuvent être décrites que par lui. On pense bien que Byron directeur se vit tout d'un coup aussi recherché et aussi haï qu'un ministre.

« Les *auteurs* mâles et femelles, les marchandes de modes et les aventuriers irlandais, les gens de Brighton, de Blackvall, de Chatham, de Cheltenham, de Dundee, de Dublin, tout cela me *tombait dessus*, et à tous il fallait donner réponse polie, audience et lecture. Le père de M.***, maître de danse, Irlandais de soixante ans, venant présenter sa requête pour jouer le rôle d'*Archer*, m'arrivait par la plus glaciale matinée, en fins bas de soie, qui faisaient valoir sa jambe irlandaise. Vu son âge, elle était sûrement passable, et avait été certainement meilleure. Puis c'était miss Emma, je ne sais qui, armée d'une pièce intitulée: *le Bandit de Bohême*, ou quelque chose d'approchant, etc., etc. »

Je ne cite ces détails que pour montrer par quelle filière Byron, qui écrivit si peu sur la vie de Londres, avait passé

pour en venir à la savoir certainement mieux que personne. Byron ne s'était jeté dans cette vie que peu de temps avant sa séparation. « Celà est bizarre, disait-il dans une de ses lettres; mais l'excitation et les combats de tout genre que je me livre, redonnent de l'élasticité à mes esprits, et me remettent sur pied pour quelque temps. » Si l'atmosphère épaisse et enfumée de Piccadilly ne pouvait long-temps lui convenir, le dandysme anglais sans agrément et sans esprit le poussait encore bien plus à l'expatriation. Il consentait bien à battre le pavé avec Sheridan, son Mercutio, son maître en appétit et en excuses données aux wachtman de Londres; il pouvait même vendre Newstead pour 140,000 livres sterling, afin de payer ses dettes et écrire quelque temps avant à M. Hodgson: *Je ne fais plus rien que mâcher du tabac;* mais il n'était venuain si à résipiscence que par l'insurmontable ennui de la société qui l'entourait, société qui ne manquait pas de se répandre en amères doléances sur sa conduite. Les passages laissés en blanc dans certaine lettre à Moore (15 décembre 1811), et dans tant d'autres lettres si insolemment châtiées par cet exécuteur testamentaire, dénotent assez que la vie de jeune homme fut surtout celle de Byron; mais une vie artistique, une vie à part; à la taverne, le claret et le bordeaux au lieu d'assemblées de lords, de ladies et de beaux-esprits; hors de Londres, avec Sheridan, la chasse au renard avec le *joufflu* C..., qui, pour unique compliment donné à Byron, s'écriait: *Il boit comme un homme!* Il y eut toute une semaine où il dîna, dit-il lui-même, comme un *dragon aux gardes.* « Cette semaine-là se termina par un bal de dandies, mais qui me convenait peu, ajoute Byron; et j'aime mieux ce qui me reste à faire de dîners pour la *semaine prochaine* avec les Harrowby, les Rogers, Frère et Mackintosh.» Il raconte encore et avec le charme qu'on lui connaît, un voyage de nuit, sans autre incident, dit-il, qu'une alerte de la part de son valet qui se tenait en dehors. « En traversant la forêt d'Epping, le drôle a, je crois, jeté tout de bon sa bourse au pied d'une borne, qu'un ver luisant, logé dans le chiffre du numéro XIX, lui avait fait prendre pour un voleur avec une lanterne sourde. Ce malheureux homme est éminemment poltron. Le beau plaisir qu'un voyage de dix milles avec un saisissement à chaque toise! » Il ajoute qu'il a un peu d'hu-

meur contre Rogers, et qu'il se vengera de lui par d'abondantes libations de son bordeaux. « Il a paru, dit-il encore, une vie de l'acteur G. Cooke. C'était là un *buffoon* et bon vivant s'il en fut! Quel livre! quel livre! Je crois que, depuis le journal de Barnaby l'ivrogne, rien de semblable n'avait *noyé* la presse: toutes scènes de café, billard, cabaret, libations à Bacchus et comédies. L'eau-de-vie, le punch, le whisky, débordent à chaque page. Deux choses m'ont émerveillé: la première, c'est qu'un homme ait pu vivre si long-temps dans une ivresse continuelle ; la seconde, qu'il ait trouvé un biographe de sang-froid. »

Et plus loin pour dernier trait :

« Pour vous, cher Moore il fut un temps où j'ai entendu parler de vos fredaines lorsque vous alliez faire campagne chez le *roi de Bohême.* »

Cette vie première de *bohémien*, Byron l'épuisa donc comme une coupe; seulement il voulut boire dans la société des gens d'esprit, comme pour accuser mieux le peuple anglais qui boit stupidement entre deux stalles à rideaux verts dans ses cabarets sérieux et froids. Ce poète, qui avait reçu mission de sarcasme et de réforme, voulut bien apprendre lui-même, en une seule année d'essai, aux dandies de Londres, qu'il était leur maître.

«Je préfère à tout, des cigares, un *houka*, avec le doux mélange des feuilles de roses et de l'herbe suave du Levant. Je vais sortir et voir quel service me rendra le brouillard. Jakson est venu, le monde des boxeurs va toujours à peu près le même train, mais le nombre augmente.—Demain, je dînerai chez Cribb, j'aime l'énergie, etc., etc. »

Cribb le reçoit en effet avec Jakson, l'empereur du pugilat.

«J'ai bu plus que je n'aurais voulu. On a fait monter Tom après le dîner; il est fort amusant. Que Castor ou Pollux exaucent ses vœux! Tom a été matelot, porteur de charbon, etc.; il a fait tous les métiers... Ce soir, avec le jeune Henri Fox, je me suis rendu à ma loge à Covent-Garden. J'y ai vu miss ***, qui m'a paru très jolie. Elle a les plus beaux yeux du monde, avec lesquels elle a la prétention de n'y pas voir, et les plus longs cils que j'aie jamais vus depuis ceux de Leila, et les rideaux de la lumière si soyeux de la musulmane Phannio... — Lundi 29, reçu une fort jolie lettre d'Arabella... — La *Fiancée d'Abydos* a été publiée jeudi 2 décembre. »

Ainsi va-t-il; à chaque jour sa métamorphose et son plaisir. Il reçoit des lettres de *lady*, et il écrit la *Fiancée d'Abydos!* A lui seul, Byron relève l'écusson de l'*Henry V* de Shakspeare, écusson terni par la boue et la lie de vin des tavernes. Ennuyé des présentations à la cour, ennuyé du marquis de Buckingham, de lord Gower, de Mme de Staël, de tout; sceptique complaisant qui reconduit Sheridan ivre en carrosse, Sheridan son seul ami! Comme elle est neuve, intelligente et profonde cette vie que Byron s'est faite! Son dandysme pèse aux dandies qui ne peuvent pas l'imiter, qui ne comprennent pas cet ardent amour et cette piété presque filiale pour son compagnon d'orgie, son vieux *Sherry*, comme il nomme Sheridan qu'il défend avec la supériorité d'une belle ame.— Que comptez-vous faire, dit-il un jour à son procureur, que comptez-vous faire à l'égard des dettes de Sheridan?—Rien pour le moment, répliqua l'homme de loi; qui aurait le cœur de poursuivre le *pauvre Sherry?* —Laissez-moi, continue Byron, laissez-moi commencer la soirée avec Sheridan, laissez-moi ensuite la finir avec Colman. Sheridan à dîner, Colman à souper; Sheridan pour le bordeaux ou le porto, Colman pour tout.

C'est entre ces hommes, entre Sheridan, Rogers, Sharpe et d'autres, tous noms illustres et esprits tranchés, que Byron essaie de cette vie irritable; ce lord jalousé par ses égaux ne boit qu'avec les poètes, il épure le dandysme, il l'élève à la hauteur d'une pensée. Misérable dandysme, que celui de Londres, si Byron n'était pas venu! Ces gens de Seymour-Place, du Strand, de Carlton-House, ne pouvaient concevoir que Byron eût le temps d'écrire *le Diable en course*, *le Corsaire* et *le Giaour*, le tout en lisant le *Morning-Post*, en s'occupant sur la carte des succès de Napoléon, de l'art de boxer avec Jakson, des attaques de la presse qui le mordait et qui l'accusait d'écrire, lui, Byron, pour de l'argent! La trempe de cet homme n'était pas à leur portée. Byron ayant une voiture construite d'après le modèle de celle de Napoléon à Waterloo, une voiture avec un lit, des glaces, toutes ses aises, leur semblait un fou. ou un homme dangereux qui les dépassait de la taille; Byron n'allait guère ailleurs que dans le grand monde; il n'était pas l'homme des courses et des paris. Il vivait pour ses amis et pour lui, peu soucieux des bals, des concerts et de la

musique de chambre, riant beaucoup de ces raouts sur l'escalier, où les cachemires pendent aux rampes, où les mantes, les fourrures et les plaids d'Écosse offrent l'image d'un véritable bazar. Le pauvre Byron aurait fait à ces bals la figure du lion d'Exeter-Change; il eût voulu déchirer de sa griffe tous les envieux et les calomniateurs qui l'entouraient, tout ce monde vide et méchant!

La vie de Byron à Londres était déjà le présage de sa vie italienne, une vie d'artiste et de grand seigneur paresseux. Au lieu d'être un raffiné de l'étiquette, Byron n'accepta donc aucun des articles du code *Fashion;* il se fit un code pour ses plaisirs, la meilleure et la plus amère satire de ce dandysme avec lequel il refusait de traiter. Byron à Londres sentait bien qu'il n'était qu'un oiseau de passage, un de ces *absentee* dont la patrie et le ciel étaient l'Italie ou la Grèce. Fatigué de tout ce qui l'entourait, il rêvait une autre vie, la vie des voyages. Après la publication de *Childe-Harold*, il n'avait plus, on le sait, qu'une idée, celle de s'établir à Naxos dans l'archipel grec, et d'y prendre l'habit d'Orient pour mieux en étudier les poëtes. Avec de pareilles préoccupations, la vie de Londres ne devait être pour lui qu'un passage. Il y a deux parties bien distinctes dans son journal: la première où il sacrifie comme tant d'autres à ce train de vie, mais *non comme tous les autres;* la seconde, et ce n'est pas la plus éloignée (car elle prend son exorde dans le second volume), où il a l'air d'abjurer la table, comme M. de Bonneval, le pacha, fit jadis du vin. « Notre ancienne correspondance, écrit-il à Moore dans une lettre datée de Bennet-Street, se ressentait trop du *levain de la vie de Londres;* nous causerons maintenant *panlo majora*, etc. »

Après Byron, les commentateurs ne manquent pas de venir à la suite. On copie ses bottes, ses manières et ses soupers. Comme critique de cette imitation burlesque et fade, l'Angleterre recueille *Pelham*, le plus beau, le plus élégant des romans *mauvais ton* qui soient au monde, *Pelham*, où le héros principal brise une glace de mille livres parce qu'elle lui fait le *teint vert;* ce *Pelham* est comme on sait l'ouvrage d'un fashionable émérite de Londres. Mais, en vérité, ce n'est pas la faute de M. Bulwer si Pelham a des manières si étranges, s'il est grotesque, emporté, mauvais joueur, souvent de bas étage et de

bas lieu! Pelham, c'est le dandysme anglais après Byron, c'est-à-dire le dandysme fat, sans portée, sans intelligence, n'ayant plus d'autre ressource que le nœud inextricable de sa cravate! Pelham, c'est le *desinit in piscem* d'Horace; un homme aussi bien vêtu que Brummel avec un jargon fade et les manières de son cercle (*set*), mais dont les allures reviennent de droit à notre Robert-Macaire; Robert-Macaire bien en cour, hardi, élégant, fêté! Pelham, en un mot, c'est une caricature amère du dandysme anglais actuel et de ses incroyables prétentions. Byron et ses chaudes orgies ne réchauffent jamais les pâles exploits du roué Pelham; on sent que le fard lui tombe des joues à ce malheureux convive blasé qui donnerait sa vie pour la marche *allegro* de don Juan! Ainsi créé pour glaner les vices de son époque, Pelham est contraint de se heurter à tout ce qu'il voit et rencontre; il attaque les causeries de canapés, les chasses au renard et les sociétés de bas-bleus; mais ce n'est pas là de l'enthousiasme et de la vie, c'est du pamphlet. Prenez que Sterne s'est fait agrafer un jour dans l'habit du jeune Pelham, et seulement qu'il a caché une férule sous son frac, vous avez l'idée du livre de M. Bulwer, qui n'est autre chose que la récolte amère et triste de tous les ridicules ennuyeux d'une société.

Malgré cela, Byron une fois lu, vous ouvrirez le livre de Pelham. Il est impossible d'attribuer ce livre à l'esprit français; il ne ressemble pas plus aux romans de marquis du XVIIIe siècle, que l'aristocratie de Londres ne ressemble à celle de France. Cette société anglaise, dont chaque caste est séparée des autres comme un champ anglais par des haies d'aubépine, qui a ses expressions et son *cant* à elle; société plus souvent égoïste que libérale, plus réservée que prodigue; cette société, dis-je, a beau s'y trouver très maltraitée, l'auteur lui a fait une part de dandysme et d'élégance fashionable fort glorieuse pour elle.

Ce qui nous plaît dans les romans de M. Bulwer, romans que nous ne pouvions omettre ici puisqu'ils retracent particulièrement la vie anglaise, et surtout la vie fashionable, c'est qu'elle y est suivie pas à pas dans ses bons et mauvais jours. Ses phases de misère et d'éclat y sont, nous devons le dire, soigneusement enregistrées. Ainsi, pour faire suite à Pelham,

premier cran où redescend déjà le dandysme anglais privé de Byron, bien vite arrive *Paul Clifford*. Dans ce second livre rien n'est fardé ; Paul Clifford est un ancien *beau*, qui devient filou, et de filou chef de brigands. Il a eu de belles épingles et des habits couleur de cannelle, qui faisaient l'admiration de Regent's-Street. C'est un homme de ce demi bon ton, un *mystérieux des eaux*, comme il s'en rencontre à Bade et à toutes les eaux de la terre ; ce brigand fashionable arrête les chaises de poste avec la politesse exquise d'un *ex-dandy* ; et vêtu d'un beau frac vert. Cette fois, vous le voyez, le dandysme anglais envoie des représentans sur les grandes routes ; Clifford est un philosophe qui a une manière simple et hardie de voir les choses. La théorie de la mode va son train dans ce roman, au milieu des exploits sans nombre de Clifford. Clifford va au bal, tout voleur qu'il est ; il ne dit pas dans quel *corps* il sert ; il prend des glaces, il danse et il joue ; c'est un de ces hommes par qui il aurait été délicieux d'être volé. Connu sous le nom de Lowelt parmi les siens, sous celui de Paul Clifford dans le grand monde, il peut, dans le bal, serrer la main d'un ministre et danser le galop avec une belle lady.

Dans ce livre, qui est la continuation du premier, on voit que M. Bulwer a compris le double côté des mœurs anglaises. A côté du salon et des gloires du salon il a fait voir l'écueil de la mode ; il a intimidé les raffinés de Londres par l'exemple de Paul Clifford ! Voilà peut-être pourquoi les *beaux* d'outre-mer que Londres possède sont devenus aujourd'hui si craintifs et si guindés !

Un autre écrivain, prince allemand, dont le voyage en ballon est devenu si célèbre, a parlé plus franchement que M. Bulwer, et c'est ce qui fait que nous vous l'avons réservé pour la fin. Le prince Puckler Muskau ne professe pas une grande estime pour le *dandysme* de Londres.

« Un moderne *exclusif* de Londres n'est en réalité autre chose qu'une mauvaise contrefaçon, soit d'un roué de la régence, soit d'un courtisan de Louis XV ; tous deux ont en commun l'égoïsme, la légèreté, une vanité sans bornes, et surtout un *véritable défaut de sensibilité* ; tous deux croient, à l'aide du dédain et de l'arrogance, pouvoir se mettre au-dessus de tout. Mais quel contraste ! En France, les mœurs et la loyauté étaient au moins

remplacées par une politesse exquise, la sensibilité par de l'esprit, etc. »

Presque toutes les pages du prince Puckler Muskau sur les dandies d'Angleterre ne leur sont pas plus favorables. Cela a droit de surprendre au premier abord, d'autant plus que les mémoires du prince voyageur sont peut-être, après les deux auteurs dont nous venons de parler, le meilleur manuel de la *fashion*. Sans doute il est à regretter encore que ces deux volumes de notes, consacrées à la causerie et à la mode, n'aient pas de temps à autre quelques-unes de ces pages instructives comme en eût écrit jadis Horace Walpole, et comme Israeli en produit parfois dans ses *Anecdotes of fashion*, anecdotes reculées et qui forment pour ainsi dire la chronologie de la mode. Mais nous devons le dire, nous aimons ce dédain raisonné du prince Muskau pour certains usages de la vie anglaise. Il trouve en effet de fort bon goût et de salutaire exemple pour tous les peuples que les bouchers de Londres aient devant leur étal la viande disposée en pyramides et en guirlandes; qu'à chaque gigot soit appendue encore une affiche de spectacle, et qu'on lise les journaux dans l'arrière-boutique des charcutiers; mais il se plaint beaucoup de l'espèce de bibliothèque, salle commune à tous, dans les grands châteaux, où la méditation et l'humeur solitaire de certains lecteurs sont à la gêne. Il critique avec finesse la rage de musique qui a saisi tout le monde, même les *nobodies* (1). Que dirait, bon Dieu, le prince Muskau, de l'enthousiasme qui accueille Mme Malibran, lui qui s'étonne des quarante livres sterling que gagnait à Londres, par soirée, Mlle Sontag ?

La musique de Londres a de tout temps maltraité les oreilles françaises. Le hasard a fait tomber avant-hier dans nos mains un voyage à Brighton de Mme Simons Candeille, où cette dame, qui fut à la fois comédienne et auteur, se plaint beaucoup de ce martyre musical.

« Déjà l'ouverture du *Jeune Henri*, débarrassée des instrumens à cordes n'eût rappelé à Méhul que les cris répétés de sa meute. Mais ce n'était rien ; d'air martial en air martial, de *forte* en *forte*, de *crescendo* en *crescendo*, nous en vînmes à

(1) *Nobodies* (rien du tout).

la bataille de..., épouvantable final où le grand jeu de l'orgue uni aux timbales, aux cimbales, aux trombones, aux sonnettes, à tout le carillon, ébranla les vitraux et fit tressaillir sur leurs siéges les vieilles filles anglaises, si nerveuses, et naturellement si ennemies du bruit. Je regardai Cramm.... Il pâlissait d'ennui et de malaise. Mais, strict observateur des usages d'un pays qu'il ménage encore, il gardait son sang-froid et souriait avec complaisance. Il n'en était pas de même de Mme D...., qui, dès le commencement de la grande détonnation, avait mis bravement ses doigts dans ses oreilles, et qui, les ayant retirés un peu trop tôt, s'écria en baisant la tête: — Nous sommes à Jéricho.... les murailles vont tomber! »

En dépit d'aperçus neufs et très fins, le livre du prince Muskau a du reste déjà vieilli. C'est le sort des livres et des peintures, le temps emporte bientôt la valeur de leurs glacis. La société de Londres gravite dans les conditions de celle de Paris, elle a ses époques de renouvellement. Alors le héros de la veille est oublié comme une *beauté* qui se fane; il se retire dans quelque comté, se jette dans les bras de la solitude ou dans la chasse au renard. Que sont devenus Brummel et tant d'autres, et après eux leurs modes, leurs colifichets et leurs *lions?* La vieille lady Emily L..., dit ingénieusement le prince Muskau, je ne sais plus dans quel chapitre, se montra coiffée avec la jarretière en diamans de son mari au congrès d'Aix-la-Chapelle; — eh bien, à ce jour en 1835, on ne se souvient pas plus de lady Emily L... que de son mari qui portait de son côté ses cheveux dans une bourse de rubis! Ingrate Albion!

. . . .

. . . .

Vers six heures, au Parc, et lorsque les cavalcades s'apprêtent à quitter les allées de sable, le docteur S..., bon mécanicien français, nous confessa un jour avoir vu une singulière apparition, et faite à coup sûr pour l'étonner; c'était un gigantesque fantôme de Dantan, la cravache en main, qui venait faire piaffer son cheval devant les belles dames, et qui portait une rose au côté gauche de sa boutonnière. A l'exception de son cheval pur sang qui n'était pas de plâtre, le docteur le reconnut fort bien pour l'avoir vu sous les vitres de Susse

la semaine d'avant au milieu d'un flot de curieux attroupés devant cette boutique. Le docteur S..., qui avait bu beaucoup de porto et d'ale ce jour-là, nous assura que l'homme de l'apparition se maintenait en selle malgré force courbettes de son cheval, avec toute la grace d'un gentleman. Une autre fois il le vit conduire à quatre guides sur le chemin d'Hampton-Court. Le docteur S... ne douta pas que ce ne fût un plâtre de Dantan animé par quelque habile mécanicien. Pygmalion a bien fait cela pour la statuaire, disait-il, pourquoi Dantan ne le ferait-il pas pour la *charge ?* Or voici le signalement que le docteur S... en donnait à notre ami R. ce soir-là.

— Favoris énormes à la Bergami, juchés sur une cravate très haute.

— Frac bleu ouvert comme les deux battans d'une porte.

— Jambes de cerf soutenant un ventre soumis au corset.

— Chapeau à bec anguleux vers le milieu.

— Gants jaunes, ou *couleur de plâtre.*

Le docteur insista beaucoup sur ce mot couleur de *plâtre* pour nous faire bien voir que ce n'était pas chez lui une simple hallucination. Il nous répéta que cette apparition *dantesque* l'avait poursuivi partout, et qu'au coup de dix heures du soir, il l'avait toujours trouvée régulièrement à Londres dans une loge grillée de l'Opéra.

Sur ce, prenant le pouls du docteur, notre ami R... lui répondit qu'il s'abusait, et que ce qu'il prenait pour une statue était le *beau* des *beaux* à Londres, un être vivant, véritable — le comte Dorsay.

— Comment, reprit-il, le mari de cette charmante femme?

R... lui cita, à l'appui de ce titre de *beau* des *beaux*, mille petites anecdotes relatives aux soins et aux recherches sans nombre qu'exigait une pareille réputation. A son avis, le comte Dorsay était non-seulement un excellent maître en fait de *fashion*, mais il était encore l'un des hommes les plus spirituels de Londres. D'après cela, s'écriait le docteur, le comte Dorsay serait le seul qui pût écrire des mémoires sur la vie fashionable? — Il la sait mieux que tout autre, lui répondit notre ami; je ne vous en donnerai pour preuve que ce trait :

Le jeune baron d'A..., depuis secrétaire d'ambassade, parti

de France comme porteur de dépêches, avait à remettre au comte D... quelques-unes de ses lettres. Il se présente à l'hôtel du comte de grand matin, mais le premier valet de chambre lui dit qu'il ne peut forcer la consigne. Le jeune homme s'impatiente ; on lui répond que le comte Dorsay *travaille*. L'annonce de cette séance diplomatique piquant sans doute sa curiosité, il s'introduit de lui-même, et voit sur une grande table le comte en personne, les jambes croisées ; il était de plus armé d'une énorme paire de ciseaux ! Plusieurs personnages au maintien grave se tenaient serrés autour de lui, les uns avec des morceaux de craie blanche qu'ils roulaient nonchalamment entre leurs doigts comme un crayon ; d'autres avec des carnets rouges qui ne ressemblaient pas mal à des portefeuilles de ministres. Le baron se crut plus que jamais coupable d'un crime de *lèse-conseil*, car il était entré brusquement et tout d'un coup dans le cabinet. Il ne tarda pas à reprendre quelque assurance en voyant le brillant comte D... promener élégamment ses ciseaux sur une large pièce de drap dont il dessinait lui-même la coupe. Ce que le secrétaire d'ambassade avait cru une réunion de ministres n'était qu'un conseil secret de tailleurs !

Cette exquise recherche, ce travail minutieux et raisonné, le comte Dorsay l'applique à tout, à ses brosses à ongles, comme à sa garde-robe de dandy et à ses fracs de chasse.

Nous passions un jour par Bond-Street, R... et moi, et nous nous arrêtâmes pour considérer sous la vitre d'une boutique d'élégans dessins au crayon.

— De qui ces dessins? demanda R....

— Du comte Dorsay, qui les a signés lui-même.

Mon ami R..., qui habite le Marais, parut surpris qu'un dandy sût dessiner. Il y avait un esprit charmant dans cette petite esquisse. R... poursuivit avec moi le chemin de Leicestersquare.

— Je voudrais bien dessiner comme cela, me disait R...

— Quelle est cette caricature ? demandai-je à mon tour à un marchand.

Le marchand sourit, et me montra le nom au bas de la feuille. Elle représentait un beau jeune homme ressemblant en tout point au comte Dorsay, et avait pour titre injurieux : *Le comte Blessington.*

Un de nos compatriotes, qui survint, prit texte de l'explication qu'il nous fit de cette caricature pour accuser hautement cette licence du crayon anglais contre le premier fashionable de Londres. Son séjour à Londres n'avait pu familiariser encore notre ami avec cette calomnieuse façon d'agir vis-à-vis des étrangers.

— Hélas! reprit R...., on attaque aujourd'hui toutes les puissances! Le comte Dor... s'en vengera par un dessin ou par un bon mot.

. . . .

Le gaz faisait déjà pétiller l'or des cafés, le brouillard du soir tombait, les carrosses aux colossales lanternes jetaient leurs éclairs aux grands trottoirs. Pour moi, j'étais las de ce perpétuel retentissement, de cette vie sans musée et sans soleil qui pèse à l'artiste. Je voulais bien de Londres pour ses boutiques, sa foule active et ses merveilleux étonnemens; mais je me répétais à moi-même la stance du petit poème adressé par Walter Scott à Laura :

Ah ! Laura, quit the noisy town
And fashion persecuting reign,
Healt wanders, on the breezy down,
And science, on the silent plain!

ROGER DE BEAUVOIR.

MÉMOIRES

D'UN

COMTE DE LYON.

III.

Approche de la révolution. — Voyage en Poitou. — Ouverture des états-généraux. — Necker et sa fille. — L'abbé de Périgord. — L'abbé de Montesquiou. — L'évêque de Dijon. — L'abbé Louis. — Dix ans de terreur.

J'eus encore à jouir, durant quelques jours, d'une sorte de calme plat précurseur d'une épouvantable tempête; car si le mal n'allait pas encore jusqu'aux actions, il existait déjà dans tous les esprits. Déjà même les comtes de Lyon, que le peuple était accoutumé à vénérer beaucoup moins à cause de leurs noms et dignités que pour les bienfaits sans nombre qu'ils répandaient à pleines mains sur la ville et les campagnes avoisinantes, perdaient de leur considération; il y avait peu de temps encore, que pas un malheur public, pas une infortune privée, ne se faisaient ressentir dans Lyon, qu'aussitôt la population pauvre, en reconnaissance du soulagement qui leur était soudain prodigué, ne criât sur notre passage en nous faisant cortége jusqu'à notre porte : « Vivent messieurs les comtes! Vivent nos protecteurs! » Mais du silence qui régnait aujourd'hui autour de nous, il n'y avait pas loin à d'autres cris : « Au Rhône! au Rhône! » qui allaient incessamment nous poursuivre sur notre route. Je me rappelai Pampelone.

1788 m'appela en Poitou, sur mon sol natal, pour prendre

part aux assemblées provinciales, qui devaient être suivies des états-généraux. Avec quelle douce tristesse je revis le vieux château de mon enfance, la chambre que remplissaient encore la figure tendre et belle de ma mère, la figure grave et imposante de mon père! Comme je repeuplai par mon souvenir ces foyers déserts pour tout autre que pour moi! Une de mes sœurs, mariée au comte de la C...., venait seule de temps à autre visiter ces murs abandonnés; je les regardai en soupirant et je me dis mille fois, au fond du cœur, que si l'avenir me laissait seulement ce modeste asile, j'en bénirais le ciel jusqu'à mon dernier jour.

Ma famille avait toujours su se faire aimer est respecter dans la province, et l'on voulut en faire rejaillir sur moi la récompense, en me désignant aux honneurs de l'assemblée; mais, peu ambitieux de ma nature, et jugeant, par le désaccord qui troublait les premières réunions, que le fardeau serait trop lourd pour mes forces, je m'abstins avec persévérance des distinctions dont on voulut, à plusieurs reprises, m'entourer; je refusai également de représenter le clergé de ma province aux états-généraux; je compris que si j'étais appelé à faire quelque bien, ce devait être dans un cercle plus rétréci, et autant que possible en dehors de ces grandes commotions qui se préparaient dans Paris. Je m'appliquai toutefois saus relâche à répandre la conciliation, et j'aidai de mon mieux des nominations que je crus utiles au pays et au prince; je ne fus pas de ces amis dangereux du trône qui jetèrent dans les partis extrêmes des hommes tels que le comte de Mirabeau, par dédain, par morgue ou par dépit; j'aurais plutôt donné ma voix, si c'eût été possible, à un paysan que j'aurais cru dans les intérêts de la patrie et du trône, qu'à un noble de vieille race qui aurait tout compromis, faute de vouloir rien entendre.

Vers la fin du mois d'avril 1789, je partis pour assister à la cérémonie d'ouverture des états-généraux.

Je me trouvai à ce spectacle pompeux qui devait dégénérer en une si sanglante tragédie; mais à travers le déluge de plumes ondoyant sur les chapeaux de la noblesse, à travers son flot de broderies d'or et de dentelles, je ne fus frappé tout d'abord que d'une chose: de l'attitude mécontente et presque menaçante des membres du tiers-état; la maladroite vanité des courtisans

et un cérémonial, qu'on aurait dû mettre de côté dans de pareilles circonstances, les avaient froissés dès le début. N'ayant point, dans la simplicité plus que modeste de leur costume, à prendre soin d'arranger leurs jabots, de pencher leurs panaches, ils semblaient uniquement occupés à se compter. Autant et plus nombreux à eux seuls que les deux autres ordres, ils avaient, parmi eux, pour alimenter encore les dédains qu'ils rendaient bien à toutes ces vaines chamarrures, quelques grands seigneurs, comme Mirabeau, repoussés des siéges de la noblesse sur ceux du peuple, et qui, sous l'habit tout bourgeois dont leur nouvelle condition de représentans du tiers les avait revêtus, préparaient de rudes vengeances à leur orgueil humilié. Le roi seul peut-être était venu là dans la plus complète abnégation de son intérêt, de son amour-propre personnel, et uniquement soucieux du bonheur de tous, du bonheur du peuple. Je ne sais positivement ce que je ressentis en sortant de cette réunion; je ne crois pas que je prévis déjà ses suites immédiates, mais je fus ému jusqu'à verser des larmes.

Une physionomie que j'avais remarquée à côté du trône, c'était celle du célèbre ministre Necker; il portait dans ses attitudes orgueilleuses, quoique sans noblesse, dans ses regards et dans ses moindres oscillations, je ne sais quoi de suffisant, d'impudent, qui semblait dire au peuple: « Je te protége auprès du roi, » et déjà semblait ajouter pour le roi: « Je te protége auprès du peuple. » Jamais le parvenu ne fut mieux peint que sur cette face de Genevois qui ravala les proportions d'un grand royaume aux calculs d'une banque privée, et qui commença le règne honteux des agioteurs et des marchands d'argent.

Un soir que l'on donnait un opéra nouveau, qui renfermait d'adulatrices allusions en l'honneur de Necker, j'eus l'avantage d'être présent à l'une de ces nombreuses et passablement ridicules scènes de famille, que ce ministre et sa fille, devenue célèbre sous le nom de Mme de Staël, jouaient devant le public. Au moment où par suite d'une allusion directe les regards se portaient naturellement sur la loge où Necker se laissait applaudir, assis auprès de sa fille, on vit celle-ci, dans un frénétique transport, se lever tout à coup, se jeter dans les bras de son père, verser sur lui des sanglots étudiés, et saisissant une couronne de laurier qu'un docile familier avait préparée à l'avance,

en ceindre le front rayonnant de son père. On m'assuré que M. Necker et Mme de Staël ne riaient pas dans leur particulier de ces grotesques scènes ; j'en ai toujours fait, quoique j'aie peine à y croire, un compliment sincère à leur amour-propre paternel et filial, car on rirait pour moins lorsqu'on se retrouve nez à nez.

Parmi les représentans du clergé, je vis plusieurs de mes camarades de séminaire ; Talleyrand et Montesquiou brillaient au premier rang. Talleyrand, que je rencontrais quelquefois dans le monde, paraissait assez incertain du rôle qu'il devait jouer. Porté par le haut clergé pour défendre ses intérêts, l'évêque récemment promu d'Autun était uniquement préoccupé de ses propres affaires ; il flairait, pour ainsi dire, les événemens à la trace ; il s'avançait peu et questionnait sans cesse; il courait des membres du clergé aux représentans de la noblesse et de ceux de la noblesse aux envoyés du tiers, montrant à tous un visage, un sourire prévenant ; il disait en ce temps à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il faisait à l'assemblée devenue constituante:

« J'ai bien assez de chercher ce que j'ai à y faire, sans y faire quelque chose.»

Il ne fut pas absolument l'un des premiers représentans du clergé qui se réunirent au tiers ; mais, suivant sa politique louvoyante et personnelle, il opéra sa réunion un peu après la minorité, un peu avant la majorité du clergé. C'est ainsi que plus tard il ne fut ni des premiers, ni des derniers à abjurer sa qualité de prêtre; mais il faut lui rendre justice ce qu'il n'abjura jamais, c'est sa qualité, ou plutôt ce sont ses manières de grand seigneur. Devenu sans-culotte sous le règne du *sans-culottisme*, M. de Talleyrand raillait, avec beaucoup d'aisance et de belles façons, les inconvéniens attachés à ce singulier état politique. Quelques jours après que l'abbé Maury eut créé en pleine assemblée ce mot de *sans-culotte*, à propos d'une dame d'un haut rang, Mme de Coigny, mère de la jeune et infortunée captive du poète André Chenier, qui se permettait de faire tout haut dans les tribunes du scandale et de la patrioterie révolutionnaire, l'évêque d'Autun, voyant que le mot allait entrer en fortune et était pris comme un titre honorifique par ceux de l'un et de l'autre sexe auxquels on l'appliquait, s'écria: « Ah! le mauvais plaisant qui n'a pas pu garder sa langue dans sa poche;

de quelle nouvelle noblesse il vient de nous affubler là! »

Montesquiou, voyant trop bien que ce serait désormais une folie de prétendre faire entièrement rebrousser chemin aux idées qui brûlaient dans tous les cerveaux, pensa qu'il était prudent de les suivre, mais avec circonspection, pour essayer de les modérer. Habile dans la défense et dans l'attaque, il cédait quelquefois un terrain pour en ressaisir un autre plus réellement avantageux, et l'on peut dire que s'il avait toujours été compris et secondé par ceux de ses collègues qui n'étaient pas loin de ses opinions, soit en avant, soit en arrière, il eût mis de grands et sérieux obstacles à la marche désorganisatrice des votes de l'assemblée. Quelques personnes lui ont reproché d'avoir concouru à l'abandon de certains droits du clergé dont il fut jusqu'au bout l'un des plus zélés et des plus éloquens défenseurs; mais comme il me l'exprimait lui-même :

« C'est le devoir d'un discret capitaine d'offrir la place quand elle est sur le point d'être prise, afin d'obtenir une capitulation et les honneurs de la guerre; je ne livre la position que quand elle croule. »

L'une des figures de plus curieuses de l'assemblée, c'était pour moi, toujours dans les rangs du clergé, celle de l'évêque de Dijon, depuis évêque *concordant* de Chambéri, M. Demonstiers de Mérinville, mon parent. Tandis que tout le monde s'activait l'esprit pour paraître et jouer un rôle, lui employait tous les ressorts de son intelligence, qui en valait bien une autre, à s'engloutir *incognito* dans la masse des représentans. Ceux qui savaient apprécier ses qualités s'étonnaient qu'il échappât, avec une telle persévérance, à toutes les occasions, sinon de briller pour lui-même, du moins d'éclairer les questions. A quelqu'un qui lui demandait pourquoi il ne se montrait pas, il répondit tout simplement :

« C'est de peur d'être vu. »

Ses affaires n'en allèrent pas plus mal; car il fut moins persécuté qu'aucun de ses collègues de l'assemblée. Il se retira assez paisiblement dans les mauvais jours, et revint, en 1801, se faire rétablir évêque par Bonaparte. Quand fut restauré, sous l'empire, le chapître de Saint-Denis, M. de Mérinville s'y casa plutôt parce que c'était une bonne et assez lucrative sinécure, que pour rendre hommage à la dynastie nouvelle. Aussi la res-

tauration le conserva-t-elle dans son titre de chanoine de Saint-Denis du premier ordre, et, ce qui souriait non moins à mon bon parent, dans les appointemens de dix mille francs qui en résultaient. M. de Mérinville passait et à bon droit dans le monde pour un homme de beaucoup d'esprit ; le défaut de caractère et un peu d'égoïsme ont été, jusqu'à la fin de sa carrière, ses défauts principaux. Il avait aussi l'inconvénient de montrer envers ses amis un peu de lésinerie qui ne sentait pas trop son *Monseigneur ;* il habitait vers l'époque de sa mort, moins par agrément, disait-il lui-même, que par économie, un bel appartement au château de Versailles, qui, bien entendu, lui était loué *gratis*. Je citerai de lui à mon sujet quelque chose qui me paraît assez plaisant. Mérinville, qui craignait que je ne lui gardasse une dent à l'égard de ses dispositions testamentaires qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, et voulant que je ne le boudasse point, ce pour quoi il avait grand tort de s'inquiéter, s'en vint à moi un beau soir, veille de ma fête patronale, et me dit tout bonnement :

« Mon cher comte, vous êtes plus âgé que moi (j'avais effectivement trois mois et deux jours de plus que lui) donc, il serait inutile que je songeasse à vous laisser ma petite fortune, car, selon toutes les probabilités, c'est moi qui vous survivrai. Dans cet état de choses, mon bon parent, l'idée m'est venue hier de vous donner, de mon vivant, un témoignage de mon amitié. Vous prenez du tabac ?

Il s'interrompit là pour fouiller dans l'une de ses poches, et je déclare que, connaissant le caractère de l'évêque, je crus sérieusement qu'il allait m'offrir une demi-livre de tabac aromatisé, en dédommagement de son héritage; mais non, il tira de sa soutane une tabatière d'or, et, me la montrant il me dit:

« Comment la trouvez-vous ?

—Mais d'assez bon goût, monseigneur.

— J'en suis charmé, mon cher comte, reprit-il, car je l'ai fait venir de Paris exprès pour vous. »

Il la tenait toujours, et moi j'avançais une de mes mains pour accepter ce cadeau, qui remplaçait pour moi toute une fortune. L'évêque fit un mouvement comme s'il allait me remettre la tabatière; mais se ravisant aussitôt, il ajouta (et, par exemple, je ne m'attendais guère à celle-là) ;

—Eh bien ! mon cher parent, je suis, je vous assure, enchanté qu'on se soit rencontré avec votre goût; et comme nous demeurons porte à porte et que nous nous voyons à toute heure, elle sera pour nous deux ; mais si par hasard je mourais avant vous, j'aurais soin, par mon testament, qu'elle soit à vous tout seul. N'êtes-vous pas content de mon arrangement ?

Je ne pus contenir un éclat de rire, que le bon évêque eut l'air de ne pas comprendre, et il sortit en me disant : « Certainement vous êtes trop dans mes intérêts pour m'en vouloir du petit testament que j'ai bien été obligé de faire à Mme de C......, ma gouvernante, pour qu'elle prît soin de ma viellesse.

Il donna, peu de temps après, en ma présence, le pendant de cette innocente gasconnade à une pauvre enfant à laquelle il promettait tous les jours une jolie surprise pour son prochain premier de l'an. Le premier de l'an arrivé, la petite fille s'en vint chez moi toute guillerette, attendant l'heure où l'évêque avait coutume de me visiter. Dès qu'il entra, elle alla vers lui, faisant ses petites mines et souhaitant de son mieux de longs et beaux jours à Monseigneur. Mais Monseigneur, fort reconnaisant de ces prévenances, frappa deux ou trois petits coups du bout de ses doigs sur la joue de l'enfant, et lui posant ensuite sur les lèvres le précieux chaton de sa bague épiscopale, il lui dit:

« Tu vois, ma belle enfant, que j'ai tenu ma promesse ; si tu es bien sage jusqu'au premier de l'an prochain, tu peux être sûre à présent que je te donnerai à baiser ma croix. »

La petite fille fit une moue, et, tournant ses yeux déconcertés vers moi, elle marmota entre ses dents :

« Oh ! le vilain Monseigneur, qui promet de beaux cadeaux aux petites filles, et qui ne leur donne pas de bonbons ! »

Au mariage d'une de mes nièces, en l'honneur de laquelle il avait officié, il donna un dîner, et fit la surprise à tous les convives, y compris la mariée, sa parente, de mettre sous chacune de leurs serviettes une bourse..... vide, valant à peu près deux francs cinquante centimes. Nous avions fini par croire que, dans toutes ses actions de ce genre, il entrait moins de lésinerie que de malice. Il mourut l'année 1828, des suites de l'opération de la cataracte, opération toujours fort dangereuse à un tel âge ; et, malgré ses singuliers cadeaux et son testament, qui me déshérita de tout, excepté de la tabatière, que je possède au-

jourd'hui sans partage, j'ai regretté en lui une compagnie souvent agréable et toujours spirituelle.

J'ai véritablement besoin de me distraire par ces récits, pour échapper à la pensée de l'époque de sang dans laquelle j'étais tout à l'heure sur le point d'entrer. Qu'on ne s'attende pas à me voir tourmenter mon imagination du souvenir des cent mille détails d'une catastrophe qui dura près de dix longues années. Je ne voudrais pas rentrer, même par la pensée, s'il était possible qu'elle n'ait laissé aucune trace dans mon ame, à travers toutes les sinuosités de cette nuit qu'éclairaient seulement les lueurs blafardes de la torche du geôlier, et les rougeâtres teintes du couperet du bourreau. Mes débiles facultés succomberaient sous ces affreux détails, qui firent blanchir mes cheveux avant le temps. Depuis le 14 juillet 1789, jour où le trône fut enterré sous les décombres d'une malheureuse prison d'état, dont la chute, si on eût eu le courage de la résistance comme on eut celui de la résignation, n'aurait pas même dû lui faire perdre un pouce de sa base, je compris toute l'étendue de la révolution qui s'opérait, sans qu'on osât lui opposer un véritable frein. Je retournai à Lyon quelque temps après, Lyon, qui devait, peu d'années plus tard, rejeter si courageusement de son sein les ennemis du bien public, se laissait pour l'instant dominer par une fraction de ses habitans, au milieu desquels se trouvait le célèbre Roland de la Platière; sa femme plus célèbre encore, qu'il avait été chercher à Paris, s'était fait connaître ainsi que lui dans l'origine par un écrit satirique dans lequel les habitants de Villefranche, en Beaujolais, étaient indiqués, hommes et femmes, par des signes de musique et des noms d'instrumens, qui suffirent pour les faire reconnaître. On me montra un jour Roland qui n'était encore tenu que pour un sourd agitateur, au moment où, déguisé en ouvrier, il se désignait lui-même et sans se faire connaître aux suffrages de la populace, pour qu'elle le poussât à la mairie de Lyon. Je ne me suis jamais rencontré avec Mme Roland; mais j'ai ouï dire par quelqu'un qui avait pu apprécier les qualités de son esprit et ses manières, qu'elle n'avait que peu d'usage de la bonne compagnie, et qu'elle portait le ridicule jusqu'à s'imaginer que le style simple dont on se sert dans la conversation, était au-dessous d'elle. Aussi affectait-elle de parler comme on écrit·

A mon retour, il n'y avait plus de: «Vivent messieurs les comtes de Lyon! » les cris: «Au Rhône! au Rhône! » nous accompagnaient depuis l'église jusqu'à notre demeure. Un de mes collègues et moi nous fûmes, un soir, accostés par une bande furieuse, et nous ne dûmes notre salut qu'à la vigueur de mon poignet, qui assena à ces forcenés quelques vigoureux coups et nous fit faire place. Une autre fois, revenant de ma campagne, je fus attaqué à moitié route par de pareils bandits; j'essayai, selon mon habitude, de leur faire entendre quelques paroles de paix; mais voyant que mes prières et mes avis ne produisaient aucun effet, j'épouvantai mes assassins avec un léger pistolet de poche qui n'atteignit personne, mais qui me permit de lancer ma voiture et de leur échapper. Bientôt notre chapitre noble étant d'ailleurs dissous de fait, je crus que je serais plus en sûreté dans Paris; j'y revins et je ne le quittai pas de 90 à 98, m'enfermant dans la plus complète obscurité, pour ne pas assister aux spectacles hideux qui se promenaient à chaque heure du jour et de la nuit par les rues, m'efforçant de ne pas laisser pénétrer jusqu'à moi les hourras des victimaires et les soupirs des victimes.

Au mois de juillet 90 toutefois, la veille de l'anniversaire de la prise de la Bastille et de la fédération, comme il y avait encore dans Paris une demi-sécurité pour les gens paisibles, j'allai, par un mouvement de curiosité, chez l'abbé Louis, qui, m'avait-on dit, devait être l'un des principaux officians de cette grande dérision religieuse donnée à la face du ciel. Je trouvai mon ancien camarade de Saint-Sulpice dans les apprêts de son costume de diacre. Comme je me permettais d'être un peu étonné de son rôle:

—En fin de compte, me dit il, il n'y avait pas à choisir pour Talleyrand ni pour moi, il fallait ou dire la messe ou aller piocher la terre au Champ-de-Mars, comme ce pauvre Pampelone qui est venu me voir ce matin tout couvert de sueur, et me demander s'il n'y aurait pas encore une petite place cléricale, ne fût-ce que sur la dernière marche de l'autel, qui pût le dispenser de traîner davantage la brouette....—Et toi, continua-t-il aussitôt, en souriant, est-ce que tu ne t'es pas un peu corrigé? Est-ce que l'enthousiasme ne te gagne pas? Est-ce que tu ne seras pas des nôtres demain?

— Moi, lui répliquai-je avec une indignation mal dissimulée, je me voilerai la face par pudeur pour moi-même, par respect pour la royauté qu'on avilit, et pour la religion qu'on profane.

—Voilà toujours comme tu es, toi, me repartit Louis, tu n'es dévot que quand il y a du danger à l'être. Au reste, songes-y bien, si tu te voiles la face demain, tu ne risqueras rien de te la voiler long-temps, c'est moi qui t'en donne avis.

Je me la tins voilée en effet, et, à deux années de cette époque, je passai ma triste existence, tantôt enfermé dans un triste caveau, tantôt enfoui sous les décombres d'un grenier qui m'était accordé par le courage et la commisération de quelques nobles ames, jusqu'au jour où, malgré toutes les précautions, malgré tous les déguisemens, je tombai enfin entre les mains du victimaire public; on m'avait déjà porté sur la fatale liste, lorsque le 9 thermidor et la protection alors précieuse de mon ancien camarade Pampelone, qui, ainsi que Talleyrand, Louis, et tant d'autres, avait jeté sa soutane aux orties, vinrent m'arracher à la mort. Voilà tout ce que je veux rappeler de ce cauchemar hors duquel je cherchais toujours, mais trop souvent en vain, à me créer un exil, au sein de Paris même, cauchemar à jamais épouvantable, qui, pour moi comme pour la France, ne cessa bien réellement qu'à dater du jour où les grenadiers de Murat prièrent si comiquement les courageux cinq-cents de passer de leurs *chaises curules par les fenêtres* de l'orangerie de Saint-Cloud, sans se blesser.

IV.

Voyage en Poitou. — Une amie. — Retour et promenades dans Paris. — Talleyrand pauvre et à pied. — Talleyrand ministre.— Les salons du directoire. — Mme de Staël et Montesquiou. — Mme Lyndsay. — Benjamin Constant.— Cazalès. — Cambacérès. — Le citoyen Bouilly et le citoyen Durand. — L'empire; on m'offre un évêché. — Pampelone.—Mon ami D'A... — Le chancelier Lacépède. — Retour des Bourbons. — Encore un évêché et M. de Talleyrand. — M. de Pradt.—Le baron Louis ministre. — Versailles sous la restauration.

Du jour où le directoire avait rendu un peu de sécurité aux existences, je m'étais déjà permis de reprendre insensiblement

quelques-unes de mes anciennes habitudes. Comme, durant ma première et volontaire captivité, je m'étais donné pour mort, afin de me soustraire à toutes recherches, je fus curieux de voir ce que mes minces propriétés du Poitou, les seuls biens qui me retassent en espérance après la tourmente, étaient devenus. Je n'avais pas ouï dire que la commune m'eût surpris cet héritage paternel. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque, arrivé à quelques portées de fusil de mon pauvre château, j'appris qu'après la mort de ma sœur mes jeunes héritiers collatéraux s'était laissé leurrer par un patriote de 93 (devenu procureur du roi par ordonnance de Louis XVIII), qui, d'abord leur intendant, s'était fait nommer leur tuteur, et qu'ils lui avaient livré à vil prix d'assignats leurs propriétés et les miennes. Je revins à Paris tout aussi pauvre au moins que j'étais parti, et je fus trop heureux d'y être recueilli par une dame dont les précieux services m'avaient déjà sauvé des bourreaux. Elle était veuve d'un haut employé des finances sous l'ancienne organisation, et avait toutes les manières et le charme de la meilleure compagnie. Agée, lorsque je la connus, de plus de soixante années, elle avait conservé la vivacité d'esprit, l'aimable gaieté de conversation qui distrait et console, et cet heureux caractère ne se démentit pas, même quand elle eut perdu la vue quelque temps avant de mourir. Elle avait auprès d'elle une de ses filles, femme plus remarquable par l'excellence de son cœur, la noblesse de ses pensées, son ton exquis et son esprit prodigieux, que par une beauté à laquelle du reste elle n'était déjà plus guère en âge de tenir. Ces deux existences consolantes se sont liées à la mienne durant plus de vingt-cinq ans; elles ont embelli les jours qui me restaient à vivre, de toutes les douces heures que procure une société sans cesse renouvelée par un esprit toujours varié et par un échange mutuel de procédés. Pourquoi la capricieuse mort a-t-elle laissé en arrière celui qui semblait destiné par les circonstances et le travail des années à s'en aller le premier?

Je repris mes promenades dans Paris; je me hasardai, sous un habit séculier, et avec la badine et les airs de l'époque, dans quelques lieux fréquentés, pour me mettre au courant de la marche nouvelle des affaires politiques. Je pus me convaincre qu'avec un peu d'appui et de décision, il eût été facile alors

aux Bourbons de se rétablir en France, et d'une façon plus durable qu'ils ne le firent en 1814. Tout le monde semblait attendre que quelqu'un voulût bien se charger de remettre sur la voie le char jeté dans l'ornière des révolutions.

Une de mes premières rencontres, et j'avoue que je la cherchais un peu, fut celle de l'ex-évêque d'Autun. M. de Talleyrand, en homme circonspect, et qui entend la vie, avait eu le talent de s'éclipser, au moment où les élémens lui avaient paru trop bouleversés pour qu'on pût tenir à l'aise dessus, et avait resurgi plus adroitement ambitieux que jamais dès que l'horizon s'était éclairci par la chute de Robespierre. Il se promenait assez piteusement aux environs du Luxembourg, la tête penchée et le doigt sur la bouche, dans l'attitude de la réflexion. Son vêtement était au moins modeste, contre son habitude. Je m'approchai de lui; il n'eut pas l'air d'abord de me reconnaître, soit qu'il eût honte que je le rencontrasse dans un si humble état (mais le mien était pire encore), soit qu'il eût peur d'être compromis par mon abord en pleine rue.

Par malice je l'effleurai de si près, et je dirigeai si directement mon regard sur le sien, que force lui fut bien de ne pas continuer son rôle de muet.

— Ah! ah! monsieur le comte, c'est vous! Je vous félicite sincèrement d'être encore au nombre des vivans, me dit-il.

J'avais envie de lui répondre que ce n'était pas de sa faute, mais je me contins, et je m'étonnai seulement, en quelques paroles légèrement ironiques, de m'entendre appeler *monsieur le comte* par lui qui avait si dédaigneusement, en apparence au moins, rejeté ses anciennes qualités et le nom de ses pères.

— Monsieur le comte, reprit-il en insistant plus fortement encore sur cette qualité, je suis comme ces matelots prudens qui se débarrassent pendant la tempête de leur bagage le plus lourd et le plus précieux pour avoir la vie sauve. Mais une fois l'orage calmé, je reprendrai mes biens et mes titres où je les retrouverai.

J'allais lui parler de son titre épiscopal, que du moins il aurait eu peine à retrouver, mais comme je le savais capable de me répondre qu'au besoin les amendes honorables lui vien-

draient en aide, et comme d'ailleurs je craignais qu'en le blessant trop au vif il ne me tournât le dos subitement sans plus mot dire, je préférai lui demander ce qu'il comptait faire pour le moment.

— Et vous, monsieur le comte? interrompit-il soudain, comme s'il se fût imaginé que l'on m'eût chargé de sonder ses intentions.

— Mais moi, lui répliquai-je sans embarras, je vais comme toujours, où me conduit la Providence.

— Je vous en fais mon compliment sincère, me repartit-il sur-le-champ; suivez-la toujours: c'est une bonne femme qui ne va pas vite, mais qui vous mènera loin. Bonjour! bonjour!

Et sans que j'eusse le temps de lui articuler une syllabe de plus, il me quitta et entra clopin clopant dans la cour du Luxembourg, d'après je ne sais quel signe qui lui fut fait d'une fenêtre par je ne sais quelle main.

Deux jours après, on annonçait partout la nomination du citoyen Talleyrand au ministère des relations extérieures, et il paraît qu'il avait grand besoin de cette nouvelle fortune, car depuis son retour d'Amérique, on assure qu'il végétait dans une position voisine de la misère, et ne vivait que des secours de Mme de Staël, sa protectrice d'alors.

Au reste, toujours dans sa prudence, il ne jugea pas à propos de garder de longs jours les importantes fonctions dont venait de le revêtir le directoire, et il eut soin de se faire leste encore, juste à l'heure où le *grain* consulaire apparaissait à l'horizon. A quelqu'un qui lui demandait, après cette apparente sortie des affaires politiques, ce qu'il faisait, il répondit avec le sang-froid qu'on lui connaît:

— Moi, je ne fais rien, j'attends.

Ce mot me semble renfermer, le lui eût-on même prêté, M. de Talleyrand tout entier. M. de Talleyrand est l'homme de la politique expectante: voilà son plus profond secret.

Cette fois, comme à toutes celles qui suivirent, il n'eut pas la peine d'attendre long-temps: car Bonaparte, consul, l'eut bientôt rétabli dans son ministère en attendant que Bonaparte, empereur, lui donnât mieux encore.

Le directoire avait ouvert quelques salons, et la conversation des femmes, sans lesquelles il n'y a ni tact, ni goût, ni

charme, commençait à reprendre dans quelques réunions; rien n'était bizarre, aux yeux d'un homme qui avait vécu dans le grand monde d'autrefois, comme de voir toutes ces descendances de bouchères, de chiffonnières, de cuisinières, se donner des airs de grandes dames, et presque de reines. Du milieu de cette galerie pittoresque, il se détachait cependant quelques physionomies plus heureuses et qui présageaient aux gens de goût de plus aimables et plus distingués passe-temps, bien que ces physionomies appartinssent plutôt à des courtisanes de la régence qu'à des duchesses du beau siècle.

Mme de Staël, momentanément revenue de l'exil que les circonstances lui avaient imposé, tenait salon ouvert à l'intrigue politique et grand bureau d'esprit; on combinait chez elle, et fort à l'aise au coin du feu, des plans de gouvernement, que, dans sa tendresse filiale, elle rapportait toujours aux idées et à la personne de monsieur son père, qui philosophait alors à Coppet. Curieux de voir de près cette femme étonnante, je me fis présenter chez elle par Montesquiou qui reparaissait insensiblement sur l'horizon comme tout le monde. Je l'entendis discuter durant plus d'une heure avec elle, au milieu d'une société qui ne respirait pas de peur de perdre un mot de cette précieuse controverse; je garderai à jamais le souvenir de ce que peuvent les ressources, les demi-mots, les adroites, pensées, les armes légères, quoique profondes, d'un esprit habile et délicat, contre l'abondance des paroles, la cassante éloquence, la vigueur intempérée du génie qui n'entend pas qu'on lui résiste et qu'on surprend néanmoins quelquefois, et qui succombe sous les traits déliés d'une ruse de bon aloi. Jamais Montesquiou ne m'avait paru aussi brillant que dans cette lutte où la philosophie genevoise, par l'organe de Mme de Staël, livrait assaut à la vieille religion française sur le point de renaître.

Il y avait là un jeune homme presque toujours silencieux, mais qui, à en juger par quelques mots lancés rapidement et à propos, aurait été assez disposé à se mesurer avec Montesquiou à armes pareilles. Une longue chevelure de couleur douteuse, et que l'amour seul pouvait trouver blonde, ombrageait son visage pâle et frêle, mais plein de finesse et d'expression. Parler de cette longue chevelure et de Mme de Staël, c'est avoir déjà

nommé Benjamin Constant. Sous le consulat, je le retrouvai dans plusieurs salons, entre autres chez une dame Lyndsay, Anglaise de naissance, femme charmante de grace, d'esprit et de beauté, que M. Constant, ou de Constant, comme il vous plaira, était fort soupçonné de cultiver, au grand dépit de Mme de Staël, dont il aimait beaucoup mieux le talent que le visage et les formes hommasses. Ce que peu de personnes savent, c'est que Benjamin Constant était alors poursuivi par trois intérêts de femme à la fois, et que, dans la générosité de son cœur, il n'était rebelle à aucun des trois : j'ai appelé par leur nom les deux premiers ; une personne qui l'a connu plus longtemps encore que les deux autres, et par des circonstances aussi romanesques que plaisantes, me saura gré de ne pas nommer le troisième.

C'est chez Mme Lyndsay que je renouvelai la connaissance du célèbre Cazalès ; ce n'était plus cet homme dont j'avais naguère entendu aux états-généraux la fulminante éloquence et les brillantes saillies ; Cazalès, devenu horriblement épais et lourd au physique, avait à peine gardé au moral un souvenir de son propre génie ; il semblait continuellement dormir et s'abîmer dans les profondeurs de son embonpoint. Au reste, Cazalès ne s'était jamais véritablement élevé au sublime que quand on l'avait assez rudement aiguillonné pour qu'il s'éveillât en sursaut. Chez Mme Lyndsay encore, je me suis rencontré avec tous ces illustres *pourris* du directoire, imitateurs blafards des plus mauvais jours du règne de Louis XV, qui cachaient bien des taches de sang sous leurs travestissemens empruntés pour moitié aux costumes de la Rome des Vitellius, pour moitié à ceux de la régence.

Après le 9 fructidor, beaucoup d'émigrés que tenait sans doute le mal de la patrie étaient rentrés sous des noms d'emprunt. Voici, au sujet de l'un d'eux, une action qui fait trop d'honneur à un homme de talent, chez qui les années, assure-t-on, n'ont encore fait vieillir ni le cœur ni l'esprit, pour que je ne me fasse pas un plaisir de la redire ici, puisque j'en trouve l'occasion. M. Bouilly, l'homme de lettres, qui, bien qu'avec modération, n'était pas resté totalement étranger à la révolution, venait d'être chargé, à la recommandation de Mme de Staël, de la singulière sous-direction de l'esprit public,

dont le but était, après un tel chaos, de chercher à ramener non pas à des idées de saine morale et à des principes solides et durables, mais seulement à des pensées de réorganisation qui rendissent au moins une forme de gouvernement possible. Une personne indigente, ou à peu près, est recommandée à M. Bouilly, qu'on appelait alors le citoyen Bouilly, comme capable de remplir un emploi, si minime qu'il fût, dans ses bureaux. Sur son invitation, la personne lui est amenée le lendemain; c'était une délicate et intéressante figure qui souriait avec une tristesse mêlée d'un peu de bon sentiment d'elle-même à chaque interrogation de son nouveau protecteur.

— Votre écriture d'abord?

— La voici: elle n'est ni bonne ni mauvaise.

— Votre style? Voyons, pourrez-vous vous occuper un peu de correspondance?

—Mais.... j'essaierai.

— Par exemple, répondez à cette lettre dans laquelle on me demande le moyen de ramener le théâtre à son but, qui est avant tout d'élever l'ame.

— C'est beaucoup exiger pour un début, citoyen, mais cependant je vais essayer.

Le protégé prit une plume et jeta sur du papier quelques phrases. Le protecteur, qui le suivait des yeux, par-dessus l'épaule, l'arrêta à la dixième ou douzième ligne, et lui dit:

— C'est n'est pas une lettre que je vous demande maintenant, c'est un mémoire tout entier sur le sujet; vous êtes entré en fonctions, et je vous ferai l'avance de votre trimestre, si vous le désirez.

— J'accepte avec reconnaissance, citoyen, car nous sommes deux à nourrir, et nous avons eu faim, je ne rougis pas de le dire.

— Mais j'ai oublié de vous demander votre nom? reprit le citoyen Bouilly.

Le protégé eut comme un léger tremblement nerveux, mais se raffermissant au plus vite:

— Je me nomme Durand (je crois du moins que ce fut le nom prononcé).

— Soit, citoyen Durand, mettez-vous à l'œuvre, et comptez-moi de ce jour parmi vos amis.

Le mémoire du citoyen Durand fut bientôt fait ; il l'alla présenter à son chef, qui, tout ébahi, jetait à chaque ligne des : — Oh ! . . . ah ! . . . c'est beau ! c'est admirable !

— A compter de ce moment, citoyen, vous n'occupez plus un emploi inférieur au mien, vous êtes adjoint à mes fonctions, et je vous en ferai certainement obtenir la commission.

Le citoyen Durand s'excusa de son mieux, et dit qu'il voulait bien être adjoint par l'amitié, mais que, peu ambitieux de se montrer au grand jour, il préférait ne pas avoir de commission. M. Bouilly eut la délicatesse de ne pas insister sur l'article de la commission ; mais il tint à l'adjontion par le fait, et je crois même au partage des appointemens.

Le rideau s'étant levé tout-à-fait, et nul motif ne s'opposant plus à ce que tous les acteurs de la société française reparussent sur la scène du monde, chacun dans le naturel et sous le nom qui lui était propre ; par un matin, le citoyen Durand, entrant dans le cabinet de son protecteur, poussa vigoureusement l'un des battans de la porte, comme fait un domestique pour annoncer quelqu'un, et s'écria lui-même en se présentant :

— Le chevalier de Parny qui vient remercier le citoyen Bouilly des services qu'il a rendus au citoyen Durand.

L'empire étant venu rendre au culte catholique ses temples, ses prêtres et ses dignités, et Napoléon cherchant autant que possible à mêler les noms de la noblesse ancienne à ceux de la récente noblesse dont il entourait son trône de fraîche date, il me fut offert (et j'ai toujours eu lieu de penser que c'était à M. de Talleyrand que je dus cette attention) un évêché à mon choix. Mon républicain Pampelone, qui s'était pourvu d'une charge plus lucrative qu'apparente, dans un des ministères impériaux, vint m'annoncer le premier l'honneur qu'on me faisait, sans me vouloir dire positivement à qui j'en étais redevable ; je le chargeai de remercier de ma part celui qui l'envoyait vers moi, et je donnai à entendre que je n'accepterais pas.

— Mais que prétends-tu donc faire ? me demanda Pampelone, tu as tout perdu, tu es pauvre.

— Tu me l'as dit, mon cher ami, je m'en souviens, mon règne est passé ; j'ai l'esprit de le comprendre et de ne plus souhaiter que vivre en repos.

— C'est bien, mais encore faut-il manger !

Alors je m'ouvris à lui et lui exprimai qu'une place bien petite et bien obcure, dans un coin quelconque d'administration, me sourirait plus que tous les évêchés du monde. Il me promit d'essayer à me faire mon trou de la manière que je le désirais; mais il ajouta : — Ne t'y fie pas, Bonaparte voudrait que périssent de faim à l'heure même tous les débris d'anciennes familles qui ont l'air d'avoir honte de lui faire cortége au grand jour.

Je saisis cette parole pour lui demander ce qu'il pensait du nouvel empereur.

— Une monarchie sortie de la bouche d'un canon et qu'un boulet de canon emportera ! me répondit-il, voilà tout! Mais ne compte pas que ce soit au profit de tes Bourbons, crois-moi, on en reviendra toujours à mon affaire.

Cette fois du moins l'oracle de Pampelone a menti, le boulet de canon n'a pas été sans profit pour les Bourbons, et son affaire est encore à revenir. Cependant, pour en finir sur les prédictions de cet homme bizarre, je doit dire qu'en 1814, lorsque je me réjouissais du retour de ceux qu'il avait proscrits par sa pensée, il m'aborda au milieu même du jardin des Tuileries, et me regardant d'un air goguenard, me demanda à son tour ce que je pensais de la durée du trône des Bourbons.

—Mais je trouve la question étrange, lui répondis-je ; est-ce que vous pouvez douter...

— Parbleu ! si je peux douter ! me repartit-il, je ne leur donne seulement pas pour une année de paix intérieure !

Quand Napoléon revint, mon homme me cherchait partout pour me dire :

— Eh bien ! eh bien ! avais-je raison de douter ?

C'était comme une partie et une revanche éternelle: car, au second retour des Bourbons, comme je m'en allais à mon tour triomphant au-devant de Pampelone :

— Bah! bah! ça ne durera pas, c'est moi qui te le dis, me répliqua-t-il sans se déconcerter.

Il ne vit pas l'accomplissement de son dernier oracle, car il mourut en 1817, rêvant jusqu'au bout de républiques futures.

Ce ne fut pas tant à Pampelone qu'à mon excellent ami l'ancien

abbé d'A..... dont j'ai parlé, que je dus le modique emploi dont j'avais un réel besoin. Secrétaire-général de la chancellerie de l'ordre nouvellement créé de la Légion-d'Honneur, il me fit faire la connaissance du grand-chancelier Lacépède, avec lequel je ne tardai pas à m'unir d'amitié, et qui m'appela à des fonctions que sa condescendance ne me rendit ni difficiles, ni pesantes. De cette position que le vénérable M. Lacépède me faisait, ce qui m'était assurément et le plus précieux et le plus doux, c'était de pouvoir jouir souvent de sa société aussi prévenante, aussi noble, qu'elle était fraternelle et brillante de savoir et d'esprit. On a reproché à M. Lacépède une reconnaissance pour Bonaparte, qui allait jusqu'à l'adulation. Mais j'ai été à même de l'apprécier; c'était avec son cœur, avec la sensibilité la plus exquise, que cet homme illustre flattait son souverain. Napoléon était son culte, et les larmes lui venaient aux yeux en prononçant son nom.

— Si vous connaissiez cette ame sublime! me disait-il sans cesse, si vous aviez pu lire comme moi jusqu'au fond de son cœur. Si vous saviez comme il est grand, généreux et bon par nature! je suis sûr que vous viendriez tout à lui.

Et toujours il joignait à ses sincères exclamations un fait véritablement impérial et digne dont il avait été le témoin la veille ou le matin dans le cabinet de travail de son empereur. J'affirme que lorsqu'on sortait d'entendre M. Lacépède parler de Napoléon, il était difficile de ne se pas laisser ébranler. Et puis quels soins, quelles attentions il prenait pour que chaque pauvre légionnaire, chaque soldat blessé qui se rendait dans ses bureaux emportât de son héros une haute et magnifique idée! Jamais je ne l'ai vu promettre, je l'ai toujours vu donner. — Prenez, prenez, disait-il à chacun; c'est l'empereur qui m'a remis cela pour vous; bénissez-le, mes enfans. — Et c'était souvent de sa bourse qu'il donnait. Un soir (c'était la veille de la fête de l'empereur), il réunit tous ses employés dans son cabinet, et mettant une bourse pleine à chacun d'eux dans la main, il leur dit:

— Mes enfans, c'est pour que vous fassiez bénir le nom de l'empereur à tous les pauvres que vous rencontrerez demain. Vous leur direz que c'est de la part de l'empereur, n'y manquez pas.

Ah! si les princes n'avaient que de tels flatteurs! . . . . .

Ma vie s'écoula depuis cette époque sans qu'aucun événement vînt la remuer, jusqu'à la crise rapide qui ramena mes anciens souverains sur leur trône. Je n'eusse pas dû avoir besoin de la prédiction de Pampelone pour penser qu'il y aurait peu de durée pour ce trône qui garda inconsidérément tous les étais pourris des gouvernemens croulés, même ceux de la sanglante terreur. Cependant je me laissais abuser comme tout le monde, la joie était générale. Il m'eût été disgracieux de promener seul un front alarmé au milieu d'une ivresse à laquelle les Bourbons purent bien se laisser prendre eux-mêmes comme à une marque sincère d'attachement et d'amour. Il n'y a rien de tel pour changer, qu'une nation expansive dans ses témoignages de quelque genre qu'ils soient, et chacun sait que s'il n'est pas une nation plus expansive que la française, il n'en est pas non plus de plus inconstante.

— Au retour des Bourbons, on me renouvela, mais cette fois M. de Talleyrand en personne, l'offre d'un évêché, et d'une aumônerie de la couronne.

Tout étonné, pour ne pas dire blessé, d'avoir, sous un roi tel que Louis XVIII, un protecteur aussi étrange que l'était l'ex-évêque d'Autun, je lui exprimai assez nettement que mon intention était de continuer la vie de repos et d'obscurité que j'avais depuis long-temps adoptée. Il insista légèrement au nom du roi et d'un parent que j'avais fort près de la personne de Sa Majesté; mais voyant que j'insistais aussi de mon côté :

— A votre aise! à votre aise, monsieur! me dit-il d'un ton sec, en faisant une pirouette sur son talon et en enfilant la porte d'une pièce voisine.

Depuis ce jour, je n'ai jamais revu M. de Talleyrand, et peut-être ne se souvient-il pas même que nous ayons été camarades de jeunesse, et que j'ai vécu.

Une dame qui l'a beaucoup connu disait de ce plénipotentiaire de toutes les couronnes qui se succèdent en France, qu'il ne cessait jamais de tenir sa partie de whist, et qu'il était toujours en politique comme au tapis vert: pour celui qui donne dans son point et sa couleur. Cette même dame me rapportait de lui que le félicitant de la part qu'il passait pour avoir prise à certains événemens, il avait répondu :

— Madame, je ne fais jamais les événemens, je les reçois.

Je dus à monsieur l'évêque de Malines la suppression de la moitié de mon petit traitement de la Légion-d'Honneur. Louis, son ancien camarade et le mien, en fut indigné ; il en parla à d'A....., et me fit offrir par lui, pour remplacer largement cette perte, tout ce que je désirerais dans son ministère, Le baron Louis était alors ministre des finances. Je l'allai voir ; et, avec un abandon qui pour moi rachète bien des torts.

— Je comprends, *ma bonne maison*, tu me diras qu'il est dur d'avoir pour protecteurs ceux qu'en raison des changemens survenus, on devrait peut-être protéger ; mais n'accepte pas d'un protecteur, accepte d'un ami.

Je n'acceptai que la part qui m'avait été enlevée par mon ancien camarade, et je remerciai de tout mon cœur Son Excellence des autres moyens qu'elle inventa sur l'heure de me faire pour jamais riche et dispensé d'appuis. Le roi lui-même, sans que je l'en sollicitasse, daigna m'inscrire honorablement sur sa cassette. Le gouverneur du château de Versailles, que je connaissais parfaitement, m'offrit un logement à mon choix dans l'un des pavillons de cette demeure abandonnée des princes d'alors, que poursuivaient, à son aspect, de si désolans souvenirs; je ne fus pas sans penser avec regret qu'à mon âge j'allais perdre par cet éloignement, si faible qu'il fût, la plupart de mes vieilles habitudes d'amitié de Paris. Mérinville et quelques autres de mes connaissances intimes m'avaient promis de venir prendre leur retraite au près de moi. Je revis donc Versailles, mais avec combien de changemens, résultat de combien de catastrophes, grand Dieu ! depuis les jours où j'y courais les fêtes, beau page rieur et moqueur, jeune capitaine de dragons, tout occupé de ses plaisirs. Ah ! comme il me parut désert ce château que j'avais vu si resplendissant et agité ! et que d'attristantes pensées vinrent tout d'abord assaillir mon esprit ! Je visitai le parc qui devenait en quelque sorte mon jardin, et les bosquets où jadis j'avais pris part à de si charmans carrousels de danses et de fleurs, que présidait avec tant de noblesse et de grace l'infortunée Marie-Antoinette. Je remarquai la récente imitation du jardin de Louis XVIII à Hartwell que l'on avait placée à quelques pas du château, comme une image de l'exil auprès d'une image plus douloureuse encore. Enfin je

m'appris à vaincre ces émotions qui pouvaient m'être dangereuses, et j'entrai dans la vie paisible que j'étais venu chercher à Versailles. Le château était, pour ainsi dire, la *Sainte-Périne* de la vieille noblesse d'ancien régime, quoiqu'il se fût bien faufilé, parmi les quinze cents personnes qui en peuplaient les pavillons et les longues ailes, quelques noms incertains et plagiaires. On y avait ordinairement logement pour soi, sa gouvernante et son chien, avec supplément de perroquets ou autres volatiles. Les gouvernantes y essayaient parfois, malgré leur origine de soubrette, des airs assez grotesques de marquises ruinées. Les sociétés s'y partageaient en raison du voisinage, des habitudes et des souvenirs. Pour moi, je bornai mon cercle à un petit nombre de personnes qui voulurent bien venir me visiter. Parmi ces dernières, je reconnus sous des cheveux blancs (devinez qui?....) mon petit coquin de Blangy, l'ancien acolyte malin de la comtesse de Tessé, devenu, par je ne sais quel enchaînement de circonstances, aumônier aux gardes-du-corps du roi. Je fis la connaissance d'un abbé de Rochemure, vieillard qui n'existe plus et qui était monté, comme M. de Talleyrand, sur un talon de quelques pouces; c'était un excellent et infatigable conteur, dont les seules causeries, faites sous le manteau de la cheminée, composeraient tout un gros volume d'anecdotes piquantes sur l'ancienne cour. Mérinville me présenta, autant comme un de ses protégés que comme un de ses amis, un autre abbé qui, ayant été nommé évêque pendant les cent jours et n'ayant pas été reconnu pour tel au retour des Bourbons, avait pris l'habitude singulière de ne se vêtir que de violet, comme pour protester sans doute contre sa déchéance. Le violet était décidément devenu sa marotte; peut-être trouvera-t-on que l'abbé, qui, du reste n'avait jamais reçu ses bulles, ne faisait pas grande preuve ainsi d'humilité chrétienne. C'était M. Baillon, que nous avons vu depuis 1830 évêque de Dijon, puis archevêque d'Aix.

Le silence du château fut un jour interrompu par un bruit de fêtes qui semblait être l'écho d'un tout autre temps. Le voyage du roi de Naples en France se reflétait entre les colonnes de marbre et d'or, sous des voûtes de riches peintures, dans les mille glaces de la magique galerie de Versailles. Je

n'assistai que du plus loin qui me fut possible à ces splendeurs, ressuscitées pour retomber dès le lendemain au néant. Cependant je ne pus si bien fermer mes oreilles que je n'entendisse parler de la gaieté, de l'abandon que le jeune duc de Chartres mettait à animer ces fêtes pour se mériter un regard, un sourire, un remerciement de sa royale cousine, Mme la duchesse de Berry. On n'oublia pas non plus de me rapporter l'aventure du chapeau de Charles X, relevé avec empressement par M. le duc d'Orléans, ce qui avait déjà eu lieu précédemment à Saint-Germain-l'Auxerrois. Jugez un peu ce qu'en dut penser un cerveau de vieillard comme le mien, qui, cela va sans dire, croit aux présages.

Un autre jour encore, à peu de temps de là, le silence du château fut de nouveau interrompu. C'était bien aussi un écho du Versailles d'autrefois, mais du Versailles traqué, hué, déchiré, ensanglanté par le flot populaire ; je crus que je rêvais. C'était encore un roi qui fuyait, des masses confuses qui se soulevaient. De ma fenêtre je pus voir encore une fois, avant de descendre au tombeau, à plus de quatre-vingts ans d'âge et à quarante années de distance, l'écusson royal tordu, mis en morceaux. Un moment je pus craindre que du haut de ces balcons dorés et blasonnés, d'où l'on avait jadis précipité les gardes-du-corps de Louis XVI, et où la figure de Marie-Antoinette s'était montrée si calme, si belle et si magnanime, on ne vînt jeter à leur tour tous les tristes débris de la vieille monarchie que l'on supposait encore vivans dans ce château, véritable et silencieux sépulcre. Mais le flot se contenta de se ruer sur les grilles, et il passa. Trois mois après, une royauté nouvelle nous invita à chercher un autre domicile dans le plus bref délai, sous prétexte que nous conspirions contre l'ordre de choses. Nous fûmes un peu plus lents qu'on n'aurait souhaité; mais il ne faut pas s'en étonner : il ne sortit du château de Versailles que des aveugles et des boiteux.

Le comte de T....

LE CROUP.

I.

Rien au monde n'est comparable aux boulevarts de Paris. En arrivant de ma province, je fus frappé de la beauté de cette promenade que les étrangers eux-mêmes, dans leur opinion partiale, ne trouvent pas au-dessous de notre admiration. Une fois entré sous sa nef de verdure, je ne me lassais ni de marcher ni de m'arrêter. Je n'avais jamais vu taut de magnifiques maisons, supportées par les arches de cuivre ou de marbre de tant de splendides magasins ; tant de figures empressées, tant de voitures rayonnant à mes côtés, courant devant moi, derrière moi, au loin. Je n'osais regarder ni au ciel, ni à terre. Pour mon étonnement, la perception exacte de la résistance et de l'espace avait disparu. Un tourbillon vivant m'enveloppait. J'étais ébloui, transporté, j'avais des vertiges, j'avais peur comme une jeune fille qui, pour la première fois de sa vie, est introduite dans un bal, chaud de lumière, de bruit, de paroles, plein de gens inconnus. Sans qu'on me remarquât, j'étais tout à la fois gauche et ému. C'est ordinairement dans ces momens de poésie que les voleurs, gens très peu lyriques, vous

devalisent sans vous faire éprouver la moindre douleur. Pour mon compte, ils m'auraient enlevé mon habit, que long-temps après j'aurais encore cherché mon mouchoir. Dans mon naïf embarras, au milieu d'un monde si divers, il me souvient d'avoir fait des excuses à un cocher de fiacre qui m'avait donné mon baptême de boue, et qui me l'avait administré à la manière de saint Jean, — de la tête aux pieds. On m'avait dit que les Parisiens étaient fort polis, je ne voulais pas être en reste de civilité avec eux. Vous décrire consciencieusement les détails et les nuances de mon adoration pour les merveilles des boulevarts, afin de vous engager à aller vous assurer, par vous-mêmes, si cette adoration était légitime, cela me serait impossible. Quand on n'aime plus, on ne se souvient plus. Peut-être je passe fort indifférent, et la tête basse aujourd'hui, à côté de ces pagodes de mon enthousiasme. J'imagine aussi qu'un peu de fierté soutient cette indifférence qui n'est pas sans affectation. Franchement, je crains d'avoir à rougir pour des heures entières écoulées devant des marchands de briquets phosphoriques, le cœur plein de mépris pour les boutiques de ma patrie. Je ne saurais vous dire davantage le chemin dont je fatiguais mes jambes chaque jour, dès que le soleil se levait sur Paris, ou dès qu'il était censé se lever, jusqu'au moment où il disparaissait derrière un horizon de tuiles. Les omnibus n'existaient pas encore.

Quand je fus un peu rassasié, je ne réalisai plus que deux ou trois fois par jour le trajet de la Bastille à la Madelaine et de la Madelaine à la Bastille; et, complètement quitte envers ma soif de connaître, je finis par borner ma promenade à une excursion quotidienne jusqu'au boulevart des Italiens, que je ne connaissais pas encore par son nom, mais que je préférais déjà, comme je le préfère encore aujourd'hui, tant aux boulevarts dont il est précédé, qu'à ceux dont il est suivi. Les premiers sont trop bruyans, les derniers trop tristes. On ne se promène pas sur les boulevarts Poissonnière et Montmartre, à moins qu'on ne soit marchand ou voleur de chaînes de sûreté; on ne s'assied guère sur les boulevarts des Capucines ou de la Madelaine, si l'on n'a pas la goutte. Agité sans tumulte, silencieux sans ennui, ombragé par des arbres où se rassemblent des moineaux de bonne maison, dressés à gazouiller le cours de la rente dont Tortoni leur siffle chaque

matin le langage ; courant entre deux haies d'hôtels d'où sortent à pas lents, empanachés, vernis, glacés et armoriés, des équipages de toutes les nations ; à droite et à gauche éclairé jusqu'aux deux tiers de la nuit par des cafés transparens comme des lanternes du Japon ; paisible le jour, tel qu'un grand seigneur qui repose ; voisin de l'Opéra, voisin des Tuileries, voisin du Palais-Royal, voisin de toute ce qui est beau, le boulevart des Italiens m'attirait chaque après-midi sur un de ces siéges grossiers, avec le bénéfice desquels les acquéreurs de la location s'achètent des fauteuils chez Lesage.

Les premiers jours de cette station, je ne remarquai pas ce qui éveilla plus tard mon attention, et fut par la suite, quand j'amassai mes souvenirs, comme la première mise de fonds des accidens traditionnels dont mon existence parisienne se compose. Je finis par m'apercevoir que toutes les après-midi, avec une rigoureuse ponctualité, passait devant moi, au front des boulevarts, un landau, lentement traîné par deux chevaux de la plus élégante forme. Ils étaient de couleur égale, d'un beau roux de daim, et d'un pas semblable. Aux armes de famille peintes sur les panneaux, je jugeai que l'équipage appartenait à un lord d'Irlande, issu des anciens rois de cette contrée. L'intérieur du landau était en velours blanc, semé par losanges de flocons de soie bleue, rembourré avec la plus exquise délicatesse. On eût dit un manteau de pair d'Angleterre déployé. Jamais fée d'Irlande, et c'est leur patrie, n'eut de char plus moelleux, pour traverser les airs. Deux laquais en livrée blanche étaient montés derrière, et tenaient chacun une canne, signe particulier, exclusivement distinctif, permis seulement à la haute domesticité des lords. Ils suivaient avec une respectueuse attention les mouvemens de la petite fille assise dans le fond, en face d'un homme pensif, qui tenait, appuyé sur le genou, un livre fermé, et d'une gouvernante dont les yeux ne se détachaient pas de ceux de l'enfant. L'homme portait le costume entièrement noir des chapelains d'Irlande.

Cette enfant était blonde; dans l'une de ses mains potelées elle tenait un bouquet de roses du Bengale, fleurs tendres et fines comme sa peau. Sous la chevelure bouclée et soyeuse de la petite miss, deux yeux d'un bleu transparent et profond réfléchissaient le ciel, une noble race, une origine céleste. Les

anges seuls et les enfans anglais ont de ces yeux-là ; c'est beau et rêveur comme un lac. Naïve, sa bouche à peine indiquée, n'était qu'un trait de pinceau. Une vapeur d'innocence enveloppait les formes de son visage. Quand ses doigts touchaient à leur charmant embonpoint, la trace y restait. Son sourire était fin, blond et frais. Mais ce qui répandait sur tout son être une tristesse que n'adoucissaient pas les graces infinies de son enfance, c'était son vêtement blanc.

Un petit charmant bonnet de satin blanc, garni de glands en soie blanche, couronnait sa ronde et mignonne tête, qui s'épanouissait sous cette coiffure comme la fleur mousseuse du cotonnier quand elle est éclose. De ses épaules à ses pieds tombait, avec une négligence adorable, une tunique de cachemire couleur de lait, retenue par une ceinture du même tissu. On eût cru voir une nonne de Lesueur appartenant à quelque couvent enfantin dont la mère abbesse était sans doute une poupée de haute taille. Elle était presque grave, sous ce costume, auquel manquait de respect son petit nez au vent, rose et un peu altier. Elle se tenait bien assise, et elle n'avait aucun regard d'envie pour les bruyantes demoiselles de son âge, courant à ses côtés sur la chaussée des boulevarts avec des cerceaux, des volans, des balles et des ballons, se rendant, en compagnie de leurs frères et des camarades de leurs frères, munis de cordes, aux joyeux pélerinage des Tuileries. Leur santé turbulente, leur liberté de courir, d'aller du marchand de volans à la marchande de gâteaux, ne faisait aucune impression sur elle. A peine souriait-elle à la bonne vieille édentée qui lui disait, en appuyant une main sèche sur le bord du landeau : — Dieu vous accorde de longs jours, mon enfant, et vous rende aussi heureuse que belle. Elle ne recevait jamais ce vœu sans ouvrir et fermer ironiquement la bourse de satin blanc brodée à ses armes. Son aumône était comme un don qui n'attend aucun retour. Cette indifférence pour les souhaits dont on payait sa bienfaisance, semblait affecter d'une manière douloureuse la gouvernante et le jeune chapelain. Ils échangeaient un regard mélancolique.

Ordinairement, la promenade avait lieu le soir quand l'élite de nos élégans se rend au café de Paris pour abréger, en dînant, les heures qui séparent la clôture de la Bourse de l'ouver-

ture de l'Opéra. Dès que la voiture blanche se montrait derrière les glaces du somptueux restaurant, les jeunes gens et les dames se levaient pour la voir et envoyer des baisers à la céleste miss. J'ai vu des Anglaises quitter la table, courir vers le landau, arrêté le long des arbres, et adresser des paroles affectueuses, en langue nationale, à l'enfant qui leur tendait ses petites mains. Les compatriotes de la gracieuse miss retournaient toujours à leur place les yeux gros de larmes. La voiture passait.

— Qu'a donc cette enfant, pour attirer tant de pitié? me demandai-je sans oser questionner personne. Comment l'aurais-je osé, étranger, inconnu à tout le monde, et au fond redoutant d'apprendre le malheur qui avait frappé cette petite fille, en apparence si aimée de Dieu et de la fortune? Pendant deux mois, je me contentai de la suivre d'un regard de sollicitude et de l'entourer de mes vœux, quoique je ne devinasse pas quels vœux raisonnables il m'était permis de former pour elle, surtout quand je voyais à deux pas d'autres enfans de son âge, salissant leurs jolis doigts de huit ans pour lustrer les bottes d'un cocher; ou d'autres, plus malheureux encore, traçant un chemin dans la boue à d'honnêtes gens qui leur lançaient au visage, pour paiement, la boue qu'ils avaient écartée.

Un jour, par une distraction du cocher, le landau blanc se trouva sur le point d'être pris entre deux diligences; il allait être rudement secoué, sinon renversé par terre. Au moment où, perdant le sang-froid nécessaire et abandonnant les guides, le cocher du landau se levait sur son siége, je m'élançai au-devant des chevaux, et les ramenai sans effort au bord de la contre-allée. Les diligences passèrent; aucun accident ne s'en était suivi. Je n'eus que la main droite foulée et le collet de mon habit sali par l'écume des chevaux. Comme je me retirais, l'enfant m'appela, et se jeta dans les bras de son chapelain, qui me la tendit. Elle me dit en m'offrant son bouquet de roses du Bengale: — Merci, monsieur, merci.

Je l'embrassai.

Encouragé par la figure honnête du docteur, je lui demandai, sans réfléchir sur ce qu'avait peut-être d'insdiscret ma question: — Docteur, qu'a donc cette charmante enfant?

— Ce que j'ai? me répondit l'enfant elle-même en posant sa

main sur ma tête et en me regardant avec un sourire qui n'était pas de ce monde, et dont le souvenir restera éternellement dans mon cœur. — Ce que j'ai ! — Je mourrai dans un an.

Au même instant, le chapelain et la gouvernante poussèrent un cri, les deux laquais exhalèrent un gémissement profond, et le landau tourna pour descendre les boulevarts.

Il partit. J'entendis ces mots : — Katty ! Katty ! pourquoi cela ?

Je me laissai tomber sur une chaise du café de Paris, n'osant plus même tourner la tête du côté où j'avais vu disparaître le landau, ces figures pâles, cette enfant enveloppée d'un blanc cachemire, et qui m'avait annoncé si solennellement sa mort prochaine, sa mort dans un an !

La nuit me chassa, et j'avoue que de toute la soirée je n'eus ni pitié ni aumône pour ces montagnards d'enfans qui, la veille, m'assaillaient avec avantage au nom de leurs mères malades et de leurs pères perdus dans les glaciers de Chamouny.

— Rien ! rien ! pour vous. Vous ne mourrez pas dans un an ! Laissez-moi.

J'avais tort. Mais je ne raisonnais pas, je souffrais.

II.

Depuis dix jours j'avais cessé de me rendre au boulevart des Italiens. Ma promenade avait changé de but. Vous en devinez la raison.

Un matin on m'annonce la visite d'un étranger. On me dit son nom : le révérend William Anderson. Il entre ; c'était le chapelain de la petite Irlandaise.

— Asseyez-vous, monsieur Anderson.

— Vous excuserez ma visite ; je viens vous remercier plus cordialement que la circonstance ne permettait de le faire l'autre jour sur les boulevarts, quand votre promptitude nous eut préservés d'un choc qui pouvait avoir des suites fâcheuses. La jeune lady et sa maison joignent leurs remerciemens aux miens.

— Faible service, monsieur ; devoir du premier passant.

Après l'échange ordinaire des politesses usitées en pareil cas, la conversation entre M. Anderson et moi s'arrêta; je pressentis le moment où le docteur allait se lever pour me quitter. J'aurais craint d'embarrasser sa visite, dont la tâche était remplie, une fois ses remerciemens reçus, en cherchant à renouer la conversation à d'autres sujets.

Il me tendit la main.

Je crus qu'il me disait adieu à la libre manière de son pays; je lui tendis la mienne.

— Cette enfant vous intéresse beaucoup, me dit-il; et qui ne l'aimerait pas? Il lui est échappé l'autre jour, à l'instant où nous vous quittions, une phrase bien cruelle! bien cruelle pour nous, monsieur, quoi qu'elle l'ait assez souvent sur les lèvres depuis un an.

— Depuis un an! monsieur; elle est bien jeune pourtant, lady Katty. — Vous savez donc son nom?

— Je l'ai retenu au passage, de vous-même, je crois.

— Maintenant je me souviens. Lady Katty a sept ans, et je pourrais vous dire combien d'heures et combien de minutes. Pauvre enfant! ajouta M. Anderson.

Je n'interrompis pas son silence.

Il soupira, et reprit:

— On doit sa pensée à ses amis; je vous dirai.....

— Je n'exige que votre amitié.

— Le chapelain poursuivit:

La famille de lady Katty descend des anciens rois d'Irlande, cette île généreuse et fière, soumise, jamais asclave; pardonnez, monsieur, mais je suis né en Irlande. En perdant sa souveraineté de fait, cette famille en soutint l'éclat sous le titre moins fastueux, mais aussi pur, de lord Brady, nom qu'elle porte aujourd'hui. Rassurez-vous, je n'ai pas à vous dérouler des événemens de famille bien extraordinaires. Fils aîné de la branche principale des Brady, le père de lady Katty, lequel n'était, il y a seize ans, quand il en avait vingt, qu'un jeune homme destiné à prendre place, par son catholicisme ardent, parmi les défenseurs de notre émancipation sans cesse ajournée, se rendit au désir de sa famille en épousant miss Hanna O'Briant, issue également d'une des plus hautes maisons d'Irlande. Miss Hanna était d'une beauté remarquable et d'un carac-

tère bienveillant; mais, purement fondée sur des raisons de convenances, son union avec lord Brady revêtit aux yeux des étrangers un aspect de réserve qui passa pour de la froideur, pour incomptabilité de goûts. Pénétrés eux-mêmes du danger toujours croissant d'une situation ouverte à tous les traits des interprétations, les nouveaux mariés se retirèrent du monde pour aller vivre dans un de leurs châteaux au bord de la mer. Des courses à cheval sur les grèves, des parties de chasse avec ses vassaux, des entretiens graves avec le pasteur de l'endroit sur l'état malheureux de la population irlandaise: tels devinrent les travaux et les délassemens d'esprit de lord Brady au fond de ses terres.

Un événement vint colorer cette vie heureuse, mais un peu monotone. Une fille naquit au lord, qui tout à coup trouva dans sa position de père des motifs inespérés pour s'attacher plus étroitement à sa femme, — à celle qui lui méritait ce beau titre. Ce n'est pas que jusque-là il ne l'eût aimée dans toute l'étendue de ses devoirs, mais son affection avait été plutôt la tâche acquittée d'une obligation, que le dévouement naturel d'une sympathie. A la naissance de sa fille, sa circonspection disparut; la tendresse remplaça les égards; elle anima ses moindres soins; sa femme que dans sa délicatesse, même au milieu de sa retenue d'autrefois, il regardait comme sa supérieure, descendit, si cela s'apelle descendre, au beau rôle de sa compagne, de son amie, de sa plus intime confidente. Une enfant avait amené cette égalité aimante. Ce que le roi d'Angleterre, qui crée des ducs et des duchés, des barons et des baronnies, n'aurait pu faire, une petite fille l'avait obtenu. Son berceau fut le foyer où se concentrèrent les rayonnantes sollicitudes de deux maisons. Penchés sur le visage de leur fille, lord Brady et sa femme se sentirent sans doute entraînés, attirés l'un vers l'autre par cette ressemblance où le père met sa force et la mère sa grâce, afin qu'ils s'aiment tous deux dans leur image aimée. Nelly fut le Messie du château où elle descendit comme la colombe de l'arche avec la verte branche d'olivier. Quand on est deux à sourire au premier sourire d'un enfant; quand on est deux pour attendre son réveil; quand on est deux à s'alarmer de ses cris, on est bientôt heureux de la même joie, triste des mêmes peines. Il n'est pas jusqu'à l'antique château qui ne se

ressentit de cette diversion. Son caractère grave, comme celui de son maître, s'épanouit. Une héritière était née à ces vieilles, tourelles à ces lierres barbus qui enveloppaient les tourelles comme quatre troncs d'arbres morts, à ces vitraux derrière lesquels depuis bien long-temps n'avait couru une lampe de fête. Tout était joie et empressement à cause de cette naissance.

Le soir, quand le soleil embrasait les rameaux de la forêt pour aller faire son lit dans les feuilles ; quand il teignait de pourpre les belles eaux des lacs, la cornemuse des paysans jouait à la porte du château et filait un doux sommeil à l'enfant.

Plus tard, quand Nelly fut plus grande, sa mère la prenait dans ses bras, et lui enseignait à bénir de ses petites mains les paysans rassemblés sous le balcon ; et les paysans ployaient le genou et baissaient la tête devant cette protectrice ingénue. Car rien n'est respecté et ne fait chérir la puissance comme le droit mis sous la protection de la faiblesse.

Quoi au monde aurait égalé la félicité dont jouissaient lord Brady et sa femme, si ce n'est une félicité semblable ? Deux ans après la naissance de Nelly, ils eurent une seconde fille, si belle et si blanche que, non-seulement elle était le portrait de son aînée, mais qu'elle servit de modèle à une troisième sœur qui naquit à deux ans de là. Le rosier eut ses trois boutons. Mêmes formes, même éclat, même richesse de santé, mêmes yeux bleus au même reflet vierge et sauvage, chez les trois sœurs Nelly, Glorvina et Katty. Nées loin de la société qui polit, mais qui émousse, quelque chose d'indompté, comme chez les faons, dardait de leurs fauves regards quand un étranger les surprenait au milieu de leurs jeux. Elles bondissaient jusqu'auprès de leur mère, toutes trois sérieuses, boudant sous leurs chevelures blondes, effarées, commé si l'on eût cherché à les attaquer.

Lord Brady se dévoua tout entier au soin de ses trois filles ; il se consacra à leur éducation, précieux devoir qui constitue une seconde paternité moins arbitraire que la première. D'Oxford, de Cambridge, étaient attendus au château les meilleurs maîtres de la science, les esprits distingués et patiens qui l'expriment sur les lèvres des enfans comme un lait savoureux. Les livres, les dessins, les belles harpes, les pianos d'ébène, étaient

commandés. Ici la chapelle où l'on s'agenouillerait le matin devant le grand saint Patrice qui aurait donné trois Anglais pour un enfant irlandais, tant il les aimait; là le cabinet de travail, dans une des tourelles, et là le grand air sur la pelouse.

Ne pouvant être Dieu le père, nous voudrions être lord Brady, disaient les paysans lorsqu'ils jetaient les yeux sur le château de leur maître.

Si vous n'avez pas oublié, continua M. Anderson, les intervalles laissés entre la naissance de chacune des trois filles, en vous apprenant que Nelly, l'aînée, a déjà huit ans, vous trouvez que Glorvina, la seconde fille de lord Brady, atteint sa sixième année; tandis que Katty, la plus jeune, a quatre ans seulement.

Une nuit, la couverture d'un des trois berceaux s'agite: le père est debout, la mère est déjà levée. Nelly parlait et rêvait; son œil s'ouvrait, et plus terne se refermait chaque fois. La tête de l'enfant est brûlante et lourde; on la soulève, elle retombe; son pouls bat fort, ses lèvres sont sèches. Ce ne sera rien. Le froid l'aura gagnée; l'herbe était humide hier au soir, c'est un rhume; l'enfant n'est qu'enrhumée.

On appelle un médecin cependant: il arrive; il ordonne; on espère. L'oppression augmente; la fièvre redouble; Quatre heures après Nelly était morte. Je priais auprès de Nelly.

Ce n'était pas le médecin qui l'avait tuée;

C'était le Croup. — Le croup (1), nom anglais d'une maladie infernale qui n'atteint que les enfans; espèce d'ogre qui n'aime que les chairs tendres, qui cherche les enfans beaux et laiteux dans leur petit lit où ils dorment bien, et les étrangle en leur enfonçant ses griffes dans le cou, tandis qu'ils rêvent à des montagnes de biscuit et à des villes de sucre.

(1) Si l'on tient à connaître les causes et les symptômes de ce fléau, et ce qui est plus utile, les rares moyens de les prévenir, il faut lire une substantielle brochure publiée, en 1826, par le docteur A. Rivallié, de la faculté de Paris, intitulée: *Précis sur le Croup*. Les éloges que nous serions heureux de donner à ce travail de recherches et d'observations, ne pouvant être, avec raison, d'aucun crédit sous notre plume, nous aimons mieux laisser aux familles consolées leurs droits de reconnaissance envers le docteur Rivallié, dont l'habileté a arraché tant d'enfans à la maladie dont il s'est fait l'historien.

Byron, le poète immortel de l'Angleterre, a dit avec autant de majesté que de tendresse: « C'est quand le soleil ne sera plus que l'on oubliera ses vapeurs malfaisantes, pour ne se rappeler que sa chaleur féconde; c'est quand l'épouse bien-aimée sera descendue au tombeau que l'on oubliera ses caprices pour ne se souvenir que de sa bonté et de sa grace infinie. » Si vous ne vous figurez point le malheur, peu commun à la vérité, de perdre le soleil, et si vous n'êtes point de ceux qui puissent être frappés de la mort d'une épouse, rappelez-vous, ce qui est plus simple, l'oiseau chéri qui s'est envolé de vos mains mal jointes quand vous le couviez de vos baisers et le réchauffiez de votre haleine. Quelles brûlantes larmes vous avez répandues, en vous disant: « Combien déjà ses petites plumes étaient jolies! combien sa petite tête était chaude et son petit bec mignon! »

Au lieu d'un oiseau, imaginez un enfant qui ne s'envole pas; s'il s'envolait, il laisserait du moins l'espérance du retour; mais un enfant qui meurt dans son nid!

Après les Andalous, on le sait, les Irlandais sont le peuple de la terre le plus enclin au style figuré. Je m'apperçus que M Anderson était non-seulement entraîné par la nature de son caractère à ne pas démentir ce type du langage national, mais qu'il présentait toujours en outre, sous le relief de l'action, des événemens destinés à être mis en simple récit. Il ne m'appartenait pas de me plaindre de cet excès d'animation dans la parole d'un étranger, d'un chapelain surtout, d'un docteur en théologie: il voulut bien poursuivre.

Lady Brady fut inconsolable. Autrefois, quand elle ne voulait rendre jalouse aucune de ses filles accourant vers elle, luttant à qui la toucherait la première, elle était fort embarrassée dans sa justice maternelle. Car, lorsqu'elle avait placé Katty, la plus jeune, sur son bras droit, Glorvina sur son bras gauche, où placer Nelly? mais à son cou. Nelly était le plus gênant des trois délicieux fardeaux qui la faisaient fléchir sous le poids des baisers. Eh bien, cette gêne, ce fardeau manquait à la pauvre mère. Quand Glorvina et Katty sautaient maintenant sur ses deux bras, elle se baissait toujours, toujours, pour que l'autre, toute carressante, pour que Nelly se suspendît à son cou.

Si je m'étends moins sur la douleur de lord Brady que sur celle de sa femme, c'est qu'il l'avait cachée sous son ancien

silence misanthropique. Des mois s'écoulèrent, et quand il ranima sa vie à l'affection des deux enfans qui lui restaient, une partie de l'attachement qu'il avait voué si tard à leur mère se trouva affaibli. On eût dit qu'elle avait perdu pour lui un de ses attraits; qu'elle était moins reine de son cœur depuis qu'un des diamans de son diadème maternel était tombé. La naissance d'un enfant avait rapproché lord Brady de sa femme, la mort de cette enfant sembla l'en écarter. Et comme le découragement, ainsi que la joie, fait voir la vie tout entière sous un jour particulier de prévention, sa femme ne fut pas à ses yeux le seul objet dont le charme se ternît. Son ciel fut sombre; sa forêt lui parut plus épaisse, ses lacs plus froids; son château noircit dans son imagination. L'ennui oxida son ame.

Aussi, à la première parole du médecin qui attribua à l'humidité du séjour au milieu des bois la cause possible de l'invasion du mal dont Nelly avait été victime, lord Brady ordonna au château que tout fût prêt dès le lendemain pour un voyage sur le continent. Il se persuada que l'air tempéré de la France n'aurait jamais tué sa fille. On partit pour la France. Lord Brady s'établit dans une campagne près de Paris avec ses deux filles et sa docile compagne.

Katty allait avoir bientôt six ans et Glorvina huit ans. Huit ans! C'est à huit ans que Nelly était morte!

Glorvina était le portrait vivant de Nelly, comme Katty était celui de Glorvina. Chaque jours qui rapprochait Glorvina de sa huitième année, rendait la similitude plus évidente. Son père confirmait l'analogie en restituant à lady Brady l'amitié dont il l'avait si capricieusement privée, capricieusement en apparence, depuis la mort de Nelly. Son sourire, sa démarche, sa voix, ses gestes, Nelly revivait dans Glorvina. Nous l'avons déjà exprimé, le bonheur est un grand coloriste; il a des teintes séduisantes à répandre sur tout. Que la France parut une contrée d'enchantement aux Brady! elle leur fut une seconde patrie; car la patrie c'est un peu le cœur; on appartient au pays qui le rend content.

C'est dans une campagne voisine du bois de Boulogne que la famille Brady était venue se retirer, attirée en outre vers ce délicieux endroit par la réunion d'autres familles anglaises qui y passaient la belle saison.

Voulant autant qu'il était en lui se montrer bon compatriote, sociable, sans morgue, malgré sa fortune peu ordinaire, lord Brady résolut, d'accord avec sa femme et sur le vœu de ses deux filles, de donner une fête pour inaugurer son arrivée en France, et son séjour au milieu de ses amis du bois de Boulogne

Mais ce sera une fête d'enfans, Hanna chérie, dit-il, à sa femme; ils en feront les honneurs comme ils en seront les délices. Le bal, les jeux, la collation sous les arbres, le concert, le feu d'artifice, tout pour eux.

On se peint aisément cinquante petites filles et autant de petits garçons bondissant, eux et leurs balles, sur le gazon; montant et descendant à l'extrémité d'une escarpolette; allant et venant dans l'air étourdi de leurs cris sur la corde balancée; tournant et retournant sur des chevaux de bois; on se figure leurs milliers de petits cris, de petits gestes, leurs petits yeux étincelans d'impatience et de feu; il neigeait des enfans.

Lord Brady et sa femme n'étaient pas les moins heureux de tous les parens qui se fondaient de ravissement à voir leurs fils et leurs filles si joyeux, si infatigables, si rouges, sous les marronniers.

Après la promenade et les jeux, il y eut concert; après le concert on sonna le dîner.

Les domestiques étaient déjà rangés autour de la table et derrière les enfans pour les servir, quand Glorvina demanda à sa mère la permission de se retirer; un violent mal de gorge venait de la saisir. Sa voix était rauque.

Cet enrouement qui paraissait causé par une suspension momentanée de la transpiration résista aux sirops qu'on fit boire à Glorvina; il augmenta au point d'oppresser la petite fille dont on essuya la sueur glacée et qui fut couchée aussitôt. Ses campagnes tenaient encore la table, que le docteur Dupuytren écrivait quelques lignes sur le coin d'un guéridon; il avait écouté la respiration siflante de lady Glorvina, et compris cette langue de l'agonie qu'il parlait si merveilleusement.

Quand le docteur Dupuytren eut achevé d'écrire, il mit ses gants, regarda sa montre, et dit à lord Brady, si après l'application de quarante sangsues, l'enfant est dans le même état, demain au lever du soleil. . . . .

. . . .

Lord Brady serra la main au docteur Dupuytren.

Le lever du soleil éclaira du gazon foulé, des branches d'arbre cassées, des papiers noircis, restes d'un feu d'artifice qui avait dû être superbe, des plumes éparpillées des volans, des fleurs flétries, et au fond d'un appartement un petit lit sur lequel une vieille femme rejetait un drap. Le drap était changé en linceul, le lit en tombeau. Je priais auprès de Glorvina.

Depuis cette fête et depuis cette mort, les Brady, tristement réduits par deux morts successives au chef de cette famille, à sa femme et à sa fille Katty, n'habitaient plus Boulogne : ils s'étaient retirés à Paris.

Un matin, pâle comme elle s'était montrée dans son château d'Irande après la mort de sa fille aînée, lady Brady entra dans l'appartement de son mari, et s'asseyant près de lui, elle lui dit :

— Nous ne sommes pas heureux, milord; Dieu n'a pas béni notre union. Deux filles bien-aimées nous ont été enlevées en deux ans et par la même maladie. Ceci est désespérant à penser.

— Oui, milady, désespérant à penser pour la troisième de nos filles.

— C'est d'elle, de Katty, que je venais vous entretenir.

— Serait-elle malade! s'écria lord Brady en quittant sa place. Le démon de ma famille, le croup, serait-il ici? La mort aurait-elle devancé son terme menaçant pour ma fille? Elle me doit encore dix-huit mois et trois heures, la créancière des Brady.

— Grâce au ciel, milord, je n'ai pas cette mauvaise nouvelle à vous apprendre.

— Je crois, milady, sans calomnier la providence, qu'elle nous a rarement fourni l'occasion de nous en communiquer de bonnes depuis notre fatal mariage.

— Fatal! milord, puisque vous l'appelez ainsi, mais ce n'est pas ma faute du moins. J'aime mes enfans, et j'ai souffert pour eux comme vous : je mourrais pour celle qui nous reste s'il le fallait. — Mais c'est Dieu qui fait leur destinée.

— Dieu fait leur destinée, reprit avec une sombre résignation et du repentir dans la voix, fâché d'avoir blessé la sensibi-

lité de sa femme, le soucieux lord Brady. Oui, Dieu fait leur destinée. L'amour des parens, rien. Le meilleur des pères est impuissant à prolonger de la longueur d'un cheveu la vie de sa fille. C'est à faire douter de toute justice, savez-vous, milady, de voir des fils de matelots des fils de bûcherons, des fils du peuple, qui n'ont que la mer et ses mille périls, que les forêts, la rue, la boue, pour demeure; qui n'ont que du pain à manger, pas même du pain à manger souvent, eh bien! grandir, vivre, exister sans maladie, sans douleur, et parvenir ainsi jusqu'à quatre-vingts, cent ans, tandis que nos enfans à nous, nos beaux enfans qui ont à souhait tout ce que leurs rêves sous des tentures d'or leur inspirent, nos enfans pâlissent, souffrent, s'éteignent, et meurent à dix ans, à huit ans, à heure fixe, comme nos deux filles sont mortes, comme notre fille mourra, comme notre Katty!

— Elle ne mourra pas, milord, ne dites pas cela. Y songez-vous? Est-ce que nous pourrions rester seuls au monde, après avoir eu, après avoir perdu trois filles? Vous et moi seuls, comme nous sommes là! mais je ne le veux pas; la chose n'est pas juste; cela n'est pas selon nos forces. Oh! c'est parce que j'ai tant souffert, c'est parce que j'ai tant pleuré, c'est parce que je ne comprends pas, tant elle me paraît infinie, la peine nouvelle dont vous me menacez, que je crois à un avenir différent. Nous avons payé notre lot au malheur, comme tout le monde; mais nous ne paierons pas pour tout le monde. Katty, votre fille, la mienne, restera, vivra pour nous consoler et pour nous apprendre à ne pas douter de la clémence du ciel. D'ailleurs, elle est plus ravissante que jamais, sa santé n'inspire aucune crainte.

Milady sonna.

Un domestique parut. — Qu'y a-t-il, milady?

— Où est Katty? où l'avez-vous laissée? je ne l'entends pas.

— Elle est au jardin, milady; là, sous vos croisées.

— C'est bien.

— Tenez! regardez, milord, dit lady Brady en tirant les rideaux et en indiquant à son mari la petite fille qui se roulait sur le gazon; voyez-vous comme elle est heureuse de jouer avec son angora? voyez-vous comme elle est forte et souple, et fine dans ses mouvemens?

C'était joyeux à voir cette lutte entre Katty et le gros angora noir de la maison, velu comme un petit ours; alongeant sa griffe matoise le long du gazon pour saisir la main de l'enfant, il bondissait et donnait de la tête contre Katty adroit à l'éviter ; celle-ci le laissait passer de l'autre côté et tomber sur ses quatre pattes élargies, la menaçant de ses yeux verts tout ronds et tout feu, de ses moustaches droites et de son dos en montagne.

Tout à coup milord et milady poussèrent un cri.

Le chat avait renversé Katty qu'il couvrait toute entière de son corps; il semblait vouloir l'étouffer en pesant sur elle lourd et velu, étreignant et ronflant, fesant flamboyer sa queue. Katty se débattait vainement sous l'angora; elle était engloutie.

Sa mère effrayée avait à peine ouvert la croisée pour appeler du secours, que lord Brady accourait armé d'un pistolet pour tuer le chat; mais le chat avait quitté la petite fille, et il sommeillait au soleil, léchant le beau velour noir de ses pattes. Katty était prête à recommencer le jeu.

— N'avez-vous pas cru voir, milady, l'emblème exécrable du croup dans cet animal étranglant Katty? Je regrette de ne l'avoir pas étendu raide mort sur le gazon

— Vous voyez pourtant, milord, qu'elle n'a rien à craindre, et que le ciel la protége.

— Il faut qu'il en soit ainsi, Hanna; reste à savoir s'il entre dans les décrets célestes que l'existence de Katty soit toujours pareillement protégée.

— N'en doutez pas, lord Brady; c'est forte de cette pensée que je me rendais auprès de vous pour solliciter votre consentement à une résolution que j'ai prise.

— Laquelle, milady? — car j'en ai arrêté une aussi de mon côté. Nous serions-nous rencontrés dans le même projet? Mais apprenez-moi le vôtre.

— Notre sainte religion, et vous en êtes le fidèle partisan, milord, veut qu'on croie au mérite des sacrifices. Il est des engagemens qui sauvent, qui sont peut-être inscrits au livre du ciel où montent nos soupirs, puisque nos joies en descendent. Au fond des mines, sur les mers, pendant l'incendie, au moment de tout danger imminent, l'homme se tourne vers

Dieu, l'échelle invisible du mineur, le mât d'airain dans la tempête, et il lui promet, non de l'or, mais une partie du temps et de la liberté dont il jouira le reste de sa vie, s'il est sauvé par lui.

— Après, milady? — Croyez-vous qu'un pélerinage en Terre-Sainte nous assurerait les jours de Katty?

— Je n'ai pas songé, milord, à ce sacrifice; mon inspiration est plus simple.

— Dites, Hanna!

— Dépouillons notre enfant de la livrée du monde, et habillons-la de la robe des anges. Le blanc plaît à la Vierge. Soyez de moitié, lord Brady, dans le serment que je ferai à Dieu de laisser Katty revêtue d'une robe blanche jusqu'à l'âge de quinze ans.

— Jusqu'à quinze ans, Hanna! — mais cette robe blanche sera son linceul! — Notre fille mourra à huit ans, vous le savez.

—La Vierge, la seconde mère que nous lui donnons, milord, voudra sans doute que notre enfant demeure plus long-temps sur la terre. Katty ne nous appartiendra plus jusqu'à quinze ans; mais si elle parvient à cet âge, elle sera toute à nous. Vous associez-vous au vœu de sa mère? le permettez-vous?

— Illusions d'une ame tendre et confiante, et que ma foi défend de briser! Faites, milady. Moi qui irais aux confins de la terre, au fond des mers, chercher, si je l'y savais, l'homme, le secret capable d'arracher ma fille à la mort prévue où elle court, je ne refuserai pas à votre maternelle crédulité d'essayer de la prière et du sacrifice, ces deux remèdes placés si près du cœur. Vouez au blanc notre chère Katty, je ne m'y oppose pas.

— Ai-je besoin de vous remercier, milord? n'étais-je pas sûre que vous feriez tout pour moi à cause de notre fille?

— Ou tout pour votre fille, Hanna, à cause de vous.

Hanna Brady rayonnait de joie sous ses larmes. Elle croyait au salut de sa fille parce que une ressource pieuse lui était permise. Pour les ames pleines d'amour et de foi, espérer c'est tenir; c'est plus que tenir, c'est être déjà reconnaissant.

— Écoutez-moi maintenant, mylady; je vous ai annoncé aussi une confidence.

— Milord j'écoute.

— Vous avez cru, il n'y a qu'un instant, que je vous accusais d'attirer sur vos filles leur mauvaise destinée. Ces sortes de reproches ne sont ni d'un chrétien, ni d'un Irlandais, ni d'un gentilhomme ; et je suis tout cela, grace à Dieu et à mon père. Vous vous trompiez ; mais, milady, je suis fermement convaincu que Dieu ne veut pas qu'on l'éprouve. N'est-ce pas l'éprouver, lorsqu'on a autant de terres qu'un lièvre peut en mesurer en un jour, tant de titres que la mémoire s'en effraie, que de se montrer avide encore des joies du ménage? C'est éprouver Dieu, milady, dans sa générosité qui est infinie, mais qui est juste. Je suis trop content de la raison avec laquelle va le monde, pour empoisonner la mienne de paradoxes; mais c'est par expérience que je l'atteste ; il est peu de princes, peu de rois qui n'aient payé les voluptés satisfaites de l'ambition par le tourment domestique du foyer. Le père expie le maître; au rebours des pauvres auxquels j'enlevais tout à l'heure leur unique consolation; au contraire des pauvres qui ont des baronnies, des duchés, des couronnes, milady, dans leur paternité qui les venge de toutes leurs misères. J'avais cette fatale science de la vie avant mon mariage, et c'est elle qui m'avait rendu, par prévision, si amer et si sombre aux premiers jours de notre union. J'avais peur d'ajouter à tous mes titres d'honneur et de contentement celui de père, qui les a broyés, et qui est resté seul comme le meurtrier des autres. Le mal est consommé; je suis père; mais je ne veux plus l'être pour pleurer l'enfant qui me reste ; je ne veux plus l'être uniquement pour rester froid à la déception de la voir mourir comme les autres; je cesse d'être spectateur impassible de l'assassinat de mes filles ; je me révolte, oui, à la fin, contre cette loi qui nous oblige à défrayer la mort de notre sang.

— Mais que prétendez-vous, milord? savez-vous un moyen meilleur que la résignation ?

— J'en connais un, Hanna.

— Parlez, milord.

— Plus d'union entre nous.

La femme de lord Brady porta son mouchoir à ses yeux; elle se leva pour se retirer, croyant avoir reçu les mépris d'un soufflet sur la joue. Jamais gentilhomme irlandais, excepté

dans l'ivresse ou dans la folie, n'avait tenu un pareil langage à sa femme.

— Asseyez-vous, milady. — Oui, plus d'union entre nous ; car je partirai, et je défendrai qu'on vous apprenne, comme je défendrai qu'on me dise l'endroit de la terre où sera notre enfant. Allez où votre cœur vous dira ; j'irai loin, moi !

— Quoi ! nous séparer tous les trois !

— Voyez-vous, milady, dans le coin du monde où je me retirerai, où je vieillirai, il me sera toujours permis de croire que ma fille est vivante. Rien, dans mon isolement, sans relations avec l'Europe, rien, si ce n'est mon imagination, ne me démentira, ne me désenchantera sur le compte de ma Katty. Dans quatre ans, je me dirai : elle en a douze ; dans sept ans, je me dirai : elle en a quinze. — Quinze ! milady ; — ma fille sera sauvée ; je me persuaderai qu'elle est sauvée. Pourquoi cela serait-il un mensonge. Après tout, quand personne n'est sûr de vivre l'heure qui suit, personne non plus n'est pas sûr de ne pas vivre. Je m'habituerai à cette séparation qui ne sera au fond qu'une absence que je pourrai rompre, mais que je ne romprai jamais. Je remettrai toujours à l'année suivante pour aller la voir, et d'année en année, je n'irai pas. Et d'ailleurs, où aller la voir ? Je ne saurai plus où elle est. Après vingt ans d'éloignement, chercher un enfant dans le monde, où il en naît, où il en meurt trois cent mille par jour. Voilà la vie que je veux me créer. Dans mon doute, dans mes rêves, dans ma pensée, Katty sera pour moi toujours un enfant, — toujours belle, puisqu'elle sera toujours enfant ! toujours à sept ans ! et toujours vivante, milady, toujours vivante !

Et ce que je m'impose, je vous l'impose, milady. Auriez-vous le courage que je n'ai pas ? D'ailleurs, ce n'est pas du courage que d'attendre, par une débilité d'ame, par une soumission à l'habitude, un accident que vos larmes, votre désespoir, vos prières, si elles devaient être impuissantes, n'écarteraient pas plus que votre énergie, supposé que vous en eussiez. Quoi ! se raidir contre la montagne qui tombe, c'est là du courage ? C'est du suicide, mais du courage, non ! Mais songez, — milady, — que l'année que je ne veux pas vous laisser passer auprès de notre fille, serait tout à la fois, par une contradiction où votre raison courrait le risque de se perdre, une année pesante d'un

siècle et une année insaisissable d'une minute. Vous souffririez goutte à goutte, sans relâche. Le temps c'est l'activité de la pensée ; la même pensée, car vous n'en auriez qu'une, hachée, pulvérisée par le cœur, meule qui se broie elle-même quand elle n'a plus rien à broyer, vous envahirait tout entière de son inexpugnable obsession; cette pensée cancéreuse vous dévorerait. Après elle, ce serait encore elle, toujours elle ; vous compteriez plutôt un à un les grains de sable du désert, que vous n'en seriez quitte avec cette infinité d'atômes sur chacun desquels vous liriez sans fin le mot imperceptible et corrosif : mort ! mort! mort ! Et pourtant cette même année d'un siècle ne sera qu'une minute, je vous l'ai dit, Hanna, parce que jamais votre fille n'aura illuminé vos regards par plus de charmes. Elle grandira entre vos doigts ; — vous le verrez, — tout comme ses sœurs à cette sinistre période ; — ses cheveux d'or ne seront jamais descendus plus abondans sur ses épaules, — tout comme ses sœurs; — son intelligence. étoile mourante, radieuse à son déclin, ne vous aura jamais plus étonnée, — tout comme ses sœurs. Puis le siècle de la souffrance et le jour d'ivresse auront une même fin. Vous resterez avec un cadavre, — tout comme ses sœurs ! Hanna ! Hanna !

— Vous m'épouvantez, milord, plus que vous ne me persuadez. Moi, sa mère, je l'abandonnerai ! elle m'appellera et je ne répondrai pas ! Mais pour qui vivra-t-elle ? qui l'aimera ? qui en aura soin ? qui m'aimera ?

— Vos soins l'empêcheront-ils de mourir ? n'aimez-vous pas mieux pleurer sur une séparation que de pleurer sur une mort ? Est-ce que vous ne vous donnez pas un doute en échange d'une affreuse certitude en la quittant ; une espérance pour un désespoir ? Si, au lieu d'avoir vu mourir Nelly et Glorvina sous notre souffle, nous les eussions laissées dans quelque pays lointain, sous la protection d'un parent, dans quelque pays sans communication pendant dix ans avec le nôtre, par suite de la guerre, penserions-nous aujourd'hui qu'elles sont mortes ? Non.

— Non ! milord, répondit, noyée de larmes, l'attentive et désespérée Hanna.

— Toutes deux, milady, existeraient pour nous. Qu'au lieu de la guerre ou de toute autre cause, ce soit l'exil qui nous éloigne de Katty, et Katty vivra pour nous dix ans, vingt ans,

toujours, jusqu'à la fin de notre vie. Allons, du courage, milady! du courage! Hanna!

Lord Brady tremblait autant que sa femme; appuyé sur son épaule il ajouta :

— Après l'hommage que vous allez faire à Dieu de notre enfant, après qu'elle aura pris le signe qui la rendra esclave de vos vœux, nous partirons l'un et l'autre. La moitié de notre fortune sera mise à la disposition d'une personne probe qui en rendra compte à l'enfant à l'époque de sa majorité; qui n'en rendra compte à personne, si, comme tout nous impose la triste obligation de le croire, Katty n'atteint pas cette époque de salut.

— Milord! Dieu m'est témoin que je désapprouve votre résolution; vos raisons m'ont brisée, mais elles ne m'ont pas convaincue que je dusse abandonner ma fille. Vous êtes mon seigneur et maître. Faites parler vos droits et j'y obéirai. J'ai besoin, milord, que vous me disiez votre volonté à haute voix, pour que jamais ma conscience ne me reproche l'abandon de mon enfant. — Que Dieu vous entende! Criez, lord Brady: Je veux cela, milady!

Lord Brady se leva et cria :

— Je le veux! — Amen!

Ici le révérend Anderson quitta sa place et parcourut à grands pas l'appartement.

Il n'est pas bien que les hommes pleurent; les docteurs en théologie surtout.

Au bout d'une demi-heure il reprit son récit.

Il avait été décidé que le jour où lord Brady et sa femme se sépareraient de Katty, serait celui qui verrait la jeune miss adopter solennellement le blanc.

La cérémonie eut lieu dans une chapelle du faubourg Montmartre, et l'on y invita tous les enfans qui avaient figuré à la fête de Boulogne. Enfans, on leur demandait des prières pour une enfant de leur âge et de leur pays.

Dans la chapelle il y avait une foule de gens qui avaient suivi les voitures du cortége, de ceux qui suivent toujours, allât-on se noyer.

Marchant entre son père et sa mère, Katty s'avança vers l'autel où l'attendait le prêtre, accompagnée par devoir et par affection de toute la livrée de sa maison. Ces domestiques

portaient de gros flambeaux de cire chargés à la poignée d'écussons armoriés, une corbeille de satin blanc en forme d'urne, et trois coussins.

Les enfans s'informaient tout bas, les uns les autres, si cette corbeille contenait des dragées ou des fleurs, des cerceaux ou des cordes.

Un d'entre eux qui laissait pendre un cordon de toupie de sa poche de côté, soutint que la corbeille enfermait tout cela.

Pour que le sacrifice fût plus éclatant, Katty avait été parée pour la dernière fois de sa vie du plus riche et du plus élégant costume de son pays. C'était presque une dérision douloureuse que le soin particulier de cette parure en opposition avec le visage triste des assistans. Il est vrai que tous les assistans ne sachant pas le motif de la cérémonie, ils n'en étaient pas tous également touchés. Parmi ceux qui l'ignoraient, attirés dans la chapelle par une curiosité étourdie, il s'en trouvait qui cherchaient naïvement pourquoi ils y étaient venus. Etait-ce pour un baptême? mais le nouveau-né aurait déjà sept ans; pour un mariage? mais la mariée n'aurait donc que sept ans; pour un enterrement? mais il n'y avait pas de mort. — Qu'était-ce donc?

L'intelligence de la chose échappait au Parisien; et cela se conçoit : le Parisien voue peu d'ordinaire ses enfans au blanc; il les voue à tout, excepté au blanc; d'abord parce que le blanchissage serait énorme.

L'autel s'illumina de degré en degré, et les orgues jouèrent; l'encens parfuma les paroles des jeunes filles qui chantaient dans le chœur.

Lord Brady, sa femme et Katty leur fille, étaient tous trois à genoux. Katty était ravie; elle s'imagina que ces bougies allumées, et cette foule et ces enfans aussi à genoux, en cercle derrière elle, étaient là pour lui faire fête. La corbeille surtout l'intriguait extraordinairement. Elle aurait bien voulu qu'on la mît dedans.

Du même âge que Katty, ou à peu près, les autres enfans étaient envieux de son bonheur.

Mais elle leur souriait familièrement du coin de l'œil afin de leur inspirer de l'indulgence pour une préférence de hasard, pour un hommage public dont elle n'aurait pas refusé de par-

tager l'honneur. Qu'y faire? semblait-elle leur dire avec résignation, tout le monde ne saurait être reine à la fois.

Cependant, au sein de son triomphe, Katty ne comprenait pas trop pourquoi son père et sa mère pleuraient; pourquoi ses domestiques pleuraient aussi, et beaucoup d'autres encore.

La réflexion ne la chagrina pas davantage. Une petite fille s'était peu à peu détachée du cercle de ses compagnes, et les yeux baissés, et se traînant sur les genoux, elle s'était avancée vers Katty, pour lui dire tout bas :

— Vos petites amies et moi, vous demandons, mademoiselle, si vous ne nous donnerez pas notre part de ce qu'il y a dans la corbeille.

— Vous en aurez votre part, je vous le promets.

— A la bonne heure : ce serait fort mal sans cela, Katty.

Tous ces enfans auraient bientôt un à un envahi les abords de l'autel autour de Katty, si un coup de sonnette n'eût averti que le prêtre, sorti de son oraison, allait commencer la cérémonie attendue.

La prière particulière à ces sortes de cérémonies est fort-courte.

Ce qui la suivit ne fut pas long, mais pénible.

On dépouilla l'enfant de son bonnet de velours écarlate brodé d'or; et ses beaux cheveux coulèrent sur ses épaules. Elle sourit à se voir ainsi.

Du visage de sa mère une pâleur mortelle passa sur celui de son père. On eût dit un éclair dans un miroir : double lueur.

On enleva à Katty l'écharpe à fleurs jaunes qui couvrait ses épaules; et ses petites épaules nues parurent.

Sa mère les couvrit de baisers.

Lord Brady prit un flambeau de la main d'un de ses domestiques et regarda fixement à l'écusson de la poignée les armes de sa famille. Ceci lui donna du courage.

Katty était étonnée des objets que contenait la corbeille; elle avait compté sur mieux que le bonnet de satin blanc et la tunique blanche qu'on en tira et dont elle fut parée. Quand elle eut complètement changé pièce à pièce un vêtement de couleur pour un vêtement blanc, elle ressembla à une pervenche poudrée par la neige, ou plutôt à un beau camélia.

Le prêtre demanda ensuite au père et à la mère s'ils prenaient devant Dieu l'engagement de conserver à leur fille, sous peine de la damnation de leur ame, jusqu'à l'âge de quinze ans, le costume blanc dont elle venait d'être revêtue.

Ils répondirent oui tous les deux.

Alors le prêtre bénit l'enfant qui désormais n'appartenait plus au monde.

Et comme Katty voulut aussitôt courir vers sa mère pour l'embrasser, le prêtre l'en empêcha doucement et l'emmena avec lui jusqu'aux pieds de l'autel de la Vierge.

Lord Brady et sa femme croyaient déjà n'avoir plus de fille. Ils se regardèrent dans la solitude de leur ame; et ce regard ne se peint pas.

La cérémonie étant finie, et l'enfant consacré, ses parens rentrèrent chez eux.

Deux chaises de poste attendaient dans la cour.

Cette nuit fut sombre dans l'hôtel. Aucun domestique ne dormit. Quelques-uns se souvinrent d'une nuit, à quatre ans de distance, au château d'Irlande; les moins vieux au service de la maison, se rappelèrent une autre nuit, non moins sinistre, mais plus rapprochée, la nuit de la fête à Boulogne.

En ma qualité de chapelain, à titre d'homme de consolation, j'entrai dans l'appartement où lord Brady s'était retiré avec sa femme. J'avais hésité pendant huit heures si j'y pénétrerais sans être appelé. Un silence dont je fus effrayé enleva ma résolution.

Lord Brady avait les yeux rouges; il écrivait.

Debout contre un berceau, sa femme était penchée sur le visage de Katty dont elle semblait vouloir emporter le souffle, l'empreinte et la vie; il y avait huit heures qu'elle aspirait ainsi son enfant; elle en prenait le plus qu'elle pouvait.

Quand l'heure de l'éternelle séparation eut sonné, je fus obligé de soulever la bonne lady dans mes bras et de la descendre dans la cour, ainsi ployée. Ses mains crispées paraissaient toujours s'attacher à un berceau, et ses yeux regarder ce qu'il y avait dedans.

Ayant fini d'écrire, lord Brady me sera la main, et d'un accent qui fait mal dans la voix des hommes, il me dit en tirant les rideaux du berceau de sa fille :

— Anderson ! que son convoi soit digne de sa race.

Jamais enfant n'avait été plus beaux dans le sommeil.

Voici ce qu'avait écrit lord Brady, la nuit du départ.

Le docteur tira une lettre de sa poche.

« Mon cher monsieur Anderson,

. . . .

« Cette enfant est sous votre protection jusqu'au moment de sa mort. Je lui laisse soixante mille livres de revenu dont vous dirigerez l'emploi aussi-longtemps que la providence le permettra. Elevez-la selon son rang, sa fortune, qui est à l'abri de toutes les vicissitudes possibles à prévoir, et selon sa naissance sans tache. Je crois inutile de vous recommander le plus grand soin à ne nous donner ni à moi, ni à sa mère, aucune nouvelle directe ou indirecte de Katty. D'ailleurs vous ne pourriez guère violer cet ordre à mon égard, car vous ignorerez toujours la contrée où je vivrai caché. Vous savez que je pars avec la résolution et sous le serment de ne jamais m'informer d'elle. Moins sûr de la fidélité à tenir un semblable engagement de la part de sa mère, je vous impose l'obligation de quitter Paris dans six mois après avoir changé, sans aucune exception, tout le personnel de la maison. Anderson, vous m'avez juré de votre côté de ne jamais divulguer la retraite où, sous un autre nom que celui que vous portez aujourd'hui, vous vous serez retiré avec ma fille. Ainsi, c'en est fait pour la vie et pour l'éternité, mon cher Anderson. Je me renferme dans cet ordre. Vous ne devrez jamais compte à qui que ce soit, songez-y bien, ni de la fortune, ni de la vie, ni de la mort de Katty.

« Adieu !

« Brady.

« P. S. Après la mort de ma fille, les soixante mille livres de revenu dont elle aura joui vous appartiendront. »

Et je restai seul avec miss Katty, monsieur, acheva le révérend Anderson. Voilà trois mois que je lui sers de père. Voilà trois mois, ainsi qu'ils se l'étaient juré, que je n'ai rien appris sur lord ni sur Lady Brady. Dans trois mois j'emmènerai miss Katty loin de Paris. Où ? je l'ignore.

— Mais, monsieur, m'écriai-je, ne me contenant plus, vous qui êtes l'homme de l'expérience, le savant dont l'esprit n'est

pas offusqué par les terreurs de l'amour paternel, cette enfant vivra-t-elle?

— Oui ! me répondit le chapelain.

— Est-ce qu'elle ne mourra pas à huit ans comme ses deux sœurs?

— Non!

— Consolant espoir ! lui dis je. Ce *non* vaut un million de contentemens inexprimables pour moi, pour moi à qui cette enfant n'est rien.—Rien par le sang. Tout, par ce que vous m'en avez appris.

— N'est-ce pas, me dit-il en se levant, que demain il y aura un couvert de plus à la table de milady Katty?

J'acceptai.

III.

Devenu l'hôte de lady Katty, on me permettra d'être l'historien de son intérieur : curieux intérieur, celui d'un enfant qui n'a pas encore huit ans.

Bien que M. Anderson eût la surveillance de la maison, il apportait une ingénieuse précaution à s'effacer derrière la volonté de Katty, qui, comme ces enfans de roi montés de bonne heure sur le trône, développait à vue d'œil une intelligence des plus merveilleusement précoces. On faisait une grande majesté à son petit règne.

La scène des boulevarts qui ouvre cette histoire m'avait assez appris que Katty était convaincue, au même degré que ses parens, de l'extrême probabilité de sa fin prochaine. Seulement on ne lui avait pas révélé que son père et sa mère étaient à jamais perdus pour elle. Quelquefois, dans une préoccupation naïve, elle se surprenait disant : A leur retour, ils vont me trouver bien grandie, n'est-ce pas, monsieur?

—Bien grandie ! se reprenait-elle; comme si je devais grandir!

L'époque approchait rapidement où elle quitterait Paris et peut-être la France. Déjà le chapelain Anderson, à force d'argent et de protections, avait changé sa nationalité auprès de quelque chancellerie étrangère. Son nom avait été altéré en un

autre nom. Par les mêmes inductions, je savais, mais c'est tout ce que je savais, que Katty passerait en voyage et dans la résidence inconnue où elle allait pour une nièce de M. Anderson. A cinquante lieues de Paris seulement l'homme et l'enfant, par ces précautions calculées, devenaient introuvables. La confusion préméditée du père, de la mère et de leur fille, touchait à un résultat des plus énigmatiques. Auraient-ils chacun vécu séparément à mille ans d'intervalle, qu'ils n'auraient pas eu plus de peine à se rallier. Dieu seul aurait pu les réunir.

J'appris également, car le chapelain irlandais ne me faisait mystère que de certains faits de la discrétion des quels son serment répondait, que tous les employés de la maison avaient reçu leur congé depuis trois semaines.

J'allai plus souvent à l'hôtel du jour où le docteur me fit part de sa résolution de quitter Paris dans un mois. J'avais remarqué, à force d'être témoin du même incident, que le chapelain Anderson, toutes les fois que j'entrais dans l'appartement, se levait, et se dirigeait, en cherchant le plus possible à ne mettre aucune affectation dans ce mouvement, vers la porte vitrée d'un cabinet. Il la fermait et en retirait la clé. Un soir, après le dîner, lady Katty avait été, je me souviens, d'un enjouement extraordinaire. La porcelaine en avait souffert beaucoup; les tapis avaient participé à un sandwich général.

— Monsieur, disait-elle au bon M. Anderson, irons-nous en Prusse?

— Non, milady, répondait le chapelain.

— En Hollande?

— Non, milady.

— En Russie?

— Non, milady.

— Ah ça! monsieur, vous qui ne mentez jamais, si, dans le beau livre que vous m'avez donné, je vous cite un à un le nom de tous les pays du monde, vous serez bien obligé de me dire une fois: oui! Alors je saurai bien où nous irons.

— Vous vous trompez, milady. — Je ne vous répondrai plus; je ne dirai ni oui ni non.

Et je ne sais combien de saillies encore échappèrent dans la soirée à la petite lady, qui n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle tourmentait la patience de M. Anderson.

A dix heures je le quittai, selon l'usage, une heure après le coucher de Katty.

Il était à peine jour, le lendemain, quand je reçus un billet du chapelain ; trois mots seulement : « Katty a le croup. »

IV.

A midi j'étais dans l'appartement où Katty s'était montrée si gaie la veille. Elle était couchée. Sa gouvernante lui souriait; le docteur lui tenait la main.

La chambre s'emplissait de minute en minute d'enfans qu'elle-même avait fait demander avec instance et une volonté à laquelle son chapelain, par condescendance autant que par devoir, n'avait pu s'opposer. — On l'avait largement contentée. Autour de son lit étaient groupés ses petits compatriotes. Ils n'étaient plus aussi étourdis qu'à la fête de Boulogne. Ils comptaient deux ans de plus.

La petite malade ne souffrait pas encore beaucoup; mais le mal était fixé. — Toujours là. Elle était divine de résignation, avec ses mains rosées ouvertes sur la couverture, son regard un peu fiévreux d'éclat, sa bouche de corail, sa tête calme, moulée au milieu de l'oreiller.

Debout près d'elle, le chapelain paraissait, à la profonde consternation de son visage, avoir quatre-vingts ans. La méditation le rongeait. Courageuse et se possédant bien, sa science était en pourparlers violens avec la mort. Dirigés de toute leur puissance vers la porte du cabinet que je lui voyais fermer tous les soirs, ses regards n'auraient pas été détournés de ce but par le passage de la foudre.

Il ne me vit pas entrer.

Katty me salua du bout des paupières comme une reine mourante, — qui s'éteint avec dignité.

Caprice bizarre! tous ses joujoux, des blocs de joujoux étaient étalés sur des tables au milieu de l'appartement.

Quand elle se fut assurée que ses petites compagnes étaient toutes venues, elle se souleva un peu et leur dit :

— Dans le ciel on n'a pas besoin de joujoux : je vous donne, Édith, tous mes cerceaux. Jouissez-en plus long-temps que moi.

Les petits légataires se regardaient sans mot dire ; ils ne comprenaient pas encore la cause de cette générosité.

— John, vous accepterez mon album : plusieurs fois vous l'avez désiré sans l'obtenir. Il est maintenant à vous.

—Pourquoi cela? demanda vivement John. Je ne reçois qu'en donnant, Katty. Votre album contre sir Jack, mon singe noir.

— Mon cher John, ne vous fâchez point tant. Quand ma sœur ainée, Nelly, mourut à huit ans de la maladie qu'eut deux ans après ma sœur Glorvina, elle nous laissa à Glorvina et à moi tous ses jouets ; quand Glorvina mourut il y a deux ans de la maladie que j'ai aujourd'hui, John, j'héritai à mon tour ; — ne dois-je pas à mon tour aussi vous donner tout ce que je ne puis léguer à une sœur, puisque je suis la dernière de la famille? John, acceptez donc cet album.

— Katty, fit M. Anderson, vous parlez trop. Je serai forcé de prier vos amies de vous laisser en repos.

Un regard compatissant de la petite lady exprima sa suave résignation; et, pour apaiser la sévérité du chapelain, elle but la boisson que lui offrait sa gouvernante.

— Puisque M. Anderson ne veut plus que je parle, approchez un peu, dit Katty.

Et prenant sur la table qu'on avait avancée près d'elle un objet quelconque parmi ses joujoux, elle le remettait à un enfant, et elle l'embrassait.

Anderson avait ses deux mains sur le visage. L'homme de Dieu et de la science pensait et priait.

Aucun des enfans n'avait une idée précise de la cause funeste à laquelle cette munificence était due. Insoucieux comme à leur âge, ils laissaient se dépouiller Katty, sans éprouver d'autre impression que celle d'une joie confuse. Quelques-uns seulement entre les plus âgés devinaient un mystère pénible sous ces dons faits dans un appartement silencieux que le soir remplissait déjà de son ombre mélancolique.

Anderson me fit un signe; je me glissai dans l'alcove tout auprès de lui.

— Voici la nuit, me dit-il, l'heure des crises. Je sens que la fièvre redouble ; touchez la main de l'enfant. Pendant ce temps il alla à la porte du cabinet vitré et en revint d'un bond. Il crut que je n'avais rien vu.

— Ce n'est pas votre main, Anderson. Qui donc?

— Katty, — c'est moi. Je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans vous dire bonjour.

— Merci, — me dit-elle; — mais nous n'aurons pas de thé ce soir.

Et sa parole s'éteignait.

— Elle délire déjà, dit le chapelain.

—Eh bien! que soutenais-je hier? Je savais fort bien où nous irions.

— Katty! — vous souffrez, parlez moins.

— J'ai fini; — voilà, — se tournant vers moi, le seul joujou qui me reste à vous donner.

Les enfans se levaient pour partir.

—Adieu, Bella! adieu, Bridget! adieu, Felicia! adieu, Sibyl! adieu, Margery! adieu!..... — Sa voix s'épaissit et n'arriva plus à ses lèvres.

Le chapelain plaça avec autorité la main sur la bouche de la petite lady.

Le joujou qu'elle m'offrait était le portrait de sa mère peint sur un médaillon, au revers duquel était le sien, en costume blanc; celui qu'elle avait encore sur son lit de parade et de mort.

Sa bouche ouverte, sa respiration enflammée, courte et bruyante, son œil languissant, ce portrait, portrait qui pouvait être celui de deux vivantes ou de deux mortes; ce digne ecclésiastique qui semblait, pour le dernier moment d'une lutte désespérée, réunir tous ses efforts, m'effrayèrent, m'épouvantèrent; je m'échappai, je descendis, je courus au grand air.

A la porte, j'entendis un cri. — Je l'entends encore.

V.

Quelque temps après cette scène, je me présentai à la porte de l'hôtel Brady que je trouvai fermée. L'herbe avait poussé sous la porte des écuries. L'hôtel ayant été loué pour cinq ans, le révérend Anderson en avait emporté les clefs avec lui. Je connaissais les réunions où se rendaient le dimanche les employés de la maison; j'y allai, dans l'espoir de découvrir, d'in-

formation en information, la trace de quelque domestique qui à son tour, m'aurait appris le dénouement du drame de famille que je n'avais pas eu le courage d'attendre. Ma course fut inutile; aucun compatriote de ces domestiques ne les avait vus depuis une date antérieure à la maladie de la petite lady. J'en conclus qu'ils étaient tous partis pour l'Angleterre. Anderson, fidèle à son serment, avait parfaitement pris ses mesures en exilant les derniers témoins de l'événement fatal. Il était même probable qu'ils avaient quitté l'hôtel avant d'en avoir connaissance. Les voisins m'en apprendraient sans doute davantage: — Tel jour, telle heure, avez-vous remarqué, demandai-je à une fruitière logée à deux pas de l'hôtel Brady, un beau convoi traîné par des chevaux caparaçonnés d'argent, plumes blanches en tête?

— Il en passe tant, mon bon monsieur, de morts riches dans ce quartier, que votre mort à plumes a pu m'échapper.

— Vous n'auriez pas vu passer non plus, le même jour, une petite bière d'enfant?

— C'est si mignon, mon bon monsieur, qu'on ne tient pas compte de ces convois-là.

— Attendez pourtant. N'y avait-il pas à votre convoi des petites demoiselles vêtues de blanc avec des roses blanches, des souliers de satin blanc, que c'était pitié par la crotte qu'il y avait?

— Katty est morte! ce convoi était le sien.

Me voyant pâlir, la fruitière me dit: C'était donc votre parente, cette colombe? Dame! chacun son tour. J'en ai perdu une aussi de quarante-sept ans. Si vous tenez, du reste, à savoir les détails de la cérémonie, demandez à Mme Dupré, la maîtresse de pension. L'enfant y était élevée, et très bien élevée encore, il faut voir comme on les fait courir sur des poutres à se casser les reins; et de dire que ça ne les empêche pas de mourir!

Il y avait long-temps que je n'écoutais plus la fruitière. Le convoi était celui de quelque jeune pensionnaire d'une maison éducation de la Chaussée-d'Antin: que m'importait? Fragilité de notre ame! du moment où j'étais convaincu que mon effroi avait été une erreur, j'étais moins certain de la mort de Katty; c'est à ce prix que je me consolais, je comprenais mieux main-

tenant lord Brady, nourrissant volontairement sa vie d'un doute perpétuel.

Nos propres douleurs ne sont pas éternelles; celles qui nous viennent de causes étrangères doivent s'affaiblir; la nature, la raison le veut ainsi. Après un an, deux ans de souvenirs pénibles, l'image de Katty s'envola de ma mémoire comme une fleur qu'on a placée entre les deux feuillets d'un livre. La fleur pâlit, se dessèche, se détache du livre, et un beau jour le vent l'emporte en poussière. Vous souvenez-vous de tous les papillons qui vous ont charmé, par une douce matinée de printemps, à travers les hautes herbes, de toutes les ondulations du blé dans la plaine? Nous ne gardons rien du trésor de nos joies et de nos douleurs. Nous sommes des tombes.

Depuis cinq ans bien d'autres pesantes histoires d'hommes avaient pris la place de cet épisode ailé d'un enfant dans le recueil de mon passé. Je n'avais plus que de vagues réminiscences de l'enfant, de sa figure, du docteur Anderson, de lady, de lord Brady; personne ne m'en parlait, je n'en parlais à personne.

VI.

Une soirée d'hiver, — de l'hiver dernier, — j'écoutais, assis auprès d'un bon feu, le récit familier d'un voyage en Suisse, que me faisait le voyageur lui-même, un ami, en posant tantôt son cigarre sur le bord de la cheminée pour gravir le Mont-Rigi, buvant tantôt une goutte de kirsch pour reprendre des forces à la chapelle de Malchus. Comme c'est un homme d'esprit, il racontait sans chercher à faire de l'esprit. Je puis dire que je connais la Suisse depuis que je l'ai entendu, et après avoir oublié cette contrée à force d'en lire des descriptions. Il m'a préservé du bonheur, puis-je ajouter, de visiter un pays libre.

— Qu'avez-vous enfin remarqué de plus extraordinaire dans ce pays. après le Mont-Blanc, le Montenverd et les représentans de la république helvétique?

— Les Anglais, me répondit-il; le seul peuple qui, par sa langue, ne puisse se faire comprendre à aucun des treize can-

tons. Cette calamité exceptionnelle les force à recourir à une dépense ruineuse de gestes ; ils usent leurs doigts ; s'ils veulent seulement exprimer le désir de manger un poulet rôti, il faut, dans leur douloureuse mimique, qu'ils imitent le bruit du poulet qu'on égorge et le bruit de la broche mise en branle. Après ces méritoires efforts, le cuisinier suisse leur sert souvent un lièvre en civet.

Et beaucoup d'autres esquisses des mœurs anglaises me furent présentées par mon ami.

La moins originale n'était pas celle-ci :

Fatigué de la vie, un riche lord avait eu recours à la distraction des voyages. Telle était, du moins, la version avec laquelle on expliquait plus généralement son long pélerinage hors de l'Angleterre ; mais il était à bout de supporter la torture de l'ennui intérieur dont il était dévoré. De fait, la tristesse de son visage l'affirmait. Les mers et les continens avaient porté tour à tour sa goëlette allant de côte en côte, ses lourdes voitures broyant le pavé des villes.

— Et le nom de cet Anglais ? demandai-je à mon ami.

— Mac Ferlus.

— Un lord écossais. Un instant j'avais eu l'idée que ce pouvait être....

— Quoi donc ?

— Rien. — Un vieux souvenir.

—Or, cet Anglais avait parcouru l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Japon.

— Et il s'y était ennuyé ?

— Et d'un ennui dont il s'attribuait la cause. Folie, se dit-il, d'aller toujours où l'on veut aller et où tout le monde est allé ; car on ne va jamais que là. Quelle routine de revêtir toujours l'habit de voyage des autres, et de marcher dans leurs souliers.

John ! dit-il à son intendant, vous me conduirez désormais où il vous plaira ; je vous laisse le choix entre les quatre parties du monde. Seulement ne m'apprenez jamais où nous serons ; peu m'importent, vous le savez, les villes et leurs habitans. Je ne parle à personne, je ne m'intéresse à rien. Roulez-moi, c'est tout ce que je vous demande.

Depuis deux ans, l'intendant de mac Ferlus obéissait avec la

plus aveugle exactitude aux ordres donnés par son maître, qui avait pu se croire en Perse lorsqu'il avait une seconde fois traversé la Turquie, et qui s'imaginait se trouver peut-être en Allemagne ou en France, quand je le rencontrai en Suisse.

Je néglige d'autres récits, qu'un jour pour notre agrément et pour sa réputation d'écrivain, mon ami publiera dans cette *Revue* où j'achève le mien.

La barrière de l'Étoile est par sa situation la plus magnifique de toutes celles qui cernent Paris. On dirait une écluse à pic d'où s'écoulent, dans Paris, qu'elle domine, des vagues incessantes de voitures de toutes formes, de chevaux hennissans et emportés par la pente du terrain, de diligences chargées de voyageurs, qu'effraie la splendeur étalée sous leurs regards. Au moment où on le découvre de ce point, Paris entier part, pour ainsi dire, comme une détonnation; c'est un lever du soleil vu du haut de la montagne. Une ville se lève ; et quelle ville! dix lieues d'arbres dix lieues de monumens ; deux lieues de rivière ! Les Tuileries, le Louvre, Notre-Dame ! le Panthéon, les Invalides ! la Seine. Là, respire le roi. Là, huit cent mille ames! et le soleil qui semble trop petit pour éclairer tout ça — Sur vous, levez les yeux, l'arc de triomphe.

L'effet est colossal et unique.

Eh bien! une petite mauvaise grille d'égout, large de dix pieds, peut-être en fer, vous sépare de ces merveilles. Il faut presque demander le cordon pour s'introduire dans la capitale de l'univers. L'octroi le veut ainsi.

Un jour j'étais là, adossé à cette grille, regardant Paris.

Un cheval s'était rangé contre la barrière, du côté intérieur de Paris, pour laisser le passage libre à une voiture de voyage, suivie d'autres voitures toutes massives de cuir noir et de roues de cuivre. Un équipage anglais.

Le cheval de la grille était monté par une jeune personne vêtue d'une amazone bleue.

La voiture passe.

J'entends une glace qui se brise. Deux mains et deux cris sortent.

Le cheval de la jeune personne recule de trois pas.

— Katty! Katty !

— Qui m'appelle ?

— Katty ! Katty ! — fille d'Hanna ! ma fille !

Je crois que si dans ce moment le roi de France était venu à passer, lui et toute sa cour, j'aurais oublié de me découvrir.

Prenant sa fille dans ses bras comme lorsqu'elle n'était que la petite Katty, lord Brady la souleva de terre, et il marcha quelques pas en l'embrassant ainsi.

Mais quand il la posa à terre ce fut au tour de sa fille à le soutenir. Ils descendirent ainsi à pied les Champs-Élysées, le père appuyé sur l'enfant.

Et moi ! je les suivais du regard.

Je compris alors que le spectacle de tous les monumens du monde, des capitales et des populations d'un million d'ames, ne valait pas, pour remuer le cœur, ce père et cette fille qui se rencontraient par hasard à la porte d'une ville, après huit ans d'une séparation qu'ils croyaient éternelle. Et je les vis décroitre dans le prolongement des Champs-Élysées.

Le père ne me connaissait pas ; l'enfant m'avait oublié

Je ne les vis plus. — A quoi bon les revoir ?

J'appris seulement que lorsque, brisés l'un sur l'autre, le père et l'enfant arrivèrent à l'hôtel, prévenue par le domestique de lady Katty, une femme était au milieu de la rue qui attendait.

— Milady ! vous ici ! par le Dieu tout-puissant ! Hanna, dites-moi, comment vous aussi avez retrouvé notre fille !

— Milord ! Dieu me pardonne mon parjure ! je ne l'ai jamais quittée.

Il est superflu de dire que le révérend Anderson avait laissé Katty à Paris, comme l'endroit de la terre où l'on cache le plus facilement sa vie ; et aussi inutile d'ajouter que l'intendant de lord Brady, libre de conduire son maître où cela lui plairait, l'avait mené à Paris.

C'est tout ce que je sais.

Léon Gozlan.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

IV.

La Cathédrale de Strasbourg.

Si jamais vous allez à Strasbourg par la route de Nancy, en arrivant sur les hauteurs de Saverne, le matin, tandis que vos compagnons de voyage, la tête enveloppée dans le collet de leur manteau, cherchent encore un dernier reste de sommeil, et que le conducteur, profondément enseveli dans le calcul mental de ses bénéfices, oublie de gourmander le postillon qui s'endort sur son fouet, au milieu de ce silence qui règne dans l'intérieur de la voiture, sur la montagne et dans les champs, vous pourriez bien être surpris tout à coup par un cri enthousiaste, un cri de joie, qui fait que toutes les têtes, mollement assoupies, se redressent, et que tout le monde se frotte les yeux. Vous interrogez la physionomie de vos voisins, et vous appercevez un jeune homme d'Alsace, qui jusque-là n'avait pris qu'une part fort modeste à vos bruyans entretiens, qui passant sa tête blonde par la portière, salue avec amour les beaux blés qui ondoyent dans les plaines de Saverne, et le clocher de la cathédrale de Strasbourg, qui se dessine comme une flèche

aiguë sur l'horizon bleuâtre. La cathédrale de Strasbourg, c'est l'orgueil et la joie de tous les Alsacien. C'est le premier monument que l'enfant apprenne à connaître, et le dernier sur lequel le vieillard arrête encore ses regards. Le pâtre, qui s'en va conduire son troupeau dans les champs de Schilig; la bonne femme de village qui s'asseoit avec son rouet dans son petit jardin d'Illkirch; le batelier qui conduit son radeau sur le Rhin, et le laboureur, que vous voyez passer gravement sur un de ses beaux chevaux, avec son chapeau à larges bords, et son grand gilet rouge si bien brodé: toutes ces bonnes gens aiment leur cathédrale, et la cherchent de loin, et se réjouissent de la revoir. Il n'y a pas un palais au monde qui puisse la leur faire oublier; il n'y a pour eux pas un signal de fête pareil aux sons joyeux de leur beffroi, descendant dans la vallée, aux chapiteaux à jour, aux tourelles dentelées, aux mille bouquets de fleurs de la cathédrale, couverte de lampions, étincelans comme une gerbe de feu, au milieu de la nuit. Une fois ce signal donné, vous verriez dans tous les villages, sur toutes les collines, les groupes joyeux se réunir, les brandons de fête s'allumer; au bout d'une heure, l'Alsace est inondé de feux de joie, au milieu desquels la cathédrale élève sa tête gigantesque et sa pyramide flamboyante.

Heureux l'enfant de l'Alsace qui revient d'un pays étranger, quand de loin son œil découvre le dôme de sa cathédrale! Il sait que là tout près est sa maison, sa famille. Il oublie l'espace qui lui reste à franchir, et revit au milieu des siens, long-temps avant de pouvoir se jeter dans leurs bras. C'est comme l'habitant des Alpes qui aperçoit la cime de ses forêts, comme le marin qui voit poindre, au retour, le phare de sa ville natale. Mais pitié à celui que le sort emmène en exil, si, au milieu de ses regrets, de son isolement, il rencontre, par hasard, l'image de ce monument autour duquel s'élève la demeure de ses amis et celle de son père. Un jour, dans une petite ville de la Hollande, je regardais les cartons d'un marchand de gravures. Un homme en cheveux blancs vint se placer auprès de moi, et se mit à parcourir d'un air assez distrait les dessins étalés devant nous —Tenez, dit le marchand, voici le dôme des Invalides. Le vieillard se retourna vivement, et devint plus attentif. — Voici le palais du roi Stanislas, à Nancy. Voici la cathédrale de Stra-

bourg (*Hier is de hoofdkerk van Straasburg*). — Donnez, s'écria le vieillard. Il saisit la gravure en tremblant, la paya, et tandis qu'il la regardait, la tête baissée, deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

A l'histoire de l'église tient toute l'histoire de l'homme et toute l'histoire du pays. La grande porte de bronze s'ouvre pour l'enfant qui vient de naître, comme pour le vieillard qui vient de mourir. Au-dessus de ses arceaux pompeux, flotte le drapeau de la victoire; au milieu de sa nef mystérieuse, se dresse le catafalque de mort. Hélas! combien d'amers regrets, de douleurs sans espoir, se sont épanchés en silence dans une de ces obscures chapelles retirées à l'écart, avec une image de la Vierge au-dessus d'un simple autel, et de vieux vitraux coloriés aux fenêtres! et combien de jeunes fiancées, le sourire sur les lèvres, la fleur d'oranger sur la tête, ont trouvé plus de joie dans leur amour, plus de confiance dans leur bonheur, au milieu d'un de ces édifices solennels qui semblaient leur servir de rempart contre les orages de la vie ! L'église s'attendrit comme une mère à toutes nos souffrances, s'épanouit à toutes nos joies, et pourtant il y règne un caractère d'immuabilité terrible. Nous nous en allons tous l'un après l'autre sur cette nef où s'agenouillaient nos pères, et la nef reste. Le même autel nous reçoit dans nos jours de triomphe et dans nos jours de deuil ; et le même chœur répond aux versets joyeux du *Te Deum*, et aux soupirs du *Dies iræ*.

Que si l'humble enceinte d'une église de village rappelle tant de douces et mélancoliques idées, combien de souvenirs sont attachés à cet autre édifice, œuvre d'art merveilleuse, siége d'un évêché, métropole d'une grande ville!

Pendant l'espace de treize siècles, on ne pourrait pas faire l'histoire d'Alsace sans faire en même temps celle de ses évêques. A une époque où la question de suprématie religieuse se débat violemment contre le pouvoir temporel, l'évêque est placé au milieu de cette ville libre, impériale, de Strasbourg, comme la papauté au milieu des républiques italiennes, des bourgeoisies orgueilleuses de la Flandre, et des communes de France. Même tendance de part et d'autre, mêmes luttes. L pape défend les priviléges de la tiare ; l'évêque combat pour les prérogatives de son chapitre ; le pape excommunie l'empe-

reur, l'évêque excommunie ses échevins. Il y a deux grandes idées en mouvement, deux bannières se lèvent sur le monde chrétien, et autour de ces deux bannières vous verrez toujours se rallier les mêmes auxiliaires. Le signal du combat part du Vatican, et se répète dans tous les royaumes, dans toutes les principautés, dans toutes les villes. La bourgeoisie s'arme pour l'empereur, l'évêque s'arme pour le pape.

C'est que c'étaient tous de hauts et puissans seigneurs, que ces évêques de Strasbourg, tous jaloux de leur autorité, et fiers de leur noblesse, « Parcourez cette longue suite de prélats, dit Grandidier, vous compterez presque autant de fils des anciens ducs d'Alsace que d'évêques, tous appartenant à la tige ou aux branches de l'auguste et ancienne maison d'Habsbourg. Les plus illustres maisons d'Allemagne se font honneur d'avoir donné des évêques à Strasbourg. La race de Charlemagne, les ducs de Franconie, de Souabe et de Luxembourg, les princes du sang de Bavière, de Brandebourg, de Lorraine et d'Autriche, les Manderscheid et les Fürstenberg, se sont fait gloire d'être placés sur le trône de cette église. »

Le chapitre marchait dans les mêmes voies de dignité aristocratiques. Parmi les trente chanoines qui le composaient, on pouvait en admettre, il est vrai, neuf qui ne fussent pas nobles. Mais les pauvres plébéiens devaient se résoudre à n'occuper partout que la dernière place. Les premiers s'appelaient *chanoines prélats*, et ceux-ci n'avaient droit qu'au titre de *maître* (magister). Les premiers prenaient les meilleures prébendes, et s'en allaient souvent visiter leurs terres au lieu d'assister aux offices. Les autres recevaient dans toutes les immunités la portion la plus maigre, et ne devaient pas manquer de se trouver à l'église aux heures prescrites. Peu à peu, la distance placée entre ces deux classes de chanoines, s'élargit encore plus. Les nobles formèrent exclusivement le *grand chapitre*, les plébéiens le *grand chœur*. Les fils d'anciennes familles obtinrent des canonicats, sans être astreints à aucun devoir régulier, souvent même sans être promus aux ordres sacrés, et les offices furent chantés par neuf pauvres clers qui remplissaient les fonctions de chanoines effectifs. Aussi disait-on, au moyen-âge, que le chapitre de Bâle était le plus gai; celui de Spire le plus dévot; celui de Cologne le plus riche; mais celui de Strasbourg le plus noble.

C'est à l'aide de ces chanoines nobles que l'évêque soutenait ses prétentions contre l'*ammeister*, contre le sénat et les bourgeois de Strasbourg. Ces prétentions n'avaient pas seulement pour but la défense d'un droit religieux. Elles se renouvelaient à tout instant à propos d'une nomination d'échevin, d'un droit de péage ; et quand la lutte en était venue à un certain degré d'irritation, l'évêque ne se contentait pas d'avoir recours aux armes spirituelles, il faisait sonner aussi la trompette de guerre et montait à cheval l'épée à la main.

Vers le milieu du XIIIe siècle, la ville de Strasbourg, profitant de l'anarchie qui s'était élevée en Allemagne après la mort de l'empereur Conrad IV, résolut de s'affranchir de l'espèce de tutelle que ses évêques avaient presque toujours exercée sur elle. Elle voulut avoir de nouveaux statuts, nommer elle-même ses magistrats, régler la perception des impôts ; et pour se donner un appui dans les réformes qu'elle tentait d'établir, elle conclut un traité d'alliance avec Cologne, Spire, Bâle Worms, Mayence et plusieurs autres villes qui se trouvaient comme elle placées sous le même joug, et voulaient conquérir la même liberté.

Tout cela ne convenait guère à l'évêque de Strasbourg, qui voyait s'en aller ainsi une bonne part de ses plus belles prérogatives. Il réclama, on ne tint compte de ses réclamations. Il lança l'interdit sur la ville. La ville trouva des prêtres qui lui dirent la messe en dépit de l'acte d'excommunication. Il fit de nouvelles menaces, assembla quelques troupes, les citoyens exaspérés s'en allèrent dévaster un de ses châteaux. Cette fois, le brandon de discorde était jeté entre les deux partis, la guerre était déclarée. L'évêque appelle à son secours l'archevêque de Trèves, l'abbé de Saint-Gall, celui de Marbourg, le landgrave d'Alsace et plusieurs comtes. La ville sonna le beffroi, arma ses citoyens, et prit pour les commander le landgrave Rodolphe de Habsbourg, qui fut depuis empereur d'Allemagne.

Le 8 mars 1262, les deux armées se rencontrèrent à une lieue de la ville. L'évêque n'avait pas moins de trois cents hommes à cheval, presque tous nobles, et cinq mille fantassins. Lui-même márchait à leur tête, et leur prédisait la victoire. Les Strasbourgeois s'avançaient sous les ordres de leur brave général, avec moins de présomption et d'audace que leurs adversai-

res, mais avec plus de fermeté. Le combat s'engage, un combat acharné. L'évêque est vaincu, son frère tué avec soixante gentilshommes, et les Strabourgeois rentrent en triomphe dans leur ville avec quatre-vingts nobles qu'ils emmènent prisonniers.

Une guerre plus déplorable encore fut celle que Strasbourg eut à soutenir plus tard contre l'évêque Guillaume de Diesth. Il avait dilapidé les revenus de l'évêché, engagé ou vendu la plus grande partie des biens de l'église. Il marchait à grands pas à sa ruine. Les magistrats de Strasbourg le firent arrêter. De là grande rumeur dans la chrétienté. Le concile assemblé à Constance excommunie la ville. Les Strasbourgeois remettent leur prisonnier entre les mains d'un envoyé de l'empereur, mais ils sont obligés de payer une amende de 50,000 florins. Plus tard, l'évêque rentre dans son diocèse, avec un désir ardent de se venger, et voilà des batailles en rase campagne, des châteaux incendiés, des villes ravagées, une guerre qui dure douze ans.

Heureusement que tous ces évêques n'avaient pas l'humeur aussi guerrière que Geroldseck, ni le caractère aussi prodigue que Guillaume. Il en est qui ont laissé de sages institutions et fondé de beaux édifices, et l'art doit un tribut de reconnaissance à l'évêque Werner, qui en l'an 1015 posa la première pierre de la cathédrale que nous admirons aujourd'hui. Une ancienne tradition rapporte que cette cathédrale fut bâtie en 510, et que Charlemagne se plut à l'enrichir et à l'orner. En 1007, elle fut frappée de la foudre, et il ne resta que le chœur. Le bâtiment commencé par l'évêque Werner fut achevé en 1275. On voulait y ajouter deux tours. Ervin de Steinbach en donna le plan et l'on se mit à l'œuvre. C'était un temps de foi. Pendant de longues années, disent les chroniques, on vit jusqu'à cent mille hommes travailler à cet édifice. On leur donnait du pain, quelques racines, et ils couchaient sur la terre nue, mais ils gagnaient des indulgences. Jamais la ville, ni l'évêché, ni la province, n'eussent pu suffire aux frais d'une telle construction. Mais le prêtre était là pour encourager les ouvriers. Le prêtre ministre de Dieu, leur promettait pour tant d'années de travaux dans ce monde, tant de siècles de miséricorde dans l'autre, et ces hommes de foi, dans leur espérance

naïve, appelaient leurs femmes et leurs enfans à participer à cette œuvre de salut. Chaque pierre qu'ils soulevaient était baignée de leurs sueurs, ou arrosée de leurs larmes de repentir chaque colonnette taillée avec tant de soin avait reçu la confidence des secrets de leurs cœurs. D'année en année, ils voyaient la tour de leur cathédrale s'élever comme un monument d'amour et d'expiation, et il leur semblait que toutes ces fleurs, toutes ces ogives, pourraient un jour plaider leur cause devant le ciel. C'était aussi un temps de régénération pour l'art et la poésie. De tous côtés, les confréries d'architectes s'en allaient bâtissant des temples à Dieu, et des châteaux à la châtelaine. Les hymnes de l'église se chantaient avec plus de pompe et d'harmonie, et la lyre des minnesingers répondait des bords du Rhin à la lyre des troubadours que l'on entendait résonner dans le beau pays de Provence. Tout le moyen-âge s'éveillait avec une ame jeune et candide, avec une vie d'art, d'amour et de foi. La poésie couvrait de fleurs son berceau, et la religion l'éclairait de son flambeau. Il y avait dans tout le monde chrétien, unité de pensée, et unité de but. Ce que le poète exprime dans ses vers, le peintre l'exprime avec sa palette et le sculpteur avec son ciseau. Pendant que Dante écrit sa *Divina commedia*, Cimabuë peint ses têtes de Vierge, Ervin de Steinbach bâtit sa cathédrale.

Le plan du grand architecte n'a, comme on le voit, pas été fini ; il devait y avoir deux tours parallèles élevées sur le portail de l'église, il n'y en a qu'une. L'œuvre du maître était bien calculée sous son point de vue le plus beau et le plus grandiose ; mais la foi n'a pas duré assez long-temps pour la mettre à exécution. Maintenant il faudrait, comme un poète anglais le disait de la cathédrale de Cologne, il faudrait des anges pour l'achever :

O for the help of angels to complete
This temple —Angels governed by a plan
How gloriously pursued by daring man.

Ervin avait commencé son travail en 1227. Il mourut en 1318, laissant à son fils Jean la glorieuse tâche qu'il avait entreprise. Vingt ans après, son fils mourut aussi. Mais toute la famille

d'Ervin était dévouée à l'art. Le génie du père passait comme un héritage dans l'ame de ses enfans. Après lui, après Jean, ce fut sa fille Sabine qui se mit à la tête des tailleurs de pierres, des ouvriers, et continua ce plan gigantesque dont on commençait à comprendre les merveilleux détails. C'est elle qui a sculpté cette statue de la Vierge que l'on aperçoit sur le portail, avec une couronne sur la tête, un calice dans la main droite et une croix dans la main gauche. Mais la vie de Sabine ne suffit pas encore pour achever l'œuvre religieuse de l'Alsace. Elle et son père Ervin, et son frère furent enterrés dans l'église. Tous trois reposent dans ce magnifique tombeau qu'ils s'étaient construit, comme des rois d'Égypte dans l'enceinte de leur pyramide. Après eux vint l'architecte Jean Hültz, de Cologne, qui conduisit la flèche jusqu'à la couronne. Enfin, l'édifice fut terminé en 1439, c'est-à-dire 424 ans après qu'il avait été commencé.

Alors les croyances religieuses du peuple n'étaient déjà plus ni aussi candides, ni aussi fermes qu'autrefois. Pour pouvoir entreprendre l'autre tour, comme Ervin l'avait conçu, il eût fallu faire reculer le mondé de deux siècles. Le vent de la rébellion à l'autorité sacerdotale commençait à souffler; l'imprimerie allait éclore avec tous ses prodiges, au pied même de cette cathédrale (1), et l'ère de la réformation avançait à grands pas.

Quatre-vingts ans plus tard cependant, la métropole de Strasbourg resplendissait d'un grand éclat. De grandes fêtes s'y préparaient, et le peuple se pressait dans sa large nef pour prier, comme autrefois il accourait au pied de ses murailles pour les construire. Ce qui occasionait ce redoublement de ferveur, c'était l'arrivée du légat de Rome chargé de la vente des indulgences. Je sais combien ce mot d'indulgence a déjà soulevé de récriminations. Je ne prétends pas à renouveler l'une de ces satires lancées mille fois contre la papauté, je ne

(1) C'est à Strasbourg, sur la place du collége, que Gutenberg inventa et mit pour la première fois en usage les caractères mobiles. Les recherches bibliographiques de Schœpflin, Oberlin, et de M. de la Serna Santander, auteur du Dictionnaire bibliographique du xve siècle, ne laissent aucun doute à cet égard. Une souscription a été ouverte cette année à Strasbourg pour élever un monument à Gutenberg, devant la maison même qu'il a à tout jamais illustrée par son invention.

veux que rapporter un fait. En 1518, on vit arriver à Strasbourg, dans un magnifique carosse traîné par quatre chevaux, le cardinal délégué par le pape pour recueillir les dons des fidèles. Il était escorté de vingt hommes à cheval, et suivi d'une lourde voiture attelée de huit mulets, dans laquelle était enfermé le trésor qu'il avait amassé le long de la route. Il prêchait, et distribuait à tous ceux qui voulaient bien payer leur tribut, les billets d'indulgences du souverain pontife, graces à ces indulgences, quiconque avait été frappé d'anathème par le prêtre, rentrait dans la communauté chrétienne. Il y avait absolution entière pour toute infraction aux commandemens de l'église, pour tout acte de violence même envers un ecclésiastique, à l'exception cependant des prélats, pour l'oubli des devoirs de chrétien, pour le meurtre, en un mot pour toute espèce de péché. On était dégagé de ses vœux et libre d'enfreindre ses sermens, pourvu qu'on ne portât préjudice à personne. Enfin, on pouvait s'exempter de jeûner, fréquenter moins souvent les églises, et acquérir cependant, par le seul fait des indulgences, autant de mérite aux yeux de Dieu que d'autres s'en acquéraient par la rigide observation des pratiques religieuses (1). En même temps que les prêtres expliquaient avec emphase toute cette longue suite d'avantages attachés à la bulle du pape, on exposait à la porte des églises, auprès des confessionnaux, une lettre imprimée en gros caractères avec deux figures de chaque côté. « D'un côté, disent les chroniques alsaciennes, on voyait Jésus-Christ sans vêtement, remuant les feux du purgatoire avec une croix, et renvoyant ceux qui en sortaient vers le pape, assis sur un siège en habits pontificaux et ayant en face une lettre d'indulgence. Devant lui se tenaient à genoux plusieurs empereurs, rois, cardinaux, évêques et autres ; derrière lui, un sac d'argent, plusieurs captifs délivrés rendant grace au pontife et suivis de prêtres payant leur rançon au Turc. On apercevait aussi des captifs au fond des puits profonds, fermés de grilles de fer; hommes, femmes, enfans, faisaient d'horribles contorsions. Ceux qui voyaient ce triste spectacle pleuraient et donnaient l'argent à pleines mains (2). »

(1) Beitreage zu der Geschichte der Reformation von A. Jung, tome I. Strasbourg, 8130.

(2) Notice sur Strasbourg, par M. Hermann.

Il est facile de concevoir l'influence que devaient avoir sur un peuple encore ignorant et superstitieux des promesses aussi splendides, et combien les bonnes gens des villages d'Alsace qui assistaient à ces prédications devaient s'estimer heureux de pouvoir, pour une modique somme d'argent, sauver leurs parens et se sauver eux-mêmes de la damnation éternelle. Aussi le cardinal s'en alla-t-il de Srasbourg avec des coffres bien remplis.

Mais Luther était là bas dans son couvent de Wittenberg, qui commençait à discuter en lui-même l'efficacité de ces indulgences et qui allait bientôt agiter toute l'Europe avec ses protestations.

La réforme s'introduisit en Allemagne degré par degré, sans beaucoup de violence, d'abord parmi le peuple, et puis parmi quelques prêtres. On échangea, il est vrai, maint grossier pamphlet. Thomas Mürner, le défenseur du catholicisme, lança d'amères satires contres ses adversaires, et ses adversaires lui répondirent. Il y eut, pendant plusieurs années, bataille de plumes, bataille d'injures, en prose et en vers; mais jusqu'à la guerre des paysans, jusqu'à l'entrée du duc de Lorraine en Alsace le sang ne fut pas répandu. Les principes de Luther, soutenus par quelques hommes énergiques, s'en allaient de ville, en ville, de maison en maison; ils s'insinuaient dans le cœur de l'ouvrier, du marchand, du pasteur, puis dans celui de leur frère, et dans celui de leurs voisins. Sans avoir tiré l'épée, sans tumulte, sans rumeur, un beau jour d'Alsace se réveilla protestante. Ses églises avaient changé de face, ses hymnes se chantaient en allemand, ses prêtres étaient mariés. L'évêque en était encore à réfléchir aux moyens d'arrêter les progrès de la réforme que déjà la reforme était faite; on lui laissa cependant son palais, ses revenus, son chapitre, mais les membres vinrent le prier de céder la cathédrale au nouveau culte; on avait mis, dans l'assemblée des échevins l'abrogation de la messe aux voix, et l'abrogation de la messe avait été prononcée à la majorité de cent quatre-vingt-quatre votans sur deux cent soixante et dix-neuf.

Oh ! ce fut un triste jour pour la vielle cathédrale que celui où l'on vint, au nom du sénat protestant, lui enlever ses images de saints et ses reliques. On remplaça la statue de la Vierge par une table toute nue; on la dépouilla de ses grands tableaux,

et puis adieu l'éclat de ses cérémonies, adieu ses grandes solennités toutes replendissantes d'or, toutes parfumées d'encens, ses prêtres avec leur longue chape, et ses enfans de chœur avec leurs blancs surplis. Il y eut, il est vrai, un retour de prospérité pour le catholicisme, quand Charles-Quint luttait contre les principes de Luther et les confédérés de Schmalkalden ; mais la main du monarque dont le royaume s'étendait sur les deux hémisphères, ne fut pas assez forte pour réprimer le mouvement général des esprits. Il fut obligé de céder; le protestantisme l'emporta.

L'église d'Ervin de Steinbach ne recouvra son ancienne gloire que sous le sceptre de Louis XIV. En 1621, quand l'Alsace fut réunie à la France, il ne restait pas à Strasbourg plus de 1500 catholiques; mais le roi les protégeait, et leur nombre s'accrut. Les portes de la cathédrale s'ouvrirent de nouveau pour eux; l'autel reprit sa parure, le chœur ses cérémonies, les beaux dais en soie se balancèrent au-dessus de la nef, et les vieux vitraux s'émurent au son des hymnes latins.

Tout cela dura jusqu'à la révolution de 1789. Alors vint un orage mille fois plus terrible que tous ceux que la pauvre cathédrale avait jamais essuyés. On ne se contentait plus d'abroger la messe, on abrogeait le christianisme. L'église épiscopale devint le temple de la Raison; ses vases d'or furent brisés, ses ornemens vendus, ses prêtres proscrits; c'était la désolation des désolations. Quand on eut bien profané, pillé, foulé aux pieds tout ce qu'il y avait dans le sanctuaire et dans la sacristie, on s'aperçut qu'au dehors, le long du portail, sur la façade et sur les côtés, il y avait encore une armée de saints et d'apôtres. Le regard des propagandistes en fut choqué : ils crièrent au jésuitisme, et, par arrêté de Saint-Just et Lebas, on abbatit les patriarches de la Bible qui se reposaient là tranquillement sous leur arceau gothique, les vierges avec leur palme à la main, les martyrs avec leurs instrumens de supplice. On avait déjà découronné les trois statues équestres de Clovis, Dagobert et Rodolphe de Hasbourg. Plus tard on trouva que ces pauvres innocentes statues, la tête ainsi dépouillée de leur diadème de pierre, présentaient encore un caractère trop séditieux, on les fit descendre avec les autres; et, comme à cette époque on marchait de progrès en progrès, un jour l'arithméticien Tete-

rele vint au milieu de son club proposer très sérieusement de démolir la flèche de la cathédrale, attendu qu'elle blessait l'égalité. Il est vrai qu'à cette époque les idées d'égalité étaient si ardentes, et la haine des rois allait si loin, qu'à une table d'hôte, un brave Alsacien n'osait plus demander des reinesclaudes; il priait son voisin de vouloir bien lui faire passer des *citoyennes-claudes*.

Aujourd'hui la cathédrale de Strasbourg est, comme toutes les cathédrales sous le poid de cette indifférence religieuse, de ce calme plat, mille fois plus redoutable peut-être que les coups de vent et les vagues en rumeur. Le temps des grandes révolutions est passé pour elle, mais aussi celui des grandes fêtes. On respecte ses saints et ses apôtres, mais on ne vient plus les encenser. On ne parle plus d'abattre sa haute tour, ses statues de rois et de patriarches, mais pour qu'elle ne s'écarte pas trop du niveau actuel de notre civilisation, au moment où j'écris, les ouvriers la revêtent de la livrée bourgeoise, ils la badigeonnent.

Chaque année, il lui arrive cependant encore deux événemens A l'époque où la saison des eaux de Bâle recommence, le jeune dandy du boulevard de Gand, le touriste anglais, le grand-seigneur italien, le petit prince allemand, et peut-être quelque senor gobernador d'une ville d'Espagne, font arrêter leur voiture sur la place de la cathédrale, descendent gravement, tirent un élégant lorgnon de leur poche, toisent le portail et le clocher du haut en bas, et pendant les deux ou trois minutes que dure cette intéressante étude, vous pouvez entendre une conversation entrecoupée à peu près en ces termes: *C'est charmant ! — Sur ma foi, c'est plus beau que Notre-Dame. — Oh ! pretty, — véry pretty*, s'écrie le touriste. Puis vient l'Italien qui pousse une grande et pompeuse exclamation, puis l'Espagnol qui peut-être fera un signe de croix.

L'autre événement qui menace chaque été la cathédrale de Strasbourg est moins récréatif. L'orage gronde sur sa tête, et le tonnerre en passant lui enlève tantôt la moitié de sa couronne, tantôt une partie de sa balustrade. Le lendemain toute la ville s'éveille en rumeur. La cathédrale a été déchirée, lézardée. On monte précipitamment les marches d'escalier qui conduisent à la terrasse; on observe le dégât, puis le conseil municipal appelle ses architectes, qui dressent leur plan, établissent leur dessin,

et en voilà pour sept ou huit ans à réparer les ravages que la foudre a faits en une nuit. Notez que Franklin a inventé, il y un siècle, le paratonnerre. Mais il y a de bons bourgeois de Strasbourg qui disent que la cathédrale est elle-même un excellent paratonnerre, et que si la foudre ne tombait pas sur la tour, elle tomberait sur leurs maisons.

Maintenant que je vous ai expliqué de mon mieux les diverses phases historiques par lesquelles le monument d'Ervin de Steinbach a passé, ne croyez pas que je songe à vous donner la description de cette cathédrale. J'ai été de longues heures en contemplation devant ce portail. J'ai visité maintes fois ses chapelles et sa grande nef. Je connais toutes ses niches de saints, tous ses apôtres debout sous leur pavillon de pierre, toutes ses vierges et ses gracieux symboles. Mais plus j'ai observé cette œuvre merveilleuse dans toute la majesté de son ensemble, dans toute la finesse de ses détails, plus je me suis senti impuissant à la dépeindre. Un jour, quand vous aurez lu quelques œuvres mystiques du moyen-âge, rêvez les voûtes profondes de l'église qui s'ébranlent à la voix du prêtre, rêvez les chapelles mystérieuses avec leurs vitraux de pourpre et d'azur, et les majestueux arceaux, où votre cœur se sent saisi d'un sentiment indéfinissable de crainte et de piété, rêvez les armées d'anges et de prophètes échelonnés les uns sur les autres, ceux-ci avec leur livre en main, ceux-là à genoux les mains jointes, et vous ne saurez pas encore tout ce que renferme la cathédrale de Strasbourg. Un autre jour, quand vous aurez lu quelque histoire de fée ou de péri, rêvez les balcons dentelés, les chapiteaux avec leurs broderies, les ogives qui se courbent et s'enlacent comme des rameaux d'arbres, les frêles colonnettes que l'on tremble de voir tomber au moindre souffle, et qui restent là immobiles depuis des siècles. Rêvez tous ces bouquets de fleurs élevés sur une pyramide dans les airs, toutes ces capricieuses arabesques, toutes ces pierres qui s'amollissent, se creusent, se façonnent au gré de l'artiste, et vous ne saurez pas encore tout ce qu'il y a d'admirable et de varié dans la cathédrale de Strasbourg.

Pour moi, au lieu d'essayer inutilement de vous la décrire, j'aime mieux vous faire passer par une de ses portes latérales et vous conduire sur la terrasse. Il y a là, à la place même où

devait s'élever la seconde tour, une maison habitée par le gardien de la cathédrale, et, grace à ce gardien qui est à la fois marchand de tabac, aubergiste, maçon, il se passe de temps à autre un singulier spectacle. Les soldats viennent ici fumer du tabac de la régie et boire de la mauvaise bière; les curieux s'asseoient au bord de la balustrade pour observer la flèche ou le paysage, et les étrangers, jaloux de léguer un souvenir à la postérité, font graver en toutes lettres leur nom sur les dalles de la plate-forme. Du matin au soir, on boit là haut, on fume on crie, on blasphème, on parle de guerre et d'amour, on conduit la jeune Alsacienne entre les colonnes du clocher, et l'on échange avec elle des serremens de main, voire même des baisers. L'aubergiste se fâche contre les soldats qui le paient mal; les soldats cassent les cruchons de bière, et jettent les assiettes par-dessus la balustrade. Tout cela se passe au-dessus de la nef de l'église. Là est le tumulte de la tour de Babel, et à quelques centaines de pieds plus bas, le prêtre dit la messe, et le peuple s'agenouille dévotement pour l'entendre. J'ai vu bien peu de voyageurs échapper à la naïve tantation de se faire inscrire au haut de ces murailles. Il est vrai qu'il n'en coûte pas cher. Pour vingt centimes par lettre, le gardien de la cathédrale grave votre nom sur la pierre et le livre à l'immortalité. Je crains seulement qu'un de ces jours il ne faille en effacer un grand nombre, afin de faire de la place pour d'autres, car les quatre côtés de la tour, les bancs où l'on s'asseoit, la table et la balustrade, sont entiérement couverts d'inscriptions. Cette terrasse est le plus grand livre où toute la gent voyageuse a mis son nom depuis des siècles. Il s'y trouve des soldats de la guerre de trente ans et de réformateurs, des financiers et des artistes, des hommes du nord et du midi, Grimm et Mozart, Goëthe et Voltaire.

Voltaire a peut-être médité là haut l'une de ses satires contre l'église. Quand à Goëthe, il y venait jeune, homme enthousiaste, moduler ses premiers vers, rêver à son Faust. Il s'asseyait en face de cette tour gigantesque. et il construisait l'autre tour dans sa pensée. Le soir, quand il pouvait échapper à la folle étourderie de ses compagnons, il venait se reposer là haut, et son regard cherchait peut-être dans le lointain les vertes prairies de sa chère Allemagne, ou le vallon de Sesen-

heim habité par Frédérica (1). C'est que nul paysage n'est plus riant que celui que l'on découvre du haut de cette terrasse. A votre droite apparaissent les montagnes des Vosges avec leurs cîmes aiguës environnées de ruines et de vieux châteaux; à gauche, la Forêt-Noire avec ses longues lignes toutes bleues vagues, et quelquefois voilées par les nuages; puis le Rhin qui tantôt descend dans toute sa majesté, tantôt se cache derrière une forêt, et ne vous apparaît plus que comme un lac; puis l'Ill qui serpente mollement à travers les prairies, emportant sur ses flots argentés la nacelle du pêcheur. Autour de vous s'étalent avec une grace et une variété infinies, et ces villages d'Alsace si propres, si élégans et ces riches vallées couvertes d'arbres à fruits, et ces *villas* champêtres; l'île Jars avec son rideau de tilleuls, sa riante maison blanche, ses verts enclos; Graffenstadt avec ses fraîches retraites, ses bois semés le long de la rivière, ses champs entrecoupés de ruisseaux. Vous promenez de tous côtés un regard avide et curieux. Vous ne quittez un point de vue que pour en voir aussitôt reparaître un plus beau. Votre imagination ne se lasse pas d'errer à travers ces montagnes pittoresques et ces vallées silencieuses. Vous êtes là haut, tout seul, loin des importuns, loin du bruit, élévé dans les airs, planant dans l'espace. Tout ce que vous voyez semble vous sourire: tout cet immense paysage est à vous; et lorsque enfin il faut s'arracher à cette muette rêverie pour redescendre dans la rue et regagner son auberge, on se surprend à envier cette humble maison du gardien qui peut contempler chaque matin ces montagnes, et les contempler encore chaque soir.

X Marmier

(1) Wahrheit und Dichtung.

AMITIÉ.

AU PRINCE E. M.

Avez-vous quelquefois, pendant la nuit sereine,
Regardé l'oiseau blanc qui passe sur les eaux?
La mer est son pays, la Liberté sa reine;
Son palais est un nid flottant dans les roseaux.

Il descend en spirale, et, frémissant de joie,
Dans l'onde illuminée Il se mire un moment;
Et puis, comme un vautour altéré de sa proie,
Il part, droit devant lui, sur le clair élément

Où va-t-il?... Dieu le sait. Comme rien ne l'arrête,
Comme son aile est jeune et vive, il va toujours,
Insoucieux du vent, des cris de la tempête,
Tant qu'il peut effleurer les flots verts, ses amours.

Oui, mais la plume est faible et la mer est sans bornes!
L'oiseau perd sa vitesse et gémit... L'océan
Roule et déroule encor ses solitudes mornes;
La belle onde d'azur n'est qu'un gouffre béant.

Alors il se débat, le voyageur, il nage,
Et la vague le porte à la vague en hurlant;
Dans les grands plis de l'eau vient s'abîmer l'orage;
Toute la mer se lève et bat le ciel croulant.

Adieu, l'oiseau du bord ! adieu, plumes superbes,
Brise amoureuse à qui l'on jetait un soupir,
Nid de fleurs oublié parmi les hautes herbes,
Patrie, à qui l'on pense au moment de mourir !...

Adieu. — Quand un navire aux vergues étendues,
Traverse les courans et les pâles éclairs,
Audacieux, livrant sa chevelure aux nues...
L'oiseau s'élance ; — et lui, l'emporte dans les airs.

Oh !... la mer c'est le monde en ces jours de tourmente,
Et l'oiseau qui sombrait et qui s'est appuyé,
C'est moi, roulé long-temps par la vague écumante.....
Et le navire, enfin, c'est vous, c'est l'amitié.

JULES DE SAINT-FÉLIX

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

LE PAYS DE LIÉGE.

I.

Vous vous souvenez (1) de ces deux noms : Seraing et John Cockerill. Le nom de l'homme a rendu célèbre le nom du village. Seraing est une longue rue populeuse qui s'étend le long du rivage, sur la rive gauche de la Meuse; en face sur la rive droite, sont les établissements de John Cockerill, un de ces hommes auxquels on ne peut déjà plus donner du monsieur. Chaque jour, toute la population mâle de Seraing s'entasse dans des bateaux de passage, et quitte le village du repos pour le village du travail, Seraing pour l'établissement, mot dont il faut agrandir le sens, depuis que John Cokerill a fait du

(1) Ces souvenirs do voyages ont été écrits sous la forme de lettres, ce qui explique l'emploi que j'ai fait ici de cette formule si à la mode : *Vous voyez, vous savez, vous vous souvenez;* formule banale et choquante depuis que tant de gens l'imitent à satiété, d'un écrivain plein de talent, de grace et d'esprit, qui peut-être en abuse lui-même, M. Jules Janin.

sien une immense république, où le travail est libre, intelligent, modéré, et donne à l'ouvrier plus que le pain.

Vous vous souvenez aussi de cette illumination de la rive droite de la Meuse, que nous admirâmes du fond de la voiture publique, le soir, avant notre arrivée à Liége ; de ces innombrables cheminées, hautes comme des phares, d'où s'échappaient des flammes furieuses, chassant devant elles d'énormes tourbillons de fumée plus noirs que la nuit; de ce bel édifice dont la façade regardait le village, et dont nous ne voyions que la masse sombre et indistincte comme dans un tableau qui ne serait éclairé que par derrière.

En ce moment la plupart des cheminées sont éteintes ; quelques unes ne jettent qu'une fumée légère et languissante, deux ou trois seulement sont enflammées ; vous diriez des lampions qui ont duré jusqu'au jour, et dont la flamme pâle ne paraît pas avoir de chaleur. C'est qu'à l'heure où nous allons visiter l'établissement, une bonne partie des ouvriers a quitté le travail et repassé la Meuse ; c'est qu'un beau soleil de septembre a éteint tous les feux des derniers plans, et mis dans la plus vive lumière l'édifice dont nous n'avions vu que l'ombre, et dont les élégantes proportions cachent l'immense suite d'ateliers, de fourneaux, de forges, que Jonh Cokerill y a successivement ajoutées ; c'est un palais qui sert de portique à un établissement industriel. Du rivage opposé, d'où nous allons monter dans le bateau, nos yeux plongent un moment dans une longue avenue dont la porte principale du palais est l'entrée, et qui traverse toutes les cours le long desquelles s'élèvent de chaque côté les corps de bâtimens. De petits hommes paraissent et disparaissent dans cette avenue ; petits, non parce que nous sommes plus grands qu'eux, mais parce que l'éloignement les diminue, et parce qu'ils sont comme perdus dans les dimensions de leur propre ouvrage.

Il y a moins d'un demi-siècle, ce palais était la maison de campagne du dernier évêque-souverain de Liége. Des larges fenêtres de la façade, le prélat avait vue sur les collines de la rive gauche, sur la Meuse dont les anguilles lactées étaient un bien de droit divin de l'évêque; sur le village de Seraing, couché le long du rivage, à portée de la main qui bénissait, et qui maniait l'épée. Des fenêtres opposées, il regardait sur un vaste

jardin français, où des Lubins en marbre sortaient du milieu des buis taillés pour surprendre des Colettes en plâtre colorié qui se croyaient bien cachées derrière des buissons faits à la serpe ; sur des allées de tilleuls se courbant en berceaux; sur des jets d'eau languissans, et, par-delà les murs revêtus d'arbres en treille, sur les collines à douce pente de la rive droite, alors couvertes de bois, aujourd'hui couronnées de houillères dont les noirs chemins serpentent au milieu des plaines grises dépouillées de leurs moissons. Plusieurs des chambres et des dépendances du palais n'ont pas perdu leurs noms. Il y a encore les écuries, il y a encore les serres ; mais au lieu de quelques chevaux luisans, polis, qui menaient le prélat de Liége à Seraing et de Seraing à Liége, les écuries servent à loger d'énormes *locomotives,* dont la moindre traînerait, sur un chemin en fer, toute la population de Seraing, avec moins d'efforts et cent fois plus de vitesse que les huit Mecklembourgeois n'en mettaient à transporter son altesse ecclésiastique de son palais de campagne à son palais de ville. Et de même dans les serres ; au lieu de grêles orangers en caisse, de fades primeurs mûries au feu de houille, de raisins sans suc et dorés par la fumée, on voit les rails en fer sur lesquels courront les locomotives, et où le commerce ira d'un pays à l'autre, comme le long d'une baguette électrique, avec la rapidité de la foudre.

Mais le jardin tout entier a disparu. Les buis figurant des pièces d'échec, les gazons coupés en échiquier, les statues à caractères, les allées en berceaux, les murs d'enceinte, tout a changé de face. Le sol primitif a été remplacé par un sol de houille, de briques pilées et de fer, détrempé avec de la sueur d'homme, et sillonné de mille petits chemins en fer où circulent sans cesse des brouettes de charbon qui semblent traîner ceux qui les poussent. Il y aurait beaucoup de phrases à faire sur tous les incidens de ce grand contraste, sur les ateliers qui sortent de terre comme autrefois les arbres, sur les rossignols, jadis nichés dans les tilleuls des jardins, et qui se retirent de jour en jour, comme l'Indien des forêts vierges, devant cette civilisation de fumée, de flammes et de bruit, où l'on entend sans cesse le grondement du tonnerre et où l'air est l'ame du feu. Il y aurait beaucoup à dire sur ces bosquets devenus des fourneaux, sur ces parterres changés en aires de fer que couvrent

de vastes hangards, sur Vulcain substitué à Flore, comme on aurait dit il y a trente ans; mais ces pensées ne m'étant pas venues lors de ma visite, même sous la forme d'ironies, je manquerais de vérité et de tact si j'y arrêtais le lecteur, surtout en lui parlant d'un lieu où une heure fait l'ouvrage d'une année, et où l'on apprend à respecter le temps de tout le monde.

Le dernier évêque, mort il y a quelques années, archevêque de Malines, a lui-même cédé sa place de souverain de Liége à John Cockerill, Liégeois né d'un père anglais, ou, pour parler plus juste, vaste intelligence sans patrie, citoyen né de tout pays qui lui offre un terrain pour y aller transporter une colonie de ses machines. Cet établissement, le plus grand qui soit en Europe, n'est que son quartier-général. C'est de là qu'il se répand dans tous les pays qui lui ouvrent leurs portes, et qu'il y va fonder, chaque année, soit une fabrique de machines, soit une houillère, soit un haut-fourneau, soit une fabrique de draps; espèce de Saint Bernard de l'industrie, sortant chaque année de son usine métropolitaine, pour en aller jeter à la hâte quelques images dans toutes les contrées où l'on croit que la houille est un combustible et que les machines à vapeur n'éclatent pas nécessairement tous les jours; — ce qui explique qu'il n'ait pas fait jusqu'ici de descente en France, où cette double croyance n'est encore qu'à l'état théorique (1).

John Cockerill est un homme d'un peu plus de quarante ans. Il est fils d'un homme qui lui a laissé son génie industriel, et des fondations pour en faire d'autres. Il a toutes les qualités des hommes supérieurs; une parole rare et qui ne craint pas de tromper l'attente des curieux qui veulent à toute force mettre les mots au niveau des choses, et qu'un homme d'action soit aussi un homme de conversation; la connaissance des hommes, et non pas la sotte prétention de les pomper, qui est l'une de nos vanités et l'effet d'une profonde ignorance des hommes et de nous; un désintéressement admirable; nulle petitesse d'argent, nulle préoccupation d'arrière-boutique, nul génie de gagne-petit; point ou peu d'écritures, mais une vaste mémoire qui ne retient que les choses nécessaires et ne s'encombre pas

(1) J'ai appris, depuis que ces lignes ont été écrites, que John Cockerill venait d'acheter des haut-fourneaux dans le Languedoc.

des choses inutiles ; une manière simple de se présenter, d'écouter, de parler, qui ne refoule pas ces intelligences timides dont un peu d'aide et de faveur sait tirer des merveilles et qui fait accoucher les plus paresseuses ; un homme et non pas l'appareil d'un homme ; assez de figure pour que les yeux pénétrans y entrevoient son beau génie, pas assez pour que les sots et les craniologues désirent de la mouler ; du goût pour l'ouvrier, et cette sévère estime qui consiste à en tirer tout ce qu'il peut donner et à lui laisser l'honneur et le profit de ce qu'il imagine, mais point cette débonnaireté d'économiste théorique que l'ouvrier méprise après l'avoir adorée ; une arme ardente d'ailleurs sous cette froide enveloppe d'Anglo-Liégeois et d'industriel, et, m'a-t-on dit, de tendres faiblesses, ce qui donne peut-être à John Cockerill ce ressort, cette jeunesse qui le renouvellent tous les ans.

Tel est le prince souverain du pays de Seraing. Général, il sait choisir ses lieutenans. Il en a de toutes les nations, Anglais, Allemands, Belges, Prussiens, Espagnols. Il leur donne sa pensée en partant, et il leur laisse toute liberté pour l'exécution, ne pesant point sur eux, n'outrant pas la surveillance, de sorte qu'il peut s'en aller sans cesser d'être présent, et être présent sans avoir besoin d'être partout. Dans ses excursions industrielles par toute l'Europe, en même temps qu'il fonde les établissemens, il trouve les hommes qui y conviennent, et il crée à la fois la matière et l'esprit, l'ame et le corps. On l'a vu, dans la même année, accourir du fond de la Prusse polonaise sur les rives du Guadalquivir, et après avoir montré aux pauvres contrées du Nord des sources inconnues de richesse et de bien-être, venir éveiller le génie industriel sur cette terre du midi, sur laquelle se couche fièrement l'Espagnol, comme s'il ne voulait ni prendre pour lui, ni laisser prendre aux autres ses innombrables trésors. Pendant que nous disputons sur des chartes, et que nous usons nos ames et nos corps dans ces stériles luttes de la lettre, sous lesquelles marchent sans bruit des faits immenses, John Cockerill court les grands chemins dans sa chaise de poste, creusant çà et là des fourneaux, élevant des cheminées, étendant de vastes tentes, puis, quand tout est fait, installant sa machine à vapeur qui l'a suivi par-derrière, bien étonnée de venir par le roulage, et qui

va mettre la vie dans ces amas de briques. Et le lendemain, les paysans entendent sortir de la fabrique un grand bruit régulier, comme la respiration de quelque monstre énorme, qui commence pour ne pas finir; — et John Cockerill remonte, dans sa chaise, et les gouvernemens signent son passeport, comme s'il s'agissait d'un commis en vins, sans se douter que cet homme qui ne dit rien, qui n'écrit rien, est un révolutionnaire bien autrement dangereux pour leur vieux monde, qu'un bel esprit qui aurait franchi leurs domaines les poches pleines de programmes et de manifestes. Depuis que le monde moderne a des annales, j'ai toujours vu que les machines étaient les mères les plus fécondes des idées, et que le bois, le salpêtre, l'aimant, le plomb, le sable même, avaient fait plus de miracles que les livres. John Cockerill me paraît grand surtout par ce silence, par ce mépris pour les explications, par cette ardeur concentrée et muette, qui le font ressembler à sa machine. John Cockerill est l'homme-machine, et l'homme machine est cet homme nouveau que nous voulons faire sortir de tous nos vieux scepticismes, de toutes nos vieilles passions, de notre casuisme politique, héritier stérile du casuisme religieux des derniers siècles.

L'établissement de Seraing appartenait pour moitié au roi Guillaume de Nassau et à John Cockerill. Le roi, qui se connaissait en hommes et en placemens, avait pensé que ce serait un bon exemple et une bonne affaire d'encourager l'industriel. La révolution de 1830 ayant chassé du sol belge le premier des copropriétaires, John Cockerill lui a acheté sa part, et se trouve en ce moment seul maître de l'établissement.

C'est à bon droit qu'on appelle l'établissement de Seraing un établissement modèle. Toutes les applications du fer se font dans la même enceinte. Depuis la mine jusqu'à l'atelier des pièces les plus compliquées, tout se trouve, comme on dit, sous la même clef. Le fer y entre à l'état de minerai et en sort à l'état de machine. A quelque cent pas des hauts-fourneaux, une houillère fournit le combustible. Des femmes brouettent des paniers pleins de minerai jusqu'au pied d'un plan incliné, en charpente, où sont cloués des rails en fer; espèce de montagne russe qui monte jusqu'à la gueule d'une immense cheminée. Un appareil, en bois, posé sur quatre roues, dont les

dernières sont beaucoup plus hautes que les deux premières, afin de maintenir en ligne horizontale la planche de l'appareil, reçoit les paniers au bas du plan incliné; et, au moyen de chaînes mues par une machine à vapeur, la voiture arrive au sommet de la montagne de bois, où deux hommes la déchargent et la versent dans la cheminée béante. Après quoi l'appareil redescend et trouve en bas une nouvelle charge, laquelle est arrivée dans le temps qu'il à mis à monter; tout cela vient à la minute, hommes et machines; il n'y a pas la moindre déperdition de la force motrice. C'est là le travail d'où s'engendrent tous les autres. Les machines en font le plus difficile et le plus pénible. Elles épargnent à l'ouvrier la fatigue de monter sur son dos le minerai jusqu'à l'orifice du fourneau, et font avec un seul appareil la besogne de vingt hottiers; ce sont vingt forces intelligentes qu'on applique ailleurs à des travaux plus doux et plus dignes d'un homme.

Un escalier pratiqué sur le bord du plan incliné et muni d'un garde-fou vous permet d'accompagner l'appareil dans sa lente et sûre ascension. A un tiers environ de la montée de la cheminée de la machine motrice rejette bruyamment et comme par une expiration régulière le trop plein de la vapeur. Le vent nous soufflait au visage cette légère fumée, tiède et humide comme l'haleine de quelque être haletant. Vous auriez dit le *han* d'un cyclope essoufflé, portant sur ses épaules le minerai d'où sortiront les armes d'Achille.

Ce ne sont pas les armes d'Achille qui sortiront de ces paniers, mais bien de pacifiques machines, qui, s'il plaît à Dieu, feront tomber l'industrie des armes de guerre; ce sont d'épaisses tôles forgées pour les chaudières à vapeur, ou des cylindres coulés dans d'immenses moules pour recevoir le piston, ou des roues d'engrenage, ou d'énormes volans, roues-mères qui en mettent en mouvement mille autres, ou des balanciers auxquels sont suspendues les tiges des pistons, grands bras de quelque dix mille livres pesant, qui semblent brasser la vapeur dans les cylindres quand c'est en réalité la vapeur qui les soulève comme plume; ce sont mille autres applications du battage ou du coulage, qu'il ne me convient pas d'énumérer, pour ne pas faire sourire les hommes spéciaux de mon inexactitude, ni donner de mauvaises notions aux lecteurs étrangers à ces matières. Je

n'écris ceci que pour faire passer dans l'esprit de ceux qui me liront, l'impression morale de force, de grandeur, d'avenir, et surtout la foi que j'en ai rapportée. Ou je me trompe grossièrement, ou l'âge de fer sera le véritable âge d'or du monde, si l'âge d'or est celui où l'immense majorité des hommes auront abondamment le pain, le vin, le logement et l'habit, et où ils retrouveront par l'extrême civilisation le bien-être dont on fait honneur à l'innocence des époques primitives. Des machines qui économisent les forces et multiplient les produits, qui ménagent l'homme et le nourrissent mieux, qui donnent plus et qui demandent moins, doivent tôt au tard diminuer le nombre de ceux qui ont trop et de ceux qui n'ont rien, pour augmenter le nombre de ceux qui auront assez. Si Dieu n'a pas décidé que l'homme s'appauvrirait de plus en plus par ses propres inventions ; si le génie et la raison ne sont pas des richesses sans emploi ; si, comme il arrive quelquefois pour la pièce la mieux forgée, il n'y a pas dans ce monde de fer, quelque *paille* qui le fera craquer au milieu de sa marche triomphante ; qu'est-ce qui peut dire où s'arrêtera le progrès, et tout ce que nos fils auront de moins que nous à pâtir ?

Je visitai toutes les parties de l'établissement avec une curiosité que je ne me savais pas en dehors des choses de pure intelligence, et faut-il le dire ? avec une secrète honte pour la condition d'homme de lettres, si noble, mais si stérile, où, au rebours de ce que je voyais à Seraing, on met des années à faire l'ouvrage d'un jour. J'avais l'honneur d'être conduit par un des agens les plus distingués de John Cockerill, M. Memminger, jeune Allemand d'un grand mérite, grave, laconique, comme son chef, mais s'exprimant avec une netteté parfaite, dans ce langage de la spécialité, si exact, si clair, si pittoresque quelquefois dans la bouche d'un simple ouvrier. Il eut la bonté de ne pas me supposer la science infuse, quoique je fusse de Paris et écrivain, et qu'il sût que j'avais bien pu, comme journaliste, régenter quelquefois les gouvernemens et les assemblées ; il me ramena aux élémens ; il m'expliqua même les choses claires ; il me rendit le service de me traiter en homme ne sachant rien, ce qui me parut une marque plus véritable d'estime que s'il m'eût laissé dans mon ignorance pour ne pas paraître douter que je susse tout. Je lui dois une première initia-

tion à bien des choses qui m'étaient inconnues ; qu'il me permette de l'en remercier ici.

Naturellement, ce qui attire et captive le plus l'attention, dans le magnifique établissement de Seraing, ce sont les atelier où se confectionnent les machines. Il y en a trois principaux, d'une étendue immense : l'atelier des chaudières, celui des locomotives, celui des machines à vapeur proprement dites.

Dans l'atelier des chaudières, il faut renoncer au plaisir et à l'utilité des explications sur le lieu même. C'est un bruit clair et perçant qui déchire l'oreille. Le marteau frappe incessamment sur ces vastes pièces creuses, en fer battu, dont les flancs gémissent et résonnent comme ceux du cheval de Troie. Il y en a de toutes les formes : les unes, horizontales, tout en largeur, s'étalant, comme d'énormes, pianos à queue, sur lesquels les cyclopes de Seraing jouent incessamment du marteau ; les autres sont tout en hauteur, avec une base, et une sorte de long cou, comme des giraffes ; celles-ci sont carrées comme des coffres ; celles-là s'arrondissent en demi-cercle ; quelques-unes présentent en abrégé toutes ces formes réunies ; on dirait que le goût du bizarre a pénétré jusqu'au fond de ces ateliers. Mais ce n'est point affaire de mode. Tout cela est combiné sur des convenances d'emplacement, la chaudière se plie à toutes les exigences ; là où vous n'avez à lui donner qu'un espace irrégulier, anguleux, pleins de recoins ; elle se contourne, elle multiplie ses angles, elle s'alonge ou se retrécit, pour s'emboîter dans la place que vous lui faites ; elle s'y étend, comme le plâtre dans un moule, et en remplit tous les creux.

L'argile n'est pas plus souple sous la main du potier que ces épaisses lames de fer battu, sous le marteau intelligent du forgeron de Seraing. Le contre-maître de cet atelier est, dit-on, le plus habile qu'on connaisse dans l'état. Je regardais cet homme rare, rare comme tout homme qui est le premier en quelque chose. C'est un Anglais, d'une belle figure, intelligente et réjouie, un gros homme, qui n'a pas l'air de se négliger aux heures des repas, vigoureux, pansu, et quoique avec ce poids à remuer, vif et actif, tournant autour de sa pièce presque aussi vite que le regard, arrêtant ou précipitant les quatre ou cinq marteaux attachés à autant de bras, qui battent en cadence sur sa chaudière, et la pétrissent comme un cirier

pétrit sa cire. Lui-même prend quelquefois le marteau pour donner le coup décisif, un de ces coups où c'est la tête qui lance le bras qui décharge le marteau. Le plus souvent il se contente de diriger ses chaudronniers, les surveillant du regard, et s'il a quelque ordre verbal un peu long à donner, faisant cesser d'un geste les marteaux, comme un tambour-major le roulement de ses caisses. Les machines font les hommes. Si Watt et Fulton n'avaient pas découvert la force nouvelle qu'on nomme la vapeur, ce contre-maître de Seraing, qui forge des chaudières pour toute l'Europe, aurait peut-être passé sa vie à battre des chaudrons et des ustensiles de cuisine. Au lieu d'être le premier contre-maître de Cockerill, il serait resté le premier ouvrier de quelque gros chaudronnier des faubourgs de Londres. Les grandes tntelligences font, monter à proportion toutes les intelligences autour d'elles.

J'ai vu là comment on perce les tôles battues et comment on les joint par ces clous à grosse tête qui règnent tout le long des satures de la chaudière, aussi pressés que les clous dorés des anciens fauteuils. Le percement se fait par un emporte-pièce en forme d'une presse à bras d'imprimerie. Deux ouvriers sont employés à ce travail. Pendant que l'un desserre la vis à laquelle est fixée l'espèce de tarière qui perce la tôle, l'autre fait avancer la lame sous la vis, à l'endroit où doit se faire le trou, puis tous deux se suspendent à une courroie en cuir passée autour d'une roue qui donne l'impulsion à la vis, et, avec une secousse moelleuse, enfoncent la tarière qui chasse immédiatement un petit rond de fer, en forme d'une pièce de monnaie. Quand tous les trous sont percés et qu'il s'agit de coudre deux lames de tôle ainsi fores, on fait rougir au feu de forge les morceaux de fer qui doivent servir de clous. Puis on les enfonce tout rouges dans les trous, et en même temps, de chaque côté, deux ouvriers, armés de marteau, les rivent en les écrasant; il n'y a pas de force connue qui puisse faire éclater ces clous.

Dans l'atelier des locomotives, les machines qui traîneront deux mille personnes sur les chemins en fer sont toutes prêtes à partir. Vous diriez des vaisseaux qu'on va lancer à la mer. Il n'y a rien de plus beau à voir que ces vastes appareils si forts, si hardis, d'une si mâle élégance, montés sur huit roues basses, à la

manière des roues antiques, dont les rayons en fer semblent avoir été tournés et dessinés au ciseau, comme les rayons des chars romains à l'Opéra. En avant est le gouvernail, avec sa clef mystérieuse, que manie d'une main délicate l'homme muet, blême, huileux, goudronné, ordinairement à visage anglais, qui dirige la machine, qui en est l'ame, qui lui fera exécuter des mouvemens aussi précis, aussi exacts, que si cette longue file de wagons chargés de deux mille de ses semblables n'était que l'un de ses bras. Derrière le gouvernail est la chaudière, puis la machine, où se foule et se refoule cette fumée légère qui fait aller des roues, puis l'espèce de bateau plat en bois armé et enveloppé de fer qui sert de réservoir pour l'eau qui alimente la chaudière, et derrière lequel est remorqué le premier wagon d'où s'engendrent les vingt ou trente qui doivent le suivre. On ne s'approche pas, sans un vague mouvement d'inquiétude, de cette voiture à laquelle un peu de houille et d'eau donnerra bientôt une impulsion irrésistible. Pour un pauvre homme de lettres qui vit dans sa tête, et qui n'a jamais pu croire sérieusement que les mots qu'il en tire fussent des faits, ni que le mouvement de sa plume sur le papier fût une manière d'action, quel spectacle merveilleux que ces machines, sorties aussi du cerveau d'autres hommes, mais avec une réalité et des effets si formidables; que ces voitures bardées de fer qui vont sans chevaux, où toutes les parties ont l'air d'être de même venue, tant les pièces de jointure sont inhérentes aux pièces jointes; où le fer semble naître du bois et le bois du fer; où le travail est si intelligent et si consciencieux; où l'on a mis les meilleurs matériaux, le fer le plus souple et le plus dur, le plus beau et le meilleur chêne de la forêt; où l'on sent si bien que voilà enfin une invention comprise, acceptée, à laquelle le vulgaire commence à croire, et dont les auteurs seraient portés en triomphe s'il avait plu à Dieu de les faire vivre assez pour jouir de leur ouvrage! On nous disait les destinations des locomotives que nous voyions là. L'une devait partir pour la Belgique, l'autre pour l'Allemagne, une autre pour le Midi, une autre pour le Nord; il n'y en avait pas pour la France. Cela ne passe pas à la douane. Les commis n'y verraient que du fer de contrebande. Si une telle machine roulait sur nos grands chemins, elle réveillerait désagréablement une poignée de propriétaires d'usines

et de bois, phalange sacrée dont le sommeil vaut mieux que la civilisation ; grands lamas de la routine et du privilége pour qui le génie est chose d'importation et d'exportation, et les plus belles inventions de l'esprit humain articles de contrebande soumis à tarif et à saisie, dont il faut empêcher l'introduction en France pour la tranquillité des vieux procédés et la sécurité des gains faciles sur la sueur de l'ouvrier!

Mais ce qui m'a laissé le plus grand étonnement, c'est l'atelier des machines à vapeur avec ses vastes dépendances, où se font toutes les pièces de détail qui entrent dans la confection des machines. La tête vous tourne au milieu de ces mille roues; petites, grandes, moyennes, qui vont dans tous les sens, et à tous les degrés de vitesse ; qui se prennent et s'engrènent par les moyens les plus divers et en apparence les plus contradictoires; innombrables applications d'une force motrice d'où sortent toutes ces forces diverses ; génération de machines nées d'une machine mère que vous entendez gémir là-bas, dans sa loge solitaire, à l'un des bouts du vaste atelier. Les machines sont là aussi multiples, aussi variées que les besoins où on les appplique. Il y en a une pour chaque pensée, ou plutôt c'est la même pensée qui a mille ministres. L'une scie, l'autre fend, l'autre coupe, l'autre rabotte; il y en a pour dégrossir la pièce, il y en a pour lui donner la forme exacte, il y en a pour l'orner, il y en a pour la polir. Le ciseau, le tour, le rabot, l'emporte-pièce, la tenaille, le marteau, tous les instrumens du menuisier, du tourneur, du forgeron, s'évertuent sur le fer comme sur le bois le plus tendre, mais sans menuisier, sans tourneur, sans forgeron; la main qui les meut est une machine, cette main toujours sûre, toujours ferme, délicate, légère, qui n'a pas d'inégalité, qui ne dépend pas d'une pensée capricieuse, qui ne se lasse pas, qui ne s'allourdit pas, qui ne vieillit pas! De ces machines, l'une marche plus vite que l'œil ne peut la suivre ; l'autre, qui n'a pas l'air de bouger, marche pourtant d'un pas insensible, mais sûr. Revenez demain, elle aura fait sa tâche, ou elle en commencera une nouvelle. Quelques-unes sont simplement fixées sur le plancher, comme un meuble transportable où l'on veut ; d'autres habitent dans des enfoncemens plus ou moins profonds, sortes de fosses creusées dans le sol, où elles sont plongées à moitié, afin qu'elles aient toute la hauteur nécessaire et qu'elles

ne cessent pas d'être à portée de la main. De larges allées entre les diverses rangées de machines, et des séparations suffisantes entre chacune, permettent à l'ouvrier de circuler librement, et au besoin de se détendre les membres, sans courir le risque de s'engager dans les laminoirs.

Au-dessus de chaque appareil, dans toute la longueur des ateliers, flottent incessamment des courroies de cuir, conducteurs de la force motrice qui la prennent au volant de la machine-mère et la distribuent à toutes les autres; on dirait que toutes ces forces irrésistibles sont gouvernées par des rubans.

C'est là que j'ai vu l'application la plus hardie qui ait été faite jusqu'ici d'une machine dont les résultats sont extrêmement précieux. Il s'agit de donner aux cylindres des machines à vapeur un tel poli à l'intérieur, qu'en même temps que le fermoir mobile, qu'on appelle le piston, bouche hermétiquement le cylindre, il puisse glisser le long des parois avec le plus de jeu possible, et économiser ainsi doublement la force motrice, en n'en laissant pas échapper la moindre parcelle, et en lui opposant la moindre résistance. On livre donc à la machine le cylindre brut nouvellement retiré du moule, et présentant sur toute sa surface, intérieure et extérieure, ces aspérités, ce grain, qui font ressembler le fer coulé à un granit. Rien de plus simple que l'action de cette machine. C'est une combinaison de roues qui fait marcher en tournant sur elle-même, dans l'intérieur du cylindre, une forte broche en fer, espèce de moyeu où sont fixés, en manière de rayons de roue, quatre ou cinq branches de fer dont l'extrémité est un ciseau du plus fin acier, lequel mord les parois du cylindre et en enlève des copeaux circulaires d'une épaisseur déterminée à un cheveu près. Après chaque tour de la roue aux dents d'acier, la machine est poussée en avant, sans secousse, de la largeur de la dent des ciseaux, et ainsi successivement, jusqu'à ce que le cylindre ait été mis à vif dans toute sa longueur, et qu'on le retire des mains de la machine, poli et égal comme l'acier de la plus belle épée. Celui qu'on polissait au moment de notre visite est le plus grand connu dans le monde industriel. Qu'on en juge par la machine à vapeur à laquelle il doit appartenir, et qui devra équivaloir à cinq cents chevaux. L'é-

norme récipient auquel on destinait un piston de vingt pieds de hauteur, gisait immobile sur un double massif de pierre, comme le fameux tonneau d'Heidelberg sur son chantier, pendant que la roue, armée de ciseaux, cheminait intérieurement, lui rongeant les flancs, sans bruit, sans mouvement visible, seule, sans spectateurs et sans surveillant; car cette machine n'a besoin de personne. On lui donne sa tâche, un certain jour, et pourvu qu'on ne lui retire pas la portion de force motrice qui l'anime, elle terminera cette tâche à jour fixe: elle vous la livrera, comme un ouvrier à la pièce; vous arriverez un beau matin, et vous la trouverez sortie du cylindre, et tournant à vide, en attendant que vous lui donniez une nouvelle tâche. Cette machine, c'est un ouvrier consommé qui se contente pour tout salaire de sa nourriture.

Les autres machines ont plus ou moins besoin de surveillance et d'aide. A côté de chacune se tient, debout, un ouvrier qui avance ou retire la pièce, selon le besoin, écarte ou remet sous la roue principale la courroie conductrice qui la fait mouvoir, et qui continue à tourner en l'air et à côté quand on ne s'en sert plus, force disponible qu'on suspend ou qu'on remet au travail avec un doigt. Plusieurs de ces ouvriers fument leur pipe, les bras croisés, tout en regardant avec beaucoup d'attention le progrès de la machine, précieux compagnon de travail qui prend pour lui le plus dur de la tâche commune, et leur laisse à eux, comme il convient, la part de la réflexion et de l'intelligence. Ils sont très attentifs et ont l'œil très exercé, la plupart des pièces qui se font ainsi exigeant une grande délicatesse et un grand fini d'exécution. La différence d'une ligne peut faire qu'elles atteignent ou qu'elles manquent leur but. Sans une extrême attention, la machine aurait bientôt mangé la pièce qu'elle ne doit que polir. La participation de l'homme au travail est donc à la fois et plus douce et plus digne; à la machine les grands efforts matériels, la force infatigable, le travail qui épuisait l'homme; à l'ouvrier la pensée, la responsabilité de l'imprévu, les cas difficiles. En quittant son travail, il a gardé des forces qu'il peut employer utilement chez lui à arranger sa case, et à y faire ces réparations ou améliorations qui demanderaient la main d'autrui et une partie de son salaire, s'il rentrait harassé.

Qu'est-ce qui d'ailleurs donne à l'ouvrier le goût des délassemens honteux de l'ivrognerie, si ce n'est surtout l'accablement du travail manuel, et comme ils disent dans leur langage pittoresque, le besoin de se donner des bras en buvant ? Celui qui revient de l'atelier, encore allègre et dispos, échappe plus facilement aux tentations du cabaret ; il aime mieux sa maison, y revenant moins fatigué ; il est meilleur mari, meilleur père ; il n'a plus de ces mauvaises dispositions que rapporte chez lui l'ouvrier qui a versé ses sueurs tout le jour pour le maître, et qui, par un égoïsme pardonnable, voit avec mauvaise humeur sa famille lui laisser à peine un quart de ce qu'il a si péniblement gagné. J'ajoute à cela que l'excès de travail étant impossible, l'excès de distraction l'est également. L'ouvrier qui travaille à la fois de ses bras et de sa tête, s'extermine pendant trois jours de la semaine pour gagner de quoi ce qu'il appelle si tristement *s'amuser* les quatre jours restant. L'ouvrier qui est de moitié avec la machine ne peut pas faire au-delà d'une certaine tâche, ni gagner en trois jours de quoi boire pendant quatre jours ; son gain est moindre, comparé à celui d'un jour de travail de l'autre ouvrier, mais il est plus grand au bout de la semaine ; il en va plus aux enfans et moins au cabaret, et une partie du loisir et du repos est dans la facilité même du travail, et l'ouvrier vit mieux, à moindre peine: grand bienfait qu'on doit à l'invention des machines. Leur propagation en amènerait bien d'autres encore.

Et cependant l'ouvrier entretient une sourde rancune contre les machines. Beaucoup même qui en vivent les briseraient s'ils n'étaient contenus par cette civilisation même, dont si peu de douceurs arrivent jusqu'à eux. Chose étrange! ils se plaignent ou se laissent plaindre par leurs amis d'être les parias du travail, et pourtant ils en réclament en quelque manière le monopole, ils en revendiquent toutes les fatigues, toutes les insalubrités, tous les périls, et ils ne pensent pas que, si Dieu a voulu que le fer animé et fait homme par le génie en soulageât un jour la classe, laborieuse, il a dû vouloir aussi que l'ouvrier, délivré de cette glèbe, montât par degrés vers le bien-être des classes aisées. Mais ce qui les irrite, c'est la transition, c'est ce fait brutal, inique impitoyable, qui tombe tout à coup au milieu d'un atelier comme un ordre d'expulsion en masse, ce fait d'une machine venant ra-

fier d'un coup le travail et le salaire de cent ouvriers, dans une société hérissée de prohibitions qui ne veut pas pourvoir à l'emploi de tous ces bras licenciés, et qui ne comprend qu'un côté de la pensée de la Providence. Il faudra pourtant y songer bientôt, car voilà que les machines renouvellent toutes les industries, et augmentent cette masse de travailleurs disponibles dont le loisir est si menaçante parce que la faim et ses sombres instincts en aigrissent tous les momens. Les grandes inventions, une fois dans le monde ne reculent plus; elles marchent avec une force fatale, poussant devant elles tous les vieux procédés, toutes les routines qu'elles sont venues remplacer. C'est ainsi que l'imprimerie a balayé toutes les institutions du monde féodal; c'est ainsi que la vapeur balayera, s'il plaît à Dieu, toutes les prohibitions, restrictions, priviléges et monopole, qui entretiennent si peu de riches et qui font tant de pauvres. Seulement l'œuvre de déblaiement sera moins longue pour la vapeur que pour l'imprimerie parce que celle-ci viendra en aide à celle-là, et qu'il n'y a rien qui puisse tenir long-temps contre l'union des deux plus grandes forces connues du monde matériel et du monde moral.

Outre cette amélioration générale dans le sort de l'ouvrier employé concurremment avec les machines, amélioration qui n'est pas propre qu'à l'établissement de John Cockerill, il y en a d'intérieures qui ne sont dues qu'à son génie à la fois inventif, hardi et bienveillant. Je ne veux point parler de la grandeur des ateliers, de la propreté, du bon air, mais de quelques adoucissemens apportés au sort de l'ouvrier, et qui n'étaient pas, comme ces trois grandes conditions, de première nécessité. Ce sont d'abord des vestiaires entourés de portemanteaux où ils suspendent leurs habits de ville quand ils viennent, et leurs habits de travail quand ils s'en vont. Chaque ouvrier a son porte-manteau, avec un numéro particulier, et une pancarte où est écrit son nom. Voilà les habitudes de bureau transportées dans l'atelier. Mais ce que j'ai surtout aimé, c'est une vaste salle, au centre des ateliers, avec un poêle au milieu, propre et orné, comme sont les poêles à houille dans toute la Belgique, et sur ce poêle une bouillotte en permanence, remplie d'un café léger et chaud. C'est dans cette salle qu'à certaines heures du jour, quand les travaux sont suspendus, ils se rassemblent et prennent le café,

ouvriers et contremaîtres, ceux-ci chargés d'une certaine présidence morale à laquelle ceux-là défèrent volontiers. On cause sans bruit et sans querelles, le café n'y poussant pas, jusqu'au coup de cloche où chacun va reprendre sa tâche, le cœur et l'estomac réchauffés par une boisson qui n'enivre pas et qui ne lui coûte presque rien. Il n'est pas défendu, même dans le courant du travail, à l'ouvrier isolé qui en sentirait le besoin ou qui aurait quelques instans, d'aller en prendre une tasse pour se donner du cœur, ou tout bonnement pour se faire plaisir. Je ne rêve point une Bétique industrielle ; tout ceci n'est le souverain bien ni pour l'ouvrier ni pour personne; je n'exagère pas l'influence morale de ces adoucissemens ; mais il serait aussi ridicule de prouver que de contester qu'il y a là un progrès immense sur l'état ancien de l'ouvrier. Or, tout en faisant la part de John Cockerill, en ce qui regarde ses établissemens particuliers, il faut en rapporter l'honneur à l'invention des machines qui, en faisant descendre au fond des ateliers les hautes pensées et les combinaisons supérieures, y ont amené aussi un peu de charité et de respect pour l'ouvrier, et qui, peut-être, en augmentant les profits du maître, lui ont rendu la générosité plus facile.

Il n'y a que dans le travail des forgerons, des fondeurs et des ouvriers employés au coulage, que les inventions n'ont pas encore pu économiser les bras, ni les machines venir en aide aux hommes. Ceux-ci sont restés chargés de tout le poids de l'ancien travail. Sous ce rapport, la condition des ouvriers de Seraing n'est pas beaucoup plus douce qu'ailleurs. Mais à défaut, et dans l'attente des inventions, ce même esprit de grandeur et de générosité qui se montre dans les relations de John Cockerill avec ses ouvriers a su entourer les plus chargés d'entre eux de soins et de précautions qui allégent en réalité le travail, quoique les procédés n'en aient pas notablement changé. Ainsi, les ateliers de forge et de coulage sont spacieux, aérés, pavés en fonte ; les ouvriers ne s'y foulent pas ; ils ne s'y engagent pas dans les travaux les uns des autres ; ils circulent librement; ils n'ont pas à se sauver devant les masses de fer rouge qu'on traîne du fourneau à l'enclume, ni à craindre les étincelles chassées de trop près par le marteau. C'est le même travail, moins mille petites gênes de détail qui, dans les anciens ateliers, ne sont pas comptées dans le

salaire de l'ouvrier. Ils ont à faire la même dépense de forces, mais, étant entourés de plus d'aises, ils ont plus de forces. Quelqu'un, me montrant les forgerons de Seraing, me les donnait comme le type de l'ouvrier liégeois. La plupart sont des hommes de choix, vigoureux, ardens au travail, l'œil intelligent et fier, mettant du cœur à ce qu'on leur laisse faire librement. C'est le tybe wallon si semblable au tybe français: intelligence et susceptibilité de gens qui ne se louent pas, mais qui se donnent; race commode et dévouée pour qui les comprend et qui respecte leurs droits; race remuante et séditieuse pour qui les opprime. C'est une ressemblance de plus entre le pays de Liége et notre France.

S'il y avait un homme qui, en sortant de l'établissement de John Cockerill, après avoir vu ces immenses ateliers et leur population de fer et d'hommes, et ce formidable compagnonage des ouvriers et des machines, et le minerai extrait du sol même de l'établissement y prendre toutes les formes, et s'y façonner à tous les usages : ici s'alonger en *rails;* là, *s*'arrondir et s'étendre en vastes chaudières; ailleurs s'organiser, s'animer, prendre des membres, un mouvement de vie, et se tenir debout et tout armé à la porte des ateliers, prêt à dévorer l'espace au signal donné; s'il y avait un homme qui, après avoir entendu mugir les quatorze machines à vapeur représentant une force de plus de mille chevaux, qui donnent simultanément l'impulsion motrice à tous les travaux; et ces innombrables mains de fer et d'acier, ardentes à la tâche, ou fortes comme des mains de géans, ou délicates et agiles comme des mains de femmes; et toutes ces machines se multipliant, s'engendrant les unes les autres, comme des générations qui doivent renouveler la face de la terre; si, dis-je, il y avait un homme qui, après avoir vu resplendir dans le crépuscule toute la vallée de Seraing, et l'illumination de tous ces phares se réfléchir sur les eaux sombres de la Meuse, — n'emportât que cette misérable idée qu'il s'agit là de quelque invention de badauds, d'une découverte comme celle du vaisseau-ballon qui se déchire avant d'avoir quitté la terre; — cet homme-là serait ou un homme abandonné de son propre sens, ou quelque entrepreneur de messagerie intéressé à nier les locomotives, ou un ministre cloué à un système de prohibition par des

intérêts routiniers, ou enfin quelque esprit supérieur, doué d'une prévision divine, qui verrait du même regard l'origine, le progrès et la fin des plus grandes choses, et qui, comptant le temps par l'éternité, assimilerait ironiquement à une invention avortée, ou qui n'aurait duré qu'un jour, une invention qui devrait durer des siècles.

Pour moi qui n'étais point empêché ni par un scepticisme supérieur, ni par des intérêts de routine, ni, s'il plaît à Dieu, par le manque de sens, j'ai emporté de Seraing la croyance, qui est quelque chose de plus sérieux et de plus fort que l'idée, qu'il s'agit là d'une puissance, nouvellement créée, du génie humain, dont personne encore n'a pu calculer la portée. Au milieu de toutes ces restaurations de la société par ceux de ces antiques élémens, religieux ou sociaux, qui ont péri, au milieu de ces projets de néocatholicisme, moitié rationalistes comme la plus hardie philosophie, moitié naïfs et enfantins comme des ballades, j'avoue qu'au lieu de m'évertuer à galvaniser par l'érudition, appelée fort improprement la science, des choses qui ont fait leur temps et qui ne sont plus que d'augustes cadavres, je me tourne du côté de l'aurore, et je regarde s'il ne s'élève pas à l'horizon quelque force nouvelle qui viendra rajeunir le monde, et si, dans une société où les deux tendances de l'époque, la démocratie et l'industrie, seront arrivées à l'état de faits constitués et régnans, il ne pourra pas y avoir, outre plus d'aise et de liberté pour le grand nombre, une poésie, un art, une religion, pour les esprits et les ames d'élite.

J'écrivais, il y a deux ans, dans un ouvrage tout littéraire, au moins par le sujet, cette phrase qu'un écrivain illustre, qui me fit l'honneur de me critiquer, M. Villemain, me reprocha avec bienveillance : *à cette heure toute poésie est sur la proue des bateaux à vapeur ou sur les rails des chemins de fer.* Ce n'était là qu'une parole d'instinct, qui m'était soufflée je ne sais d'où et que j'avais sans doute entendue dans l'air ; aujourd'hui qu'un peu d'expérience, qui n'a pas été acquise sans fatigue, me donne le droit de voir une sorte de prédiction dans ce que j'avais répété comme un écho des vœux et des tendances confuses de mon époque, — je regrette pour mes deux volumes de critique d'avoir à le dire, — mais s'il y a une phrase dans ce livre qui ait quelque valeur durable, c'est peut-être celle-là.

NISARD.

LE

RAPPROCHEMENT,

OU

IL FAUT FAIRE DE NÉCESSITÉ VERTU.

PERSONNAGES.

Monsieur DALAIN.
Madame DALAIN.
Madame BLONDEAU, mère de madame DALAIN.
LE DOCTEUR.
PELAGIE, femme de chambre de madame DALAIN.

(La scène se passe à Paris dans la chambre à coucher de madame Dalain.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BLONDEAU, MADAME DALAIN.

MADAME BLONDEAU.

De tout ce que tu me dis, ma chère enfant, je conclus que tu es une petite personne fort ennuyée.

MADAME DALAIN.

Que ne dites-vous tout de suite fort ennuyeuse, maman?

MADAME BLONDEAU.

Non. Quand tu te trouves avec des gens qui te paraissent en valoir la peine, ta conversation ne manque pas de vivacité. Je ne suis pas à même de juger si, par-ci par-là, il ne t'échappe pas quelques inconséquences ; mais j'ai remarqué que cela arrive souvent pour peu qu'on veuille faire des frais extraordinaires.

MADAME DALAIN.

Vous m'arrangez bien.

MADAME BLONDEAU.

Tu ne lis plus ?

MADAME DALAIN.

Quoi lire ! Tout ce qui paraît est assommant.

MADAME BLONDEAU.

Lis des ouvrages anciens.

MADAME DALAIN.

Des vieilleries.

MADAME BLONDEAU.

Et ta musique ?

MADAME DALAIN.

Mon piano est dans le salon ; me déranger pour aller jouer pendant dix minutes, cela n'en vaut pas la peine.

MADAME BLONDEAU.

Fais-le mettre ici.

MADAME DALAIN.

Ma chambre n'est déjà pas assez encombrée ?

MADAME BLONDEAU.

Que ne brodes-tu ? Que ne fais-tu de la tapisserie ?

MADAME DALAIN.

On trouve de tout cela chez les marchands, et bien mieux fait que tout ce qu'on peut faire.

MADAME BLONDEAU.

Quand ce ne serait que pour te désennuyer.

MADAME DALAIN.

Vous en revenez toujours là. Où voyez-vous que je m'ennuie ?

MADAME BLONDEAU.

Tu bâilles sans cesse.

MADAME DALAIN.

Moi !

MADAME BLONDEAU.

Tu bâilles au spectacle.

MADAME DALAIN.

C'est la chaleur.

MADAME BLONDEAU.

A la promenade.

MADAME DALAIN.

C'est le grand air.

MADAME BLONDEAU.

Dans les concerts, au milieu des plus beaux morceaux de musique.

MADAME DALAIN.

Le bruit, quelque hormonieux qu'il soit, me fait toujours cet effet-là.

MADAME BLONDEAU.

Et au bal?.

MADAME DALAIN.

C'est la fatigue.

MADAME BLONDEAU.

Mais enfin, dans le monde?

MADAME DALAIN.

Il est si agréable le monde d'aujourd'hui, si amusant surtout !

MADAME BLONDEAU.

Tiens, tiens; si tu ne retenais pas, je te vois au moment...

MADAME DALAIN.

Ah ! mais, maman, il ne faut pas m'en vouloir; cela vient de l'estomac.

MADAME BLONDEAU.

Tu es trop heureuse.

MADAME DALAIN.

C'est là le mot.

MADAME BLONDEAU.

Si tu avais passé ta jeunesse comme moi, à poste fixe, dans un magasin de draps, ouvert à tous les vents....

MADAME DALAIN.

Vous aviez au moins un mari qui vous convenait.

MADAME BLONDEAU.

Tu vas recommencer. Qui est-ce qui a voulu avoir le mari que tu as? N'est-ce pas toi qui l'as choisi? Il ne faut pas être injuste. Rappelle-toi donc combien de fois tu m'as répété: Je n'épouserai que le frère d'Eulalie; si on ne me donne pas le frère d'Eulalie, je resterai fille.

MADAME DALAIN.

C'est vrai que j'aimais beaucoup Eulalie dans ce temps-là; mais je ne la vois plus.

MADAME BLONDEAU.

Dame! Que veux-tu que j'y fasse?

MADAME DALAIN.

J'étais si jeune; c'était de l'enfantillage; vous n'auriez pas dû m'écouter.

MADAME BLONDEAU.

C'est indigne ce que tu me dis là. Une pauvre mère qui n'a qu'une fille unique qui la tourmente sans cesse, qui ne lui laisse pas de répit pour faire un mariage très sortable au bout du compte...

MADAME DALAIN.

Du côté de l'argent.

MADAME BLONDEAU.

Du côté de la famille, du côté de l'éducation.

MADAME DALAIN.

Je ne sais pas.

MADAME BLONDEAU.

Comment! tu ne sais pas. Enfin tu sais que ton mari est un honnête homme.

MADAME DALAIN.

Je suis sûre que c'est un homme de bourse; un homme de hausse, un homme de baisse; un homme qui achète à prime, qui vend à terme; un homme qui se met à découvert à la moindre fluctuation; en un mot un agioteur, titre qui n'a jamais été très respectable dans aucun temps.

MADAME BLONDEAU.

Véritablement, ma fille, tu me désoles.

MADAME DALAIN.

Vous êtes bien bonne, maman, puisque j'ai pris mon parti, et M. Dalain aussi.

MADAME BLONDEAU.

Cela ne suffit pas dans un ménage. Qu'est-ce que tu peux désirer? Tu as une voiture, tu as des loges au spectacle, cette habitation-ci qui est charmante, une maison de campagne.

MADAME DALAIN.

Voilà tout.

MADAME BLONDEAU.

Voilà tout, dit-elle.

MADAME DALAIN.

Sans doute. Je voudrais changer mon argenterie, par exemple.

MADAME BLONDEAU.

Il n'y a que trois ans que tu l'as; je te l'ai donnée le jour même de ton mariage.

MADAME DALAIN.

Trois ans de mariage, ça vieillit bien. Je voudrais aussi changer mon mobilier... Je voudrais.... Tenez, maman, je voudrais changer mon mari.

MADAME BLONDEAU.

Allez, ma fille, vous vous moquez. C'est me punir cruellement de la faiblesse que j'ai eue pour vous.

MADAME DALAIN.

Fâchez-vous contre moi à présent; il ne manque plus que cela.

MADAME BLONDEAU.

Je ne me fâche pas, mon enfant, je ne me fâche pas; mais vois donc dans quelle perplexité tu me mets.

MADAME DALAIN.

Croyez-vous que je sois plus heureuse?

MADAME BLONDEAU.

Je ne dis pas; mais raisonnons un peu. Tu prétends que tu veux changer ton mari; eh bien! change-le.

MADAME DALAIN, avec vivacité.

Comment dites-vous, maman?

MADAME BLONDEAU.

Essaie d'avoir de meilleurs procédés pour lui.

MADAME DALAIN.

C'est là tout le conseil que vous vouliez me donner?

MADAME BLONDEAU.

Il n'est pas mauvais ce me semble.

MADAME DALAIN.

Non; mais il suppose que jusqu'ici je n'ai eu que de mauvais procédés.

MADAME BLONDEAU.

Tu ne me comprends pas. Tout ce que je désirerais, moi, ce serait un rapprochement. Ce n'est pas vivre que d'être ainsi. Il y a des gens qui sont à cent lieues l'un de l'autre, et qui ne sont pas aussi séparés que vous l'êtes dans la même maison, dans le même appartement.

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que cela fait?

MADAME BLONDEAU.

Si vous aviez un enfant.

MADAME DALAIN, riant.

Ah! ah! ah!

MADAME BLONDEAU.

Un seul enfant. Je ne suis pas bien ambitieuse.

MADAME DALAIN.

Vous croyez?

MADAME BLONDEAU.

Tu verrais. Cela changerait toute ton existence. Tu t'intéresserais à quelque chose du moins; tu aimerais quelque chose.

MADAME DALAIN, prenant la main de sa mère.

Est-ce que je ne vous ai pas? Est-ce que je ne m'intéresse pas à vous? Est-ce que je ne vous aime pas de tout mon cœur?

MADAME BLONDEAU.

Tout cela est bel et bon, ma petite; mais il est bien rare qu'on aime sa mère comme on aime un enfant. Un enfant à soi, un enfant qui vous doit l'existence; que vous avez porté dans votre sein; qui se développe sous vos yeux; que vous voyez grandir, se perfectionner; c'est une jouissance toujours nouvelle. Tu ne peux pas sentir cela; c'est inexplicable. Et la preuve, c'est que, malgré les chagrins que tu me donnes, méchante fille, je ne peux pas prendre sur moi de te faire un reproche.

MADAME DALAIN, souriant.

Je n'aurais pas cru que cela vous coûtât autant.

MADAME BLONDEAU.

Ne vas-tu pas dire que je te gronde?

MADAME DALAIN.

Si nous descendions dans le jardin.

MADAME BLONDEAU.

Est-ce que nous ne sommes pas bien ici?

MADAME DALAIN.

Ce serait pour changer de place.

MADAME BLONDEAU.

Ou plutôt pour changer de conversation..

MADAME DALAIN.

Malheureusement, celle que nous avons ne peut pas avoir de résultat.

MADAME BLONDEAU.

Voilà déjà un mot qui est bon; malheureusement. Tu trouves donc toi-même que c'est un malheur?

MADAME DALAIN.

Ah! maman, vous ergotez.

MADAME BLONDEAU.

Mais non. Si tu voulais, ce résultat ne serait pas impossible. Qu'est-ce que je cherche à obtenir de toi? Que tu sois un peu plus gentille avec ton mari. Sois seulement avec lui comme je te vois quelquefois ici avec des étrangers

MADAME DALAIN.

Ces étrangers sont aimables.

MADAME BLONDEAU.

Le plus souvent, je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent; mais comme tu leur souris d'un air d'approbation, je suppose que c'est moi qui ai tort.

MADAME DALAIN.

Ce sont des jeunes gens qui vont beaucoup dans le monde.

MADAME BLONDEAU.

Dans ce monde qui te fait bâiller pourtant. Tout ça, tout ça, mon enfant, c'est de la crême fouettée; le bonheur n'est pas là. Ce papillotage de pantins ne peut pas t'amuser long-temps; tu as trop d'esprit pour cela. Fais-toi un bon intérieur; envoie-moi promener cet essaim de petits freluquets qui donnent mauvais air à une maison; remplace-les par des gens raisonnables. En te rapprochant de ton mari, rien ne sera plus facile; car il faut un mari dans une maison. Sans mari, toute société que reçoit une jeune femme est équivoque.

MADAME DALAIN.

J'y penserai, maman; je vous assure que j'y penserai; mais, je vous en prie, parlons d'autre chose.

MADAME BLONDEAU.

Si tu me rendais grand'mère je deviendrais folle.

MADAME DALAIN.

C'est un terrible avertissement que vous me donnez là.

MADAME BLONDEAU.

Tu parles de changer tes meubles et ton argenterie; je te changerais tout ce que tu voudrais.

MADAME DALAIN.

Chère maman !

MADAME BLONDEAU.

N'est-ce pas, ma petite, que tu tâcheras ?

MADAME DALAIN.

Oui, oui, maman.

MADAME BLONDEAU.

Je ne sais pas qui est-ce qui me parlait l'autre jour de ton mari, et qui m'en disait beaucoup de bien. C'est quelqu'un en état de le juger.

MADAME DALAIN.

C'est rassurant. Ne froncez pas le sourcil. Plaisanterie à part, à condition que vous me laisserez descendre au jardin ; j'ai besoin d'air ; je vous promets de réfléchir à mon nouveau rôle.

MADAME BLONDEAU.

Mauvaise espiégle! Va prendre l'air. Je dîne avec toi aujourd'hui, et pendant que tu te promèneras, je vais m'amuser à lire le journal.

MADAME DALAIN.

Vous êtes ici chez vous.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME BLONDEAU, seule.

Je l'ai trop gâtée. Le cœur est bon ; mais quelle pauvre tête Je n'ai jamais su faire la leçon. D'ailleurs, à quoi servent les leçons? Quand on n'a qu'un enfant, il est impossible de le tourmenter. Elle se plaint de son mari ; ce n'est pas un phœnix; cependant elle ne pourrait lui reprocher rien d'essentiel. C'est un mari qui gagne de l'argent, qui est enseveli dans ses spéculations, l'esprit n'est pas fort étendu. Si elle voulait, elle en aurait pour deux. J'ai toujours peur que le vague qu'elle a dans l'imagination ne lui fasse gaspiller sa vie. C'est un enfant qu'il lui faudrait ; je crois qu'elle serait bonne mère, et ce sentiment là préserve de tout.

SCÈNE III.

MADAME BLONDEAU, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Votre serviteur, madame. Je ne vois que la maman; où est donc la fille ?

MADAME BLONDEAU.

Elle fait un tour au jardin, docteur. Cela se trouve à merveille; je ne suis pas fâchée de pouvoir vous parler tête à tête.

LE DOCTEUR.

Je suis à vos ordres.

MADAME BLONDEAU.

Nous venons encore d'avoir une crise.

LE DOCTEUR.

Qui cela donc ?

MADAME BLONDEAU.

Entre madame Dalain et moi.

LE DOCTEUR.

Bien, bien; je comprends; je comprends.

MADAME BLONDEAU.

Toujours ma même chanson.

LE DOCTEUR.

Un rapprochement.

MADAME BLONDEAU.

Eh! oui. Je ne désire que cela au monde.

LE DOCTEUR.

A cause des suites.

MADAME BLONDEAU.

Avouez que c'est bien naturel. N'avoir qu'une fille que je puis perdre et rien après. Je ne parle pas de notre fortune, il se trouvera assez de gens pour se la partager; mais enfin il aurait été plus satisfaisant de la voir suivre une route directe.

LE DOCTEUR.

Que dit-elle à cela ?

MADAME BLONDEAU.

Ce ne sont pas là les raisons que je lui donne, comme vous croyez bien ; c'est trop vulgaire pour une cervelle vaporeuse comme la sienne. Je ne lui parle que du bonheur d'être mère , de la satisfation d'avoir un enfant; satisfaction qui a bien ses chagrins, entre nous; mais je lui peins tout cela couleur de rose.

LE DOCTEUR.

Et elle répond?...

MADAME BLONDEAU.

Que son mari n'est pas aimable.

LE DOCTEUR.

Il y a long-temps qu'elle répond cela.

MADAME BLONDEAU.

Je lui ai glissé aussi quelques mots sur l'entourage qu'elle se donnait.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien raison.

MADAME BLONDEAU.

On doit y tourner continuellement monsieur Dalain en ridicule.

LE DOCTEUR.

A coup sûr.

MADAME BLONDEAU.

Et madame Dalain s'en fortifie davantage dans son éloignement.

LE DOCTEUR.

C'est l'usage.

MADAME BLONDEAU.

Tout cela n'est-il pas pitoyable ? Vous devriez bien lui parler, docteur.

LE DOCTEUR.

Je ne demande pas mieux ; mais que lui dire.

MADAME BLONDEAU.

Lui remontrer le tort qu'elle se fait. Vous voyez tant de monde.

Ne pourriez-vous pas supposer mille choses ; des questions qu'on vous aurait faites, quelques médisances ?

LE DOCTEUR.

Ce ne serait pas tout suppositions.

MADAME BLONDEAU, avec émotion.

En vérité!

LE DOCTEUR.

Calmez-vous, eh! mon Dieu, calmez-vous. Ne connaissez-vous pas ce qu'on appelle la société, la bonne compagnie? Ne faut-il pas qu'elle se mêle de tout ; qu'elle interprète tout ? Que voulez-vous qu'elle fasse ? Elle ne vit que de commérages. Il faut bien qu'elle s'en crée quand elle n'en trouve pas de tout faits. Au surplus, cela ne tire pas à conséquence ; elle ne croit pas ce qu'elle dit ; elle ne se soucie pas d'y croire ; elle parle.

MADAME BLONDEAU.

Je ne conçois pas que madame Dalain...

LE DOCTEUR.

Mais madame Dalain, comme vous, comme moi, comme eux tous sur chacun d'eux. On dirait que vous ne savez pas ce que c'est que des loges de portier ; eh ! bien, la bonne compagnie, c'est la même chose, ni plus, ni moins.

MADAME BLONDEAU.

Oui, mais madame Dalain pourtant...

LE DOCTEUR.

Quel âge avez-vous ?

MADAME BLONDEAU.

La singulière question !

LE DOCTEUR.

C'est que vous me paraissez d'une jeunesse, avec vos terreurs sur madame votre fille.

MADAME BLONDEAU.

Il faut pourtant convenir qu'il n'est pas agréable pour la mère d'une personne aussi pure...

LE DOCTEUR.

Est-ce que ce sont les personnes pures qui s'occupent d'elle ?

C'est un tas des vieilles coquettes qui se réjouissent chaque fois qu'elles croient entrevoir du désordre quelque part.

MADAME BLONDEAU.

Mon cher docteur, il n'y a pas un moment à perdre pour remettre mes enfans tout-à-fait bien ensemble ; prêtez-moi secours, je vous en conjure par notre vieille amitié. Penser qu'on parle mal de ma fille, m'est une idée insupportable. Je me chargerais volontiers de monsieur Dalain ; j'en répondrais presque. Sous son enveloppe d'argent, il aime sa femme. Elle n'est pas non plus si difficile à aimer ; soyons de bonne foi. Elle est charmante et très séduisante, quand elle le veut.

LE DOCTEUR.

Quand elle le veut.

MADAME BLONDEAU.

Je l'ai déjà fort ébranlée, ce matin. Elle m'a promis de réfléchir.

LE DOCTEUR.

Elle vous l'a promis?

MADAME BLONDEAU.

Oui, et même assez positivement.

LE DOCTEUR.

C'est du nouveau.

MADAME BLONDEAU.

Je vais vous l'envoyer. Vous verrez que le terrain n'est pas mal préparé. N'allez pas faire la grosse voix ; parlez-lui doucement. Elle a assez confiance en vous ; elle vous craint ; elle n'osera pas vous répondre par quolibets comme elle en a pris l'habitude avec moi. Profitez de cela pour aller franchement au but. Que les mères sont impatientantes, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Qu'elles sont admirables!

MADAME BLONDEAU.

Et les docteurs donc! Je vais vous l'envoyer.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, seul.

Je ne me fais pas une illusion aussi complète que cette bonne madame Blondeau. Sa fille est bien langoureuse! et toutes ces petites femmes langoureuses ne m'ont jamais beaucoup rassuré, surtout entourée comme est celle-là. Rien que des étourneaux, des poètes, des musiciens, des faiseurs de romans et de balivernes. Il n'y a qu'un monsieur Dalain qui puisse souffrir cela. Il faut qu'il soit aussi absorbé qu'il l'est dans ses chiffres pour ne pas s'apercevoir du ridicule qu'il se donne. Il en a peut-être pris son parti; ça le débarrasse.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, MONSIEUR DALAIN.

MONSIEUR DALAIN, entr'ouvant la porte.

Ma femme n'est pas là?

LE DOCTEUR.

Non, non. N'ayez pas peur.

MONSIEUR DALAIN.

Bonjour, docteur. Je viens chercher un livre que sans doute elle aura pris dans mon cabinet. C'est assez son habitude. Justement, le voici.

LE DOCTEUR.

Eh bien! vous vous en allez déjà?

MONSIEUR DALAIN.

J'espère bien que vous me ferez le plaisir de passer un moment chez moi, avant de sortir de la maison.

LE DOCTEUR.

Madame Dalain n'est pas près de remonter. Regardez par cette croisée; vous la verrez assise, qui cause avec sa mère.

MONSIEUR DALAIN.

Depuis des siècles, nous ne nous rencontrons plus qu'à table où nous causons si peu! Il est inutile qu'elle me trouve ici.

LE DOCTEUR.

Je voulais vous dire que sa santé m'inquiète.

MONSIEUR DALAIN, s'approchant de la fenêtre.

Je vais me mettre ici, de manière à pouvoir m'en aller aussitôt qu'elle fera un mouvement pour se lever.

LE DOCTEUR.

C'est de la terreur que cela.

MONSIEUR DALAIN.

Quand les choses sont établies, à quoi bon les rompre?

LE DOCTEUR.

Quand elles sont mal établies, c'est une raison pour les changer.

MONSIEUR DALAIN.

Je n'ai pas envie de recommencer à faire le Céladon comme dans les premiers temps de mon mariage. D'ailleurs cela ne réussirait plus. Madame Dalain a pris l'habitude d'avoir de l'esprit, de décider de tout à tort et à travers; comment diable voulez-vous que nous puissions nous entendre?

LE DOCTEUR.

Si vous vous le mettiez bien dans la tête.

MONSIEUR DALAIN.

Il y a déjà assez de choses dans ma tête. Ma foi! non. Vous ne savez pas combien c'est cher aujourd'hui d'être galant pour sa femme; c'est ruineux; elles sont pires que des maîtresses. Ce que madame Dalain m'a coûté pendant notre soi-disant lune de miel est incroyable. Et notez qu'elle n'en paraissait pas beaucoup plus contente. Cela lui était dû, et j'étais trop heureux, selon elle, quand elle voulait bien sourire aux surprises que je lui faisais. Quand j'ai vu cela, je me suis tenu tranquille. N'ai-je pas bien fait?

LE DOCTEUR.

Non.

MONSIEUR DALAIN.

Non!

LE DOCTEUR.

Non. Vous êtes riche; vous gagnez encore de l'argent tous les jours; vous n'avez pas d'enfant; je ne crois pas que vous ayez de maîtresse en titre....

MONSIEUR DALAIN.

Après? quelle conclusion voulez-vous tirer? Que je dois laisser carrière à l'imagination d'une femme qui ne sait jamais ce qu'elle veut. Tenez, la vérité, entre nous, madame Dalain n'était pas mon fait. J'aurais voulu quelque chose de remuant, quelque chose de gai, quelque chose qui allât tout seul, surtout quelque chose qui ne singeât pas la princesse. C'est la rage de toutes nos dames aujourd'hui. Je ne suis pas le seul qui s'en plaigne.

LE DOCTEUR.

Pour être gaie, pour être remuante, pour être comme il faudrait qu'elle fût pour vous plaire, la première condition est une bonne santé.

MONSIEUR DALAIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

LE DOCTEUR.

Elle a...., elle a...., que sa poitrine est fort délicate.

MONSIEUR DALAIN.

Parbleu ! je crois bien ; elle n'en fait pas usage. Tant que la mode a été de crier, elle criait plus que personne ; ça exerçait sa poitrine, ça l'entretenait. A présent, il faut parler comme dans la chambre d'un malade ; c'est bonne compagnie. Je sais cela de bric et de broc, par ouï-dire. Elles sont folles.

LE DOCTEUR.

Enfin, je vous répète qu'elle n'est pas bien portante.

MONSIEUR DALAIN.

Je lui ai donné une voiture ; je lui ai donné une maison de campagne.

LE DOCTEUR.

C'est un mari qu'il lui faudrait.

MONSIEUR DALAIN.

N'en a-t-elle pas un ?

LE DOCTEUR.

Allons, allons, soyons de bonne foi.

MONSIEUR DALAIN.

Que voulez-vous que j'y fasse?

LE DOCTEUR.

Vous seriez fâché de la perdre ?

MONSIEUR DALAIN.

J'aime beaucoup sa mère.

LE DOCTEUR.

Vous aimez aussi votre femme.

MONSIEUR DALAIN.

Madame Blondeau a été très convenable, très généreuse pour ce mariage. Elle est si riche!

LE DOCTEUR.

Vous vous arrangez pour qu'elle le devienne davantage.

MONSIEUR DALAIN.

Comment cela ?

LE DOCTEUR.

Si elle perdait sa fille, tout ce qu'elle vous a donné lui reviendrait.

MONSIEUR DALAIN.

Je ne sais pas pourquoi vous voulez qu'elle perde sa fille.

LE DOCTEUR.

Écoutez, monsieur Dalain, je ne suis pas alarmiste.

MONSIEUR DALAIN.

S'il faut qu'elle aille aux eaux, vous n'avez qu'à le dire.

LE DOCTEUR.

Les eaux n'y feraient rien.

MONSIEUR DALAIN.

Votre autre idée est une idée de médecin. Ils sont toujours à conseiller la même chose. J'ai une cousine qui a neuf enfans et qui n'a jamais été bien portante.

LE DOCTEUR.

Je ne vous parle pas de neuf enfans.

MONSIEUR DALAIN.

Pour avoir des enfans, il faut qu'il y ait de l'union dans un ménage. Quand le père est d'un côté, la mère de l'autre, il s'ensuit des éducations détestables.

LE DOCTEUR.

J'entends que le père et la mère aillent du même côté.

MONSIEUR DALAIN.

Un enfant ne me déplairait pas.

LE DOCTEUR.

C'est une sécurité.

MONSIEUR DALAIN.

J'en aurais deux que cela me ferait grand plaisir.

LE DOCTEUR.

Alors on est tout-à-fait sans inquiétude. Sur deux enfans, il en reste toujours un.

MONSIEUR DALAIN.

Il faut espérer que je les garderais tous les deux.

LE DOCTEUR.

De rendre une dot, de mettre des hommes de loi dans le secret de vos opérations, de votre fortune....

MONSIEUR DALAIN.

Puisque j'aurais des enfans.

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vous dis.

MONSIEUR DALAIN.

Je n'ai pas d'éloignement pour ma femme, moi.

LE DOCTEUR.

Soyez persuadé qu'elle n'en a pas non plus pour vous.

MONSIEUR DALAIN.

Tâchez de la faire expliquer. Si elle veut être raisonnable, ne plus avoir de fantaisies, je doublerais volontiers sa pension. Je préfère cela. Une fois que c'est dit, c'est dit.

LE DOCTEUR.

Fort bien. Mais pour commencer par quelque chose, pour lui montrer les bonnes dispositions où vous êtes à son égard, ne trouveriez-vous pas à propos...

MONSIEUR DALAIN.

De quoi faire ?

LE DOCTEUR.

Une petite surprise.

MONSIEUR DALAIN.

Nous y voilà.

LE DOCTEUR.

Ce sera la dernière. J'ai besoin d'un texte pour l'aider à sortir de son apathie.

MONSIEUR DALAIN.

Mais, pour Dieu ! qu'elle n'aille pas en reprendre l'habitude.

LE DOCTEUR.

Non, non.

MONSIEUR DALAIN.

Lui direz-vous que ce sera la dernière ?

LE DOCTEUR.

Oui, oui.

MONSIEUR DALAIN.

Quelle sera cette surprise ?

LE DOCTEUR.

Je n'en sais rien. Cherchez ce qui pourrait lui faire le plus de plaisir.

MONSIEUR DALAIN.

Ce sera ce qu'il y aura de plus extravagant, de plus cher.

LE DOCTEUR.

Nous allons retomber dans la discussion.

MONSIEUR DALAIN.

Elle a depuis quelque temps une grosse réjouie de femme de chambre qui doit être au courant de ses fantaisies.

LE DOCTEUR.

Consultez-la ; cela ne vous engage à rien.

MONSIEUR DALAIN.

L'avez-vous déja vue ? C'est une petite commère qui n'est, ma foi ! pas mal. Elle me dira tout ce que je voudrai.

LE DOCTEUR.

C'est au mieux.

MONSIEUR DALAIN.

A telle fin que de raison, je vais toujours la faire demander. Oh ! oh ! voilà madame Dalain qui quitte le jardin; je me sauve. Voyez ; essayez ; ne m'engagez pas trop, et venez ensuite me retrouver. J'y compte. Au revoir , au revoir , cher docteur.

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR , seul.

Il n'est guère possible d'être plus à jour que cet homme-là. Il faut croire que la finesse qui sert dans les affaires de bourse est une finesse bien courte. Tudieu ! avec quelle promptitude il a changé de sentimens pour sa femme , aussitôt qu'il a eu des craintes sur la dot ! Il se souciait fort peu que je me rappelasse ce qu'il venait de me dire ; il allait au plus pressé. Au fait , la spéculation que je lui offrais, en valait la peine; pour sa sûreté, il n'a pas de meilleur parti à prendre que de devenir le meilleur des maris et plus tendre des pères. Ce n'est là que la moitié de ma besogne , malheureusement , et celle qui me reste est la plus difficile. (Il réfléchit.) La singulière idée !... Pourquoi ?... Qui sait ?.... (Il rit.) Je ne connais pas la société de madame Dalain. Parmi tous ces jeunes gens si spirituels, si charmans, qu'elle reçoit, n'est-il pas permis de supposer qu'elle en aura distingué un plus spirituel, plus charmant que les autres ? Le bruit en a couru. Une femme délaissée a besoin de consolation. C'est bien scabreux les consolations ; ça peut mener loin, très loin. La patience des anciens chevaliers est terriblement passée de mode ; on ne veut plus soupirer pendant dix ans , comme on prétend que cela se faisait autrefois ; les femmes elles-mêmes se moqueraient de pareils soupirs. Le siècle est si positif ! C'est une inspiration. Qu'es-ce que je risque ?

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR, MADAME DALAIN.

MADAME DALAIN.

Pardon, monsieur le docteur ; je ne fais que d'apprendre à l'instant que vous étiez ici. C'est la dernière chose que maman m'ait dite. Elle est singulière maman, avec son idée fixe. Vous savez ce que c'est que son idée fixe ?

LE DOCTEUR.

C'est l'amour maternel.

MADAME DALAIN.

Je le veux bien; mais elle le traduit quelquefois d'une manière fatigante. Elle ne me prêche plus à présent que rapprochement avec monsieur Dalain. Je vous fais juge.

LE DOCTEUR.

Je me récuse. Jamais je ne me mêle d'intérieur de ménage, et, pour m'y soustraire, j'avertis d'avance que je donne toujours raison à celui qui me parle.

MADAME DALAIN.

Si monsieur Dalain vous parlait, vous lui donneriez donc raison ?

LE DOCTEUR.

Oui.

MADAME DALAIN.

Et vous trouveriez que jai tort de me sentir de l'éloignement pour un homme qui n'a rien de ce qui plaît, rien qui puisse faire la moindre illusion ?

LE DOCTEUR.

Vous vous plaigniez de la conversation de madame votre mère, et vous allez nous y ramener.

MADAME DALAIN.

C'est que je ne veux pas vous paraître ridicule.

LE DOCTEUR.

C'est vous qui me parlez, je vous donne raison.

MADAME DALAIN.

Et quand il vous parlera ?

LE DOCTEUR.

Il aura raison à son tour.

MADAME DALAIN.

C'est une grande vertu d'être aussi impassible entre un homme qu'on connait à peine, et une femme qu'on a vue venir au monde, et dont la mère est votre amie intime.

LE DOCTEUR.

Voulez-vous me piquer ? c'est méchant.

MADAME DALAIN.

J'ai commencé par vous dire que vous connaissiez peu monsieur Dalain ; c'est votre excuse. Mais me croyez-vous assez fantasque pour avoir pris le parti que j'ai pris sans de bonnes raisons ?

LE DOCTEUR.

Votre extrême délicatesse, la susceptibilité de votre goût peuvent vous rendre trop exigeante. Que diriez-vous si vous aviez un mari qui eût dissipé votre fortune, par exemple?

MADAME DALAIN.

Ah ! c'est une des raisons de maman.

LE DOCTEUR.

Qui affichât des maîtresses ?

MADAME DALAIN.

Je ne crains pas cela avec monsieur Dalain ; il aurait peur de faire tort à son crédit.

LE DOCTEUR.

Enfin, ce serait plus sérieux que ce que vous pouvez lui reprocher.

MADAME DALAIN.

Je ne connais rien d'humiliant pour une femme comme d'avoir un mari gauche ou suffisant outre mesure, suivant les gens avec lesquels il se trouve; qui ne sait pas un mot de ce qui se dit dans le monde, et qui n'écoute de nouvelles que celles qu'on peut coter à la Bourse.

LE DOCTEUR.

Voilà de l'exagération.

MADAME DALAIN.

Il aura l'air d'avoir un avis sur un ballet ou un opéra nouveau, si vous voulez; il répétera tant bien que mal ce qu'il aura entendu dire de la première représentation d'un drame ou d'une comédie, mais par concession, sans savoir de quoi il parle, sans y mettre le moindre intérêt.

LE DOCTEUR.

Est-il indispensable de se passionner dans de pareilles conversations?

MADAME DALAIN.

Non; mais il prendra feu pour ou contre le bouleversement d'un pays selon qu'il doit en résulter quelques centimes de hausse ou de baisse.

LE DOCTEUR.

C'est un homme spécial.

MADAME DALAIN.

Dans le temps que j'avais encore la patience de l'écouter, si vous saviez comme il me saboulait la politique pour l'adapter à la mesquinerie de ses calculs; c'était à s'enfuir.

LE DOCTEUR.

Voyons; je ne m'y connais pas trop, mais, pour une autre femme que vous, aurait-il bonne mine?

MADAME DALAIN.

C'est selon le goût. S'il y a des femmes qui mettent du prix à un air de bonne santé, il est certain qu'il a cet air-là. Sa démarche n'est pas mauvaise: il se met bien; il a une espèce d'habitude des premiers mots dont on se sert pour aborder quelqu'un; mais il ne faut pas qu'il aille plus loin. Oh! dès qu'il essaie de voler de ses propres ailes, aussitôt qu'il veut faire l'agréable, c'est fini; on voit tout de suite le tuf.

LE DOCTEUR.

D'où je conclus que s'il n'était jamais agréable, vous le trouveriez très bien. Mais parlons de choses plus intéressantes. Comment va notre santé?

MADAME DALAIN.

Dans une situation d'esprit comme celle où je suis continuellement....

LE DOCTEUR.

Ne remontons plus aux causes; occupons-nous des effets. Avons-nous de l'appétit?

MADAME DALAIN.

Pas du tout.

LE DOCTEUR.

Dormons-nous?

MADAME DALAIN.

Très peu.

LE DOCTEUR

Je l'aurais deviné; nous avons les yeux battus.

MADAME DALAIN, courant précipitamment à une glace.

Les yeux! Je ne vois pas cela?

LE DOCTEUR.

Je le vois, moi.

MADAME DALAIN.

Mais regardez donc bien, docteur.

LE DOCTEUR.

Si vous les ouvrez de force, si vous les excitez, ils vont me reparaître charmans; mais ce ne sera qu'un éclair.

MADAME DALAIN.

Pour vous les montrer, il faut bien que je les ouvre; quant à les exciter, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas votre faute. Jamais une femme qui montre ses yeux ne les montre naturellement. Et votre teint, direz-vous qu'il n'est pas brouillé?

MADAME DALAIN, retournant à la glace.

Vous trouvez cela un teint brouillé?

LE DOCTEUR.

C'est que je ne m'y connais plus.

MADAME DALAIN.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Donnez-moi donc un peu ce bras, que je voie comment nous avons le pouls. (Mme Dalain lui tend le bras, qu'il a l'air de consulter avec la plus grande attention.) Je ne m'étonne plus. Je disais aussi : Que diable ! il n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelque chose là-dessous.

MADAME DALAIN, intimidée.

Qu'y a-t-il, docteur ?

LE DOCTEUR, tenant toujours la main de Mme Dalain.

C'est bien cela. Je ne reviens pas de ma bonhomie. Voilà une heure qu'elle me tient à écouter toutes ses doléances sur M. Dalain ; jaurais cru qu'il y avait un mur d'airain entre eux.

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE DOCTEUR.

Petite dissimulée !

MADAME DALAIN.

Je n'ai rien à dissimuler.

LE DOCTEUR.

Toutes les jeunes femmes sont de même ; elles n'avouent jamais les choses que lorsqu'il n'y a plus moyen de les cacher.

MADAME DALAIN.

Je vous en prie en grace, docteur, expliquez-vous clairement.

LE DOCTEUR.

Ou je n'entends rien à mon métier, ou vous pouvez annoncer dès à présent à votre mari et à votre mère la nouvelle qu'ils désirent le plus.

MADAME DALAIN.

Je m'en garderai bien.

LE DOCTEUR.

C'est d'une prudence extrême ; vous craignez encore que je

ne me trompe, et vous ne voulez pas leur donner une fausse joie.

MADAME DALAIN.

Vraie ou fausse, je n'en ai pas à leur donner.

LE DOCTEUR.

Je repasserai sous quelques jours; et quand nous aurons une certitude encore plus positive, vous en ferez ensuite l'usage que que vous voudrez. (Il va pour sortir.)

MADAME DALAIN, le retenant.

Monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Quoi?

MADAME DALAIN.

Vous ne verrez pas M. Dalain?

LE DOCTEUR.

Pardonnez-moi. Il m'a fait promettre de lui aller dire un petit bonjour.

MADAME DALAIN.

J'en suis désolée. Ne lui parlez de moi sous aucun prétexte, entendez-vous? Comme tous les gens qui n'ont pas d'esprit, M. Dalain est assez goguenard; si vous l'armiez une fois d'une mauvaise plaisanterie, il ne l'userait pas; dans dix ans elle lui servirait encore. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne lui direz rien qui ait rapport à moi.

LE DOCTEUR.

Je ne dis jamais rien qu'on ne m'en ait donné la permission.

MADAME DALAIN.

Je ne vous la donne pas; rappelez-vous bien que je ne vous donne pas cette permission.

LE DOCTEUR.

Non, non, vous ne me la donnez pas; c'est convenu.

MADAME DALAIN, le suivant jusqu'à la porte.

C'est on ne peut pas plus sérieux.

SCÈNE VIII.

MADAME DALAIN, seule; ensuite PÉLAGIE.

MADAME DALAIN, excessivement agitée, se laisse tomber sur un siège.

Ce maudit docteur me trouble à un point ! ... il parle avec une assurance!....... on ne sait que dire. (Elle se lève et va consulter une glace.) Qu'est-ce donc qu'il trouve à mes yeux ? ... Il est sûr qu'ils ne sont pas comme à l'ordinaire.... ni mon teint non plus. (Elle vient se rasseoir.) Quand il n'y aurait que les propos qu'il m'a tenus, ne serait-ce pas assez pour être tout sens dessus dessous ? (Elle se tâte le pouls.) On ne peut pas se tâter le pouls soi-même; d'ailleurs je n'y connais rien. (Elle se lève lentement et va à la croisée.) Et ma mère qui lit bien tranquillement pendant ce temps-là ! (Elle sonne.) Que faut-il faire? Je ne puis consulter personne. Pourvu que ce docteur n'aille pas parler. (Elle sonne encore) Oh! non, non; il me l'a bien promis. Ce serait abominable.

PÉLAGIE.

Madame a sonné ?

MADAME DALAIN.

Il y a déjà une heure, mademoiselle; où étiez-vous donc ?

PÉLAGIE.

J'étais chez monsieur.

MADAME DALAIN.

Pourquoi faire? à quel propos? que pouvait-il avoir à vous demander? Répondez donc. Le docteur était-il avec lui?

PÉLAGIE.

Il y est venu un moment après.

MADAME DALAIN.

De quoi ont-ils parlé?

PÉLAGIE.

De rien, madame.

MADAME DALAIN.

Ils n'ont donc pas parlé ?

PÉLAGIE.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DALAIN.

Ils ont parlé sans rien dire?

PÉLAGIE.

Monsieur a demandé à M. le docteur des nouvelles de madame.

MADAME DALAIN.

Eh bien?

PÉLAGIE.

M. le docteur a répondu que madame était comme il faut; monsieur a dit: Tant mieux! et puis ils ont baissé la voix; mais monsieur avait l'air bien content.

MADAME DALAIN.

Il avait l'air content?

PÉLAGIE.

Il se frottait les mains; je ne l'ai jamais vu si gai.

MADAME DALAIN.

Vous n'en avez pas deviné la cause?

PÉLAGIE.

Non, madame.

MADAME DALAIN.

Vous mentez, mademoiselle.

PÉLAGIE.

Mais je vous assure que non, madame.

MADAME DALAIN.

Pourquoi vous a-t-on fait venir?

PÉLAGIE.

Madame a sonné; je n'ai pas pu le savoir.

MADAME DALAIN.

Il y a du louche dans tout ceci. Je vous défends d'aller dorénavant chez monsieur.

PÉLAGIE.

Cependant, quand monsieur me fait demander, je dois obéir.

MADAME DALAIN.

Jusqu'à un certain point, mademoiselle. (Elle retourne à sa glace et se regarde quelque temps.)

PÉLAGIE, à part.

On dirait qu'elle est jalouse de moi. Elle n'aime pas son mari, qu'est-ce que cela lui ferait ?

MADAME DALAIN.

Vous restez là ?

PÉLAGIE.

J'attends les ordres de madame.

MADAME DALAIN.

Est-ce que je ne vous en ai pas donné ?

PÉLAGIE.

Non madame.

MADAME DALAIN.

Alors, c'est que j'aurais sonné machinalement. C'est bien ; allez-vous-en.

PÉLAGIE.

Madame n'est pas malade ?

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que vous dites ?

PÉLAGIE.

Je demande à madame si madame n'est pas indisposée.

MADAME DALAIN.

Mais c'est une persécution que cela.

PÉLAGIE, à part en s'en allant.

Elle perd la tête. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DALAIN seule d'abord, ensuite MONSIEUR DALAIN.

MADAME DALAIN.

On ne peut jamais rien deviner à ce que disent ces créatures-là. M. Dalain d'une gaieté folle ! Voudrait-il faire un éclat ? A quoi bon ? Qu'y gagnerait-il ? Et puis ce docteur qui est lié avec ma mère depuis plus de trente ans... Il se trame pourtant quelque chose. (A M. Dalain, avec effroi.) C'est vous, monsieur !

MONSIEUR DALAIN.

Quel accueil vous me faites !

MADAME DALAIN.

Que me voulez-vous ?

MONSIEUR DALAIN.

Un peu de patience.

MADAME DALAIN.

Il est si extraordinaire de vous voir chez moi.

MONSIEUR DALAIN.

A qui la faute ?

MADAME DALAIN.

Vous avez vu le docteur. Que vous a-t-il dit ? Je vous préviens que le docteur extravague.

MONSIEUR DALAIN.

Je l'ai trouvé fort sensé.

MADAME DALAIN.

Vous ne me dites pas la conversation que vous avez eue ensemble.

MONSIEUR DALAIN.

Vous ne m'en donnez pas le temps.

MADAME DALAIN.

Eh bien ! monsieur, parlez je vous écoute. Mais s'il s'est permis d'injurieuses suppositions....

MONSIEUR DALAIN.

Il ne prêche que la concorde.

MADAME DALAIN.

Vous ne me cachez rien ?

MONSIEUR DALAIN.

Je ne conçois pas votre agitation. Qu'imaginez-vous donc qu'il aurait pu me dire ?

MADAME DALAIN, à part.

Dieu soit loué ! il m'a tenu parole. (Elle reprend un air plus rassuré.)

MONSIEUR DALAIN.

Le titre d'ami est un droit pour chercher à remettre l'union dans un ménage.

MADAME DALAIN.

Comment donc, monsieur! on ferait une sentence de cela.

MONSIEUR DALAIN.

Je ne vous dissimulerai pas que je l'ai écouté avec intérêt. C'est si ennuyeux d'être marié comme si on ne l'était pas.

MADAME DALAIN.

Vous avez mis du temps à faire cette réflexion.

MONSIEUR DALAIN.

Ce n'est pas la première fois que je la fais ; mais la difficulté d'entamer ce sujet avec vous me retenait toujours. Sans ce brave homme de docteur, j'aurais encore différé.

MADAME DALAIN.

Je dois lui avoir une grande obligation.

MONSIEUR DALAIN.

Badinez-vous, ou parlez-vous sérieusement ?

MADAME DALAIN.

Je crois que je parle sérieusement.

MONSIEUR DALAIN.

C'est étonnant ce qu'il vous trouve de qualités.

MADAME DALAIN.

Étonnant est gracieux.

MONSIEUR DALAIN.

Vous n'espérez pas que je mesurerai toutes mes paroles.

MADAME DALAIN.

Je plaisantais.

MONSIEUR DALAIN.

Il ne faudrait pas plaisanter. Vous paraissiez en vouloir au docteur ; je veux vous prouver que vous aviez tort. Certainement, si vous étiez à marier, il n'y a pas d'homme qui ne désirerait vous épouser, sur le bien qu'il dit de vous.

MADAME DALAIN.

Mais que vouliez-vous à Pélagie ?

MONSIEUR DALAIN.

Je ne me le rappelle plus.

MADAME DALAIN.

Sans doute l'interroger sur mon compte.

MONSIEUR DALAIN.

Oh ! bien, oui, Pélagie ! Il n'y a rien à dire sur votre compte. Mais, dans tous les cas, ce ne serait pas à elle qu'il faudrait s'adresser. Elle vous est attachée comme si elle avait toujours été à votre service. Vous avez un beau talent pour vous faire aimer de tout le monde.

MADAME DALAIN.

Excepté de vous.

MONSIEUR DALAIN, à part.

Tiens, tiens, comme elle devient douce. (Haut.) Moi, je suis rond en affaires. Je l'ai dit au docteur : pour peu que vous soyez aussi lasse que moi de la vie que nous menons, vous n'avez qu'à parler ; je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME DALAIN.

Vous apercevez-vous qu'il n'y a pas un mot de tendresse dans tout ce que vous me dites ?

MONSIEUR DALAIN.

En conscience, si je vous reconnais. Quoi ! vous tenez à de la tendresse ?

MADAME DALAIN.

Sans doute.

MONSIEUR DALAIN.

Moi qui m'attendais à des reproches, à une foule de récriminations qui me faisaient trembler d'avance, et pas du tout.

MADAME DALAIN.

Vous avez de moi la plus fausse idée.

MONSIEUR DALAIN.

Ah ça ! c'est une gageure. Vous n'avez pas toujours été comme vous êtes dans ce moment-ci.

MADAME DALAIN.

Toujours.

MONSIEUR DALAIN.

Vous ne me répondiez jamais qu'avec humeur ou avec ironie.

MADAME DALAIN.

Moi, de l'ironie !

MONSIEUR DALAIN.

D'où vient que nous avions une maison en deux ?

MADAME DALAIN.

C'est à vous que je le demande.

MONSIEUR DALAIN.

Je rêve; il n'est pas possible que je ne rêve pas. Nous recevions du monde dans le commencement de notre mariage; tout à coup, vous n'avez plus voulu de cela.

MADAME DALAIN.

Choisissez mieux vos griefs. Du monde! n'en reçois-je pas tous les jours ?

MONSIEUR DALAIN.

Vous les recevez ici, dans votre chambre; c'est un monde à part, c'est un monde à vous; mais notre salon ne sert plus. Qui voulez-vous que j'invite, quand je ne puis pas compter sur ma femme pour faire les honneurs de chez moi? Tout ça tracasse, tout ça gêne, quoi qu'on en dise. Pour être entièrement à des opérations de finances, il faut n'avoir rien dans l'esprit.

MADAME DALAIN.

Je pense de même.

MONSIEUR DALAIN.

Voyez donc pourtant, ma bonne amie, ce que c'est que de s'expliquer.

MADAME DALAIN.

Tout est là.

MONSIEUR DALAIN.

Nous pouvons avoir une maison charmante; vous recevrez vos gens d'esprit, je recevrai mes gens de bourse,

MADAME DALAIN.

Cela fera de la variété.

MONSIEUR DALAIN.

Tandis que vous causerez, nous jouerons ; et lorsque viendront le thé et les glaces (riant avec affectation), comme il n'y a qu'une manière de prendre des glaces et du thé....

MADAME DALAIN.

Les deux sociétés n'en feront plus qu'une.

MONSIEUR DALAIN.

Cela vous convient donc?

MADAME DALAIN.

Il faudrait que je fusse bien difficile pour que cela ne me convînt pas.

MONSIEUR DALAIN.

Sincèrement ?

MADAME DALAIN.

Vous êtes toujours en défiance.

MONSIEUR DALAIN.

C'est que vous avez un certain air qui n'est pas rassurant du tout. Je veux croire que vous êtes de bonne foi, à cette heure ; mais, si vous pouviez voir votre figure, elle est absolument la même que quand vous vous moquez.

MADAME DALAIN.

Apparemment je n'ai qu'une figure.

MONSIEUR DALAIN.

Votre mère serait si contente!

MADAME DALAIN.

Il faut croire que nous le serons tous.

MONSIEUR DALAIN.

Elle désirait ce rapprochement avec bien de l'ardeur.

MADAME DALAIN.

Rapprochement, dites-vous?

MONSIEUR DALAIN.

Mais oui. Vous vouliez de la tendresse ; rapprochement est un mot tendre.

MADAME DALAIN.

Si ce n'est qu'un mot.

MONSIEUR DALAIN.

Je suis tout prêt à vous donner des arrhes. Regardez autour de vous ; voyez ce qui pourrait vous faire plaisir. Votre chambre, quoiqu'elle me paraisse toujours très belle, n'a peut-être plus le même agrément pour vous qui l'occupez toujours ; si nous la chagions.

MADAME DALAIN.

Monsieur Dalain, vous avez beau être fin, ceci est plus fin que vous. Je ne puis me persuader que vous ayez deviné si juste de prime abord, et je commence à me douter de ce que vous vouliez savoir de Pélagie.

MONSIEUR DALAIN.

Quand cela serait.

MADAME DALAIN.

C'est fort délicat.

MONSIEUR DALAIN.

Ce qui m'embarrasse, c'est de savoir où vous coucherez pendant que les ouvriers seront ici. Je n'ai que ma chambre à vous offrir.

MADAME DALAIN.

Je ne voudrais pas vous déranger.

MONSIEUR DALAIN, d'un ton caressant.

Il y aurait bien moyen de ne pas me déranger. Comprenez-vous, ma chère amie !

MADAME DALAIN, minaudant.

Je le crois du moins.

MONSIEUR DALAIN, avec plus d'empressement.

Eh bien ?

MADAME DALAIN.

Si promptement !

MONSIEUR DALAIN.

Je renais ; en vérité, c'est pour moi comme une nouvelle existence. Ma tête enfin va s'en trouver libre. Plus de trouble,

plus de fâcheuses préoccupations ; nous allons être comme tous les bons ménages. Embrassons-nous donc. (Il l'embrasse.) Voilà une excellente affaire conclue. Je vais retrouver ta mère ; je veux être le premier à lui donner cette nouvelle ; et je fais déménager tout de suite ton appartement, afin qu'il n'y ait plus moyen de se dédire.

MADAME DALAIN

Vous n'avez pas de crainte à avoir de mon côté.

MONSIEUR DALAIN.

Certes, il n'y a pas non plus à en avoir du mien.

(Il sort.)

MADAME DALAIN, seule.

Il a raison d'aller avertir ma mère ; c'est à elle que ce rapprochement fera le plus de plaisir. Quant à moi, c'était le meilleur parti que j'avais à prendre : à tout hasard.

Il faut faire de nécessité vertu.

TH. LECLERCQ.

VICTOR HUGO [1].

Je viens d'entendre de curieux détails sur l'état actuel de la littérature en France. Je crois vous avoir déjà dit que j'avais uniformément entendu parler de l'école *décousue* avec le plus profond mépris, et cela non-seulement par les vénérables partisans du *bon vieux temps,* mais encore, et avec tout autant de force, par les hommes du temps actuel les plus distingués, soit par leur position, soit par leurs talens.

A l'égard de Victor Hugo, le seul de toute la classe dont je parle qui soit assez connu en Angletterre pour être regardé par nous comme un homme d'une haute célébrité, ce sentiment est plus remarquable encore. Je n'ai jamais eu occasion de parler de lui ou de ses ouvrages à quelque personne que ce fût dont les principes moraux fussent purs, ou dont l'esprit fût cultivé, qui ne lui refusât même ce degré de réputation que nos meilleurs

(1) Mistriss Trollope est, comme on sait, un des plus *excentric tourist* de l'Angleterre; son livre sur les Américains a révélé un écrivain mordant, spirituel, emporté, frappant souvent juste et toujours fort; après l'Amérique, où le *Blue Stocking* le plus indulgent doit nécessairement être poussé à bout, et où il suffit de se baisser pour ramasser les ridicules, la France devait attirer les regards de mistriss Trollope. Le voyageur tory ne pouvait nous épargner, et certes on peut s'apercevoir par le remarquaable fragment que nous citons, jugement dont toute la responsabilité doit être laissée à l'auteur, de la façon leste, hardie, piquante, dont mistriss Trollope a envisagé nos grands hommes littéraires, nos grandes institutions, nos grands monumens, etc. Ce nouvel ouvrages de l'auteur des *Domestic Manners of Americans* est intitulé *Paris et les Parisiens en* 1835, et parraîtra prochainement chez Fournier, en deux volumes in-8o. Nous en rendrons compte avec quelques détails. (*N. du D.*)

critiques se sont montrés disposés à lui accorder. Je pourrais dire que la France paraît rougir de lui. Mainte fois il m'est arrivé de demander ce que l'on pensait de telle ou de telle de ses pièces, et la réponse qu'on m'a faite a toujours été :

— Je vous assure que je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais vue jouer.

— L'avez-vous lue ?

— Non ; je ne saurais lire les ouvrages de Victor Hugo.

Une personne qui m'avait entendu persister dans mes questions au sujet de la réputation dont Victor Hugo jouissait à Paris comme homme de génie et comme écrivain dramatique, me dit un jour qu'elle voyait bien qu'avec la plupart des étrangers, et surtout des Anglais, je regardais Victor Hugo et ses ouvrages comme une sorte de type ou d'échantillon de la France d'aujourd'hui.

— Mais permettez-moi de vous assurer, ajouta-t-il gravement et sérieusement, que jamais idée ne fut plus erronée. Il est à la tête d'une secte; il est pontife d'une société qui a aboli toutes les lois morales et intellectuelles par lesquelles les efforts de l'esprit humain ont été jusqu'à présent réglés. Il a atteint cette prééminence, et je me flatte que personne ne se présentera pour la lui disputer. Mais Victor Hugo n'est point un écrivain dont les ouvrages soient populaires en France.

Tel est le jugement que, dans ces termes ou dans d'autres équivalens, j'ai entendu prononcer sur lui par neuf personnes d'entre dix à qui je me suis adressée, et je regarde cela comme une preuve de rectitude d'esprit et de bon goût qui fait honneur aux Français. J'en ai été d'autant plus charmée que je ne m'y attendais pas. Il y a tant de faux brillant dans ses écrits, joint à tant de véritable éclat par intervalle, que je croyais certainement trouver les personnes jeunes, et par conséquent peu réfléchies, pleines d'admiration pour cet écrivain.

Son amour pour les tableaux de vice et d'horreur, et son profond mépris pour tout ce que le temps a consacré comme bon, soit en matière de goût, soit en morale, pouvaient, à ce que je pensais, s'attribuer à l'esprit inquiet du siècle, et devaient infailliblement, d'après cela, obtenir la sympathie et les éloges de ceux qui eux-mêmes avaient déchaîné cet esprit.

Mais cela n'est pas. On reconnaît la sauvage vigueur de quelques-unes de ses descriptions, mais c'est là le seul éloge que j'aie entendu faire des productions de Victor Hugo dans le pays qui lui a donné le jour. Les incidens inattendus, hardis et brillans de ses drames dégoûtans, doivent nécessairement fixer jusqu'à un certain point l'attention la première fois qu'on les voit; et il est si évidemment dans l'intérêt pécuniaire des directeurs de théâtres de monter des pièces qui produisent cet effet, que leur représentation ne peut être alléguée comme une preuve de dégradation systématique de l'art. C'est un fait que les affiches attestent d'une manière incontestable, que, quand les pièces de Victor Hugo ont épuisé la première curiosité du public, on ne leur accorde jamais l'honneur d'une reprise, et que pas une seule n'est restée au répertoire.

Ce fait, qui m'avait d'abord été dit par une personne bien versée dans cette partie, m'a depuis été confirmé par plusieurs autres, et il démontre mieux que ne le pourrait faire aucune critique raisonnée quelle est la véritable opinion du public sur ces pièces.

Le roman de *Notre-Dame de Paris* est toujours cité comme le meilleur ouvrage de Victor Hugo ; mais quoiqu'il contienne réellement certains passages où son talent pour la description s'élève à une grande hauteur, je n'ai jamais entendu parler même de cet ouvrage qu'avec plus de dédain que d'admiration ; et dans des cercles où une seule louange eût suffi pour fonder sa réputation, je l'ai entendu tourner en ridicule par des plaisanteries légères, contre-poison plus sûr que n'aurait pu l'être la réprobation la plus sévère des critiques de profession.

Mais ce champion du vice, ce chroniqueur du péché, de la honte et de la misère, citera peut-être l'Ecriture et dira : « Nul n'est prophète dans son pays. » J'ai vu en effet un journal anglais (*the Examiner*) qui disait : « *Notre-Dame* de Victor Hugo doit prendre rang à côté des meilleurs romans de l'auteur de *Waverley*.... Elle les surpasse en vigueur, en feu, et en connaissance des mœurs du siècle qu'elle décrit. »

Quant au dernier point sur lequel notre compatriote donne à Victor Hugo la supériorité sur sir Walter Scott, j'ai entendu, depuis que je suis à Paris, un témoignage bien fort qui tend à prouver le contraire. Un savant jurisconsulte, qui est en même

temps un homme aussi aimable que distingué, et qui occupe une place éminente au parquet de la cour royale, nous a menées voir le Palais de Justice. En nous montrant la salle des procès criminels, il nous fit observer que c'était celle que Victor Hugo décrit dans son roman, et ajouta :

« Mais il s'est trompé en cela, comme presque toutes les fois qu'il affecte de connaître les temps qu'il décrit. Sous le règne de Louis XI, les procès criminels ne se plaidaient jamais dans l'enceinte de ce palais, et les cérémonies qu'il rapporte ressemblent beaucoup plus à celles qui ont lieu de nos jours qu'aux coutumes du temps où il a placé son récit. »

Le dicton vulgaire « des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer, » nous oblige, je pense, à écouter patiemment tous les divers jugemens qu'il plaît aux hommes de prononcer ; mais, malgré cela, je ne puis m'empêcher de trouver étrange qu'il y ait un homme qui, après avoir mis en regard sir Walter Scott et Victor Hugo, puisse accorder la palme à l'auteur de *Notre-Dame de Paris!...*

Si les défauts des écrivains de cette école n'étaient que littéraires, il y aurait, je pense, peu de personnes qui voulussent prendre la peine de les critiquer, et leurs absurdités finiraient par mourir de leur belle mort aussitôt qu'elles auraient subi l'épreuve de la publicité ; mais des ouvrages du genre de ceux de Victor Hugo sont de nature à faire le plus grand tort à l'humanité. Ils voudraient nous enseigner à croire que nos affections les plus pures et les plus douces ne peuvent nous conduire qu'au crime et à l'infamie. Je ne crois pas que, dans tout ce qu'il a écrit on rencontre une seule pensée honnête, innocente et sainte. Le péché est la muse qu'il invoque ; l'horreur accompagne ses pas ; des milliers de monstres lui servent de cortége et lui fournissent les originaux des portraits dégoûtans qu'il passe sa vie à tracer.

Pensez-vous qu'il puisse y avoir une plus grande preuve d'un esprit malade, dans la partie *décousue* du monde, que de lui voir non-seulement admirer les plus hideuses extravagances, mais encore, croire ou du moins dire, que l'auteur qui les écrit est un nouveau Shakspeare!... Un Shakspeare! Pour châtier comme il le mérite un écrivain qui semble porter un défi au genre humain par les libelles qu'il publie contre la race tout entière, il faudrait

une arme plus forte et plus acérée que celle dont la main d'une femme est en état de se servir; mais quand on le compare à Shakspeare, je sens qu'il est de notre devoir de prendre la parole. Combien les femmes ne lui doivent-elles pas de reconnaissance et d'amour ! Nul homme, avant ni après lui, n'a mieux pénétré jusqu'au fond de leur cœur, lui qui les a peintes alternativement sous les traits de Portia, de Julette, de Constance, d'Hermione, de Cordélia, de Volumnia, d'Isabelle, de Desdemone, d'Imogène.

Voyons après cela ce que nous devons à notre peintre moderne. Quelles sont ses héroïnes ? Lucrèce Borgia, Marion Delorme, Blanche, Maguelonne, la Tisbé et sa rivale Catarina, l'épouse-modèle, avec je ne sais combien d'autres de la même espèce sans compter son héroïne de roman que M. Henry Lytton Bulwer appelle « le personnage féminin le plus délicat que jamais ait tracé la plume d'un romancier. » L'Esmeralda! dont les seuls charmes consistent à chanter et à danser dans les rues, et qui... délicate créature qu'elle est !... étant enlevée par un cavalier dans une rixe nocturne, lui jette les bras autour du cou, jure qu'il est très beau, et à compter de ce moment montre la délicate tendresse de son cœur en l'adorant avec opiniâtreté, sans obtenir de lui d'autre retour ou d'autre encouragement qu'une insultante caresse, une nuit qu'il est pris de vin. « Le délicat personnage féminin ! » Mais ce sont là des choses sur lesquelles on ne peut réellement pas s'appesantir. Je trouve cependant que c'est un devoir sacré, toutes les fois qu'il est question des ouvrages de Victor Hugo, de protester hautement contre leur ton et leur tendance, et que c'est aussi un devoir de rectifier, autant que l'on peut, la fausse idée que l'on se fait en Angleterre de la réputation dont cet auteur jouit en France.

Chaque fois qu'on parle de lui en Angleterre, on cite son succès comme une preuve de la dépravation morale et intellectuelle où la France est réduite. Et cela serait vrai si sa réputation était telle que ses partisans le prétendent. Mais, en réalité, la manière dont il est jugé par ses compatriotes est la plus grande preuve possible, que ni la force des conceptions, ni la beauté du style, ni l'ardeur dans la peinture des passions, ne peuvent suffire pour assurer aujourd'hui à un auteur une

grande réputation en France, quand avec cela il outrage les bons sentimens et le bon goût. Si quelqu'un doutait de la justesse de cette asertion, je ne pourrais que le renvoyer à la source d'où j'ai moi-même tiré ces renseignemens, c'est-à-dire à la France elle-même. Il y a cependant un fait dont on peut s'assurer sans traverser la mer; le voici: une revue française (1), désirant publier un article sur le drame moderne, n'a rien trouvé de mieux à faire que de traduire en entier l'excellent article publié sur ce sujet, il y a environ dix-huit mois, dans notre *Quarterly Review*, en citant la source dans laquelle elle à puisé.

Si le nom et les ouvrages de Victor Hugo n'étaient connus que dans son pays, il serait, je pense, bien temps que je vous délivrasse de lui; mais c'est un critique anglais qui a dit qu'il a soulevé le terrain sous les pieds de Racine, et je vous demande encore quelques minutes de patience, afin que je tâche de les placer tous deux sous vos yeux. Pour cela, j'userai de générosité, et je vous montrerai M. Hugo dans *le Roi s'amuse*, pièce qui, par une circonstance singulièrement heureuse pour l'auteur, ayant été défendue par le gouvernement, a acquis une célébrité beaucoup plus grande qu'aucun autre de ses drames.

Dans la première joie qu'a inspirée à cet heureux auteur la gloire de voir sa pièce défendue, il paraît en avoir tout-à-fait perdu la tête. La préface du *Roi s'amuse*, entre autres symptômes de démence, contient les passages suivans:

« Le premier mouvement de l'auteur fut de douter... L'acte était arbitraire au point d'être incroyable... L'auteur ne pouvait croire à tant d'insolence et de folie... Le ministre avait en effet, de son droit divin de ministre, intimé l'ordre... Le ministre lui avait pris sa pièce, lui avait pris son droit, lui avait pris sa chose. Il ne restait plus que de le mettre, lui, poète, à la Bastille... Est-ce qu'il y a eu, en effet, quelque chose que l'on a appelé la révolution de juillet?... Quel peut être le motif d'une pareille mesure?... Il paraît que nos faiseurs de censure se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse*; le nom seul du poète inculpé aurait dû être une suffisante réfutation..... (!!!). Cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes;

(1) Voir la *Revue de Paris* du premier trimestre de 1834.

la brigade Léotaud y était et l'a trouvée obscène ; le bureau des mœurs s'est voilé la face; M. Vidocq a rougi... Holà ! mes maîtres! silence sur ce point... Depuis quand n'est-il plus permis à un roi de courtiser sur la scène une servante d'auberge ?... mener un roi dans un mauvais lieu , cela ne serait pas même nouveau non plus... L'auteur veut l'art chaste, et non l'art prude... Il est profondément triste de voir comment se termine la révolution de juillet. . »

Après cela vient un *précis* de l'extravagante et odieuse intrigue de la pièce, dans laquelle l'héroïne est, selon l'usage, *une fille séduite et perdue ;* et il termine en disant avec emphase: « Au fond d'un des ouvrages de l'auteur, il y a la fatalité... Au fond de celui-ci, il y a la providence. »

Je souhaiterais beaucoup que quelqu'un pût recueillir et publier séparément toutes les préfaces de M. Hugo ; j'achèterais sur-le-champ le volume, qui serait pour moi une source inépuisable d'amusement. Il y prend un ton qui, tout considéré, est peut-être sans exemple dans la littérature. Dans une autre partie de la même préface dont je viens de citer quelques passages, il dit :

«...... Vraiment le pouvoir qui s'attaque à nous n'aura pas gagné grand'chose à ce que nous, hommes d'art, nous quittions notre tâche consciencieuse, tranquille, sincère, profonde, notre tâche sainte..... »

Je demanderai s'il y a autre chose au monde qu'une démence complète qui ait pu mettre dans la tête de M. Hugo que la fabrication de quelques drames obscènes fût une *tâche sainte*.

Les principaux personnages, dans *le Roi s'amuse, François Ier*, *Triboulet*, son bouffon et pis encore ; *Blanche*, fille de Triboulet, la fille séduite et l'héroïne de la pièce; et *Maguelone,* autre Esmeralda.

L'intérêt se trouve dans le contraste entre Triboulet entremetteur, et Triboulet père. Ce bouffon est lui-même le plus corrompu et le plus infâme des hommes, et *parce que* il est bossu , il fait en même temps son affaire et son passe-temps d'entraîner le roi son maître dans toutes sortes de débauches ; mais il renferme sa fille pour conserver sa pureté; et le poète a épuisé tout son génie à décrire le culte que Triboulet père rend à cette vertu que Triboulet entremetteur passe sa vie à détruire.

Comme de raison le roi devient amoureux de Blanche; elle le paie de retour; et Triboulet entremetteur aide à l'enlever pendant la nuit, la prenant pour la femme d'un seigneur à qui sa majesté le roi faisait en même temps la cour.

Quand Triboulet père et entremeteur, découvre ce qu'il a fait il éprouve une souffrance horrible; et, par un nouveau *tour de force*, l'auteur nous fait voir comment un tel père peut parler à une semblable fille.

Il prend la résolution d'assassiner le roi, et fait part à sa fille, qui est passionnément attachée à son royal séducteur, de l'intention qu'il a formée. Elle la combat; mais elle finit par y consentir après que son père lui a fair voir, par un trou dans le mur, François faisant l'amour à Maguelonne.

Après avoir arrangé cette partie de l'affaire, il lui donne ses instructions sur la part qu'elle y doit prendre, dans les vers sublimes que voici :

TRIBOULET.

Écoute : va chez moi, prends-y des habits d'homme,
Un cheval, de l'argent, n'importe quelle somme,
Et pars, sans t'arrêter un instant en chemin,
Pour Évreux, où j'irai te joindre après-demain...
Tu sais ce coffre auprès du portrait de ta mère ;
L'habit est là... Je l'ai d'avance exprès fait faire.

Ayant renvoyé sa fille, il règle avec un Bohémien, nommé Saltabadil, frère de Maguelonne, tous les détails de l'assassinat qui doit se commettre dans leur maison, cabaret borgne, où le mauvais temps et la beauté de Maguelonne engagent le royal libertin à passer la nuit. Triboulet leur laisse un vieux sac, dans lequel ils doivent envelopper le corps, et promet de revenir à minuit, afin de le voir de ses propres yeux jeter dans la Seine.

Pendant ce temps Blanche est partie; mais éprouvant quelques remords de l'assassinat projeté de son amant, elle revient, et mettant de nouveau l'oreille au trou dans le mur, elle reconnaît que sa majesté est allée se coucher dans le grenier, et que le frère et la sœur se consultent sur la manière de le tuer. Maguelonne, qui est une femme *très délicate*, fait aussi des

difficultés; elle admire la beauté du roi et propose de l'épargner pourvu que quelque étranger survienne, dont le corps puisse servir à remplir le sac. Blanche, dans un accès de tendresse héroïque, se résout à être elle-même cet étranger, et s'écrie

Eh bien ! mourons pour lui.

Mais avant de frapper à la porte, elle se met à genoux pour faire sa prière et surtout pour demander à Dieu le pardon de tous ses ennemis. C'est là que se trouvent les vers qui font partie de ceux qui ont renversé Racine.

BLANCHE.

O Dieu, vers qui je vais,
Je pardonne à tous ceux qui m'ont été mauvais;
Mon père, et vous, mon Dieu !... pardonnez-leur de même;
Au roi François premier que je plains et que j'aime.

Elle frappe ; la porte s'ouvre ; elle est poignardée et mise dans le sac. Son père arrive immédiatement après, comme s'il y avait été appelé ; il reçoit le sac et s'apprête à le traîner vers la rivière, et le maniant avec tout l'enthousiasme de la vengeance, il s'écrie :

Maintenant, monde, regarde-moi :
Ceci c'est un bouffon, et ceci c'est un roi.

Dans ce moment de triomphe, il entend le roi qui chante en sortant de la maison de Maguelonne.

TRIBOULET.

Mais qui donc m'a-t-il pris à sa place, le traître ?

Il ouvre le sac, et la lueur d'un éclair, qui arrive avec un singulier à propos mélodramatique, lui permet de reconnaître sa fille qui revient à la vie pour... mourir dans ses bras.

Voilà, sans doute, une situation tragique, et j'avoue qu'il peut paraître fort insensible d'en rire ; mais le *pas* qui sépare le su-

blime du ridicule ne se voit pas fort distinctement ici, et il y a, tant dans la position que dans le langage du père et de la fille, quelque chose à la fois de grossier et de risible qui détruit tout le pathétique de la scène.

Il faut se rappeler qu'elle est vêtue de *l'habit d'homme*, dont, en termes si poétiques, son père a dit:

Je l'ai d'avance exprès fait faire.

Remarquez avec cela qu'elle est toujours dans le sac ; car les indications pour la mise en scène disent: *Le bas du corps qui est resté vêtu est caché dans le sac.*

Tout cela est fort terrible sans doute, mais ce n'est pas de la tragédie, et ce n'est surtout pas de la poésie, et pourtant c'est là ce qu'on nous dit avoir fait trembler la terre sous les pieds de Racine!

Après un pareil arrêt, je sais qu'il doit être fort ridicule de prononcer encore le nom de Racine; permettez-moi néanmoins de rappeler à votre mémoire quelques débris de ce majestueux édifice que Racine a élevé à sa gloire, et qui, dit-on, vient de s'écrouler aujourd'hui sous l'invincible pouvoir de Victor Hugo. Ce ne sera pas du temps perdu, car, de quelque côté que vous vous tourniez parmi les magnifiques décombres de ce temple renversé, vous ne trouverez pas une pierre qui ne soit inappréciable, et dont les ornemens et les ciselures ne fassent reconnaître la main d'un grand homme.

Les drames de Racine ne sont point tirés de la vie ordinaire. Son plan d'ailleurs ne le comportait pas. Il voulait nous donner la tragédie des héros et des demi-dieux, et non pas celle des escrocs, des bouffons et des prostituées.

Jetez seulement pour un instant les yeux sur *Iphigénie*. Là aussi, la perte d'une fille est la source de l'intérêt tragique. Comparez donc les vers que je viens de citer avec ceux où la royale mère décrit le sort qui l'attend :

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux;

Et moi qui l'amenai, triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée...

Certes, ces vers sont d'une meilleure facture que ceux-ci :

Tu sais ce coffre auprès du portrait de ta mère ;
L'habit est là... je l'ai d'avance exprès fait faire.

Pour moi, je m'écrie avec Philaminte :

Que cet *exprès fait faire* est d'un goût admirable !
C'est à mon sentiment un endroit impayable :
Et j'entends là-dessous un million de mots...
Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

Mais pour prendre la chose plus au sérieux, examinons un peu le fondement sur lequel cette école d'auteurs dramatiques appuie ses prétentions à la supériorité sur ses classiques prédécesseurs.

N'est-ce pas qu'ils se disent plus fidèles à la nature? Or, comment justifient-ils cette prétention? Si vous lisiez toutes les pièces de M. Hugo (et je prie le ciel de vous préserver d'une telle tâche), je ne crois pas que vous y trouviez un seul personnage avec qui vous pussiez sympathiser, un seul sentiment, une seule opinion qui rencontrât dans votre cœur une corde correspondante.

Il serait, je pense, bien moins difficile d'exciter assez fortement l'imagination par la majestueuse éloquence des vers de Racine pour vous faire partager les sentimens de ses sublimes personnages, que d'abaisser votre cœur et votre ame au point de vous faire croire que vous avez réellement quelque chose de commun avec les créations de Victor Hugo.

Mais quand même il en serait autrement, quand même les scènes imaginées par ce nouveau Shakspeare seraient plus ressemblantes à la véritable scélératesse de la nature humaine, que celles du noble écrivain qu'il aurait détrôné, je nierais encore qu'il existât une bonne raison pour mettre de pareilles scènes sur le théâtre. Pourquoi l'aspect du vice, dans toute sa grossièreté, doit-il être pour nous un divertissement? Pourquoi les passions les plus viles de notre nature doivent-elles

sans cesse être étalées avec affectation à nos regards? « Ce n'est pas, ce ne peut pas être pour notre bien. » Par la même raison, il faudrait abandonner nos jardins bien cultivés, avec leurs terrasses de marbre, leurs pelouses veloutées, leurs fleurs et leurs fruits de tous les climats pour aller nous promener dans quelque marécage; et quand nous glisserions et enfoncerions dans la vase croupissante, nous nous consolerions par la pensée que c'est plus naturel qu'un jardin.

M[rs] TROLLOPE.

LE
LYS DANS LA VALLÉE.

(SUITE.)

Il est des anges solitaires.
(Séraphita.)

PREMIÈRES AMOURS.

Ma petite brouille avec le comte avait eu pour résultat de m'implanter à Clochegourde encore plus avant que par le passé : j'y pus venir à tout moment sans exciter la moindre défiance, et les antécédens de ma vie me portèrent à m'étendre comme une plante grimpante, dans la belle ame où s'ouvrait pour moi le monde enchanteur des sentimens partagés. A chaque heure, de moment en moment, notre fraternel mariage fondé sur la confiance devint plus cohérent ; nous nous établissions chacun dans notre position : la comtesse m'enveloppait dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel ; tandis que mon amour, séraphique en sa présence, devenait loin d'elle mordant et altéré comme un fer rouge ; je l'aimais d'un double amour qui décochait tour à tour les milles flèches du désir, et les perdait au ciel où elles se mouraient dans un éther infranchissable. Si vous me demandez pourquoi, jeune et plein de fougueux vouloirs, je demeurai

dans les abusives croyances de l'amour platonique, je vous avouerai que je n'étais pas assez homme encore pour tourmenter cette femme, toujours en crainte de quelque catastrophe chez ses enfans; toujours attendant un éclat, une orageuse variation d'humeur chez son mari; frappée par lui, quand elle n'était pas affligée par la maladie de Jacques ou de Madelaine; assise au chevet de l'un d'eux quand son mari calmé pouvait lui laisser prendre un peu de repos. Le son d'une parole trop vive ébranlait son être, un désir l'offensait; pour elle, il fallait être amour voilé, force mêlée de tendresse, enfin tout ce qu'elle était pour les autres. Puis, vous le dirai-je, à vous si bien femme? cette situation comportait des langueurs enchanteresses, des momens de suavité divine et les contentemens qui suivent de tacites immolations. Sa conscience était contagieuse, son dévouement sans récompense terrestre imposait par sa persistance. Cette vive et secrète piété qui servait de lien à ses autres vertus, agissait à l'entour comme un encens spirituel. Puis j'étais jeune! assez jeune pour concentrer ma nature dans le baiser qu'elle me permettait si rarement de mettre sur sa main dont elle ne voulut jamais me donner que le dessus et jamais la paume, limite où pour elle commençaient peut-être les voluptés sensuelles. Si jamais deux ames ne s'étreignirent avec plus d'ardeur, jamais le corps ne fut plus intrépidement ni plus victorieusement dompté. Enfin, plus tard, j'ai reconnu la cause de ce bonheur plein : à mon âge; aucun intérêt ne me distrayait le cœur, aucune ambition ne traversait le cours de ce sentiment déchaîné comme un torrent et qui faisait onde de tout ce qu'il emportait. Oui, plus tard, nous aimons la femme dans une femme; tandis que de la première femme aimée, nous aimons tout : ses enfans sont les nôtres, sa maison est la nôtre, ses intérêts sont nos intérêts, son malheur notre plus grand malheur; nous aimons sa robe et ses meubles; nous sommes plus fâchés de voir ses blés versés que de savoir notre argent perdu; nous sommes prêts à gronder le visiteur qui dérange nos curiosités sur la cheminée. Ce saint amour nous fait vivre dans un autre; tandis que plus tard, hélas! nous attirons une autre vie en nous-même, en demandant à la femme d'enrichir de ses jeunes sentimens nos facultés appauvries. Je fus bientôt de la maison, et j'éprouvai

pour la première fois une de ces douceurs infinies qui sont à l'ame tourmentée ce qu'est un bain pour le corps fatigué ; l'ame est alors rafraîchie sur toutes ses surfaces, caressée dans ses plis les plus profonds. Vous ne sauriez me comprendre, vous êtes femme, et il s'agit ici d'un bonheur que vous donnez sans jamais recevoir le pareil. Un homme seul connaît le friand plaisir d'être, au sein d'une maison étrangère, le privilégié de la maîtresse, le centre secret de ses affections : les chiens n'aboient plus après vous, les domestiques reconnaissent, aussi bien que les chiens, les insignes cachés que vous portez ; les enfans, chez lesquels rien n'est faussé, qui savent que leur part ne s'amoindrira jamais, et que vous êtes bienfaisant à la lumière de leur vie, ces enfans possèdent un esprit divinateur ; ils se font chats pour vous, ils ont de ces bonnes tyrannies qu'ils réservent aux êtres adorés et adorans ; ils ont des discrétions spirituelles et sont d'innocens complices ; ils viennent à vous sur la pointe des pieds, vous sourient et s'en vont sans bruit ; pour vous, tout s'empresse, tout vous aime et vous rit. Les passions vraies semblent être de belles fleurs qui font d'autant plus de plaisir à voir que les terrains où elles se produisent sont plus ingrats ? Mais si j'eus les délicieux bénéfices de cette naturalisation dans une famille où je trouvais des parens selon mon cœur, j'en eus aussi les charges. Jusqu'alors M. de Mortsauf s'était gêné pour moi ; je n'avais vu que les masses de ses défauts, j'en sentis bientôt l'application dans toute son étendue, et vis combien la comtesse avait été noblement charitable en me dépeignant ses luttes quotidiennes. Je connus alors tous les angles de ce caractère intolérable : j'entendis ces criailleries continuelles à propos de rien, ces plaintes sur des maux dont aucun signe n'existait au dehors, ce mécontentement inné qui déflorait la vie, et ce besoin incessant de tyrannie qui lui aurait fait dévorer chaque année de nouvelles victimes. Quand nous nous promenions le soir, il dirigeait lui-même la promenade ; mais quelle qu'elle fût, il s'y était toujours ennuyé ; de retour au logis, il mettait sur les autres le fardeau de sa lassitude ; sa femme en avait été la cause en le menant contre son gré là où elle voulait aller ; ne se souvenant plus de nous avoir conduits, il se plaignait d'être gouverné par elle dans les moindres détails de la vie, de ne pouvoir garder

ni une volonté, ni une pensée à lui, d'être un zéro dans sa maison. Si ses duretés rencontraient une silencieuse patience, il se fâchait en sentant une limite à son pouvoir; il demandait aigrement si la religion n'ordonnait pas aux femmes de complaire à leurs maris, s'il était convenable de mépriser le père de ses enfans. Il finissait toujours par attaquer chez sa femme une corde sensible; et quand il l'avait fait résonner, il semblali goûter un plaisir particulier à ces nullités dominatrices. Quelquefois il affectait un mutisme morne, un abattement morbide, qui soudain effrayait sa femme de laquelle il recevait des soins touchans comme ces enfans gâtés, joyeux d'exercer leur pouvoir, sans se soucier des alarmes maternelles. Enfin, à la longue, je découvris que dans les plus petites, comme dans les plus grandes circonstances, le comte agissait envers ses domestiques, ses enfans et sa femme, comme envers moi au jeu de trictrac. Le jour où j'embrassai dans leurs racines et dans leurs rameaux ces difficultés qui, semblables à des lianes, étouffaient, comprimaient les mouvemens et la respiration de cette famille, emmaillotaient de fils légers mais multipliés la marche du ménage, et retardaient l'accroissement de la fortune en compliquant les actes les plus nécessaires; j'eus une admirative épouvante qui domina mon amour, et le refoula dans mon cœur. Qu'étais-je, mon Dieu? Les larmes que j'avais bues engendrèrent en moi comme une ivresse sublime, et je trouvai du bonheur à épouser les souffrances de cette femme. Je m'étais plié naguère au despotisme du comte comme un contrebandier paie ses amendes; désormais, je m'offris volontairement aux coups du despote, pour être au plus près d'Henriette. La comtesse me devina, me laissa prendre une place à ses côtés, et me récompensa par la permission de partager ses douleurs, comme jadis l'apostat repenti, jaloux de voler au ciel de conserve avec ses frères, obtenait la grâce de mourir dans le cirque.

— Sans vous j'allais succomber à cette vie, me dit Henriette un soir où M. de Mortsauf avait été, comme les mouches par un jour de grande chaleur, plus piquant, plus acerbe, plus changeant qu'à l'ordinaire.

Le comte s'était couché. Nous restâmes, Henriette et moi, pendant une partie de la soirée, sous nos acacias; les enfans

jouaient autour de nous, baignés dans les rayons du couchant. Nos paroles rares et purement exclamatives nous révélaient la mutualité des pensées par lesquelles nous nous reposions de nos communes souffrances. Quand les mots manquaient, le silence servait fidèlement nos ames qui pour ainsi dire entraient l'une chez l'autre sans obstacle, mais sans y être conviées par le baiser; savourant toutes deux les charmes d'une torpeur pensive, elles s'engageaient dans les ondulations d'une même rêverie, se plongeaient ensemble dans la rivière, en sortaient rafraîchies comme deux nymphes aussi parfaitement unies que la jalousie le peut désirer, mais sans aucun lien terrestre. Nous allions dans un gouffre sans fond, et nous revenions à la surface, les mains vides, en nous demandant par un regard : — « Aurons-nous un seul jour à nous, parmi tant de jours? » Quand la volupté nous cueille de ces fleurs nées sans racines, pourquoi la chair murmure-t-elle? Malgré l'énervante poésie du soir qui donnait aux briques de la balustrade ces tons orangés, si calmans et si purs; malgré cette religieuse atmosphère qui nous communiquait en sons adoucis les cris des deux enfans, et nous laissait tranquilles; le désir serpenta dans mes veines comme le signal d'un feu de joie. Après trois mois, je commençais à ne plus me contenter de la part qui m'était faite, et je caressais doucement la main d'Henriette en essayant de transborder ainsi les riches voluptés qui m'embrasaient. Henriette redevint madame de Mortsauf et me retira sa main; quelques pleurs roulèrent dans mes yeux, elle les vit et me jeta un regard tiède en portant sa main à mes lèvres.

— Sachez donc bien, me dit-elle, que ceci me coûte des larmes! L'amitié qui veut une si grande faveur est bien dangereuse.

J'éclatai, je me répandis en reproches, je parlai de mes souffrances, et du peu d'allégement que je demandais pour les supporter. J'osai lui dire qu'à mon âge, si les sens étaient tout ame, l'ame aussi avait un sexe; que je saurais mourir, mais non mourir, les lèvres closes. Elle m'imposa silence en me lançant son regard fier, où je crus lire le : — *Et moi, suis-je sur des roses?* Peut-être aussi me trompai-je. Depuis le jour où, devant la porte de Frapesle, je lui avais à tort prêté cette pensée qui faisait naître notre bonheur d'une tombe,

j'avais honte de tacher son ame par des souhaits empreints de passion brutale. Elle prit la parole ; et, d'une lèvre emmiellée, me dit qu'elle ne pouvait pas être tout pour moi, que je devais le savoir.

Je compris, au moment où elle disait ces paroles, que, si je lui obéissais, je creuserais des abîmes entre nous deux. Je baissai la tête.

Elle continua, disant qu'elle avait la certitude religieuse de pouvoir aimer un frère, sans offenser ni Dieu ni les hommes ; qu'il y avait quelque douceur à faire de ce culte, une image réelle de l'amour divin, qui, selon son bon Saint-Martin, est la vie du monde. Si je ne pouvais pas être pour elle quelque chose comme son vieux confesseur, moins qu'un amant, mais plus qu'un frère, il fallait ne plus nous voir; elle saurait mourir en portant à Dieu ce surcroît de souffrances vives, supportées non sans larmes ni déchiremens.

— J'ai donné, dit-elle en finissant, plus que je ne devais pour n'avoir plus rien à laisser prendre, et j'en suis déjà punie.

Il fallut la calmer, promettre de ne jamais lui causer une peine, et de l'aimer à vingt ans comme les vieillards aiment leur dernier enfant.

Le lendemain je vins de bonne heure. Elle n'avait plus de fleurs à mettre dans les vases de son salon gris. Je m'élançai dans la campagne et j'allai dans les champs, dans les vignes, chercher des fleurs pour lui composer deux bouquets; mais tout en les cueillant une à une, les coupant au pied, les admirant, je pensai qu'il existait dans les couleurs et les feuillages une harmonie, une poésie qui se faisait jour dans l'entendement en charmant les regards, comme les phrases musicales réveillent mille souvenirs dans les cœurs aimés. Si la couleur est la lumière organisée, ne doit-elle pas avoir un sens comme les combinaisons de l'air ont le leur? Aidé par Jacques et par Madelaine, heureux tous trois de conspirer une surprise pour notre chérie, j'entrepris sur les dernières marches du perron où nous établîmes le quartier-général de nos fleurs, deux bouquets par lesquels j'essayai de peindre un sentiment. Figurez-vous une source de fleurs sortant des deux vases par un bouillonnement, retombant en vagues frangées, et du sein de

laquelle s'élançaient mes vœux en roses blanches, en lis à la coupe d'argent; sur cette fraîche étoffe brillaient les bluets, les myosotis, les vipérines, toutes les fleurs bleues dont les nuances, prises dans le ciel, se marient si bien avec le blanc : ce sont deux innocences, celle qui ne sait rien et celle qui sait tout, une pensée de l'enfant, une pensée du martyr. L'amour a son blason, et la comtesse le déchiffra secrètement; elle me jeta l'un de ces regards incisifs qui ressemblent au cri d'un malade touché dans sa plaie : elle était à la fois honteuse et ravie. Quelle récompense dans ce regard! La rendre heureuse, lui rafraîchir le cœur, quel encouragement! J'inventai donc la théorie du père Castel au profit de l'amour, et retrouvai pour elle une science perdue en Europe où les fleurs de l'écritoire remplacent les pages écrites en Orient avec des couleurs embaumées. Quel charme que de faire exprimer ses sensations par ces filles du soleil, les sœurs des fleurs écloses sous les rayons de l'amour? Je m'entendis bientôt avec les productions dela flore champêtre comme un homme que j'ai rencontré plus tard à Fitz-James s'entendait avec les abeilles.

Deux fois par semaine, pendant le reste de mon séjour à Frapesle, je recommençai le long travail de cette œuvre poétique à l'accomplissement de laquelle étaient nécessaires toutes les variétés des graminées dont je fis une étude approfondie, moins en botaniste qu'en poète, étudiant plus leur esprit que leur forme. Pour trouver une fleur là où elle venait, j'allais souvent à d'énormes distances, au bord des eaux, dans les vallons, au sommet des rochers, en pleines landes, butinant des pensées au sein des bois et des bruyères. Dans ces courses, je m'initiai moi-même à des plaisirs inconnus au savant qui vit dans la méditation, à l'agriculteur occupé de spécialités, à l'artisan cloué dans les villes, au commerçant attaché à son comptoir; mais connus de quelques forestiers, de quelques bûcherons, de quelques rêveurs. Il est des effets de la nature dont les signifiances sont sans bornes, et qui s'élèvent à la hauteur des plus grandes conceptions morales : Soit une bruyère fleurie, couverte des diamans de la rosée qui la trempe, et dans laquelle se joue le soleil, immensité parée pour un seul regard qui s'y jette à propos. Soit un coin de forêt environné de roches ruineuses, coupé de sables, vêtu de mousses, garni de genévriers,

qui vous saisit par je ne sais quoi de sauvage, de heurté, d'effrayant, et d'où sort le cri de l'orfraye. Soit une lande chaude, sans végétation, pierreuse, à pans raides, dont les horizons tiennent de ceux du désert, et où je rencontrais une fleur sublime et solitaire, une pulsatille au pavillon de soie violette étalé pour ses étamines d'or; image attendrissante de ma blanche idole, seule dans sa vallée! Soit de grandes mares d'eau sur lesquelles la nature jette aussitôt des taches vertes, espèce de transition entre la plante et l'animal, où la vie arrive en quelques jours, des plantes et des insectes flottant là, comme un monde dans l'éther! Soit encore une chaumière avec son jardin plein de choux, sa vigne, ses palis, suspendue au-dessus d'une fondrière, encadrée par quelques maigres champs de seigle; figure de tant d'humbles existences! Soit une longue allée de forêt semblable à quelque nef de cathédrale, où les arbres sont des piliers, où leurs branches forment les arceaux de la voûte, au bout de laquelle une clairière lointaine aux jours mélangés d'ombres ou nuancés par les teintes rouges du couchant pointe à travers les feuilles et montre comme les vitraux coloriés d'un chœur plein d'oiseaux qui chantent. Puis au sortir de ces bois frais et touffus, une jachère crayeuse où sur des mousses ardentes et sonores, des couleuvres repues rentrent chez elles en levant leurs têtes élégantes et fines. Jetez sur ces tableaux, tantôt des torrens de soleil ruisselant comme des ondes nourrissantes, tantôt des amas de nuées grises alignées comme les rides au front d'un vieillard, tantôt les tons froids d'un ciel faiblement orangé, sillonné de bandes d'un bleu pâle; puis écoutez! vous entendrez d'indéfinissables harmonies au milieu d'un silence qui confond.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, je n'ai jamais construit un seul bouquet qui m'ait coûté moins de trois heures de recherches, tant j'admirais, avec le suave abandon des poètes, ces fugitives allégories où pour moi se peignaient les phases les plus contrastantes de la vie humaine, majestueux spectacles où va maintenant fouiller ma mémoire. Souvent aujourd'hui je marie à ces grandes scènes le souvenir de l'ame alors épandue sur la nature; j'y promène encore la souveraine dont la robe blanche ondoyait dans les taillis, flottait sur les pelouses, et dont la pensée s'élevait, comme un fruit promis,

de chaque calice plein d'étamines amoureuses. Aucune déclaration, aucune preuve de passion insensée n'eut de contagion plus violente que ces symphonies de fleurs, où mon désir trompé me faisait déployer les efforts que Beethoven exprimait avec ses notes; retours profonds sur lui-même, élans prodigieux vers le ciel. Madame de Mortsauf n'était plus qu'Henriette à leur aspect. Elle y revenait sans cesse, elle s'en nourrissait, elle y reprenait toutes les pensées que j'y avais mises, quand pour les revoir elle relevait la tête de dessus son métier à tapisserie en disant : Mon Dieu, que cela est beau!

Vous comprendez cette délicieuse correspondance par le détail d'un bouquet, comme d'après un fragment de poésie vous comprendriez Saadi. Avez-vous senti dans les prairies, au mois de mai, ce parfum qui communique à tous les êtres l'ivresse de la fécondation, qui fait qu'en bateau vous trempez vos mains dans l'onde, que vous livrez au vent votre chevelure, et que vos pensées reverdissent comme les touffes forestières ? Une petite herbe, la flouve odorante, est un des plus puissans principes de cette harmonie voilée. Aussi personne ne peut-il la garder impunément près de soi. Mettez ses lames luisantes et rayées comme une robe à filets blancs et verts dans un bouquet, ses inépuisables exhalations remueront au fond de votre cœur les roses en bouton que la pudeur y écrase. Autour du col évasé de la porcelaine, supposez une forte marge uniquement composée des touffes blanches particulières au sédum des vignes en Touraine; vague image des formes souhaitées, roulées comme celles d'une esclave soumise. De cette assise sortent les spirales des liserons à cloches blanches, les brindilles de la bugrane rose, mêlées de quelques fougères, de quelques jeunes pousses de chêne aux feuilles magnifiquement colorées et lustrées; toutes s'avancent prosternées, humbles comme des saules pleureurs, timides et suppliantes comme des prières. Au-dessus, voyez les fibrilles deliées, fleuries, sans cesse agitées de l'amourette purpurine qui verse à flots ses anthères flavescentes; les pyramides neigeuses du paturin des champs et des eaux, la verte chevelure des bromes stériles, les panaches effilés de ces agrostis nommés les épis du vent; violâtres espérances dont se couronnent les premiers rêves et qui se détachent sur le fond gris de lin où la lumière rayonne autour de

ces herbes en fleurs. Mais déjà plus haut, quelques roses du Bengale clairsemées parmi les folles dentelles du daucus, les plumes de la linaigrette, les marabous de la reine des prés, les ombellules du cerfeuil sauvage, les blonds cheveux de la clématite en fruits, les mignons sautoirs de la croisette au blanc de lait, les corymbes des millefeuilles, les tiges diffuses de la fumeterre aux fleurs roses et noires, les vrilles de la vigne, les brins tortueux des chèvrefeuilles; enfin tout ce que ces naïves créatures ont de plus échevelé, de plus déchiré, des flammes et de triples dards, des feuilles lancéolées, déchiquetées, des tiges tourmentées comme les désirs entortillés au fond de l'ame. Du sein de ce prolixe torrent d'amour qui déborde, s'élance un magnifique double pavot rouge accompagné de ses glands prêts à s'ouvrir, déployant les flammèches de son incendie au-dessus des jasmins étoilés et dominant la pluie incessante du pollen, beau nuage qui papillotte dans l'air en reflétant le jour dans ses mille parcelles luisantes! Quelle femme enivrée par la senteur d'Aphrodise cachée dans la flouve, ne comprendra ce luxe d'idées soumises, cette blanche tendresse troublée par des mouvemens indomptés, et ce rouge désir de l'amour qui demande un bonheur refusé dans les luttes cent fois recommencées de la passion contenue, infatigable, éternelle? Mettez ce discours dans la lumière d'une croisée, afin d'en montrer les frais détails, les délicates oppositions, les arabesques, afin que la souveraine émue y voie une fleur plus épanouie et d'où tombe une larme; elle sera prête à s'abandonner, il faudra qu'un ange ou la voix de son enfant la retienne au bord de l'abîme. Que donne-t-on à Dieu? des parfums, de la lumière et des chants, les expressions les plus épurées de notre nature. Eh bien! tout ce qu'on offre à Dieu n'était-il pas offert à l'amour dans ce poème de fleurs lumineuses qui bourdonnait incessamment ses mélodies au cœur, en y caressant des voluptés cachées, des espérances inavouées, des illusions qui s'enflamment et s'éteignent comme des fils de la vierge par une nuit chaude.

Ces plaisirs neutres nous furent d'un grand secours pour tromper la nature irritée par les longues contemplations de la personne aimée, par ces regards qui jouissent en rayonnant jusqu'au fond des formes pénétrées; ils furent pour moi, je

n'ose dire pour elle, comme ces fissures par lesquelles jaillissent les eaux contenues dans un barrage invincible, et qui souvent empêchent un malheur en faisant une part à la nécessité. L'abstinence a des épuisemens mortels que préviennent quelques miettes tombées une à une de ce ciel qui, de Dan à Sahara, donne la manne au voyageur. Cependant à l'aspect de ces bouquets, j'ai souvent surpris Henriette les bras pendans, abîmée en ces rêveries orageuses pendant lesquelles les pensées gonflent le sein, animent le front, viennent par vagues, jaillissent écumeuses, menacent et laissent une lassitude énervante. Jamais depuis, je n'ai fait de bouquet pour personne! Quand nous eûmes créé cette langue à notre usage, nous éprouvâmes un contentement semblable à celui de l'esclave qui trompe son maître. Pendant le reste de ce mois, quand j'accourais par les jardins, je voyais parfois sa figure collée aux vitres; et quand j'entrais au salon, je la trouvais à son métier. Si je n'arrivais pas à l'heure, convenue sans que jamais nous l'eussions indiquée, parfois sa forme blanche errait sur la terrasse; et quand je l'y surprenais, elle me disait: — Je suis venue au-devant de vous. Ne faut-il pas avoir un peu de coquetterie pour son dernier enfant?

Les cruelles parties de trictrac avaient été interrompues entre le comte et moi. Ses dernières acquisitions l'obligeaient à une foule de courses, de reconnaissances, de vérifications, de bornages et d'arpentages; il était occupé d'ordres à donner, de travaux champêtres qui voulaient l'œil du maître, et qui se décidaient entre sa femme et lui. Nous allâmes souvent, la comtesse et moi, le retrouver dans les nouveaux domaines avec ses deux enfans qui durant le chemin couraient après des insectes, des cerfs-volans, des couturières, et faisaient aussi leurs bouquets, ou pour être exact, leurs bottes de fleurs. Se promener avec la femme qu'on aime, lui donner le bras, lui choisir son chemin! ce sont des joies illimitées qui suffisent à une vie. Le discours est alors si confiant! Nous allions seuls, nous revenions avec le général, surnom de raillerie douce que nous donnions à M. de Mortsauf quand il était de bonne humeur. Ces deux manières de faire la route nuançaient notre plaisir par des oppositions dont les cœurs gênés mais unis ont seuls le secret. Au retour, les mêmes félicités, un regard, un

serrement de mains étaient entremêlées d'inquiétude. La parole, si libre pendant l'aller, avait au retour de mystérieuses significations, quand l'un de nous trouvait, après quelque intervalle, une réponse à des interrogations insidieuses, ou qu'une discussion commencée se continuait sous ces formes énigmatiques auxquelles se prête si bien notre langue et que créent si ingénieusement les femmes. Qui n'a goûté le plaisir de s'entendre ainsi comme dans une sphère inconnue, où les esprits se séparent de la foule et s'unissent en trompant les lois vulgaires. Un jour j'eus un fol espoir promptement dissipé, quand à une demande de M. de Mortsauf, qui voulait savoir de quoi nous parlions, Henriette répondit par une phrase à double sens dont il se paya. Cette innocente raillerie amusa Madelaine et fit après coup rougir sa mère, qui m'apprit par un regard sévère qu'elle pouvait me retirer son ame comme elle m'avait naguère retiré sa main, voulant demeurer une irréprochable épouse. Mais cette union purement spirituelle a tant d'attraits que le lendemain nous recommençâmes.

Les heures, les journées, les semaines s'enfuyaient ainsi pleines de félicités renaissantes. Nous arrivâmes à l'époque des vendanges qui sont en Touraine de véritables fêtes. Vers la fin du mois de septembre, le soleil, moins chaud que durant la moisson, permet de demeurer aux champs sans avoir à craindre ni le hâle ni la fatigue ; il est plus facile de cueillir les grappes que de soyer les blés ; les fruits sont tous mûrs ; la moisson faite, le pain devient moins cher ; cette abondance rend la vie heureuse ; les craintes qu'inspirait le résultat des travaux champêtres où s'enfouissent autant d'argent que de sueurs, ont disparu devant la grange pleine et les celliers prêts à s'emplir ; la vendange est alors comme le joyeux dessert du festin récolté ; le ciel y sourit toujours en Touraine où les automnes sont magnifiques. Puis, dans ce pays hospitalier, les vendangeurs sont nourris au logis. Ces repas étant les seuls où ces pauvres gens aient, chaque année, des alimens substantiels et bien préparés, ils y tiennent comme dans les familles patriarcales les enfans tiennent aux galas des anniversaires, et ils courent en foule dans les maisons où les maîtres les traitent sans lésinerie. Ainsi, la maison est pleine de monde et de provisions ; les pressoirs sont constamment ouverts ; il semble que

tout soit animé par ce mouvement d'ouvriers tonneliers, de charrettes chargées de filles rieuses, de gens qui touchant des salaires meilleurs que pendant le reste de l'année, chantent à tout propos. D'ailleurs, autre cause de plaisir, les rangs sont confondus : femmes, enfans, maîtres et gens, tout le monde participe à la dive cueillette. Ces diverses circonstances peuveut expliquer l'hilarité transmise d'âge en âge, qui se développe en ces derniers beaux jours de l'année et dont le souvenir inspira jadis à Rabelais la forme bachique de son grand ouvrage. Jamais les enfans, Jacques et Madelaine toujours malades, n'avaient été en vendange ; j'étais comme eux, ils eurent je ne sais quelle joie enfantine de voir leurs émotions partagées. Leur mère avait promis de nous y accompagner. Nous avions été à Villaines où se fabriquent les paniers du pays, nous en commander de jolis ; il était question de vendanger à nous quatre quelques chaînées réservées à nos ciseaux ; mais il était convenu qu'on ne mangerait pas trop de raisin. Manger dans les vignes le gros *co* noir de Touraine paraissait chose si délicieuse, que l'on dédaignait les plus beaux raisins sur la table. Jacques me fit jurer de n'aller voir vendanger nulle part, et de me réserver pour le clos de Clochegourde. Jamais ces deux petits êtres habituellement souffrans et pâles, ne furent plus frais, ni plus roses, ni aussi agissans et remuans que durant cette matinée. Ils babillaient pour babiller, allaient, trottaient, revenaient sans raison apparente ; mais, comme les autres enfans, ils semblaient avoir trop de vie à secouer. M. et madame de Mortsauf ne les avaient jamais vus ainsi. Je redevins enfant avec eux, plus enfant qu'eux peut-être, car j'espérais aussi ma récolte. Nous allâmes par le plus beau temps vers les vignes, et nous y restâmes une demi-journée. Comme nous nous disputions à qui trouverait les plus belles grappes, à qui remplirait plus vite son panier ! c'étaient des allées et venues des ceps à la mère; il ne se cueillait pas une grappe qu'on ne la lui montrât. Elle se mit à rire du bon rire plein de sa jeunesse, quand arrivant après sa fille, avec mon panier, je lui dis comme Madelaine : « Et les miens, maman? » Elle me répondit : « — Cher enfant, ne t'échauffe pas trop! » Puis me passant la main tour à tour sur le cou et dans les cheveux, elle me donna un petit coup sur la joue en ajoutant ; — Tu es en nage.

Ce fut la seule, l'unique fois que j'entendis cette caresse de la voix, le *tu* des amans. Je regardai les jolies haies couvertes de fruits rouges, de sinelles et de mûrons; j'écoutai les cris des enfans, je contemplai la troupe des vendangeuses, la charrette pleine de tonneaux et les hommes chargés de hottes; je gravai tout dans ma mémoire, tout jusqu'au jeune amandier sous lequel elle se tenait, fraîche, colorée, rieuse, sous son ombrelle dépliée. Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange avec une application corporelle, silencieuse et soutenue, par une marche lente et mesurée qui laissa mon ame libre. Je goûtai l'ineffable plaisir d'un travail extérieur qui voiture la vie en réglant le cours de la passion près, sans ce mouvement mécanique, de tout incendier. Je sus combien le labeur uniforme contient de sagesse, et je compris les règles monastiques! Pour la première fois depuis long-temps, le comte n'eut ni maussaderie, ni cruauté. Son fils si bien portant, le futur duc de Lenoncourt-Mortsauf, blanc et rose, barbouillé de raisin, lui réjouissait le cœur. Ce jour était le dernier jour de vendange, le général promit de faire danser le soir devant Clochegourde en l'honneur des Bourbons revenus; la fête fut ainsi complète pour tout le monde. En revenant, la comtesse prit mon bras; elle s'appuya sur moi de manière à faire sentir à mon cœur le poids du sien, mouvement de mère qui voulait communiquer sa joie, et me dit à l'oreille : — Vous nous portez bonheur.

Certes, pour moi qui savais ses nuits sans sommeil, ses alarmes et sa vie antérieure où elle était soutenue par la main de Dieu, mais où tout était aride et fatigant, cette phrase accentuée par sa voix si riche, développait des plaisirs qu'aucune femme au monde ne pouvait plus me rendre.

— L'uniformité malheureuse de mes jours est rompue, la vie devient belle avec des espérances, me dit-elle après une pause. Oh! ne me quittez pas! ne trahissez jamais mes innocentes superstitions, soyez l'aîné qui devient la providence de ses frères!

Ici, Natalie, rien n'est romanesque; pour y découvrir l'infini des sentimens profonds, il faut dans sa jeunesse avoir jeté la sonde dans ces grands lacs sur lesquels on a vécu; car si pour beaucoup d'êtres, les passions ont été des torrens de lave

écoulés entre des rives desséchées, n'est-il pas des ames où la passion contenue par d'insurmontables d'ifficultés a rempli d'eau le cratère du volcan.

Nous eûmes encore une fête semblable. Madame de Mortsauf voulait habituer ses enfans aux choses de la vie, et leur donner connaissance des pénibles labeurs par lesquels s'obtient l'argent; elle leur avait donc constitué des revenus soumis aux chances de l'agriculture : à Jacques appartenait le produit des noyers, à Madelaine celui des châtaigniers. A quelques jours de là, nous eûmes la récolte des marrons et celle des noix. Aller gauler les marronniers de Madelaine, entendre tomber les fruits que leur bogue faisait rebondir sur le velours mat et sec des terrains ingrats où vient le chataignier; voir la gravité sérieuse avec laquelle la petite fille examinait les tas en estimant leur valeur, qui pour elle représentait les plaisirs qu'elle se donnait sans contrôle; les félicitations de Manette, la femme de charge qui seule suppléait la comtesse auprès de ses enfans; les enseignemens que préparait le spectacle des peines nécessaires pour recueillir les moindres biens, si souvent mis en péril par les alternatives du climat, ce fut une scène où les ingénues félicités de l'enfance paraissaient charmantes au milieu des teintes graves de l'automne commencé. Madelaine avait son grenier à elle où je voulus voir serrer sa brune chevance, en épousant sa joie. Eh bien ! je tressaille encore aujourd'hui en me rappelant le bruit que faisait chaque hottée de marrons, roulant sur la bourre jaunâtre mêlée de terre qui servait de plancher. M. de Mortsauf en prenait pour la maison; les métiviers, les gens, chacun autour de Clochegourde procurait des acheteurs à la Mignonne, épithète amie que dans le pays les paysans accordent volontiers même à des étrangers, mais qui semblait appartenir exclusivement à Madelaine. Jacques fut moins heureux pour la cueillette de ses noyers, il plut pendant quelques jours; mais je le consolai en lui conseillant de garder ses noix, pour les vendre un peu plus tard. M. de Chessel m'avait appris que les noyers ne donnaient rien dans le Bréhémont, dans le pays d'Amboise et dans celui de Vouvray. L'huile de noix est de grand usage en Touraine, Jacques devait trouver au moins quarante sous de chaque noyer, il en avait deux cents, la somme était considérable! Il voulait s'acheter un équipement pour monter

à cheval. Son désir émut une discussion publique où son père lui fit faire des réflexions sur l'instabilité des revenus, sur la nécessité de créer des réserves pour les années où les arbres seraient inféconds afin de se procurer un revenu moyen. Je reconnus l'ame de la comtesse dans son silence ; elle était joyeuse de voir Jacques écoutant son père, et le père reconquérant un peu de la sainteté qui lui manquait, grace à ce sublime mensonge qu'elle avait préparé. Ne vous ai-je pas dit, en vous peignant cette femme, que le langage terrestre serait impuissant à en rendre les traits et le génie ?

Quand ces sortes de scènes arrivent, l'ame en savoure les délices sans les analyser; mais avec quelle vigueur elles se détachent plus tard sur le fond ténébreux d'une vie agitée ! pareilles à des diamans, elles brillent serties par des pensées pleines d'alliage, regrets fondus dans le souvenir des bonheurs évanouis! Pourquoi les noms des deux domaines récemment achetés, dont M. et madame de Mortsauf s'occupaient tant, la Cassine et la Rhétorière, m'émeuvent-ils plus que les plus beaux noms de la Terre-Sainte ou de la Grèce ? *Qui aime, le die!* s'est écrié Lafontaine. Ces noms possèdent les vertus talismaniques des paroles constellées en usage dans les évocations ; ils m'expliquent la magie, ils réveillent des figures endormies qui se dressent aussitôt, et me parlent ; ils me mettent dans cette heureuse vallée, ils créent un ciel et des paysages ; mais les évocations ne se sont-elles pas toujours passées dans les régions du Monde Spirituel ? Ne vous étonnez donc pas de me voir vous entretenir de scènes aussi familières : les moindres détails de cette vie simple et presque commune, ont été comme autant d'attaches faibles en apparence par lesquelles je me suis étroitement uni à la comtesse.

Les intérêts de ses enfans lui causaient autant de chagrins que lui en donnait leur faible santé. Je reconnus bientôt la vérité de ce qu'elle m'avait dit relativement à son rôle secret dans les affaires de la maison, auxquelles je m'initiai lentement en apprenant sur le pays des détails que doit savoir l'homme d'état. Après dix ans d'efforts, madame de Mortsauf avait changé la culture de ses terres; elle les avait *mises en quatre,* expression dont on se sert dans le pays pour expliquer les résultats de la nouvelle méthode suivant laquelle les cultivateurs ne sè-

ment de blé que tous les quatre ans, afin de faire rapporter chaque année un produit à la terre. Pour vaincre l'obstination des paysans, il avait fallu résilier des baux, partager ses domaines en quatre grandes métairies, et les avoir *à moitié*, le cheptel particulier à la Touraine et aux pays d'alentour. Le propriétaire donne l'habitation, les bâtimens d'exploitation et les semences, à des colons de bonne volonté avec lesquels il partage les frais du culture et les produits. Ce partage est surveillé par un *métivier*, l'homme chargé de prendre la moitié due au propriétaire, système coûteux et compliqué par une comptabilité que varie à tout moment la nature des partages. La comtesse avait fait cultiver par M. de Mortsauf une cinquième ferme composée des terres réservées, sises autour de Clochegourde, autant pour l'occuper que pour démontrer par l'évidence des faits, à ses *fermiers à moitié*, l'excellence des nouvelles méthodes. Maîtresse de diriger les cultures, elle avait fait lentement et avec sa persistance de femme, rebâtir deux de ses métairies sur le plan des fermes de l'Artois et de la Flandre. Son plan était facile à deviner. Après l'expiration des baux à moitié, la comtesse voulait composer deux belles fermes de ses quatre métairies, et les louer en argent à des gens actifs et intelligens, afin de simplifier les revenus de Clochegourde. Craignant de mourir la première, elle tâchait de laisser à M. de Mortsauf des revenus faciles à percevoir, et à ses enfans des biens qu'aucune impéritie ne pourrait faire péricliter. En ce moment les arbres fruitiers plantés depuis dix ans étaient en plein rapport; les haies qui garantissaient les domaines de toute contestation future étaient poussées; les peupliers, les ormes, tout était bien venu. Avec ses nouvelles acquisitions, et en introduisant partout le nouveau système d'exploitation, la terre de Clochegourde, divisée en quatre grandes fermes, dont deux restaient à faire, était susceptible de rapporter seize mille francs en écus, à raison de quatre mille francs par chaque ferme; sans compter les clos de vigne, ni les deux cents arpens de bois qui les joignaient, ni la ferme-modèle. Les chemins de ses quatre fermes pouvaient tous aboutir à une grande avenue qui de Clochegourde irait en droite ligne s'embrancher sur la route de Chinon. La distance, entre cette avenue et Tours, n'étant que de cinq lieues, les fermiers ne devaient pas lui manquer, surtout au moment où tout le

monde parlait des améliorations faites par M. de Mortsauf, de ses succès, et de la bonification de ses terres. Elle voulait faire jeter dans chacun des deux domaines achetés une quinzaine de mille francs pour convertir les maisons de maître en deux grandes fermes, afin de les mieux louer après les avoir cultivées pendant une année ou deux, en y envoyant pour régisseur un certain Martineau, le meilleur, le plus probe de ses métiviers, lequel allait se trouver sans place; car les baux à moitié de ses quatre fermes finissaient, et le moment de les louer en argent était venu.

Ces idées si simples, mais compliquées de trente et quelques mille francs à dépenser, étaient en ce moment l'objet de longues discussions entre elle et M. de Mortsauf; querelles affreuses, et dans lesquelles elle n'était soutenue que par l'intérêt de ses deux enfans. Cette pensée: — « Si je mourais demain, qu'adviendrait-il ? » lui donnait des palpitations. Les ames douces et paisibles chez lesquelles la colère est impossible, qui veulent faire régner autour d'elles leur profonde paix intérieure, savent seules combien de force est nécessaire pour ces luttes; quelles abondantes vagues de sang affluent au cœur avant d'entamer le combat; quelle lassitude s'empare de l'être quand, après avoir lutté, rien n'est obtenu. Au moment où ses enfans étaient moins étiolés, moins maigres, plus agiles, car la saison des fruits avait produit ses effets sur eux; au moment ou elles les suivait d'un œil mouillé dans leurs jeux, en éprouvant un contentement qui renouvelait ses forces et lui rafraîchissait le cœur, la pauvre femme subissait les pointilleries injurieuses et les attaques lancinantes d'une âcre opposition. Le comte, effrayé de ces changemens, en niait les avantages et la possibilité par un entêtement compact; à un raisonnement concluant, il répondait par l'objection d'un enfant qui mettrait en question l'influence du soleil en été. La comtesse l'emporta. La victoire du bon sens sur la folie calma ses plaies, elle oublia ses blessures. Ce jour elle s'alla promener à la Cassine et à la Rhétorière afin d'y décider les constructions. M. de Mortsauf marchait seul en avant, les enfans nous séparaient, et nous étions tous deux en arrière suivant lentement, car elle me parlait de ce ton doux et bas qui faisait ressembler ses phrases à des flots menus, murmurés par la mer sur un sable fin.

«Elle était certaine du succès, me disait-elle. Il allait s'établir une concurrence pour le service de Tours à Chinon, entreprise par un homme actif, par un messager, cousin de Manette, qui voulait avoir une grande ferme sur la route. Sa famille était nombreuse: son fils aîné conduirait les voitures, le second ferait les roulages; et lui placé sur la route, à la Rabelaye, une des fermes à louer, située au centre, pourrait ainsi veiller aux relais, et cultiverait bien les terres en les amendant avec les fumiers que lui donneraient ses écuries. Quant à la seconde ferme, la Baude, celle qui se trouvait à deux pas de Clochegourde; un de leurs quatre colons, homme probe, intelligent, actif et qui sentait les avantages de la nouvelle culture, offrait déjà de la prendre à bail. Quant à la Cassine et à la Rhétorière, ces terr es étaient les meilleures du pays. Une fois les fermes bâties et les cultures en pleine valeur, il suffirait de les afficher à Tours. En deux ans, Clochegourde vaudrait ainsi vingt mille francs de rente environ; la Gravelotte, cette ferme du Maine, retrouvée par M. de Mortsauf, venait d'être prise à sept mille francs pour neuf ans; la pension de maréchal-de-camp était de quatre mille francs; si ces revenus ne constituaient pas encore une fortune, ils procureraient une grande aisance; plus tard, d'autres améliorations lui permettraient peut-être d'aller un jour à Paris pour y veiller à l'éducation de Jacques, dans deux ans, quand sa santé serait affermie. Avec quel tremblement elle prononça le mot *Paris!* J'étais au fond de ce projet, elle voulait se séparer le moins possible de l'ami.

Sur ce mot je m'enflammai, je lui dis qu'elle ne me connaissait pas; que sans lui en parler, j'avais comploté d'achever mon éducation en travaillant nuit et jour afin d'être le précepteur de Jacques; car je ne supporterais pas l'idée de savoir dans son intérieur un jeune homme. A ces mots, elle devint sérieuse.

— Non, Félix, dit-elle, cela ne sera pas plus que votre prêtrise. Si vous avez par un seul mot atteint la mère jusqu'au fond de son cœur, la femme vous aime trop sincèrement pour vous laisser devenir victime de votre attachement. Une déconsidération sans remède serait le loyer de ce dévouement, et je n'y pourrais rien. Oh! non, que je ne vous sois funeste en rien! Vous, vicomte de Vandenesse, précepteur? Fussiez-vous un Richelieu, vous vous seriez à jamais barré la vie. Vous cause-

riez les plus grands chagrins à votre frère. Mon ami, vous ne savez pas ce qu'une femme comme ma mère sait mettre d'impertinence dans un regard protecteur, d'abaissement dans une parole, de mépris dans un salut.

— Et si vous m'aimez, que me fait le monde?

Elle feignit de ne pas avoir entendu et dit en continuant: — Quoique mon père soit excellent et disposé à m'acorder ce que je lui demande, il ne vous pardonnerait pas de vous être mal placé dans le monde et se refuserait à vous y protéger. Je ne voudrais pas vous voir précepteur du dauphin! Acceptez la société comme elle est, ne commettez point de fautes dans la vie. Mon ami cettte proposition insensée de.......

— D'amour, lui dit-je à voix basse.

— Non, de charité, dit-elle en retenant ses larmes, cette pensée folle m'éclaire sur votre caractère: votre cœur vous nuira. Je réclame, dès ce moment, le droit de vous apppreudre certaines choses; laissez à mes yeux de femme le soin de voir quelquefois pour vous? car, au fond de mon Clochegourde, je veux assister, muette et ravie, à vos succès. Quant au précepteur, eh bien! soyez tranquille, nous trouverons un bon vieil abbé, quelque ancien savant jésuite, et mon père sacrifiera volontiers une somme pour l'éducation de l'enfant qui doit porter son nom. Jacques est mon orgueil. Il a pourtant onze ans, dit-elle; mais il en est de lui comme de vous: en vous voyant, je vous avais donné treize ans.

Nous étions arrivés à la Cassine où Jacques, Madelaine et moi nous la suivions comme des petits suivent leur mère; mais nous la gênions, je la laissai pour un moment et m'en allai dans le verger où Martineau l'aîné, son garde, examinait de compagnie avec Martineau cadet, le métivier, si les arbres devaient être ou non abattus; ils discutaient ce point comme s'il s'agissait de leurs propres biens. Je vis alors combien la comtesse était aimée. J'exprimai mon idée à un pauvre journalier qui, le pied sur sa bêche et le coude posé sur le manche, écoutait les deux docteurs.

— Ah! oui, monsieur, c'est une bonne femme, et pas fière comme toutes ces guenons d'Azay qui nous verraient crever comme des chiens plutôt que de nous céder un sou sur une toise de fossé! Le jour où cette femme quittera le pays, la

Sainte Vierge en pleurera, et nous aussi. Elle sait ce qui lui est dû ; mais elle connaît nos peines, et y a égard.

Avec quel plaisir je donnai tout mon argent à cet homme!

Quelques jours après, il vint un poney pour Jacques; son père, excellent cavalier, voulait le plier lentement aux fatigues de l'équitation. L'enfant eut un joli habillement de cavalier, acheté sur le produit des noyers. Le matin où il prit la première leçon, accompagné de son père, aux cris de Madelaine étonnée qui sautait sur le gazon autour duquel courait Jacques, ce fut la première grande fête de sa maternité. Jacques avait une collerette brodée par sa mère, une petite redingote en drap bleu de ciel serrée par une ceinture de cuir verni, un pantalon blanc à plis et une toque écossaise d'où ses cheveux cendrés s'échappaient en grosses boucles: il était ravissant à voir. Aussi tous les gens de la maison se groupèrent-ils en partageant cette félicité domestique. Le jeune héritier souriait à la comtesse en passant, et se tenait sans peur. Ce premier acte d'homme chez cet enfant dont la mort parut si souvent prochaine, l'espérance d'un bel avenir, garanti par cette promenade qui le lui montrait si beau, si joli, si frais, quelle délicieuse récompense! La joie du père, qui redevenait jeune et souriait pour la première fois depuis long-temps, le bonheur peint dans les yeux de tous les gens de la maison, le cri d'un vieux piqueur de Lenoncourt qui revenait de Tours, et qui voyant la manière dont l'enfant tenait la bride, lui dit: — « Bravo, monsieur le vicomte! » c'en fut trop, la comtesse fondit en larmes. Elle si calme dans ses douleurs, se trouva faible pour supporter la joie en admirant son enfant chevauchant sur ce sable où souvent elle l'avait pleuré par avance, en l'exposant aux rayons du soleil. En ce moment, elle s'appuya sur mon bras, sans remords, et me dit: — Je crois n'avoir jamais souffert. Ne nous quitez pas aujourd'hui!

La leçon finie, Jacques se jeta sur sa mère qui le garda sur elle avec la force que prête l'excès des voluptés, et ce furent des baisers, des caresses sans fin. J'allai faire avec Madelaine deux bouquets magnifiques pour en décorer la table en l'honneur du cavalier. Quand je revins au salon, la comtesse me dit: — Le quinze octobre sera certes un grand jour! Jacques a pris sa première leçon, et je viens de faire le dernier point de mon meuble.

— Hé bien ! Blanche, dit M. de Mortsauf, je veux vous l'acheter.

Il lui prit le bras, et l'amena dans la première cour où elle vit une calèche dont son père lui faisait présent, et pour laquelle M. de Mortsauf avait acheté deux chevaux en Angleterre, amenés avec ceux du duc de Lenoncourt. Le vieux piqueur avait tout préparé dans la première cour pendant la leçon. Nous étrennâmes la voiture, en allant voir le tracé de l'avenue qui devait mener en droite ligne de Clochegourde à la route de Chinon, et que les récentes acquisitions permettaient de faire en passant sur les nouveaux domaines. En revenant, la comtesse me dit d'un air plein de mélancolie : — Je suis trop heureuse, pour moi le bonheur est comme une maladie, il m'accable! Puis j'ai peur qu'il ne s'efface comme un rêve.

J'aimais trop passionnément pour ne pas être jaloux, et je ne pouvais lui rien donner, moi! Dans ma rage, je cherchais un moyen de mourir pour elle. Elle me demanda quelles pensées voilaient mes yeux, je les lui dis naïvement; elle en fut plus touchée que de tous les présens, et jeta du baume dans mon cœur, quand m'emmenant sur le perron, elle me dit à l'oreille : — Aimez-moi comme m'aimait ma tante, ne sera-ce pas me donner votre vie ? Et si je la prends ainsi, n'est-ce pas me faire votre obligée à toute heure ?

— Il était temps de finir ma tapisserie, reprit-elle en rentrant dans le salon où je lui baisai la main comme pour renouveler mes sermens. Vous ne savez peut-être pas, Félix, pourquoi je me suis imposé ce long ouvrage? Les hommes trouvent dans les occupations de leur vie, des ressources contre les chagrins; le mouvement des affaires les distrait; mais nous autres femmes, nous n'avons aucun point d'appui dans l'ame contre nos douleurs. Afin de pouvoir sourire à mes enfans et à mon mari, quand j'étais en proie à de tristes images, j'ai senti le besoin de régularisser la souffrance par un mouvement physique; j'évitais ainsi les atonies qui suivent les grandes dépenses de force, aussi bien que les éclairs de l'exaspération. L'action de lever le bras en temps égaux berçait ma pensée et communiquait à mon ame où grondait l'orage, la paix du flux et du reflux en en réglant ainsi les émotions. Chaque point avait la confidence de mes secrets, comprenez-vous ? Hé bien, en fai-

sant mon dernier fauteuil, je pensais trop à vous! Oui, beaucoup trop, mon ami. Ce que vous mettez dans vos bouquets moi je le disais à mes dessins.

Le dîner fut gai. Jacques, comme tous les enfans dont on s'occupe, me sauta au cou, en voyant les fleurs que je lui avais cueillies en guise de couronne. Sa mère fit de la jalousie rieuse, elle me bouda de lui avoir été infidèle, et le cher enfant lui offrit ce bouquet jalousé, avec quelle grace, vous le savez! Le soir, nous fîmes tous trois un trictrac, moi seul contre monsieur et madame de Mortsauf, et le comte fut charmant. Enfin, à la tombée du jour, ils me reconduisirent jusqu'au chemin de Frapesle, par une de ces tranquilles soirées dont, les harmonies font gagner en profondeur aux sentimens ce qu'ils perdent en vivacité.

Ce fut une journée unique en la vie de cette pauvre femme, un point brillant que vint souvent caresser son souvenir aux heures difficiles. En effet, les leçons d'équitation devinrent bientôt un sujet de discorde. La comtesse craignit avec raison les dures apostrophes du père pour le fils. Jacques maigrissait déjà, ses beaux yeux bleus se cernaient; pour ne pas causer de chagrin à sa mère, il aimait mieux souffrir en silence. Je trouvai un remède à ses maux en lui conseillant de dire à son père qu'il était fatigué, quand le comte se mettrait en colère; mais ces palliatifs furent insuffisans. Il fallut substituer le vieux piqueur au père. Alors les criailleries et les discussions revinrent. Le comte trouva des textes à ses plaintes continuelles dans le peu de reconnaissance des femmes; il jeta vingt fois par jour la calèche, les chevaux et les livrées au nez de sa femme. Enfin il arriva l'un de ces évènemens auxquels les caractères de ce genre et les maladies de cette espèce aiment à se prendre: la dépense dépassa de moitié les prévisions à la Cassine et à la Rhétorière où des murs et des planchers mauvais s'écroulèrent. Un ouvrier vint maladroitement annoncer cette nouvelle à M. de Mortsauf, au lieu de la dire à la comtesse. Ce fut l'objet d'une querelle commencée doucement, mais qui s'envenima par degrés, et où l'hypocondrie du comte, apaisée depuis quelques jours, demanda ses arrérages à la pauvre Henriette. Ce jour-là, j'étais parti de Frapesle à dix heures et demie, après le dejeûner, pour venir faire à Clochegourde un

bouquet avec Madelaine. L'enfant m'avait apporté sur la balustrade de la terrasse les deux vases, et j'allais des jardins aux environs, courant après des fleurs d'automne, si belles, mais si rares. En revenant de ma dernière course, je ne vis plus mon petit lieutenant à ceinture rose, à pélerine dentelée, et j'entendis des cris à Clochegourde.

— Le général, me dit Madelaine en pleurs, et chez elle ce mot était un mot de haine contre son père, le général gronde notre mère, allez donc la défendre.

Je volai par les escaliers, et j'arrivai dans le salon sans être aperçu ni salué par le comte ni par sa femme. En entendant les cris aigus du fou, j'allai fermer toutes les portes, puis je revins; j'avais vu Henriette aussi blanche que sa robe.

— Ne vous mariez jamais Félix, me dit le comte, une femme est conseillée par le diable; la plus vertueuse inventerait le mal s'il n'existait pas; toutes sont des bêtes brutes.

J'entendis alors des raisonnemens sans commencement ni fin. Se prévalant de ses négations antérieues, M. de Mortsauf répéta les niaiseries des paysans qui se refusaient aux nouvelles méthodes; il prétendait que s'il avait dirigé Clochegourde, il serait deux fois plus riche qu'il ne l'était. En formulant ces blasphèmes violemment et injurieusement, il jurait. il sautait d'un meuble à l'autre, il les déplaçait, et les cognait; puis au milieu d'une phrase, il s'interrompait pour parler de sa moelle qui, disait-il. le brûlait; ou de sa cervelle qui s'échappait à flots, comme son argent. Sa femme le ruinait, le malheureux! Des trente et quelques mille livres de rentes qu'il possédait, elle lui en avait apporté déjà plus de vingt. Les biens du duc et ceux de la duchesse valaient plus de cinquante mille écus de rente, réservés à Jacques. La comtesse souriait superbement et regardait le ciel.

— Oui, s'écria-t-il, Blanche, vous êtes mon bourreau, vous m'assassinez, je vous pèse, tu veux te débarrasser de moi, tu es un monstre d'hypocrisie. Elle rit! — Savez-vous pourquoi, Félix, elle me sèvre de tout bonheur? me dit-il. Elle est autant à moi qu'à vous, et se dit ma femme! Elle ment aux hommes et à Dieu. Elle m'excède de courses et me lasse pour que je la laisse seule, parce que je lui déplais, enfin elle me hait!

La comtesse pleurait en ce moment à chaudes larmes, humiliée par l'abaissement de cet homme, auquel elle disait pour toute réponse : — Monsieur ! monsieur ! monsieur !

—Qu'est-ce que c'est, dit-il, que votre monsieur impérieux ? ne suis-je pas le maître ? faut-il enfin vous le faire savoir ?

Il s'avança sur elle en lui présentant sa tête de loup blanc devenue hideuse ; car ses yeux jaunes eurent une expression qui le fit ressembler à une bête affamée sortant d'un bois. Henriette se coula de son fauteuil à terre pour recevoir le coup qui n'arriva pas, car elle s'étendit sur le parquet en perdant connaissance ; elle était brisée. M. de Mortsauf fut comme un meurtrier qui sent rejaillir à son visage le sang de sa victime ; il resta tout hébété. Je pris la pauvre femme dans mes bras, le comte me la laissa prendre comme s'il se fût trouvé indigne de la porter ; mais il alla devant moi pour m'ouvrir la porte de la chambre contiguë au salon, chambre sacrée où je n'étais jamais entré. Je mis la comtesse debout, et la tins un moment dans un bras, en passant l'autre autour de sa taille, pendant que M. de Mortsauf ôtait la fausse couverture, l'édredon, l'appareil du lit. Nous la soulevâmes et l'étendîmes tout habillée. En revenant à elle, elle fit un geste pour indiquer de détacher sa ceinture, M. de Mortsauf trouva des ciseaux et coupa tout. Je lui fis respirer des sels, elle ouvrit les yeux. Le comte s'en alla, plus honteux que chagrin. Deux heures se passèrent en un silence profond. Henriette avait sa main dans la mienne et me la pressait sans pouvoir parler. De temps en temps elle levait les yeux pour me dire par un regard, qu'elle voulait demeurer calme et sans bruit ; puis il y eut un moment de trêve où elle se releva sur son coude, et me dit à l'oreille : — Le malheureux ! si vous saviez !

Elle se remit la tête sur l'oreiller. Le souvenir lui rendit des convulsions nerveuses que je n'avais calmées que par le magnétisme de l'amour ; effet qui m'était encore inconnu, mais dont j'usai par instinct. Je la maintins avec une force tendrement adoucie, et pendant cette dernière crise, elle me jeta des regards qui me firent pleurer. Quand ses mouvemens nerveux cessèrent, je lui rétablis ses cheveux en désordre que je maniai pour la seule et unique fois de ma vie ; puis je repris encore sa main et contemplai long-temps cette chambre à la fois brune

et grise, ce lit simple à rideaux de Perse, cette table couverte d'une toilette parée à la mode ancienne, ce canapé mesquin à matelas piqué. Que de poésie dans ce lieu! Quel abandon du luxe pour sa personne! son luxe était la plus exquise propreté. Noble cellule de religieuse mariée pleine de résignation sainte, où le seul ornement était le crucifix de son lit, au-dessus duquel se voyait le portrait de sa tante, car ce ne pouvait être que sa tante; puis, de chaque côté du bénitier, ses deux enfans faits par elle au crayon, et leurs cheveux du temps où ils étaient petits. Quelle retraite pour une femme de qui l'apparition dans le grand monde eût fait pâlir les plus belles. Tel était le boudoir où pleurait toujours la fille d'une illustre famille, inondée en ce moment d'amertume et se refusant à l'amour qui l'aurait consolée. Malheur secret, irréparable, et des larmes chez la victime pour le bourreau, et des larmes chez le bourreau pour la victime. Quand les enfans et la femme de chambre entrèrent, je sortis. M. de Mortsauf m'attendait, il m'admettait déjà comme un pouvoir médiateur entre sa femme et lui; et il me saisit par les mains en me criant : — Restez! restez, Félix!

— Malheureusement, lui dis-je, M. de Chessel a du monde; il ne serait pas convenable que l'on cherchât les motifs de mon absence; mais après le dîner, je reviendrai.

Il sortit avec moi, me reconduisit jusqu'à la porte d'en-bas sans me dire un mot; puis il m'accompagna jusqu'a Frapesle, sans savoir ce qu'il faisait. Enfin là, je lui dis : — Au nom du ciel, monsieur le comte, laissez-lui diriger votre maison, si cela peut lui plaire, et ne la tourmentez plus.

— Je n'ai pas long-temps à vivre, me dit-il d'un air sérieux; elle ne souffrira par long-temps par moi, je sens que ma tête éclate.

Et il me quitta dans un accès d'égoïsme involontaire. Après le dîner, je revins savoir des nouvelles de madame de Mortsauf, que je trouvai beaucoup mieux. J'avais le cœur plein, je ne pus lui rien dire; mais le soir je passai la nuit à lui écrire. Des trois ou quatre lettres que je fis, il m'est resté ce commencement dont je ne fus pas content; mais s'il me parut ne rien exprimer, ou trop parler de moi quand je ne devais m'occuper que d'elle, il vous dira dans quel état était mon ame.

A madame de Mortsauf.

« Combien de choses n'avais-je pas à vous dire en arrivant, auxquelles je pensais pendant le chemin et que j'oublie en vous voyant. Oui, dès que je vous vois, chère Henriette, je ne trouve plus mes paroles en harmonie avec les reflets de votre ame qui grandissent votre beauté ; puis, j'éprouve près de vous un bonheur tellement infini, que le sentiment actuel efface les sentimens de la vie antérieure. Chaque fois, je nais à une vie plus étendue et suis comme le voyageur qui, en montant quelque grand rocher, découvre à chaque pas un nouvel horizon. A chaque nouvelle conversation, n'ajoutai-je pas à mes immenses trésors un nouveau trésor ? Là, je crois, est le secret des longs, des inépuisables attachemens ? je ne puis donc vous parler de vous, que loin de vous. En votre présence, je suis trop ébloui pour voir, trop heureux pour interroger mon bonheur, trop plein de vous pour être moi, trop éloquent par vous pour parler, trop ardent à saisir le moment présent pour me souvenir du passé. Sachez bien cette constante ivresse pour m'en pardonner les erreurs. Près de vous je ne puis que sentir. Néanmoins j'oserai vous dire, ma chère Henriette, que jamais, dans les nombreuses joies que vous m'avez faites, je n'ai ressenti de félicités semblables aux délices qui remplirent mon ame, hier quand, après cette tempête horrible où vous avez lutté contre le mal avec un courage surhumain, vous êtes revenue à moi seul, au milieu du demi-jour de votre chambre, où le malheur m'a conduit. Moi seul, ai su de quelles lueurs peut briller une femme quand elle arrive des portes de la mort aux portes de la vie, et que l'aurore d'une renaissance vient nuancer son front. Combien votre voix était harmonieuse ! Combien les mots, même les vôtres, me semblaient petits alors que dans le son de votre voix adorée reparaissaient les ressentimens vagues d'une douleur passée mêlés aux consolations divines par lesquelles vous m'avez enfin rassuré, en me donnant ainsi vos premières pensées. Je vous connaissais brillante de toutes les splendeurs humaines ; mais hier j'ai entrevu une nouvelle Henriette qui serait à moi, si Dieu le voulait. Hier j'ai entrevu je ne sais quel être dégagé des entraves corporelles qui nous empêchent de secouer les feux de l'ame. Tu étais bien belle

dans ton abattement, bien majestueuse dans ta faiblesse. Hier j'ai trouvé quelque chose de plus beau que ta beauté, quelque chose de plus doux que ta voix, des lumières plus étincelantes que ne l'est la lumière de tes yeux, des parfums pour lesquels il n'est point de mots; hier ton ame a été visible et palpable. Ah! j'ai bien souffert de n'avoir pu t'ouvrir mon cœur pour t'y faire revivre. Enfin, hier, j'ai quitté la terreur respectueuse que tu m'inspires? Cette défaillance ne nous avait-elle pas rapprochés? Alors j'ai su ce que c'était que respirer en respirant avec toi, quand la crise te permit d'aspirer notre air. Combien de prières élevées au ciel en un moment! Si je n'ai pas expiré en traversant les espaces que j'ai franchis pour aller demander à Dieu de te laisser encore à moi, l'on ne meurt ni de joie ni de douleur. Ce moment m'a laissé des souvenirs ensevelis dans mon ame et qui ne reparaîtront jamais à sa surface sans que mes yeux ne se mouillent de pleurs; chaque joie en augmentera le sillon, chaque douleur les fera plus profonds. Oui les craintes dont mon ame fut agitée hier seront un terme de comparaison pour toutes mes douleurs à venir, comme les joies que tu m'as prodiguées, chère éternelle pensée de ma vie! domineront toutes les joies que la main de Dieu daignera m'épancher. Tu m'as fait comprendre l'amour divin, cet amour sûr qui, plein de sa force et de sa durée, ne connaît ni soupçons ni jalousies. »

Une mélancolie profonde me rongeait l'ame, le spectacle de cette vie intérieure était navrant pour un cœur jeune et neuf aux émotions sociales. Trouver cet abîme, à l'entrée du monde, un abîme sans fonds, une mer morte. Cet horrible concert d'infortune me suggéra des pensées infinies, et j'eus à mon premier pas dans la vie sociale une immense mesure à laquelle les autres scènes rapportées ne pouvaient plus être que petites. Ma tristesse fit juger à M. et madame de Chessel que mes amours étaient malheureuses, et j'eus le bonheur de ne nuire en rien à ma grande Henriette par ma passion. Le Lendemain, quand j'entrai dans le salon, elle y était seule; elle me contempla pendant un instant en me tendant la main, et me dit : — L'ami sera donc toujours trop tendre ?

Ses yeux devinrent humides, ells se leva, puis me dit avec un ton de supplication désespérée :— Ne m'écrivez jamais ainsi!

M. de Mortsauf était prévenant. La comtesse avait repris son

courage et son front serein ; mais son teint trahissait ses souffrances de la veille, elles étaient calmées sans être éteintes. Elle me dit le soir, en nous promenant dans les feuilles sèches de l'automne qui résonnait sous nos pas : — La douleur est infinie, tandis que la joie a des limites. Mot qui révélait ses souffrances, par la comparaison qu'elle en fesait avec ses félicités fugitives.

— Ne médisez pas de la vie, lui dis-je, vous ignorez l'amour ; il a des voluptés qui rayonnent jusque dans les cieux.

— Taisez-vous, dit-elle, je n'en veux rien connaître. Le Groenlandais mourrait en Italie ? Je suis calme et heureuse près de vous ; je puis vous dire toutes mes pensées, ne détruisez pas ma confiance. Pourquoi n'auriez-vous pas la vertu du prêtre et le charme de l'homme libre.

— Vous feriez avaler des coupes de ciguë, lui dis-je en lui mettant la main sur mon cœur qui battait à coups pressés.

— Encore ! s'écria-t-elle en retirant sa main comme si elle eût ressenti quelque vive douleur. Voulez-vous donc m'ôter le triste plaisir de faire étancher le sang de mes blessures par une main amie ? N'ajoutez pas à mes souffrances, vous ne les savez pas toutes ! les plus secrètes sont les plus difficiles à dévorer. Si vous étiez femme, vous comprendriez en quelle mélancolie mêlée de dégoût tombe une ame fière, alors qu'elle se voit l'objet d'attentions qui ne réparent rien et avec lesquelles *on* croit tout réparer. Pendant quelques jours, je vais être courtisée, *on* va vouloir se faire pardonner de tort que l'*on* s'est donné. Je pourrais alors obtenir un assentiment aux volontés les plus déraisonnables. Je suis humiliée par cet abaissement, par ces caresses qui cessent le jour où l'*on* croit que j'ai tout oublié. Ne devoir la bonne grace de son maître qu'à ses fautes...

— A ses crimes, dis-je.

— N'est-ce pas une affreuse condition d'existence ? dit-elle en me jetant un triste sourire. Puis, je ne sais pas user de ce pouvoir passager. En ce moment, je ressemble aux chevaliers qui ne portaient pas de coups à leur adversaire tombé. Voir à terre celui que nous devons honorer, le relever pour en recevoir de nouveaux coups, souffrir de sa chute plus qu'il n'en

souffre lui-même, et se trouver déshonorée si l'on profite d'une passagère influence, même dans un but d'utilité; dépenser sa force, épuiser les trésors de l'ame en ces luttes sans noblesse, ne régner qu'au moment où l'on reçoit de mortelles blessures !..... Vaut mieux la mort ! Si je n'avais pas d'enfans, je me laisserais aller au courant de cette vie; mais, sans mon courage inconnu, que deviendraient-ils ? Je dois vivre pour eux, quelque douloureuse que soit ma vie! Vous me parlez d'amour ! Eh! mon ami, songez donc en quel enfer je tomberais, si je donnais à cet être sans pitié, comme le sont tous les gens faibles, le droit de me mépriser ? Je ne supporterais pas un soupçon ! La pureté de ma conduite fait ma force. La vertu, cher enfant, a des eaux saintes où l'on se retrempe et d'où l'on sort renouvelée à l'amour de Dieu !

— Écoutez, chère Henriette, je n'ai plus qu'une semaine à demeurer ici, je veux que....

— Ah ! vous nous quittez ! dit-elle en m'interrompant.

— Mais ne dois-je pas savoir ce que mon père décidera de moi. Voici bientôt trois mois....

— Je n'ai pas compté les jours, me répondit-elle avec l'abandon de la femme émue. Elle se recueillit et me dit : — Marchons, allons à Frapesle.

Elle appela M. de Mortsauf, ses enfans, demanda son châle; puis, quand tout fut prêt, elle si lente, si calme, eut une activité de Parisienne, et nous partîmes en troupe pour aller à Frapesle y faire une visite que la comtesse ne devait pas; elle s'efforça de parler à madame de Chessel. Le comte et M. de Chessel s'entretinrent de leurs affaires. J'avais peur que notre mari ne ventât sa voiture et son attelage, mais il fut d'un goût parfait. Son voisin le questionna sur les travaux qu'il entreprenait à la Cassine et à la Rhétorière. En entendant la demande, je regardai M. de Mortsauf, croyant qu'il s'abstiendrait d'un sujet de conversation si fatal en souvenirs, si cruellement amer pour lui. Le comte prouva combien il était urgent d'améliorer l'état de l'agriculture dans le canton, de bâtir de belles fermes dont les locaux fussent sains et salubres; enfin, il s'attribua glorieusement les idées de sa femme. Je contemplai la comtesse en rougissant. Ce manque de délicatesse chez un homme qui dans certaines occasions en montrait tant, cet oubli de la

scène mortelle, cette adoption des idées contre lesquelles il s'était si violemment élevé, cette croyance en soi, me pétrifiaient.

Quand M. de Chessel lui dit : — Croyez-vous pouvoir retrouver vos dépenses?

— Au-delà? fit-il avec un geste affirmatif.

De semblables crises ne s'expliquaient que par le mot *démence*. Henriette, la céleste créature, était radieuse. M. de Mortsauf ne paraissait-il pas homme de sens, bon administrateur, excellent agronome? elle caressait avec ravissement les cheveux de Jacques, heureuse pour elle, heureuse pour son fils! Quel comique horrible! quel drame railleur? j'en fus épouvanté. Plus tard, quand le rideau de la scène sociale se releva pour moi, combien de Mortsauf n'ai-je pas vus, moins les éclairs de loyauté, moins la religion de celui-ci! Quelle singulière et mordante puissance est celle qui perpétuellement jette au fou un ange, à l'homme d'amour sincère et poétique une femme mauvaise, au petit la grande, à ce magot une belle et sublime créature; à lady Brandon le colonel Franchessini, à Juana de Mancini le capitaine Diard dont vous avez su l'histoire à Bordeaux, à madame de Beauséant M. d'Ajuda, à madame d'Aiglemont son mari? J'ai cherché long-temps le sens de cette énigme, je vous l'avoue. J'ai fouillé bien des mystères, j'ai découvert la raison de plusieurs lois naturelles, le sens de quelques hiéroglyphes divins; de celui-ci, je ne sais rien, je l'étudie toujours comme une figure du casse-tête indien dont les brames se sont réservé la construction symbolique. Ici le génie du mal est trop visiblement le maître, et je n'ose accuser Dieu. Malheurs sans remède, qui donc s'amuse à vous tisser? Henriette et son Philosophe Inconnu auraient-ils donc raison? leur mysticisme contiendrait-il le sens général de l'humanité!

Les derniers jours que je passai dans ce pays furent ceux de l'automne effeuillée, jours obscurcis de nuages qui parfois cachèrent le ciel de la Touraine, toujours si pure et si chaud dans cette belle saison. La veille de mon départ, madame de Mortsauf m'emmena sur sa terrasse, avant le dîner.

— Mon cher Félix, me dit-elle après un tour fait en silence sous les arbres dépouillés, vous allez entrer dans le monde, et je veux vous y accompagner en pensée. Ceux qui ont beaucoup

souffert ont beaucoup vécu, ne croyez pas que les ames solitaires ne sachent rien de ce monde; elles le jugent. Si je dois vivre par mon ami, je ne veux être mal à l'aise ni dans son cœur ni dans sa conscience; au fort du combat il est bien difficile de se souvenir de toutes les règles, permettez-moi de vous donner quelques enseignemens de mère à fils. Le jour de votre départ, je vous remettrai, cher enfant! une longue lettre où vous trouverez mes pensées de femme sur le monde, sur les hommes, sur la manière d'aborder les difficultés dans ce grand remuement d'intérêts. Promettez-moi de ne la lire qu'à Paris? Ma prière est l'expression d'une de ces fantaisies de sentiment qui sont notre secret à nous autres femmes; je ne crois pas qu'il soit impossible de la comprendre, mais peut-être serions-nous chagrines de la savoir comprise; laissez-moi ces petits sentiers où la femme aime à se promener seule.

— Je vous le promets, lui dis-je en lui baisant les mains.

— Ah! dit-elle, j'ai encore un serment à vous demander; mais engagez-vous d'avance à le souscrire.

— Oh! oui, lui dis-je en croyant qu'il allait être question de fidélité.

— Il ne s'agit pas de moi, reprit-elle en souriant avec amertume. Félix, ne jouez jamais dans quelque salon que ce puisse être, je n'excepte celui de personne.

— Je ne jouerai jamais, lui répondis-je.

— Bien, dit-elle. Je vous ai trouvé un meilleur usage du temps que vous dissiperiez au jeu; vous verrez que là où les autres doivent perdre tôt ou tard, vous gagnerez toujours.

— Comment?

— La lettre vous le dira, répondit-elle d'un air enjoué qui ôtait à ses recommandations le caractère sérieux dont les grands parens accompagnent les leurs.

La comtesse me parla pendant une heure environ et me prouva la profondeur de son affection, en me révélant avec quel soin elle m'avait étudié pendant ces trois mois, car elle entra dans les derniers replis de mon cœur, en tâchant d'y appliquer le sien. Son accent était varié, convaincant, ses paroles tombaient d'une lèvre maternelle, et montraient, autant par le ton que par la substance, combien de liens nous attachaient déjà l'un à l'autre.

— Si vous saviez, dit-elle en finissant, avec quelles anxiétés je vous suivrai dans votre route! quelle joie si vous allez droit! quels pleurs si vous vous heurtez à des angles! Croyez-moi, mon affection est sans égale; elle est à la fois involontaire et choisie. Ah! je voudrais vous voir heureux, puissant, considéré, vous qui serez pour moi comme un rêve animé.

Elle me fit pleurer, car elle était à la fois douce et terrible; son assentiment se mettait trop audacieusement à découvert, il était trop pur pour permettre le moindre espoir au jeune homme altéré de plaisir. En retour de ma chair laissée en lambeaux dans son cœur, elle me versait les lueurs incessantes et incorruptibles de ce divin amour qui ne satisfait que l'ame. Elle montait à des hauteurs où les ailes diaprées de l'amour qui me fit dévorer ses épaules ne pouvaient me porter; pour arriver près d'elle, un homme devait avoir conquis les ailes blanches du Séraphin.

— En toute chose, lui dis-je, je penserai: — que dirait mon Henriette?

— Bien, je veux être l'étoile et le sanctuaire, dit-elle en faisant allusion aux rêves de mon enfance, et cherchant à m'en offrir la réalisation.

— Vous serez ma religion et ma lumière, vous serez tout, m'écriai-je.

— Non, répondit-elle, je ne puis être la source de tous vos plaisirs.

Elle soupira, et me jeta le sourire des peines secrètes, ce sourire de l'esclave un moment révolté. Dès ce jour, elle fut non pas la bien aimée, mais la plus aimée; elle ne fut pas dans mon cœur comme une femme qui veut une place, qui s'y grave par le dévouement ou par l'excès du plaisir; non, elle eut tout le cœur, et fut quelque chose de nécessaire au jeu des muscles; elle devint ce qu'était la Béatrix du poète Florentin, la Laure sans tache du poète Vénitien, la mère des grandes pensées, la cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres! Oui, elle dicta ces hautes déterminations qui coupent la part au feu, qui restituent la chose en péril; elle m'a donné cette constance à la Coligny pour vaincre les vainqueurs, pour renaître de la défaite, pour lasser les plus forts lutteurs.

Le lendemain, après avoir déjeûné à Frapesle et fait mes adieux à mes hôtes si complaisans à l'égoïsme de l'amour, je me rendis à Clochegourde. M. et madame de Mortsauf avaient projeté de me reconduire à Tours, d'où je devais partir dans la nuit pour Paris. Pendant ce chemin la comtesse fut affectueusement muette, elle prétendit d'abord avoir la migraine; puis elle rougit de ce mensonge et le pallia soudain en disant qu'elle ne me voyait point partir sans regret. M. de Mortsauf m'invita à venir chez lui, quand en l'absence des Chessel j'aurais l'envie de voir la vallée de l'Indre. Nous nous séparâmes héroïquement, sans larmes apparentes; mais comme les enfans maladifs, Jacques eut un mouvement de sensibilité qui lui fit répandre quelques larmes, et Madelaine serrait la main de sa mère.

— Cher petit! dit la comtesse en baisant Jacques avec passion.

Quand je me trouvai seul à Tours, il me prit après le dîner une de ces rages inexpliquées que l'on n'éprouve qu'au jeune âge. Je louai un cheval et franchis en cinq quarts d'heure la distance entre Tours et Pont-de-Ruan. Là, honteux de montrer ma folie, je courus à pied dans le chemin, et j'arrivai comme un espion, à pas de loup, sous la terrasse. La comtesse n'y était pas, j'imaginai qu'elle souffrait; j'avais gardé la clé de la petite porte, j'entrai; elle descendait en ce moment le perron avec ses deux enfans pour venir respirer triste et lente la douce mélancolie empreinte sur ce paysage, au coucher du soleil.

— Ma mère, voilà Félix, dit Madelaine.

— Oui, lui dis-je à l'oreille, je me suis demandé pourquoi j'étais à Tours, quand je pouvais vous voir encore, pourquoi ne pas accomplir un désir que dans huit jours je ne pourrai plus réaliser.

— Il ne nous quitte pas, ma mère, cria Jacques en sautant à plusieurs reprises.

— Tais-toi donc, dit Madelaine, tu vas attirer ici le général.

— Ceci n'est pas sage, reprit-elle, quelle folie!

Cette consonnance dite dans les larmes par sa voix! quel paiement de ce qu'on devrait appeler les calculs usuraires de l'amour.

—J'avais oublié de vous rendre cette clé, lui dis-je en souriant.

— Vous ne reviendrez donc plus ? dit-elle,

— Est-ce que nous nous quittons? lui demandai-je en lui jetant un regard qui lui fit abaisser ses paupières pour voiler sa muette réponse.

Je partis après quelques momens passés dans une de ces heureuses stupeurs des ames arrivées là où finit l'exaltation et où commence la folle extase. Je m'en allai d'un pas lent, me retournant sans cesse. Quand, au sommet du plateau, je contemplai la vallée une dernière fois, je fus saisi du contraste qu'elle m'offrit en la comparant à ce qu'elle était quand j'y vins : ne verdoyait-elle pas, ne flambait-elle pas alors comme flambaient et verdoyaient mes désirs et mes espérances ? Initié maintenant aux sombres et mélancoliques mystères d'une famille, partageant les angoisses d'une Niobé chrétienne, triste comme elle, l'ame rembrunie, je trouvais en ce moment la vallée au ton de mes idées. En ce moment, les champs étaient dépouillés, les feuilles des peupliers tombaient, et celles qui restaient avaient la couleur de la rouille, les pampres étaient brûlés, la cime des bois avait les teintes graves de cette couleur *tannée* que jadis les rois adoptaient pour leur costume et qui cachait la pourpre du pouvoir sous le brun des chagrins. Toujours en harmonie avec mes pensées, la vallée où se mouraient les rayons jaunes d'un soleil tiède, m'offrait encore une vivante image de mon ame.

Quitter une femme aimée est une situation horrible ou simple, selon les natures; moi je me trouvai soudain comme dans un pays étranger dont j'ignorais la langue; je ne pouvais me prendre à rien, en voyant des choses auxquelles je ne sentais plus mon ame attachée. Alors l'étendue de mon amour se déploya, et ma chère Henriette s'éleva de toute sa hauteur dans ce désert où je ne vécus que par son souvenir. Elle fut une figure si religieusement adorée que je me revêtis idéalement de la robe blanche des lévites, et résolus de rester sans souillure en présence de ma divinité secrète. Avec quelle impatience j'attendis la première nuit où, de retour chez mon père, je pourrais lire cette lettre que je touchais durant le voyage, comme un avare doit tâter une somme en billets qu'il est forcé de porter sur lui. Pendant la nuit, je baisais le papier sur le-

quel Henriette avait manifesté ses volontés, où je reprendrais les mystérieuses effluves de sa main, d'où les accentuations de sa voix s'élanceraient dans mon entendement recueilli. Je n'ai jamais lu ses lettres, que comme je lus la première, au lit, au milieu d'un silence absolu; je ne sais pas comment on peut lire autrement les lettres écrites par une personne aimée. Cependant il est des hommes indignes d'être aimés, qui mêlent la lecture de ces lettres aux préoccupations du jour, la quittent et la reprennent avec une odieuse tranquillité.

Voici l'adorable voix qui tout à coup retentit dans le silence de la nuit, voici la sublime figure qui se dressa pour me montrer du doigt le vrai chemin dans le carrefour où j'étais arrivé.

Lettre de la comtesse de Mortsauf à M. le vicomte Félix de Vandenesse.

« Quel bonheur, mon ami, d'avoir à rassembler les élémens épars de mon expérience pour vous la transmettre et vous en armer contre les dangers du monde à travers lequel vous devrez vous conduire habilement! J'ai ressenti les plaisirs permis de l'affection maternelle, en m'occupant de vous durant quelques nuits. Pendant que j'écrivais ceci, phrase à phrase, en me transportant par avance dans la vie que vous mènerez, j'allais parfois à ma fenêtre. En voyant de là les tours de Fraspesle éclairées par la lune, souvent je me disais: « Il dort, et je veille pour lui! » Sensations charmantes qui m'ont rappelé les premiers bonheurs de ma vie, alors que je contemplais Jacques endormi dans son berceau, en attendant son réveil pour lui donner mon lait. N'êtes-vous pas un homme-enfant de qui l'ame doit être réconfortée par quelques préceptes dont vous n'avez pu vous nourrir dans ces affreux colléges où vous avez tant souffert; mais que, nous autres femmes, avons le privilége de vous présenter. Ce sont des riens; mais ils influent sur vos succès, ils les préparent et les consolident. Ne sera-ce pas une maternité spirituelle que cet engendrement du système auquel un homme doit rapporter les actions de sa vie, une maternité bien comprise par l'enfant? Cher Félix, laissez-moi, quand même je commettrais ici quelques erreurs, imprimer à notre amitié le désintéressement qui la sanctifiera: vous livrer au monde, n'est-ce pas renoncer à vous? mais je vous aime

assez pour sacrifier mes jouissances à votre bel avenir. Depuis bientôt quatre mois vous m'avez fait étrangement réfléchir aux lois et aux mœurs qui régissent notre époque. Les conversations que j'ai eues avec ma tante, et dont le sens vous appartient, à vous qui la remplacez! les événemens de sa vie que M. de Mortsauf m'a racontés; les paroles de mon père à qui la cour fut si familière; les plus grandes comme les plus petites circonstances, tout a surgi dans ma mémoire au profit de mon enfant adoptif que je vois prêt à se lancer au milieu des hommes, presque seul; prêt à se diriger, sans conseil, dans un pays où plusieurs périssent par leurs bonnes qualités étourdiment déployées, où certains réussissent par leurs mauvaises bien employées.

Avant tout, méditez l'expression concise de mon opinion sur la société considérée dans son ensemble, car avec vous, peu de paroles suffisent. J'ignore si les sociétés sont d'origine divine ou si elles sont inventées par l'homme, et j'ignore en quel sens elles se meuvent; ce qui me semble certain, est leur existence; dès que vous les acceptez au lieu de vivre à l'écart, vous devez en tenir les conditions constitutives pour bonnes; entre elles et vous, demain il se signera comme un contrat. La société d'aujourd'hui se sert-elle plus de l'homme qu'elle ne lui profite? je le crois; mais que l'homme y trouve plus de charges que de bénéfices, ou qu'il achète trop chèrement les avantages qu'il en recueille, ces questions regardent les législateurs et non l'individu. Selon moi, vous devez donc obéir en toute chose à la loi générale, sans la discuter, qu'elle blesse ou flatte votre intérêt. Quelque simple que puisse vous paraître ce principe, il est difficile en ses applications; il est comme une sève qui doit s'infiltrer dans les moindres tuyaux capillaires pour vivifier l'arbre, lui conserver sa verdure, développer ses fleurs, et bonifier ses fruits si magnifiquement qu'il excite une admiration générale. Cher, les lois ne sont pas toutes écrites dans un livre, les mœurs aussi créent des lois, les plus importantes sont les moins connues; il n'est ni professeurs, ni traités, ni école, pour ce Droit qui régit vos actions, vos discours, votre vie extérieure, la manière de se présenter au monde ou d'aborder la fortune. Faillir à ces lois secrètes, c'est rester au fond de l'état social au lieu de le dominer. Laissez-moi donc, Félix, quand même cette lettre

ferait de fréquens pléonasmes avec vos pensées, vous confier ma politique de femme.

Expliquer la société par la théorie du bonheur individuel pris avec adresse aux dépens de tous, est une doctrine fatale dont les déductions sévères amènent un homme à croire que tout ce qu'il s'attribue secrètement sans que la loi, le monde ou l'individu s'aperçoivent d'une lésion, est bien et duement acquis. D'après cette charte le voleur habile est absous, la femme qui manque à ses devoirs, sans qu'on en sache rien, est heureuse et sage; tuez un homme sans que la justice en ait une seule preuve? si vous conquérez ainsi quelque diadème à la Macbeth, vous avez bien agi. Votre intérêt devient une loi suprême, la question consiste à tourner sans témoins et sans preuves, les difficultés que les mœurs et les lois mettent entre vous et vos satisfactions. A qui voit ainsi la société, le problème que constitue une fortune à faire, mon ami, se réduit à jouer une partie dont les enjeux sont un million ou le bagne, une position politique ou le déshonneur. Encore le tapis vert n'a-t-il pas assez de drap pour tous les joueurs, et faut-il une sorte de génie pour combiner un coup. Je ne vous parle ni de croyances religieuses, ni de sentimens; il s'agit ici des rouages d'une machine d'or et de fer, et de ses résultats immédiats dont s'occupent les hommes. Cher enfant de mon cœur, si vous partagez mon horreur envers cette théorie des criminels, la société ne s'expliquera donc à vos yeux que comme elle s'explique dans tout entendement sain, par la théorie des devoirs. Oui, vous vous devez les uns aux autres sous mille formes diverses. Selon moi, le duc et pair se doit bien plus à l'artisan ou au pauvre, que le pauvre, et l'artisan ne se doivent au duc et pair. Les obligations contractées s'accroissent en raison des bénéfices que la société présente à l'homme; principe vrai commercialement comme politiquement, car la gravité des soins est partout en raison de l'étendue des profits. Chacun paie sa dette à sa manière. Quand notre pauvre homme de la Rhétorière vient se coucher fatigué de ses labours, croyez-vous qu'il n'ait pas rempli des devoirs? il a certes mieux accompli les siens que beaucoup de gens haut placés. En considérant ainsi la société dans laquelle vous voudrez une place en harmonie avec votre intelligence et vos facultés, vous avez donc à poser, comme principe générateur,

cette maxime : que vous ne devez vous rien permettre ni contre votre conscience ni contre la conscience publique. Quoique mon insistance puisse vous sembler superflue, je vous supplie, oui, votre Henriette vous supplie de bien peser le sens de ces deux paroles simples en apparence ; mais elles signifient, cher, que la droiture, l'honneur, la loyauté, la politesse sont les instrumens les plus sûrs et les plus prompts de votre fortune. Vous rencontrerez dans ce monde égoïste une foule de gens qui vous diront que l'on ne fait pas son chemin par les sentimens, que les considérations morales trop respectées retardent leur marche. Vous verrez des hommes mal élevés, mal appris ou incapables de toiser l'avenir, froissant un petit, se rendant coupables d'une impolitesse envers une vieille femme, refusant de s'ennuyer un moment avec quelque bon vieillard, sous prétexte qu'ils ne leur sont utiles à rien. Plus tard vous apercevrez ces hommes accrochés à des épines qu'ils n'auront pas épointées et manquer leur fortune pour un rien ; tandis que l'homme rompu de bonne heure à cette théorie des devoirs, ne rencontrera point d'obstacles. Quand je vous dirai que l'application de cette doctrine exige avant tout la science des manières, vous trouverez peut-être que ma jurisprudence sent un peu la cour et les enseignemens que j'ai reçus dans la maison de Lenoncourt. O ! mon ami, j'attache la plus grande importance à cette instruction, petite en apparence. Les habitudes de la grande compagnie vous sont aussi nécessaires que peuvent l'être les connaissances étendues et variées que vous possédez ; elles les ont souvent suppléées : certains hommes ignorans en fait, mais doués d'un esprit naturel, habitués à mettre de la suite dans leurs idées, sont arrivés à une grandeur qui fuyait de plus dignes qu'eux. Je vous ai bien étudié, Félix, afin de savoir si votre éducation, prise en commun dans les colléges, n'avait rien gâté chez vous. Avec quelle joie ai-je reconnu que vous pouviez acquérir le peu qui vous manque ? Dieu seul le sait ! Chez beaucoup de personnes élevées dans ces traditions, les manières sont purement extérieures ; mais la politesse exquise, les belles façons viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle ; voilà pourquoi malgré leur éducation quelques nobles ont mauvais ton, tandis que certaines personnes d'extraction

bourgeoise ont naturellement bon *goût*, et nont plus qu'à prendre quelques leçons pour se donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières. Croyez-en une pauvre femme qui ne sortira jamais de sa valée, ce ton noble, cette simplicité gracieuse empreinte dans la parole, dans le geste, dans la tenue et jusque dans la maison, constitue comme une poésie physique dont le charme est irrésistible ; jugez de sa puissance quand elle prend sa source dans le cœur. La politesse, cher enfant, consiste à paraître s'oublier pour les autres; chez beaucoup de gens, elle est une grimace sociale qui se dément aussitôt que l'intérêt trop froissé montre le bout de l'oreille; alors un grand devient ignoble. Mais, et je veux que vous soyez ainsi, Félix! la vraie politesse implique une pensée chrétienne; elle est comme une fleur de la charité, et consiste à s'oublier réellement; en souvenir d'Henriette, ne soyez donc pas une fontaine sans eau, ayez l'esprit et la forme! Ne craignez pas d'être souvent la dupe de cette vertu sociale, tôt ou tard vous recueillerez le fruit de tant de grains en apparence jetés au vent. Mon père a remarqué jadis qu'une des façons les plus blessantes dans la politesse mal entendue est l'abus des promesses. Quand il vous sera demandé quelque chose que vous ne sauriez faire, refusez net, en ne laissant aucune fausse espérance; puis accordez promptement ce que vous voulez octroyer: vous acquerrez ainsi la grace du refus et la grace du bienfait, loyauté qui relève merveilleusement un caractère. Je ne sais si l'on ne nous en veut pas plus d'un espoir déçu qu'on ne nous sait gré d'une faveur. Surtout, mon ami, car ces petites choses sont bien dans mes attributions, et je puis m'appesantir sur ce que je crois savoir, ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé; trois écueils ! la trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellens à exploiter. Et d'abord, cher enfant vous n'aurez pas plus de deux ou trois amis dans le cours de votre existence, votre entière confiance est leur bien; la donner à plusieurs, n'est-ce pas les trahir? Si vous vous liez avec quelques hommes plus intimement qu'avec d'autres, soyez donc discret sur vous-même, soyez toujours réservé comme si vous deviez les avoir un jour pour compétiteurs, pour adversaires, ou pour ennemis; les hasards de la vie le voudront ainsi. Gardez donc une attitude

qui ne soit ni froide ni chaleureuse, sachez trouver cette ligne moyenne sur laquelle un homme peut demeurer sans rien compromettre. Oui, croyez que le galant homme est aussi loin de la lâche complaisance de Philinte que de l'âpre vertu d'Alceste. Le génie du poète comique brille dans l'indication du milieu vrai que saisissent les spectateurs nobles ; certes, tous pencheront plus vers le ridicule de la vertu que vers le souverain mépris caché sous la bonhomie de l'égoïsme; mais ils sauront se préserver de l'un et de l'autre. Quant à la bannalité, si elle fait dire de vous par quelques niais, que vous êtes un homme charmant, les gens habitués à sonder, à évaluer les capacités humaines, déduiront votre tare et vous serez promptement déconsidéré ; car la banalilé est la ressource des gens faibles. Or les faibles sont malheureusement méprisés par une société qui ne voit dans chacun de ses membres que des organes; peut-être d'ailleurs a-t-elle raison? la nature condamne à mort les êtres imparfaits. Aussi peut-être les touchantes protections de la femme, sont-elles engendrées par le plaisir qu'elle trouve à lutter contre une force aveugle, à faire triompher l'intelligence du cœur sur la brutalité de la matière. Mais la société, plus marâtre que mère, adore les enfans qui flattent sa vanité. Quant au zèle, cette première et sublime erreur de la jeunesse qui trouve un contentement réel à déployer ses forces et commence ainsi par être dupe d'elle-même, avant de l'être d'autrui; gardez-le pour vos sentimens partagés, gardez-le pour la femme et pour Dieu. N'apportez pas au monde ni aux spéculations de la politique, des trésors en l'échange desquels ils vous rendront des verroteries. Vous devez croire la voix qui vous recommande la noblesse en toute chose, alors qu'elle vous supplie de ne pas vous prodiguer inutilement, car malheureusement les hommes vous estiment en raison de votre utilité, sans tenir compte de votre valeur. Pour employer une image qui se grave en votre esprit poétique, que le chiffre soit d'une grandeur démesurée, tracé en or, écrit en rouge, ce ne sera jamais qu'un chiffre. Comme l'a dit un homme de cette époque : « n'ayez jamais de zèle! » Le zèle effleure la duperie, il cause des mécomptes ; vous ne trouveriez jamais au-dessus de vous, une chaleur en harmonie avec la vôtre : les rois comme les femmes croient que tout leur est dû. Quelque triste que soit ce principe, il est

vrai, mais ne déflore point l'ame. Placez vos sentimens purs en des lieux inaccessibles où leurs floraisons soient passsionnément admirées, où l'artiste rêvera presque amoureusement au chef-d'œuvre. Les devoirs, mon ami, ne sont pas des sentimens; faire ce qu'on doit, n'est pas faire ce qui plaît; un homme doit aller mourir froidement pour son pays et peut donner avec bonheur sa vie à sa Dame. Une des règles les plus importantes de la science des manières, est un silence presque absolu sur vous-même. Donnez-vous la comédie, quelque jour, de parler de vous-même à des gens de simple connaissance? Entretenez-les de vos souffrances, de vos plaisirs ou de vos affaires? vous verrez l'indifférence succéder à l'intérêt joué; puis l'ennui venu, si la maîtresse du logis ne vous interrompt poliment, chacun s'éloignera sous des prétextes habilement saisis. Mais voulez-vous grouper autour de vous toutes les sympathies, passer pour un homme aimable et spirituel, d'un commerce sûr, entretenez-les d'eux-mêmes? cherchez un moyen de les mettre en scène, même en soulevant des questions en apparence inconciliables avec les individus? les fronts s'animeront, les bouches vous souriront, et quand vous serez parti, chacun fera votre éloge. Votre conscience et la voix du cœur vous diront la limite où commence la lâcheté des flatteries, où finit la grace de la conversation. Mon ami, la jeunesse est toujours encline à je ne sais quelle promptitude de jugement qui lui fait honneur, mais qui la dessert; de là venait le silence imposé par l'éducation d'autrefois aux jeunes gens qui faisaient auprès des grands un stage pendant lequel ils étudiaient la vie; car autrefois la Noblesse comme l'Art, avait ses apprentis, ses pages dévoués aux maîtres qui les nourrissaient. Aujourd'hui la jeunesse possède une science de serre chaude, partant tout acide qui la porte à juger avec sévérité les actions, les pensées et les écrits; elle tranche avec le fil d'une lame qui n'a pas encore servi. N'ayez pas ce travers, vos arrêts seraient des censures qui blesseraient beaucoup de personnes autour de vous; et toutes pardonneront moins peut-être une blessure secrète qu'un tort que vous vous donneriez publiquement. Les jeunes gens sont sans indulgence, parce qu'ils ne connaissent rien de la vie ni de ses difficultés; le vieux critique est bon et doux, le jeune critique est implacable; celui-ci ne sait rien,

celui-là sait tout. D'ailleurs, il est au fond de toutes les actions humaines un labyrinthe de raisons déterminantes, dont Dieu s'est réservé le jugement définitif. Ne soyez sévère que pour vous-même. Votre fortune est devant vous, mais personne en ce monde ne peut faire la sienne sans aide ; pratiquez donc la maison de mon père, l'entrée vous en est acquise; les relations que vous y créerez vous serviront en mille occasions. Mais n'y cédez pas un pouce de terrain à ma mère, elle écrase celui qui s'abandonne, et admire la fierté de qui lui résiste, elle ressemble à l'airain qui battu peut se joindre à l'airain, mais qui brise par son contact tout ce qui n'a pas sa dureté. Cultivez donc ma mère; si elle vous veut du bien, elle vous introduira dans les salons où vous acquerrez cette fatale science du monde, l'art d'écouter, de parler, de répondre, de vous présenter, de sortir, le langage précis, ce *je ne sais quoi* qui n'est pas plus la supériorité que l'habit ne fait le génie, mais sans lequel le plus beau talent ne sera jamais admis. Je vous connais assez pour être sûre de ne me faire aucune illusion en vous voyant par avance comme je souhaite que vous soyez : simple dans vos manières, doux de ton, fier sans fatuité, respectueux près des vieillards, prévenant sans servilité, discret surtout. Déployez votre esprit, mais ne servez pas d'amusement aux autres; car, sachez bien que si votre supériorité froisse un homme médiocre, il se taira, puis dira de vous : — « Il est très amusant! » terme de mépris. Que votre supériorité soit toujours léonime. Ne cherchez pas d'ailleurs à complaire aux hommes. Dans vos relations avec eux, je vous recommande une froideur qui puisse arriver jusqu'à cette impertinence dont ils ne peuvent se fâcher; tous respectent celui qui les dédaigne. Votre dédain vous conciliera la faveur de toutes les femmes, qui vous estimeront en raison du peu de cas que vous ferez des hommes. Ne souffrez jamais près de vous des gens déconsidérés, quand même ils ne mériteraient pas leur réputation, car le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines; à cet égard, que vos jugemens soient long-temps et mûrement pesés, mais qu'ils soient irrévocables. Quand les hommes repoussés par vous auront justifié votre répulsion, votre estime sera recherchée; ainsi vous inspirerez ce respect tacite qui grandit un homme parmi les

hommes. Vous voilà donc armé de la jeunesse qui plaît, de la grace qui séduit, de la sagesse qui conserve les conquêtes. Tout ce que je viens de vous dire, peut se résumer par un vieux mot : *noblesse oblige !*

Maintenant appliquez ces préceptes à la politique des affaires. Vous entendrez plusieurs personnes disant que la finesse est l'élément du succès, que le moyen de percer la foule est de diviser les hommes pour se faire faire place. Mon ami, ces principes étaient bons au moyen-âge, quand les princes avaient des forces rivales à détruire les unes par les autres; mais aujourd'hui tout est à jour, et ce système vous rendrait de fort mauvais services. En effet, vous rencontrerez devant vous, soit un homme loyal et vrai, soit un ennemi traître, un homme qui procédera par la calomnie, par la médisance, par la fourberie. Eh bien! sachez que vous n'avez pas de plus puissant auxiliaire que celui-ci, l'ennemi de cet homme est lui-même; vous pouvez le combattre en vous servant d'armes loyales, il sera tôt ou tard méprisé. Quand au premier, votre franchise vous conciliera son estime; et, vos intérêts conciliés, car tout s'arrange, il vous servira. Ne craignez pas de vous faire des ennemis; malheur à qui n'en a pas dans le monde où vous allez! mais tâchez de ne donner prise ni au ridicule, ni à la déconsidération; je dis tâchez, car à Paris, un homme ne s'appartient pas toujours : il est soumis à de fatales circonstances. Vous n'y pourrez éviter ni la boue du ruisseau, ni la tuile qui tombe; la morale a ses ruisseaux d'où les gens déshonorés essayent de faire jaillir sur les plus nobles personnes la boue dans laquelle ils se noient; mais vous pouvez toujours vous faire respecter en vous montrant dans toutes les sphères, implacable dans vos dernières déterminations. Dans ce conflit d'ambitions, au milieu de ces difficultés entrecroisées, aller toujours droit au fait, marchez résolument à la question, et ne vous battez jamais que sur un point, avec toutes vos forces. Vous savez combien M. de Mortsauf haïssait Napoléon, il le poursuivait de sa malédiction, et veillait sur lui comme la justice sur le criminel, lui redemandant tous les soirs le duc d'Enghien, seule infortune, seule mort qui lui ait fait verser des larmes; eh bien! il l'admirait comme le plus hardi des capitaines, il m'en a souvent expliqué la tactique. Cette stratégie

ne peut-elle donc s'appliquer dans la guerre des intérêts, elle y économiserait le temps, comme l'autre économisait les hommes et l'espace ; songez à ceci, car une femme se trompe souvent en ces choses, nous ne les jugeons que par instinct et par sentiment. Je puis insister sur un point : toute finesse, toute tromperie est découverte, et finit par nuire ; tandis que toute situation me paraît être moins dangereuse quand un homme se place sur le terrain de la franchise. Si je pouvais citer mon exemple, je vous dirais qu'à Clochegourde, forcée par le caractère de M. de Mortsauf à prévenir tout litige, à faire arbitrer immédiatement les contestations qui seraient pour lui comme une maladie dans laquelle il se complairait en en mourant, j'ai toujours tout terminé moi-même en allant droit au nœud, et disant à l'adversaire : Denouons ou coupons ? Il vous arrivera souvent d'être utile aux autres, de leur rendre service, et vous en serez peu récompensé ; mais n'imitez pas ceux qui se plaignent des hommes, et se vantent de ne trouver que des ingrats. N'est-ce pas se mettre sur un piédestal ? Puis n'est-ce pas un peu niais d'avouer son peu de connaissance des hommes ; mais ferez-vous le bien comme un usurier prête son argent ? ne le ferez-vous pas pour le bien en lui-même ? *Noblesse oblige !* Néanmoins ne rendez pas de tels services que vous forciez les gens à l'ingratitude, car ceux-là déviendraient pour vous d'irréconciliables ennemis : il y a le désespoir de l'obligation, comme le désespoir de la ruine qui prête des forces incalculables. Quant à vous, acceptez le moins que vous pouvez des autres ; ne soyez le vassal d'aucune ame, ne relevez que de vous-même. Je ne vous donne d'avis, mon ami, que sur les petites choses de la vie ; dans le monde politique, tout change d'aspect ; les règles qui régissent votre personne fléchissent pour les grands intérêts. Mais si vous parveniez à la sphère où se meuvent les grands hommes, vous seriez, comme Dieu, seul juge de vos résolutions. Alors, vous ne seriez plus un homme, vous seriez la loi vivante ; vous ne serez plus un individu, vous vous serez incarné la nation. Mais si vous jugez, vous serez jugé aussi ; plus tard vous comparaîtrez devant les siècles, et vous savez assez l'histoire pour avoir apprécié les sentimens qui engendrent la vraie grandeur. J'arrive à la question grave, à votre conduite auprès des femmes. Dans les salons où vous irez, ayez pour principe de ne

pas vous prodiguer en vous livrant au petit manége de la coquetterie. Un des hommes qui, dans l'autre siècle, eurent le plus de succès, avait l'habitude de ne jamais s'occuper que d'une seule personne dans la même soirée, et de s'attacher à celles qui paraissaient négligées. Cet homme cher enfant, a dominé son époque; il avait sagement calculé que, dans un temps donné, son éloge serait obstinément fait par tout le monde. La plupart des jeunes gens perdent au jeu leur plus précieuse fortune, le temps nécessaire pour se créer des relations qui sont la moitié de la vie sociale. Les jeunes gens plaisent par eux-mêmes, ils ont peu de chose à faire pour qu'on épouse leurs intérêts; ce temps est rapide, employez-le bien. Attachez-vous donc aux femmes influentes, le femmes influentes sont les vieilles femmes; elles vous apprendront les alliances, les secrets de toutes les familles, et les chemins de traverse qui peuvent vous mener rapidement au but; elles seront à vous de cœur, la protection est leur dernier amour quand elles ne sont pas dévotes; elles vous serviront merveilleusement, elles vous prôneront et vous rendront désirable. Fuyez les jeunes femmes! Ne croyez pas qu'il y ait le moindre intérêt personnel dans ce que je vous dis. La femme de cinquante ans fera tout pour vous, la femme de vingt ans rien; celle-ci veut toute votre vie, l'autre ne vous demandera qu'un moment, une attention. Raillez les jeunes femmes, prenez d'elles tout en plaisanterie, car elles sont incapables d'avoir une pensée sérieuse. Les jeunes femmes, mon ami, sont égoïstes, petites, sans amitié vraie; elles n'aiment qu'elles, elles vous sacrifieraient à un succès. D'ailleurs, toutes veulent du dévouement, et votre situation exigera qu'on en ait pour vous; ce sont deux prétentions inconciliables. Aucune d'elles n'aura l'entente de vos intérêts, toutes penseront à elles et non à vous, toutes vous nuiront plus par leur vanité qu'elles ne vous serviront par leur attachement; elles vous dévoreront sans scrupule votre temps, vous feront manquer votre fortune, vous détruiront de la meilleure grace du monde. Si vous vous plaignez, la plus sotte d'entre elles vous prouvera que son gant vaut le monde, que rien n'est plus glorieux que de la servir. Toutes vous diront qu'elles donnent le bonheur, et vous feront oublier vos belles destinées : leur bonheur est muable, votre grandeur sera certaine. Vous ne savez pas avec quel art perfide

elles s'y prennent pour satisfaire leurs fantaisies, pour convertir un goût passager en un amour qui commence sur la terre, et doit se continuer dans le ciel. Le jour où elles vous quitteront, elles vous diront que le mot *je n'aime plus*, justifie l'abandon, comme le mot *j'aime* excusait leur amour, que l'amour est involontaire. Doctrine absurde, cher ! Croyez-le, le véritable amour est éternel, infini, semblable à lui-même, il est égal et pur, sans démonstrations violentes; il se voit en cheveux blancs, jeune de cœur. Rien de ces choses ne se trouve parmi les femmes mondaines, elles jouent toutes la comédie : celle-là vous intéressera par ses malheurs, elle paraîtra la plus douce et la moins exigeante des femmes ; mais quand elle se sera rendue nécessaire, elle vous dominera lentement et vous fera faire ses volontés ; vous voudrez être diplomate, elle vous coudra malicieusement à sa jupe de dessus; plus vous montrerez de dévouement, plus elle sera ingrate. Celle-là tentera de vous intéresser par sa soumission, elle se fera votre page, elle vous suivra romanesquement au bout du monde, elle se compromettra pour vous garder et sera comme une pierre à votre cou; vous vous noierez un jour, et la femme surnagera. Les moins rusées des femmes ont des piéges infinis; la plus imbécille triomphe par le peu de défiance qu'elle excite; la moins dangereuse serait une femme galante qui vous aimerait sans savoir pourquoi, et vous quitterait sans motif. Mais toutes vous nuiront dans le présent ou dans l'avenir, car toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de vaniteuses satisfactions, est une femme à demi corrompue qui vous corrompra. Là, ne sera pas la créature chaste et recueillie dans l'ame de laquelle vous régnerez toujours, elle sera solitaire celle qui vous aimera; ses plus belles fêtes seront vos regards et vos paroles, elle en vivra. Quelle soit pour vous le monde entier, Félix, celle que vous choisirez, comme vous serez tout pour elle. Aimez-la bien ; ne lui donnez ni chagrins, ni rivales, n'excitez pas sa jalousie. Être aimé, cher, être compris, est le plus grand bonheur; je souhaite que vous le goûtiez; mais ne compromettez par la fleur de votre ame, soyez bien sûr du cœur où vous placerez vos affections. Cette femme ne sera jamais elle, elle ne devra jamais penser à elle, mais à vous; elle ne vous disputera rien, elle n'en-

tendra jamais ses intérêts, elle souffrira sans se plaindre, elle n'aura point de coquetterie personnelle, mais elle aura comme un respect de ce que vous aimerez en elle. Répondez à cet amour en le surpassant. Si vous êtes assez heureux pour rencontrer ce qui manquera toujours à votre pauvre amie, songez, quelle que soit la perfection de cet amour, que dans la vallée vivra pour vous une mère de qui le cœur est si creusé par le sentiment dont vous l'avez rempli, que vous n'en pourrez jamais trouver le fond. Cette femme vous porte une affection dont vous ne connaîtrez jamais l'étendue; car, pour qu'elle se montre ce qu'elle est, il faudrait que vous eussiez perdu votre belle intelligence, et alors vous ne sauriez pas jusqu'où irait son dévouement. Suis-je suspecte en vous disant d'éviter les jeunes femmes, artificieuses, moqueuses, vaniteuses, futiles, gaspilleuses; de vous attacher aux femmes influentes, à ces imposantes douairières, pleines de sens comme l'était ma tante, qui vous serviront; et de réserver vos adorations pour l'ange au cœur pur. Si ce mot, *noblesse oblige,* contient une grande partie de mes premières recommandations; mes avis sur vos relations de femmes sont aussi dans ce mot de chevalerie : *les servir toutes, n'en aimer qu'une.* Votre instruction est immense, votre cœur est resté sans souillure, conservé par la souffrance; tout est beau, tout est bien en vous *veuillez!* N'est-ce pas, mon enfant, que vous obéirez à votre Henriette, et que vous lui procurerez le bonheur de vous voir grandissant parmi les hommes sans qu'un seul de vos succès lui fasse plisser le front, et que vous aurez promptement mis votre fortune à la hauteur de votre nom. J'attendrai. Je ne vous dis pas adieu. Nous sommes séparés, vous ne pouvez pas avoir ma main sous vos lèvres; mais vous devez avoir bien entrevu quelle place vous occupez dans mon cœur. »

Quand j'eus fini cette lettre, je sentais palpitant sous mes doigts un cœur maternel au moment où j'étais encore glacé par le sévère accueil de ma mère. Je devinai pourquoi la comtesse m'avait interdit en Touraine la lecture de cette lettre, elle craignait sans doute de voir ma tête à ses pieds et d'y recevoir mes pleurs.

De Balzac.

(*Le prochain volume contiendra la fin de ce chapitre.*)

CYNTHIA.[1]

I.

APOLLODORE.

Empereur, ce matin mes grands chevaux de race
Auraient pu défier les flèches de la Thrace;
Des éclairs enflammaient leurs pieds ferrés d'argent,
Et, pareils aux Tritons dans un golfe nageant,
Ils gonflaient leurs naseaux, soufflaient avec murmure,
Et mon char résonnait comme une grande armure.
En me voyant ainsi dévorer le chemin,
Les pâtres s'écriaient : Quel est ce Dieu romain!..... —
Et fuyant sur les rocs et dans les précipices,
Aux molosses hideux ils laissaient leurs genisses.
Mais moi, riant alors de ces Troyens nouveaux,
Comme Achille apaisé, j'arrêtais mes chevaux....
Car ces divins coursiers, nés aux plaines d'Élide,
Devinent ma pensée à la main qui les guide,
Tantôt dressent la tête et partent à la fois,

(1) M. Jules de Saint-Félix, qui réunit à un sentiment profond de l'art antique une étude savante des détails et des formes, vient d'achever un poème romain, *Cynthia la vestale*. Ce jeune et consciencieux talent n'a fait que gagner en ampleur et en force dans cette nouvelle épreuve. Le fragment que nous citons ouvre le poème, qui doit paraître prochainement à la librairie de Charpentier.

(*N. du D.*)

Et tantôt, écumeux, s'arrêtent à ma voix.
Néron, chacun ses jeux. A toi les vers, la lyre,
Et l'univers heureux de s'appeler l'empire;
A toi ce grand palais de porphyre et d'airain,
Et celui de Baïa, fastueux souterrain
Sur lequel vainement se roule la tempête;
Tandis que le sommeil vient rafraîchir ta tête,
Te couche sur la poupre, et, léger, gracieux,
Prend la main d'Aglaë pour te fermer les yeux....
A toi gladiateurs et bataille navale,
Au cirque où resplendit ta loge impériale;
A toi des léopards et de noirs éléphans,
Dociles et guidés par la main des enfans;
A toi des coupes d'or et des urnes d'albâtre,
Telles que n'en eut point la reine Cléopâtre...
Mais, à moi mes coursiers, fils de ceux du soleil
Et marqués sur le front par un signe pareil.

NÉRON.

Néron connait le char du jeune Apollodore;
Il le vit dans le stade, aux fêtes d'Epidaure,
Il l'applaudit un jour au cirque Octavien,
Et ce qu'a vu Néron, toujours il s'en souvient.
Mais, ô triomphateur, si vain de ton adresse,
Laissons là tes chevaux et buvons.... le temps presse...
Hélas! nos jours s'en vont d'un cours capricieux,
Tels que des flots battus par tous les vents des cieux.

APOLLODORE.

C'est ton éternité qui parle ainsi?... prends garde.

NÉRON.

Oui, mon éternité!... le reste me regarde.
— Cléomène, Pallas, mes jeunes affranchis,
Croyez-vous que les ans nous aient déjà blanchis,
Pour nous verser si peu de ce vin de Falerne?
Apollodore est loin encore de l'Averne.
Donnez-lui le cratère et non la coupe..... Allons,
Et montons dans la zone où planent les aiglons.
Boire, c'est être Dieu... car on a, dans l'ivresse,

Jupiter pour esclave et Junon pour maîtresse.
Moi, je veux, cette nuit, vider tout mon cellier,
Dût l'empire avec moi ne jamais s'éveiller...
Je suis las de raison.., Burrhus avec Sénèque
M'en ont parlé pendant dix ans, en langue grecque.
Je les ai chez Caron envoyés tous les deux,
Pour expliquer Socrate à ce vieillard hideux.
— Crois-tu pas à Caron, mon jeune Apollodore?...

APOLLODORE.

César, je crois à tout. Le doute nous dévore;
Le doute est un serpent qui nous ronge l'esprit...

NÉRON.

Evohé! car Platon n'aurait pas mieux écrit.
Je te tiens pour un sage adoré du Portique.
— Cléomène, Pallas, essayons le Massique,
Apollodore est pris, ce soir, de sa raison,
Comme un autre d'amour, de vin, ou de poison,
Je bois à ses vingt ans, à son vaste domaine,
Comme aux yeux bleus, dit-on, de sa belle Romaine...
Car, pour un jeune amant, il est un peu discret!
O mon Apollodore, est-ce encore un secret?..
Voyons, quels sont les yeux, quelle est la chevelure
De tes tendres amours? Par tous les dieux, je jure
De garder dans mon sein fraternel tes aveux.
Réponds, quelle est sa taille et quels sont ses cheveux?
Est-ce une fille grecque aux traist de la Diane?
Un nez droit, de grands cils sous un front diaphane?
Une jambe alongée et svelte en ses contours?..
Ou la vierge, dis-moi, qui dévore tes jours,
A-t-elle son palais dans Rome impériale?
Sans doute grande et fière, ainsi qu'une Vestale,
Elle vient au theâtre avec les sénateurs?..
Son père habite-t-il la ville ou les hauteurs?..
L'ai-je vue une fois, passer dans sa litière?..
Oh! parle. Te faut-il une province entière?..
Choisis l'Égypte, ou bien la Perse, ou bien le Pont...
Prends-les toutes les trois, si tu veux, mais répond..,

APOLLODORE.

Si César pouvait lire au cœur d'Appollodore....

NÉRON, souriant.

Je le verrais sans doute aussi pur que l'aurore.
Je le sais.

APOLLODORE.

Eh! pourquoi me demander un nom
Que je cacherais même à l'auguste Junon ?...

NÉRON.

Sans doute. Mais à moi qui ne suis pas déesse?...

APOLLODORE.

J'ai juré Quirinus! je tiendrai ma promesse.

NÉRON.

Eh bien ! n'y songeons plus. — Cléomène, Pallas,
Les beautés de ce soir, ne les verrons-nous pas?
Avez-vous amené l'Athénienne Aspasie,
Dont la voix argentine est de la poésie ;
Et Lyda la bacchante, aux longs regards troublés
Qui feraient tressaillir des vieillards assemblés....
Et cette jeune fille enlevée aux vestales,
Comme une perle au fond des mers orientales...
Car, le seuil de Vesta, souvent je l'ai franchi ?...

PALLAS.

Elles sont au palais.

NÉRON.

Bien! mon bel affranchi.
Tu les feras entrer, puis, avec Cléomène,
Tu fermeras sur nous les deux portes d'ébène.
Va.— Les dieux immortels ont pour eux le nectar,..
Nous, le Falerne d'or et les vases de nard,
Et les yeux, les yeux noirs des Romaines pudiques
Qui cachent leurs beaux pieds sous les longues tuniques.

— Allons, Appollodore, au dieu de l'univers !
A Cupidon !...

APPOLLODORE.

César, moi, je bois à tes vers.

NÉRON.

Il dit vrai ! c'est l'instant d'écouter le poète.
J'ai l'Etna tout entier flamboyant dans ma tête.
—Donne ma grande lyre aux dix cordes d'argent,
Dont les flancs sont d'ivoire et le mode changeant.

HYMNE.

Quand le soleil toucha le beau sein d'Amphitrite
Pour la première fois,
Le monde épouvanté, jusqu'au fond du Cocyte,
Jeta sa grande voix.
Mais quand, le lendemain, les Heures matinales
Sourirent dans les cieux,
On vit au loin voguer sur des conques navales
Le cortége des dieux.
La mer étincelait et jetait son écume
A gros flocons neigeux,
Pareils aux cygnes blancs qui, sur le lac de Cume,
S'abattent dans leurs jeux.
Près d'un golfe abrité l'eau devint purpurine,
Et des chants inconnus
Passèrent.... Et l'on vit de l'écume marine
Sortir, blonde, Vénus.
Elle n'avait encor ni sa molle clamyde,
Ni ses brillans réseaux...
Blanche, elle regardait sa chevelure humide,
Et ses pieds dans les eaux.
Neptune, alors, retint dans leur grotte profonde
Tous les vents ennemis...
Elle se trouva belle, et, souriant au monde,
Le monde fut soumis.
Vénus ! elle dompta depuis l'aigle rapide
Jusqu'au faible ramier ;

Depuis le tigre ardent jusqu'au chevreau timide
Qui dort sous le palmier;
Depuis la jeune fille aux épaules d'albâtre,
Aux regards étonnés,
Jusqu'aux jeunes consuls qui s'en vont au théâtre,
De chênes couronnés....

Et Mars couvert d'airain, et la déesse austère
Qui s'éveille au clairon;
Et les deux plus grands dieux adorés de la terre,
Jupiter et Néron.
C'est pourquoi j'ai voulu sur ma lyre sonore
Lui consacrer ces vers,
A l'heure où nous, César, avec Apollodore,
Veillons sur l'univers.

APOLLODORE.

Néron est le chanteur le plus doux de l'empire,
Et l'on croirait entendre un cygne qui soupire.
Mais afin de vider les coupes à pleins bords,
Dieu des vers, chante-nous de plus mâles accords....
Et si l'Aurore vient nous surprendre, l'Aurore
S'étendra sur la pourpre avec Apollodore,
Et Céphale jaloux racontera comment
Elle s'est arrêtée au bord du firmament,
Et comme elle oublia son voyage sphérique,
Pour écouter Néron sur la lyre homérique.

NÉRON.

Enfant, tu sais parler le langage divin;
La musique t'anime encor plus que le vin.
Quant à l'Aurore, va, cette vierge au front pâle,
Qui traverse les airs dans les bras de Céphale,
Ne vaut pas les seins nus et les brûlans regards
Des déesses qui vont aux banquets des Césars.
— Pallas, il serait temps de les faire paraître.

PALLAS.

La plus jeune des trois t'implore, ô divin maître!
Elle adjure l'autel de la pudeur.....

NÉRON.

Hélas !
Dis-lui que cet autel nous manque ici, Pallas.
Nous le ferons venir d'un temple de la Grèce,
Et cette enfant timide en sera la prêtresse.
— Arrivez donc à nous, Aspasie et Lyda,
Et toi, parée encor du voile de Vesta....
(Néron enlève le voile de la Vestale.)

APOLLODORE.

Dieux infernaux ! Néron, quel est donc ce visage ?

NÉRON.

L'amour te trouble-t-il déjà, mon jeune sage ?

APOLLODORE.

Je t'adjure, empereur, de me dire son nom.

NÉRON.

Moi, qui n'ai rien promis par l'auguste Junon,
Je puis te satisfaire. On la nomme Cynthie,
Belle de sa jeunesse et de sa modestie.

APOLLODORE.

Écoute-moi, Néron. N'as-tu jamais rêvé
Un glaive dans la nuit sur ta tête levé ?
N'as-tu jamais senti dans ta poitrine ardente
Cette lame d'acier entrer froide et mordante ?
N'as-tu pas vu ton sang inonder les carreaux
Sans pouvoir ni crier ni rompre tes barreaux,
Ni sortir du sommeil léthargique !... Ce rêve,
Je te l'apporte ici, César, Voici le glaive !

NÉRON.

Cléomène, Pallas !...

APOLLODORE.

Cette vierge est à moi,
Comme aux dieux le tonnerre et le remords à toi.

NÉRON.

Cléomène ! Pallas !...

APOLLODORE.

Qui te l'avait promise ?
Est-ce ton affranchi dont la sourde entremise
Amène dans tes bras les enfans des Romains,
Les filles que tu fais surprendre jusqu'aux bains,
Jusqu'aux autels des dieux, au chevet de leur mère,
O vil fabricateur d'inceste et d'adultère ?

NÉRON.

Pallas !

APOLLODORE.

Tu veux Cynthie! et dans ta passion,
Enlever la lionne en face du lion !...
Ah ! pauvre Enobarbus, ta tête est donc tournée?
Quelle main t'a versé la coupe empoisonnée?...
Tu voulais ma Cynthie!... et l'empereur latin
Pour violer nos sœurs les convie au festin !
Il te faut une vierge à Vesta consacrée !...
Il te faut l'Euménide, et tu l'as rencontrée.
Appelle Cléomène et l'affranchi Pallas,
Afin que d'un revers se large coutelas
(Tous les dieux invoquées) coupe à l'hydre romaine
Ses trois têtes : Néron, Pallas et Cléomène,
—Mais non. Viens Cynthia; laissons aux dieux les vers,
Les roses de Pœstum avec les myrtes verts,
Et la tendre Aspasie et la bacchante vive,
Car ce dieu s'est trompé sans doute de convive...
Regarde son front pâle et son œil attristé...
Nous sommes le nuage à sa divinité....
Hélas! nous détestons la volupté brutale;
Je ne suis qu'un rêveur, épris d'une vestale;
Et toi, candide enfant, tu ne sais pas encor
Le grand art de verser le falerne dans l'or,
Et les regards lascifs dans une ame chagrine,
Et Vénus tout entière au fond de la poitrine.
Viens, je connais César; il cède le chemin,
Alors qu'on le demande une épée à la main.
Viens... déjà le matin blanchit sur la colline,
Et j'entends soupirer le vent de la Sabine.
C'est l'heure où la matrone allume son foyer;

C'est l'heure où l'aruspice à l'autel va prier.
Le temple te réclame, ô colombe égarée!
Je te rends à Vesta, blanche encore et sacrée.

II.

Néron portait sur lui son fer empoisonné
Dans le sang d'un aspic par Locuste donné;
Pallas avait son glaive et le Grec Cléomène
Son poignard à deux fils sous sa robe thébaine.
La grade et les licteurs arrivèrent au bruit,
Tels qu'on voit accourir des dogues dans la nuit;
Le palais était sourd, Rome dormait encore...
Mais l'amant de Cynthie était Apollodore.
Et, comme un roi commande avec sa majesté,
Bien qu'un seul serviteur ne lui soit plus resté,
Ainsi, lui, divisant la garde impériale,
Dans ses longs voiles blancs emporta la vestale.

III.

NÉRON.

Tu mourras, Cléomène! et tu mourras, Pallas!
Comme Hercule à la mer jetait le jeune Hylas,
Moi, je veux vous lancer, affranchis inutiles,
Dans le lac d'Agrippa, rempli de crocodiles.
J'ai tardé trop long-temps à nourrir de vos chairs
Ces Pharaons du Nil, princes qui me sont chers;
Dieux peut-être autrefois, aujourd'hui mes convives.
Oubliant les palmiers et les sphinx de leurs rives.
Vous mourrez! — Le trépas c'est l'ame qui s'endort,
C'est un embrassement qu'on donne sans effort;
Rien de plus. Mes amis, vos ombres réunies
Descendront en chantant de graves harmonies.
— Bienheureux les mortels!.... ils peuvent trépasser
Quand le voyage ici commence à les lasser!
Tandis que nous, vos dieux!... — Versez à ces deux femmes,

Dans les coupes d'onyx, du nectar et des flammes.
A moi versez encor fureurs, extase, amour,
Écumes de Bacchus, jusqu'au lever du jour.
Et vous, buvez aussi ; couronnez le cratère,
Tandis que vous marchez encore sur la terre.
Que vos yeux aux flambeaux encore sont ouverts,
Et qu'il vous reste un jour pour applaudir mes vers.

HYMNE.

Au lion ! au lion ! la vestale insensée !
Au lion son amant !
Ces deux serpens jumeaux, tordus dans ma pensée,
Au lion écumant !

Le Romain s'est dressé, pareil à la panthère !
Dans l'arène des jeux.
Sur Rome et le Romain soufflera ma colère,
Aquilon orageux.

Car la ville murmure et fatigue le maître
De son cri souterrain...
La genisse mugit... il lui faut le grand-prêtre
Et le couteau d'airain.

— Me voici, couronné, tout prêt au sacrifice ;
Vois ma ceinture d'or,
Mes bras nerveux et nus ; regarde-moi, genisse
Majestueuse encor.

Qui donc t'a fait rugir dans le gras pâturuge
Que je t'avais donné ?...
Pourquoi baisser la corne et frapper avec rage
Le grand chêne étonné ?...

Il t'abritait du vent, insolente ennemie !
Dis-nous combien de fois
Le Syrius t'a vue, indolente, endormie.
Sous les immenses bois ?...

Rome, c'en est assez. O reine libertine
Dont j'ai brûlé les sens ;
Reine, qui te roulais comme la concubine
Dans mes bras caressans....

Va, je te briserai comme un vase de fête,
Et, ma lyre à la main,
J'irai, criant au monde : « Un dieu trancha la tête
De l'empire romain.

Univers, univers, tressaille d'allégresse,
Reprends tes rois, tes dieux...
Néron l'olympien a tué sa maîtresse
Pour remonter aux cieux. »

Au lion ! au lion, la Vestale insensée !
Au lion, son amant !
Et Rome que je tiens dans mes bras, harassée,
Et d'ivresse écumant.

CHŒUR DES COURTISANES.

ASPASIE

Le dieu s'est assoupi. Que Rome le contemple
Tel que l'Endimion endormi dans un temple.

LYDA.

Car il en a la grace avec la majesté.
Le transport sibyllin sur son front est resté.

ASPASIE.

Vois, ma sœur, le sang bleu qui bat dans son artère ;
Il exhale et mugit son ennui solitaire.

LYDA.

Versons dans ses cheveux du parfum de Sidon...
Cheveux noirs et bouclés, tels que ceux de Didon.

ASPASIE.

Plaçons le pulvinar sous sa tête divine,
Et détachons sa main de la lyre latine.

LYDA.

Néron est un poëte à nul autre pareil.
Les neuf muses souvent chantent à son réveil.

ASPASIE.

Et l'on vit, une fois, la main d'une déesse
Lui jeter un laurier, aux fêtes de la Grèce.

LYDA.

Dans l'orgie, il tressaille ainsi que le lion ;
C'est Achille devant la porte d'Ilion.

ASPASIE.

Et quand il jete au vent sa voix, par intervalle
On dirait, au désert, une ardente cavale.

LYDA.

Oh ! qu'il est beau le Dieu, sur son lit, harassé ;
C'est l'aigle audacieux par le feu terrassé.

ASPASIE.

Et comme, à son réveil, ses longs regards humides
Cherchent nos seins émus sous les plis des clamydes !

LYDA.

Et comme sur son luth cet habile chanteur
Fait, alors, défaillir nos sens avec lenteur !...

ASPASIE.

Que nos branches de myrte et nos bouquets de roses
Chassent les songes noirs de ses paupières closes.

LYDA

Qu'il rêve d'une fille, ou d'un vase de nard,
Ou de son char traîné par un grand léopard.

ASPASIE.

Ah ! plntôt, étendu sur la pourpre d'Asie.
Qu'il rêve de Lyda, ma sœnr, ou d'Aspasie.

CHŒUR DES AFFRANCHIS.

PALLAS.

Le Dieu terrible a dit: Pallas, tu vas mourir.

CLÉOMÈNE.

Et nul à son réveil ne peut nous secourir.

PALLAS.

Son regard est livide et sa voix est amère.

CLÉOMÈNE.

Ils épouvantaient même Agrippine, sa mère.

PALLAS.

Il a trois cents lions dans le cirque enchaînés.

CLÉOMÈNE.

Il a douze éléphans de l'Indus amenés.

PALLAS.

Ami, si nous cherchions d'autres jeux pour ses fêtes....

CLÉOMÈNE.

Peut-être ferait-il alors grâce à nos têtes.

PALLAS.

Couvrons de plumes d'oie un grave sénateur....

CLÉOMÈNE.

Promenons dans un char l'oiseau triomphateur ;

PALLAS.

Et crions : « Regardez, comme au temps de Camille,

CLÉOMÈNE.

Un sénat, un oiseau de la même famille ! »

PALLAS.

Nous suivrons le cortége en sonnant du clairon...

CLÉOMÈNE.

Et ce sera de quoi bien réjouir Néron.

PALLAS.

Mais non ; si nous cherchions trois vierges non pareilles....

CLÉOMÈNE.

L'une brune, aux yeux bleus, aux épaules vermeilles ;

PALLAS.

L'autre blonde, aux yeux noirs, aux longs cheveux dorés.

CLÉOMÈNE.

La troisième Africaine, aux ongles colorés.

PALLAS.

Fort bien ! Toutes les trois danseraient dans l'orgie....

CLÉOMÈNE.

Aux lueurs seulement d'une lampe rougie.

PALLAS.

Et leurs corps gracieux dans l'ombre dessinés....

CLÉOMÈNE.

Montreraient à demi leurs contours dévinés.

PALLAS.

Leurs bras entrelacés feraient le groupe antique,

CLÉOMÈNE.

Supportant à la fois une amphore dorique;

PALLAS.

Et leurs pieds en glissant sur les marbres polis....

CLÉOMÈNE.

Danseraient mollement, comme à Persépolis.

PALLAS.

D'accord. Mais ce n'est point assez, ô Cléomène.

CLÉOMÈNE

Pour apaiser le tigre, il lui faut sa Romaine ?

PALLAS.

Tu l'as dit. Par les Dieux immortels ,nous l'aurons !

CLÉOMÈNE.

Chez Vesta, déguisés tous deux, nous entrerons.

PALLAS.

Et la biche des bois au palais ramenée...

CLÉOMÈNE.

Fera luire sur nous Diane.

PALLAS.

Ah! Grec, honneur à toi, la Grèce fortunée a tout trouvé.

CLÉOMÈNE.

Honneur à toi, Romain ! Rome a tout conservé.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

YVONNE.

Paimpol est une ville du département des Côtes-du-Nord, un peu moins grande que la moitié d'une rue de Paris; mais son port lui donne une certaine importance. Elle en a eu beaucoup surtout pendant les guerres de l'empire : c'était, ainsi que Roscoff, Camazet, Le Conquet, un lieu de relâche pour les corsaires bretons. On y voyait alors cinquante tavernes et trois horlogers; et ce n'était point trop, car les corsaires avaient besoin des uns et des autres. Le dernier mousse réservait toujours, sur sa première part de prise, de quoi acheter une montre à breloques, qu'il ne montait jamais, mais qu'il suspendait coquettement à son cou, avec un filin goudronné. Malheureusement pour les horlogers de Paimpol, la paix vint et ruina leur industrie. Quelque temps encore les relâches des caboteurs (rendues plus fréquentes par l'activité momentanée du commerce, dans les premières années de la restauration) leur procurèrent quelques profits ; mais cette ressource diminua et leur manqua bientôt presque entièrement.

Parmi ceux que frappa le plus cruellement ce désastre, se trouva un jeune homme nommé Pierre. Il avait choisi fort jeune la profession d'horloger à une époque où cette industrie pros-

pérait à Paimpol, croyant y faire fortune. Mais à mesure qu'il avait avancé en âge, ses espérances s'étaient affaiblies. Enfin, le maître chez lequel il travaillait lui déclara un jour qu'il n'avait plus d'ouvrage à lui donner, et Pierre se trouva sur le pavé de Paimpol, sans emploi et sans ressources.

Pierre était timide, peu remuant. La nécessité de quitter son pays, de chercher ailleurs du travail, était déjà pour lui bien pénible; mais ce qui la rendait insupportable, c'était la pensée de se séparer d'Yvonne Habasque avec laquelle il avait grandi et qu'il aimait depuis sa première communion. Yvonne était une jeune couturière de Paimpol qui travaillait tous les jours pendant douze heures à sa fenêtre, près d'un vieux pot de cuisine ébréché dans lequel elle avait planté une giroflée jaune; qui se confessait régulièrement tous les mois, et dont la voix douce ne chantait jamais ques des sônes mélancoliques ou des noëls pieux Elle vivait avec sa mère, qui gagnait péniblement sa vie à porter de l'eau et à laver pour les bourgeois. Tous les soirs Pierre venait causer avec la mère et la fille, et le dimanche, en été, il les conduisait, après vêpres, dans les champs pour rammasser des mûres et des noisettes; l'hiver il leur faisait, tout haut, une lecture dans un *Guide du chrétien*. Ils menaient une vie pure, charmante, sans ennuis, sans regret et sans impatience; une vie de foi et d'amour comme on en voit encore décrite dans les livres; mais comme on n'en trouve plus guère par le monde.

Les deux jeunes gens savaient qu'ils devaient se marier un jour, quoiqu'ils ne se le fussent jamais dit. C'était un de ces engagemens tacites que l'on contracte par des habitudes plutôt que par des paroles, mais qui n'en sont pas moins sacrés. Aussi, lorsque Pierre vint annoncer à Yvonne qu'il était renvoyé de chez son patron, et qu'il lui fallait quitter Paimpol, la pauvre fille resta frappée de stupéfaction et de douleur. Pendant quelque temps les deux enfans ne surent que pleurer ensemble, sans songer à autre chose qu'à l'affreuse pensée de se quitter. Avec la nonchalance habituelle à tous les caractères faibles qui fuient moins la souffrance que l'action, ils restèrent sous l[a] couronne d'épines, songeant aux blessures qu'elle leur fai[sai]t au front, et non aux moyens de s'en délivrer. Par bonheur,

la mère d'Yvonne Habasque était une femme pratique qui avait mis son cœur à l'abri sous la rude écorce de son bon sens et qui ne se désolait qu'en dernier ressort. Après avoir laissé quelque temps les deux enfans pleurer, elle vint jeter brusquement sa porole positive au milieu de leurs plaintes, et les avertir qu'il était nécessaire de prendre une résolution. Enfin, après beaucoup de débats et de projets il fut convenu que Pierre partirait au plus tôt pour trouver du travail, et qu'il reviendrait dès qu'il gagnerait assez pour se charger d'une femme. Trois années était jugées nécessaires pour atteindre ce résultat.

Deux jours après cette résolution, l'horloger se mit effectivement en route pour Rennes. Il y eut beaucoup de larmes versées au moment de la séparation, mais la tristesse des deux jeunes gens conserva quelque chose de doux et de serein. En se séparant, ils gardèrent dans leurs cœurs une sève d'espérance qui devait les nourrir. Yvonne avait confiance en Dieu, et Pierre dans son courage; tous deux étaient sûrs de se revoir bientôt. Mais Pierre ne fut point heureux. Il parcourut une partie de la France, ne trouvant à se placer que momentanément, vivant au jour le jour, pauvre et découragé. Trois années s'écoulèrent sans qu'il pût songer à revenir en Bretagne : enfin, après une série d'événemens qu'il serait inutile de rapporter, il passa en Irlande, arriva à Dublin avec un Anglais dont il avait fait la connaissance, et entra, comme ouvrier, chez l'horloger Smith, à des conditions avantageuses.

Maître Smith était un homme de cinquante ans, d'un extérieur froid, avare de paroles et de mouvemens. Jeune, il avait été simple ouvrier, avait beaucoup souffert et s'était habitué à cette impassibilité de bronze, derrière laquelle il cachait sa nature sensible. Longtemps froissée, son ame s'était retirée en elle-même et ne se montrait plus que dans de rares occasions. Maître Smith passait généralement pour sévère et bizarre, mais sa probité était renommée. Une fortune assez considérable avait été la récompense de cette probité et d'une économie laborieuse; depuis plusieurs années il était veuf et vivait avec sa fille unique, miss Fanny.

Pierre s'habitua bien vite au tranquille intérieur de l'horloger irlandais. C'était une douce et bonne créature auquel il fallait peu de place et peu de bruit pour être heureux. Maître Smith,

qui n'avait eu jusqu'alors que des ouvriers grossiers ou vicieux, s'attacha au jeune Français, dont l'assiduité silencieuse et la bienveillance timide le charmèrent. Une maladie assez grave dont il fut atteint, et pendant laquelle Pierre lui donna des marques d'un intérêt reconnaissant, acheva de le lui rendre cher; le jeune Breton finit par acquérir dans la maison la position d'un associé plutôt que celle d'un ouvrier.

Une seule cho se jetait de le gêne dans les rapports qui existaient entre la famille Smith et Pierre, c'était la difficulté de s'entendre. Le Breton s'exprimait en anglais avec beaucoup de peine, et sa timidité augmentait encore l'embarras qu'il éprouvait à parler. Il en était résulté dans la maison une habitude de silence presque continuel. Pierre, Smith et sa fille s'entendaient le plus souvent par le geste ou le regard, et ce mode singulier de communiquer leurs pensées avait imprimé à celles-ci quelque chose de plus vague, mais en même temps de plus intime, de plus expressif, de plus affectueux. Aussi Pierre s'était-il habitué aux formes caressantes de miss Fanny, sans y voir autre chose qu'une sorte de télégraphie rendue nécessaire par la différence des langues. Lorsque, assise au comptoir, sa tête blonde appuyée sur son bras nu, que recouvrait à moitié une mitaine noire, elle oubliait ses regards sur le jeune ouvrier, Pierre ne voyait, dans cette attention rêveuse et tendre, qu'un encouragement amical; lorsqu'elle lui demandait quelque chose par un geste, en prononçant son nom avec cet accent profond et musical qu'une voix de femme ne sait donner qu'à un seul nom entre tous, Pierre ne voyait là que l'expression d'une bienvaillance qui cachait le commandement sou s la douceur de l'accent. D'ailleurs il éprouva long-temps auprès de miss Fanny une sorte de crainte respectueuse dont toutes ces marques de bonté ne pouvaient le guérir. Miss Fanny, qui devina sa timidité, n'en devint que plus pressante dans ses avances; elle finit enfin par l'enhardir et par le placer à son égard sur un pied d'égalité fraternelle.

Il s'établit par suite entre les deux jeunes gens une intimité tendre, qui se transforma bientôt, chez la jeune fille, en un amour secret. Pierre la vit devenir triste, inégale, souffrante, sans deviner la cause de ce changement. Deux ou trois fois il crut l'entrevoir; mais il repoussa aussitôt ce soupçon, en rou-

gissant, comme une suggestion de l'orgueil. Enfin, un jour pourtant, ému d'une profonde pitié pour miss Fanny, dont la douleur avait redoublé depuis quelque temps, il osa lui demander ce qu'elle avait. Sans lui répondre, la jeune fille fondit en larmes et se sauva dans le parloir, placé derrière la boutique; Pierre l'y suivit et l'y trouva à genoux devant une chaise, le visage caché dans ses deux mains et sanglotant amèrement. Tout troublé, il s'approcha en l'appelant, voulut écarter ses mains, et lui répéta mille noms tendres que la pitié lui inspirait :

—Confiez-moi votre peine, dit-il enfin; ne savez-vous pas que je vous aime ?

— Vous m'aimez! s'écria Fanny en jetant un cri de joie....

Et elle laissa son front tomber sur l'épaule du jeune homme, qu'elle entoura de ses bras. Elle venait de prendre pour un aveu d'amour ce qui n'avait été qu'une expression d'amitié fraternelle.

Pierre, éperdu, se trouva engagé sans le vouloir, sans l'avoir prévu. L'émotion, la surprise, la timidité, la difficulté de s'exprimer, lui ôtèrent toute présence d'esprit. Il ne put que rendre machinalement à miss Fanny ses étreintes. Maître Smith entra en ce moment, sa fille s'élança vers lui et se jeta dans ses bras; il comprit ce qui s'était passé, et tendant les mains au jeune ouvrier, qui demeurait les yeux baissés, et dans un embarras mortel :

— *You have then at last understood yourself?* dit-il en souriant. *It is well, children, what day the wedding* (1)?

Pierre balbutia quelques mots entrecoupés; Smith mit son trouble sur le compte de l'étonnement, de la joie, et n'y prit pas garde. Le jeune Breton se retira désespéré.

Pendant plusieurs jours, il se crut le jouet d'un rêve : mais tout se préparait pour son mariage, Fanny travaillait déjà à son trousseau. Elle était redevenue gaie et chanteuse. Pierre comprit qu'il ne pouvait plus reculer, il se résigna. Ce n'était point un de ces fermes caractères qui ne sentent jamais les angles d'un obstacle, et qui le heurtent jusqu'à ce qu'ils l'aient brisé. Pierre était

(1) Vous vous êtes donc entendus à la fin? C'est bien, enfans; à quand la noce?

crintif, faible, et, comme la plupart des hommes, incapable de protester contre les événemens accomplis. Qui sait d'ailleurs si l'espèce de violence qui lui était faite n'éveillait pas en lui quelque sensation chatouilleuse? A son insu peut-être, il se laissait prendre à la pensée de devenir riche, indépendant, honoré. Il se voyait, lui jusqu'alors pauvre ouvrier loué à l'heure, travaillant enfin pour son compte, marchant dans sa volonté et dans son indépendance. Puis, la douce figure de miss Fanny passait au fond de ces vagues tableaux de bien-être, avec ses longues boucles de cheveux blonds, et son sourire caressant; la figure de miss Fanny, si bonne, si charmante, qui l'aimait tant, et *qui était une dame!* Le moyen de ne pas se laisser aller, par instans, à de consolantes pensées? le moyen de ne pas se résigner à dormir dans ce nid d'amour que l'on sentait d'avance si doux et si abrité?

Mais ces rêveries de bonheur, Pierre ne s'y abandonna pas long-temps. Sa conscience l'avertit qu'au fond de cette prétendue résignation il y avait une lâcheté. Depuis qu'il devait épouser Fanny, le souvenir d'Yvonne lui revenait sans cesse. Il se la représentait à sa fenêtre étroite, près de son pot de giroflée jaune, travaillant d'un air joyeux et confiant en attendant son retour, et cette pensée lui faisait couler les larmes des yeux. Une circonstance vulgaire en apparence, la mort d'une jeune fille qui habitait près de maître Smith et qui se noya parce que son fiancé l'avait abandonnée, l'émut singulièrement, et éveilla dans son ame des remords cuisans. Tout ce qu'il y avait en lui d'honnête, de religieux, tous ses souvenirs d'enfance et de Bretagne se ranimèrent en même temps dans son ame pour l'accuser. Il devint sombre et malade. Maître Smith crut que sa tristesse n'était autre chose qu'une impatience d'amant, et les préparatifs du mariage furent hâtés. Mais la préoccupation douloureuse du jeune ouvrier ne fit que s'en accroître. Chaque jour les voix qui lui parlaient d'Yvonne, de ses anciennes promesses, se faisaient entendre plus menaçantes et l'accusaient plus hautement. Son chagrin était devenu du désespoir. Il se voyait infâme sur la terre et damné dans le ciel pour avoir trompé la jeune fille de Paimpol. Enfin, une nuit qu'il était couché dans sa mansarde, et que, dévoré par la fièvre, il s'était assoupi un instant, voilà que tout à coup un son de cloche le réveille : il prête

l'oreille... ô prodige! il reconnaît ce son! C'est l'accent frais et lointain des cloches de Paimpol! le même qui se faisait entendre le jour de sa première communion, le jour où il vit Yvonne pour la première fois! Mais maintenant ces cloches ne tintent plus joyeusement comme alors; c'est un glas funèbre qu'elles font entendre; elles sonnent une agonie! Pierre, éperdu, se soulève dans son lit; il écoute encore : le bruit des cloches s'affaiblit, s'éteint dans l'espace; il se fait un silence !... — Tout à coup, du milieu de la nuit, une voix s'élève plaintive et connue. C'est la même voix qu'il a tant de fois entendue le soir, à une fenêtre de la *rue de l'Église;* et la voix chantait le sône de *la Fiancée,* si célèbre au pays de Treguier.

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi l'on parle bas dans la maison; ma mère, oh! dites-moi pourquoi les domestiques sont en deuil; ma mère, oh! dites-moi pourquoi vous avez les yeux rouges?

— « Mon fils, on parle bas parce que vous êtes malade; mon fils, le noir convient à tout le monde; mon fils, j'ai les yeux rouges parce que j'ai pleuré sur vous. »

Pierre écoutait fasciné, perdu dans sa vision. Il lui sembla qu'il était à Paimpol, qu'il revenait de cueillir des fleurs d'aubépine au bord de la mer et qu'il entendait Yvonne chanter à sa croisée. Et par une habitude machinale et involontaire, par souvenir, il se mit à chanter à demi-voix le second couplet de la chanson.

« Ma mère, oh! dites moi pourquoi j'ai le cœur douloureux aujourd'hui; ma mère, oh! dites moi pourquoi les chiens hurlent si tristement; ma mère, oh! dites-moi pourquoi le soleil ressemble dans le ciel au visage d'une veuve.

— « Mon fils, le cœur est douloureux quand il se brise quelque affection; mon fils, les chiens hurlent quand ils sentent la mort; mon fils, le soleil est pâle pour les enterremens. »

Un frémissement d'effroi parcourut le corps du jeune Breton : il reprit néanmoins en tremblant :

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi les cloches sonnent;
« ma mère, oh! dites-moi pourquoi j'entends le bruit des marteaux dans la maison voisine; ma mère, oh! dites-moi pourquoi les prêtres chantent dans la rue? »

La voix reprit aussitôt :

— « Mon fils, c'est que les cloches sonnent pour le repos « d'une ame ; mon fils, c'est que l'on cloue une chasse dans la « maison voisine ; mon fils, c'est que les prêtres portent en « terre votre fiancée. »

Ici le chant s'éteignit, les cloches tintèrent encore un instant au loin, puis tout se tut. Pierre était resté à genoux près de la fenêtre, presque évanoui.

Il n'en pouvait douter, ce qu'il venait d'entendre était un avertissement ainsi que Dieu en envoyait souvent à ceux de la Bretagne. C'était un *intersigne* ! Il ne pouvait résister à cet appel sans commettre un sacrilége. Une voix était venue de son pays pour lui rappeler ses promesses et lui dire d'y retourner. En vain le souvenir de Fanny; la noce déjà préparée, se dressèrent devant lui comme des obstacles invincibles ; il entendait toujours le retentissement de ces cloches et cette voix ; ces cloches et cette voix l'appelaient ; il fallait partir.

Après une nuit de délire, de larmes et de combats intérieurs, il écrivit à maître Smith une longue lettre dans laquelle il lui racontait sincèrement toute son histoire. Il lui disait comment une erreur l'avait rendu le fiancé de miss Fanny, lui parlait de l'avertissement qu'il avait reçu de Dieu et lui annonçait sa résolution de quitter Dublin. Il envoya sa lettre et attendit avec anxiété la réponse.

Le soir, il reçut un paquet renfermant une somme plus forte que celle que lui devait l'horloger, avec un billet qui contenait seulement ces mots :

You might be speaking sooner. Your silentness has made us all unhappy for a long time ; but it must be so. Theer is a letter for a fellow-member from Edinburg. A workman shall be gaining at home sufficiently to live vith a woman (1).

Une lettre de recommandation pour un horloger d'Edimbourg était effectivement jointe au paquet.

Pierre partit le jour même. Il a arriva à Paimpol où il trouva Yvonne pauvre, malade et bien changée. Sa mère était morte depuis quelque temps, et, en rapprochant les époques, le jeune

(1) Vous auriez dû parler plus tôt. Votre silence nous a tous rendus malheureux pour long-temps; mais cela doit être ainsi. Voici une lettre pour un confrère d'Edimbourg : un ouvrier gagnera chez lui assez pour vivre avec une femme.

ouvrier trouva qu'elle avait dû rendre le dernier soupir au jour et à l'heure où il avait entendu les cloches sonner et une voix chanter sous ses fenêtres le sône de *la Fiancée.* Le mariage se fit sans bruit, et les deux jeunes époux partirent ausitôt pour l'Écosse.

Avec la lettre de maître Smith , Pierre trouva à se placer à Édimbourg, et ses affaires prospérèrent. Il gagnait beaucoup et dépensait peu. Aussi, au bout de quelques années, put-il acheter un petit fonds d'horlogerie , qu'il exploita pour son propre compte.

Mais tout réussissait vainement au gré du jeune ménage, Yvonne devenait chaque jour plus triste, plus pâle, plus frêle. Souvent Pierre la trouvait assise, les mains croisées sur les genoux, dans un affaissement désespéré et avec deux longues larmes qui glissaient le long des ses joues creusées. Alors il lui demandait ce qui la faisait malheureuse, qui causait ses pleurs , cette pâleur, ce dépérissement.... et la jeune femme lui répondait qu'elle ne pouvait le dire, qu'elle ne savait d'où lui venait sa peine; mais qu'elle avait peur, qu'elle était triste, qu'elle ne pouvait plus rire à rien dans le monde. En l'entendant, Pierre se désolait, il faisait mille tentatives pour la réintéresser à la vie; mais tout était inutile. Le cœur d'Yvonne recélait une de ces tristesses prophètiques qui saisissent presque toujours les jeunes femmes chez lesquels couve un germe de mort : douleurs étranges, qui prennent au milieu de tous les enivremens, qui ne viennent point de notre ame, mais de nos nerfs; qui nous gagnent comme une maladie, et qui semblent être l'instinct mystérieux de notre corps, présentant l'approche de sa dissolution.

Yvonne était née trop faible pour une fille du peuple. L'enfance rude et abandonnée à laquelle l'avait condamnée le hasard de sa naissance avait épuisé la vie en elle. Toute petite, elle avait plié sous la pauvreté, et quand, plus tard, l'aisance vint, quand on voulut la relever, il se trouva qu'elle était brisée et qu'elle ne pouvait plus vivre. Pierre la vit s'affaiblir et s'éteindre. Il put suivre sur ses traits le progrès du mal et calculer sa mort à heure fixe, car la vie semblait fuir d'elle visiblement et goutte à goutte, comme une liqueur précieuse d'un vase fêlé. Bientôt elle comprit que son heure était venue et elle n'en éprouva point de désespoir. Elle croyait à son ame, à Dieu, au paradis et ne voyait

dans sa mort qu'un voyage qu'elle allait faire la première. D'ailleurs ses jours avaient été calmes, purs, remplis. Elle avait épuisé l'existence et ne pouvait que gagner à changer de monde : sa vie l'encourageait à mourir. Une seule pensée attristait ses derniers instans. Elle allait reposer loin de la tombe de ses pères ; les os ne seraient pas ensevelis dans la terre bénite de la Bretagne ! Et que deviendrait sa pauvre ame si elle revenait la nuit ? Il lui faudrait errer avec des ames étrangères ; elle ne pourrait voir de loin sa petite Aille endormie au clair de lune, entendre l'horloge de sa paroisse, écouter le vent gémir dans les grandes halles que, jeune fille, elle fuyait avec tant d'effroi, lorsque le bigniou invitait à la danse, et qu'elle se sentait prête à céder à cet appel du démon ! A ces souvenirs, un regret cuisant s'emparait de la mourante. Elle tournait sa tête vers le mur pour que Pierre ne la vît pas, elle pleurait doucement jusqu'à ce que ses yeux se fussent fermés et qu'un songe lui eût fait voir le cimetière de Paimpol, sa chère et dernière espérance. Cependant elle gardait silence, car elle ne voulait pas affliger Pierre avant l'heure ; mais quand le moment solennel fut venu, quand la jeune femme sentit que son ame lui tremblait sur lèvres, qu'elle allait mourir, elle appela Pierre à son chevet ;

— Pierre, lui dit-elle, jure-moi que tu feras ce que je vais te demander.

— Je te le jure, dit le jeune homme en pleuraut.

— Je vais mourir, promets-moi de ramener mon corps en Bretagne, et de m'enterrer au cimetière de Paimpol, près de ma mère.

— Je te le promets, répondit encore Pierre, étouffé par les sanglots.

— Merci, Pierre, murmura Yvonne ; et, comme si elle n'eût attendu que cette promesse, elle étendit ses deux mains vers son mari, sourit et mourut.

La douleur de Pierre fut profonde ; mais il ne s'y abandonna pas lâchement. Il avait son serment à accomplir. Cette ame faible était devenue forte par la religion et l'amour. Il renonça à son commerce, vendit tout ce qu'il possédait, acheta de sa fortune entière le droit d'emporter le corps de sa femme, et l'embarqua avec lui pour la Bretagne. Sept ans auparavant,

un navire l'avait transporté, s'appuyant sur le bras d'une fiancée et le cœur gonflé de bonheur ; aujourd'hui, le même navire le remportait au pays d'où il était venu, assis près d'un cercueil où il avait cloué bonheur et fiancée !

La traversée se fit sans accidens. Le huitième jour, les côtes de Bretagne apparurent. Déjà l'archipel de Bréhat se montrait au loin, tout argenté par les brisans ; le cœur de l'horloger se serra, et il sentit les larmes l'étouffer. Cette terre où il était né, où il avait aimé, où il avait été heureux, il ne revenait plus y chercher que la place d'un cercueil ! Personne ne l'y attendait, qu'un fossoyeur pour creuser la fosse et un prêtre pour la bénir !

Cependant la nuit se fit et le temps devint sombre. Le capitaine de la goëlette que montait Pierre parut craindre un orage ; ses appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser. Un grain s'éleva du large qui chassa le navire vers la terre. En vain l'équipage réunit toutes ses forces pour vaincre l'effort de la lame qui battait en côte ; le frêle bâtiment, balayé par l'ouragan, courait sur les flots avec ses voiles désorientées et en lambeaux, comme un oiseau marin blessé à l'aile et que la vague emporte.

Bientôt la terre se montra de plus près ; le navire allait entrer dans les brisans. On entendait à quelques pas le bruissement rauque et caillouteux du ressac qui rugissait parmi les écueils. La goëlette, comme si elle eût été épouvantée elle-même, résistait par moment à la houle, changeait de direction et tourbillonnait dans la tourmente, incertaine et effarée. Tout à coup une voix s'éleva dans l'orage :

— Nous sommes perdus ; nous avons un cadavre à bord !

Ce mot sembla agir comme une commotion électrique sur tout l'équipage. La croyance superstitieuse, commune à tous les marins, que la présence d'un mort dans un navire compromet sa sûreté, revint au souvenir de tous.

— Qu'on jette à la mer le cadavre ! crièrent-ils d'une seule voix.

Et ils s'élancèrent vers la chambre, aisirent le cercuil et le transportèrent sur le pont. Mais Pierre, averti par le tumulte, vint se jeter au milieu d'eux. Il voulu parler, on ne l'écouta point ; il voulu défendre son bien, on le repoussa.

— A la mer le mort ! hurlaient les matelots.

Ils soulevèrent la châsse.

— Non pas sans moi ! cria à son tour Pierre.

Et se jetant sur le cercueil, il l'embrassa à deux mains, sans que l'on pût l'en détacher. Les marins s'arrêtèrent, n'osant commettre un assassinat. Dans ce moment, une secousse terrible fit craquer toutes les membrures du navire, et le mât brisé s'abattit. La goëlette venait d'être précipitée entre deux rochers, qui la retinrent comme les deux bras d'un étau. Elle y resta toute la nuit sans que les coups de mer pussent l'en arracher.

Quand le jour vint, l'orage s'était un peu apaïsé, et des barques de Bréhat recueillirent l'équipage. Pierre et son cercueil furent également sauvés.

L'ami dont nous tenons tous les détails de ce récit avait vu l'horloger breton conduire lui-même à son trou de terre le corps de la jeune femme. Après avoir élevé à Yvonne, avec ce qui lui restait d'argent, une tombe en granit rose, que l'on peut voir encore, Pierre est reparti pour chercher du travail, pauvre et simple ouvrier comme naguère. Seulement cette fois il est parti en laissant dans le cimetière de Paimpol douze années de sa vie passée et les espérances de sa vie à venir !

(*Extrait de la Revue des deux mondes.*)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LE LIVRE MYSTIQUE, par M. de Balzac.

Les Proscrits. — Louis Lambert. — Séraphîta.

Je ne sache aucun écrivain qui, sous des formes moins sérieuses, ait pris autant souci de l'art pur et de la pensée philosophique que M. de Balzac. Il était réservé à notre époque si hétérogène, si multiple, si confuse, de voir un romancier aborder successivement toutes les thèses morales, les définir avec netteté et profondeur, se lancer dans les spéculations métaphysiques, reproduire dans des récits fictifs les passions les plus réelles, les angoisses infinies qui déchirent le plus douloureusement les entrailles de la société, dire les mœurs ternes, prosaïques, grisâtres, de la province et l'éblouissant papillotage du dandysme parisien. Pour comprendre cette étrange comédie du XIXe siècle, il suffit de se reporter au moment à celle que son propre auteur surnomma *la divine,* et qui résume pour nous le moyen-âge.

Là tout est un; l'œuvre est conçue d'un seul jet dans le cerveau de l'artiste, et un sang toujours également chaud et généreux fait battre les artères les plus éloignées. A construire ce grand monument l'auteur consacre sa vie; il l'écrit en vers, parce que c'est là une langue de diamant et que n'entame pas la dent de médiocrité; il sait d'où il vient et où il va; il meurt comme il a vécu. Désormais le monde possède une épopée, un

livre où chaque génération d'artiste viendra apprendre ce que fut cette puissante époque du moyen-âge et s'inspirer à ces nobles leçons.

Aujourd'hui, la chaîne des traditions est brisée par la hache du rationalisme démocratique, et la société ressemble à un grand ossuaire où des cadavres mutilés se dresseraient péniblement pour courir à la recherche de leurs membres épars. C'est cette société mobile, bigarrée, sceptique, insaisissable, que M. de Balzac a voulu peindre sous toutes ses faces. Et dès l'abord, l'unité manquant au modèle et la loi au peintre, ni l'un ni l'autre ne peuvent se rencontrer dans le tableau : ainsi point de synthèse. L'absence d'unité exclut toute concision ; aussi, malgré le nombre chaque jour plus considérable de ses volumes, M. de Balzac en est-il à peine au péristyle ; il demande au public de faire preuve d'un peu de patience. « Le XIXe siècle, dit-il, dont l'auteur essaie de configurer l'immence tableau, sans oublier ni l'individu, ni les professions, ni les effets, ni les principes sociaux, est en ce moment travaillé par le doute. Remarquez, je vous en prie, que l'auteur ne discute nulle part en son nom ; il voit une chose et il la décrit ; il trouve un sentiment et il le traduit ; il accepte les faits comme ils sont, les met en place, suit son plan sans prêter l'oreille à des accusations qui se contredisent ; il marche inexorable aux raisonnemens obtus de ceux qui lui demandent pourquoi cette pierre est carrée quand il est à un angle, celle-ci est ronde quand il achève une tête de femme dans quelque métope. Dans cette œuvre chacun sera ce qu'il est ; le juge sera juge, le criminel sera criminel ; la femme y sera tour à tour vertueuse ou coupable ; l'usurier ne sera pas un mouton, la dupe un homme de génie, et les enfans n'y auront pas cinq pieds six pouces. Ces milles figures qui posent, ces mille situations génériques seront vraies ou fausses, elles seront bien ou mal ajustées, plus ou moins heureusement éclairées ; tout y sera confus ou bien ordonné, d'accord ; mais l'applaudissement ou le blâme ne doivent-ils pas attendre que l'œuvre soit terminée ? » *Préface*, *p.* 3.

Donc point d'unité, point de concision, et surtout point de rhythme comme l'auteur l'a senti lui-même, et comme il le déplore avec une douce mélancolie : « Hélas ! le rhythme voulait

toute une vie, et la vie de l'auteur a exigé d'autres travaux, le sceptre du rhythme lui a donc échappé ; la poésie sans la mesure est peut-être une impuissance ; peut-être n'a-t-il fait qu'indiquer le sujet à quelque grand poète, humble prosateur qu'il est. »

Telles sont les principales différences qui existent entre un poème et la tentative singulièrement grandiose de M. de Balzac ; entre un homme qui arrive à une époque hiérarchique, religieuse, pleine de foi dans le symbole, et s'abîmant dans une magnifique unité dont le dernier mot est la *Divine Comédie:* et l'écrivain qui, né dans un temps de doute, d'analyse, de recomposition, où la vérité a brisé le symbole, où l'individu se pose chaque jour en dehors de la société, se prend à vouloir réfléchir dans un magique miroir ces infinies variétés, ces innombrables dissemblances, qui se promène dans cette vallée de Josaphat, étudiant chaque infirmité pour en orner son type idéal, recueillant toutes les plaintes et tous les gémissemens pour former sa symphonie. Nous sommes de ceux qui acceptons pleinement et entièrement M. de Balzac ; et c'est parce que nous croyons à la vérité et à la durée du monument qu'il construit pièce à pièce, que, bien loin de nous étonner et de nous irriter follement, comme des enfans gâtés, du manque d'unité, du défaut de concision, de l'absence du rhythme, nous cherchons à tout expliquer, à tout comprendre.

Le Livre mystique ne doit point être rangé parmi les *Études de mœurs*, première partie de l'œuvre où l'auteur peint les choses sociales comme elles sont ; mais dans les *Études philosophiques*, dans la deuxième partie où les sentimens et les systèmes humains se personnifient. *Le Livre mystique* se compose de trois histoires : *les Proscrits*, *Louis Lambert*, *Séraphîta*. Les Proscrits sont le péristyle de l'édifice ; là, l'idée apparaît au moyen-âge dans son naïf triomphe. *Louis Lambert* est le mysticisme pris sur le fait, le Voyant marchant à sa vision, conduit au ciel par les faits, par les idées, par son tempérament. *Séraphîta* est le mysticisme tenu pour vrai, personnifié, montré dans toutes ses conséquences.

Un concours fortuit de circonstances ayant empêché l'auteur et les éditeurs de donner dans cette *Revue* la fin, d'ailleurs fort peu étendue, de *Séraphîta*, nous allons en offrir à nos

lecteurs une anlayse assez complète pour pouvoir réparer cette lacune plus que comblée aujourd'hui par la publication du *Lys dans la Vallée*, qui se succédera sans interruption dans les prochaines livraisons.

On se rappelle l'excursion de Minna et de Séraphîtus sur le Stromfiord, l'entrevue de Wilfrid et de Séraphîta, l'histoire de Swedemborg racontée par le bon M. Becker, et, pendant cette longue veillée d'hiver, l'alerte qui leur fut donnée par le vieux David et la résolution que prirent les trois auteurs de ce drame de se rendre, Wilfrid auprès de Séraphîta, Minna auprès de Séraphîtus, M. Becker auprès de l'enfant du baron de Séraphîta.

«Wilfrid était un homme de trente-six ans ; sa taille était médiocre, sa poitrine et ses épaules larges, son cou court, ses cheveux noirs, épais et fins, ses yeux d'un jaune brun ; ses traits mâles et bouleversés annonçaient les ressoures inépuisables de sens fougueux ; son corps se mettait promptement en harmonie avec le climat des pays où le conduisait sa vie à tempêtes. En lui tout s'équilibrait, l'action et le cœur, l'intelligence et la volonté. L'étude avait agrandi cette intelligence, la méditation avait aiguisé sa pensée, les sciences avaient élargi son entendement. Il avait pâli sur les livres, qui sont les actions humaines mortes; il savait le passé et le présent, l'histoire double. Minna soupçonnait le forçat de la gloire en cet homme, et Séraphîta le connaissait : toutes deux l'admiraient et le plaignaient.

« Wilfrid avait trop bien pressé le monde dans ses deux formes, la matière et l'esprit, pour ne pas être atteint de la soif de l'inconnu; mais ni la science, ni les actions, ni son vouloir, n'avaient de direction. Le jour où la première fois il vit Séraphîta, cette rencontre lui fit oublier le passé de la vie; tout à coup Wilfrid aima comme il n'avait jamais aimé, il aima secrètement avec foi, avec terreur, avec d'intimes folies. Dès le moment où Wilfrid soupçonna la nature éthérée dans la magicienne qui lui avait dit le secret de sa vie en songes harmonieux, il voulut tenter de la soumettre, de la garder, de la ravir au ciel où peut-être elle était attendue. L'humanité, la terre, ressaisissant leur proie, il les représenterait ! » A ce portrait de Wilfrid, l'homme silloné par la foudre, dont l'ame est un désert, dont la parole est brûlante et sonne comme un métal, succède celui de David, le serviteur octogénaire de Séraphîta. « Son visage était creusé

comme le lit d'un torrent à sec, sa vie semblait s'être entièrement réfugiée dans les yeux où brillait un rayon; en voyant David seul, vous eussiez dit un cadavre; Séraphîta se montrait-elle parlait-elle, était-il question d'elle?.. le mort sortait de sa tombe, il retrouvait le mouvement et la parole. Son langage, constamment figuré, souvent incompréhensible, empêchait les habitans de lui parler; mais ils respectaient en lui cet esprit profondément dévié de la route vulgaire, que le peuple admire instinctivement. »

David, interrogé par Wilfrid, lui raconte la dernière vision de Séraphîta, qui l'a tant effrayé. « Ils sont venus sept démons, il est descendu sept archanges; les archanges étaient loin, ils contemplaient voilés; les démons étaient près, ils brillaient et agissaient. Mammon est venu sur sa conque nacrée et sous la forme d'une belle femme nue; la neige de son corps blouissait: jamain les formes humaines ne seront aussi parfaites, et il disait: —Je suis le plaisir, et tu me posséderas, Lucifer. le prince des serpens, est venu dans son appareil de souverain, et l'homme était en lui beau comme un ange, et il a dit: — L'humanité te servira. La reine des avares, celle qui ne rend rien de ce qu'elle a reçu, la Mer est venue enveloppée de sa mante verte; elle s'est ouvert le sein, elle a montré son écrin de pierreries, elle a vomi ses trésors et les a offerts; elle a fait arriver des vagues de saphirs et d'émeraudes et les productions se sont émues, elles ont surgi de leurs entrailles, elles ont parlé; la plus belle d'entre les perles a déployé ses ailes de papillon, elle a rayonné, elle a fait entendre les musiques mariées, elle a dit:— Toutes deux filles de la Souffrance, nous sommes sœurs: attends-moi. Nous parlerons ensemble, je n'ai plus qu'à devenir femme. L'oiseau qui a les ailes de l'aigle et les pattes du lion, une tête de femme et la croupe du cheval, l'Animal, s'est abattu, lui a léché les pieds, promettant sept cents années d'abondance à la fille bien-aimée. Le plus redoutable, l'Enfant, est arrivé jusqu'à ses genoux en pleurant, et lui disant: — Me quitteras-tu, moi, faible et souffrante? reste, ma mère. Il jouait avec les autres, il répandait la paresse dans l'air, et le ciel se serait laissé aller à sa plainte. La Vierge au chant pur a fait entendre ses concerts qui détendent l'ame. Les Blessés ont demandé d'être secourus; les Malheureux ont tendu la main: — Ne nous quittez pas! ne

nous quittez pas ! Moi-même j'ai crié : — Ne nous quittez pas ! nous vous adorerons ; restez ! Les fleurs sont sorties de leurs graines en l'entourant de leurs parfums, qui disaient : — Restez ! Le géant Enakim est sorti de Jupiter, amenant l'Or et ses amis, amenant les Esprits des terres australes, qui s'étaient joints à lui ; tous ont dit : — Nous serons à toi pour sept cents années ! Enfin la Mort est descendue de son cheval pâle, et a dit : — Je t'obéirai ! Tous se sont prosternés à ses pieds, et si vous les aviez vus, ils remplissaient la grande plaine, et tous lui criaient : — Nous t'avons nourrie, tu es notre enfant, ne nous abandonne pas ? La Vie est sortie de ses eaux rouges, et a dit : — Je ne te quitterai pas ! Elle a relui comme le soleil en s'écriant : — Je suis la lumière !

« — La lumière est là ; s'est-elle écriée en montrant les nuages où s'agitaient les archanges.

« Elle était fatiguée ; le Désir lui avait brisé les nerfs ; elle ne pouvait que crier : — O mon Dieu ! Mais Dieu l'entendait. Elle a vaincu le Désir enchaîné sur elle sous toutes les formes et dans toutes les espèces. »

Cette bizarre évocation de toute la mythologie mystique, produit un éblouissement involontaire. L'esprit se prête facilement à donner un corps, une ame, des forces agissantes, aux puissances mystérieuses de la nature. De même que Dieu a créé l'homme à sa propre image, de même l'homme se reflète, se traduit, s'aperçoit lui-même dans le monde extérieur et dans les produits de son imagination. Le mysticisme rêve une absorption complète dans le sein de l'infini, et le désir, sous quelque apparence matérielle qu'il se présente, est combattu et repoussé par lui.

Le chapitre suivant est intitulé : *Les Nuées du sanctuaire*. Séraphîta attaque les deux problêmes du dualisme et du panthéisme ; Séraphîta qui n'a jamais ouvert un livre (en revanche, combien de lecteurs ont déjà ouvert le sien !), Séraphîta se dirige d'un pas ferme et sûr à travers ce dédale métaphysique, où il nous est impossible de la suivre. Cette longue dissertation est une nouvelle preuve des inépuisables ressources de l'esprit de M. de Balzac, de ses études patientes et consommées, du merveilleux prestige de son style, enfin de cette fascination qu'exerce sur ses lecteurs un écrivain qui a pris racine dans le

cœur humain. Il est telle intelligence peu haute, peu réfléchie, peu abstraite, une sœur d'Eugénie Grandet, il est telle femme (Mme de Langeais, par exemple), retirée du monde où l'on parle de tout, excepté de mysticisme et de philosophie, qui se consumera en douloureux efforts pour comprendre Séraphîta, pour suivre son auteur favori dans les sinuosités de son langage apocalyptique. C'est là une des plus nobles satisfactions qui soient accordées à l'artiste, en récompense de ses sueurs, que la certitude d'avoir ouvert de nouveaux horizons, d'avoir fait vibrer une corde qui dormait ignorée au fond du cœur, d'avoir agrandi le cercle des facultés, et rapproché l'homme de Dieu, en le rendant, sinon plus parfait, au moins plus capable de le devenir. Le mysticisme est la clef de voûte de l'édifice élevé pierre à pierre par M. de Balzac; c'est la religion de toutes ces ames souffrantes, de ces natures endolories, dont il a décrit minutieusement les tortures, les plaies cachées, l'agonie de tous les jours; c'est le soleil de ces pauvres plantes étiolées, *ces doigts de mort* d'Ophélie, dont il a composé son jardin.

Séraphîta, autre Christ de cet autre évangile, aura aussi son Calvaire. A la suite d'un entretien, dans lequel Minna et Wilfrid s'aperçoivent avec inquiétude et terreur de l'amour qu'ils nourrissent mutuellement pour cet être complexe, Séraphîta les prie de monter avec elle jusqu'aux chutes de la Sieg. Le feu spirituel qui la consumait avait dévoré son enveloppe terrestre, sa voix était devenue profonde, son teint commençait à *blondir,* et si, jusque-là, les poètes en eussent comparé la blancheur à celle des diamans, elle avait alors l'éclat des topazes. La verdure commençait à se dégager de son manteau de neige et de glace, sous les premières caresses d'un soleil de printemps. Minna s'étant éloignée pour aller cueillir des saxifrages bleus, Wilfrid fit une dernière tentative auprès de Séraphîta.

— Soyez à moi pour le bonheur du monde que vous portez en votre cœur. Soyez à moi pour que j'aie une conscience pure, pour qu'une voix céleste résonne à mon oreille en m'inspirant le bien dans la grande entreprise que j'ai résolue, conseillé par ma haine contre les nations, mais que j'accomplirais alors pour le bien-être si vous m'accompagnez. Sachez mon secret; j'ai parcouru le Nord, ce grand atelier où se forgent les races

nouvelles qui se répandent sur la terre comme des masses humaines chargées de rafraîchir les civilisations vieillies. Je voulais commencer sur un de ces points, y conquérir l'empire que donnent la force et l'intelligence sur une peuplade, la former aux combats, entamer la guerre, la répandre comme un incendie, dévorer l'Europe en criant liberté à ceux-ci, pillage à ceux-là, gloire à l'un, plaisir à l'autre; mais en demeurant, moi, comme la figure du Destin, implacable et cruel. L'Europe se trouve à une époque où elle attend le Messie nouveau qui doit ravager le monde et refaire des sociétés; elle ne croira plus celui qui la broiera sous ses pieds. Un jour les poètes, les historiens auraient justifié ma vie, m'auraient grandi, m'auraient prêté des idées, à moi pour qui cette immense plaisanterie écrite avec du sang n'est qu'une vengeance. Soyez ma compagne, belle et blanche figure, sur un trône.

— J'ai déjà régné, dit Séraphîta.

Ce mot fut comme un coup de hache donné par un habile bûcheron, dans le pied d'un jeune arbre qui tombe aussitôt.

Bientôt Séraphîta se sentit défaillir, elle s'avança sur le bord du rocher d'où elle pouvait embrasser, fleuris, verdoyans, animés, les spectacles de ce grand et sublime paysage, enseveli naguère par une tunique de neige, et chanta ainsi son chœur de mort.

« Entendez-vous le cri du soldat mourant inconnu, la clameur de l'homme trompé, qui pleure dans le désert, à tous paix et courage, à tous adieu. Adieu, chères innocentes, traînées par les cheveux pour avoir trop aimé! Adieu, mères assises auprès de vos fils mourans! adieu, saintes femmes blessées! adieu, Pauvres! adieu, Petits, Faibles et Souffrans, vous dont j'ai si souvent épousé les douleurs! »

Abattu par la fatigue, cet être inexplicable s'appuya pour la première fois sur Wilfrid et Minna, pour revenir à son logis. Wilfrid et Minna se sentirent atteints par une contagion inconnue.

Séraphîta apprend à Wilfrid et Minna, ce que c'est que cet amour divin, qui ne se lasse jamais, et abreuve sans cesse l'ame d'une joie infinie et sans mélange, et expire dans une extase mystique, dont rien ne peut peindre le lyrique enthousiasme.

Wilfrid et Minna étaient tombés à genoux, quand *il* s'était dressé vers son orient, la crainte du seigneur avait dévoré leur cœur ; leurs yeux se voilèrent aux choses de la terre et la foi les ouvrit aux clartés du ciel. Ils étaient dans le crépuscule de l'aurore naissante, dont les lueurs les préparaient à voir la vraie lumière, à entendre la parole vive sans en mourir, et ils se donnèrent la main.

— Donne-moi la main, dit Minna, si nous allons ensemble, la voie me sera moins rude et moins longue.

— Avec toi seulement, reprit Wilfrid, je pourrai traverser la grande solitude sans me permettre une plainte.

— Où allez-vous? leur demanda M. Becker.

— Nous voulons aller à Dieu, dirent-ils ; venez avec nous, mon père. »

Nous ne croyons pas aux génies méconnus, aux artistes écrasés par l'indifférence du public, ou tués par la misère. Le talent brise tôt ou tard les entraves dont sa marche a pu être momentanément embarrassée, et la société ne peut avoir tort contre l'individu; mais les plaies du cœur, les déchiremens intérieurs de l'ame, ce terrain détrempé de pleurs et de sang où glisse votre pied débile, ces horribles secrets qui brûlent et qu'on ne peut révéler; enfin cette position où la volonté humaine ne peut rien, rien ; où ni le courage, ni l'audace, ni l'imagination, ni la science, ni l'or, ni la vertu, ni le crime, ne peuvent rien ; ce privilége qu'a l'homme de souffrir sur la terre presque autant que jouissent les anges dans le ciel voilà ce qui peut-être est digne de quelque pitié : c'est là une autre sphère, où M. de Balzac n'aurait peut-être jamais pénétré sans des communications intimes, des révélations bien précieuses ; car je le répète, voulez-vous savoir si une douleur est vraie, demandez si elle se cache. Cette sphère même est en quelque sorte interdite à l'art. Aussi, pour parvenir à décrire ces milliers de vibrations intérieures, M. de Balzac a été obligé de quintessencier son style; style sans parenté aucune avec les traditions de langage des siècles précédens, il multiplie les néologismes, *blondir, adhirer, immarcessible.* Ce sont là des hardiesses qui n'ouvriront pas à M. de Balzac les portes de l'Académie; mais il s'en est ouvert tant d'autres !

(*The Rewiever.*)

— Le mois de décembre est celui où les directeurs de théâtre vident leurs cartons. Il se fait, à la même époque, un certain bruit d'annonces de jouets d'enfant, de Mayeux en chocolat et une dépense suffisante de discours d'ouverture, dans les différentes chaires de la faculté de Paris. L'enseignement supérieur, bien que privé de ses organes les plus brillans, bien que livré à la merci des fantaisies individuelles, présente néanmoins un ensemble fort substantiel. Les cours de la Sorbonne et du Collége de France se sont rouverts devant une affluence considérable d'auditeurs. Il en est arrivé quelque retentissement aux journaux de l'opposition, sentinelles toujours éveillées, qui stimulent incessamment le pouvoir. Il faut se féliciter de la manière franche et paisible avec laquelle le ministère a répondu à plusieurs demandes qui lui étaient adressées par la presse opposante; c'est là un grand pas vers la discussion des faits, appelée à remplacer la guerre des noms propres. C'est un heureux symptôme du calme profond qui doit servir à hâter les progrès de l'industrie française, et permettre à la jeunesse laborieuse de se livrer tout entière à l'étude de l'histoire, ce baume puissant qui calme toutes les plaies, qui rend le cœur plus haut, donne aux facultés de l'intelligence le plus noble et le plus profitable emploi qu'elles puissent souhaiter.

Or donc, un journal de l'opposition chercha dernièrement querelle aux professeurs suppléans; il cita l'exemple de Cuvier, conseiller d'état, conseiller de l'Université, professeur au Collége de France, des professeurs d'Allemagne, et du célèbre Gans en particulier qui donne quinze leçons par semaine. La réponse du *Moniteur* contient une faute de français, ce qui prouve tout d'abord qu'elle n'est pas l'œuvre d'un professeur suppléant, car ce sont en général des hommes d'esprit et de talent; l'abus que signale *le Courrier Français* nous semble, au contraire, un heureux accord du droit et du fait, un moyen aussi simple que généreux, de produire tour à tour de jeunes talens qui ne demandent qu'une chose, de combattre au grand jour. C'est ainsi que nous avons entendu dans la chaire de M. Guizot, M. Michelet, orateur anguleux, donnant plus au dessin qu'au coloris, et dont la parole nette, saccadée, sans développemens, se stéréotypait dans la mémoire; M. Magnin, suppléant de M. Fauriel, qui a fait sur les *Origines du théâ-*

tre en Europe un cours abondamment nourri de documens inestimables, rassemblés pendant le cours d'une vie laborieuse; M. Gerusez, suppléant de M. Villemain, parleur disert, élégant, et qui jusqu'à ce jour a été en progrès sur lui-même; enfin cette année même encore dans la chaire de M. Guizot, M. Lenormant, ami et élève de Champollion, dont le cours sur l'histoire de l'Asie mineure formera le pendant de celui que M. Raoul-Rochette vient d'achever sur les antiquités babyloniennes. M. Lenormant a de la chaleur et du mouvement dans l'expression, mais sa phrase est incorrecte, et sa mémoire point assez sûre. Néanmoins c'est là un choix auquel on ne peut qu'applaudir, un *suppléant* qu'on n'aurait point attaqué, si l'on s'était donné la peine d'assister à une seule de ses leçons.

Un reproche plus grave et selon nous mieux fondé, que l'on aurait pu faire à plusieurs professeurs de l'Université, c'est de ne point se conformer au titre de leur cours. Il y a, ce nous semble, dans cette façon cavalière d'en agir avec les réglemens et le texte de la loi, ou beaucoup de présomption ou beaucoup de paresse. Assurément, M. Saint-Marc Girardin dit fort bien ce qui lui plaît de dire, mais il n'en reste pas moins avéré que la volonté du législateur a été éludée, et qu'un élément littéraire capital, la poésie française, par exemple, qui se trouve partout, j'y consens avec M. Andrieux, n'est jamais entrée au cours de M. Saint-Marc Girardin, professeur de poésie française. Ce point de droit vidé, nous conviendrons qu'on ne saurait faire preuve de plus de goût, de tact, d'esprit et de verve, que M. Saint-Marc Girardin. Ce que nous estimons de vraiment supérieur en lui, c'est cette tradition de l'esprit français, clair, simple, net, légèrement ironique et douteur, jetant des flots de lumière sur toutes les questions; tradition qui s'est transmise en ligne directe d'Abailard aux fabliers du XIIIe et XIVe siècles, qui crée l'histoire moderne avec Commines, se personnifie dans Descartes et aboutit à Voltaire, son plus glorieux représentant; tradition qui semble brisée au commencement du XIXe siècle, mais qui se débarrassera du milieu des importations étrangères, pour reparaître plus invincible, et doter le monde d'une politique et peut-être d'une religion nouvelle.

Je dis, peut-être une religion nouvelle, et cela à la suite d'une leçon de M. Saint-Marc Girardin, qui se terminait par ces paroles remarquables : « Nos pères ont perdu Dieu, c'est à nous de le retrouver. » Cette leçon, fort grave et fort sensée, traitait de la réaction religieuse. Après en avoir signalé les principaux symptômes, les avantages, les inconvéniens, les chances de réussite et les écueils à éviter ; après en avoir salué l'aurore et formulé des vœux ardens pour son succès, M. Saint-Marc Girardin conclut pour sa part à cette maxime fameuse, dernier mot de la sagesse antique : « Connais-toi toi-même ; » M. Saint-Marc Girardin, s'appliquant sur-le-champ son principe, s'est demandé à quoi peuvent aboutir ces méditations intimes et personnelles : — peut-être au scepticisme ? — Réponse inexorable, condamnation de ce principe aride qui rétrograde sur l'Évangile pour aller toucher la main de marbre des stoïciens.

Il a fallu toute l'habileté de M. Saint-Marc Girardin pour arriver à la suite d'un pompeux éloge du scepticisme, à une idée de dévouement social. Pour nous, nous regardons la réaction religieuse (si l'on peut se servire de ce terme qui confond l'élément divin avec les passions humaines) comme le seul moyen de régénérer la société. Or, la réaction religieuse ne procède point par le *moi* humain, et subordonne toujours la philosophie à la foi, l'individu à la société. Cette réaction religieuse est aujourd'hui accomplie aux deux tiers ; et M. Saint-Marc Girardin, qui la signale, qui l'encourage, qui l'aime, a l'esprit trop droit, l'ame trop belle pour vouloir un seul moment substituer à l'étude féconde des lois providentielles, un égoïcisme stérile, le stoïcisme en un mot, aussi au-dessous de l'évangile que la mort de Socrate est inférieure à celle de Jésus-Christ.

Le collége de France est un second centre scientifique crée sous une inspiration plus moderne, plus libérale, plus indépendante. Nous ne pouvons parler ici de M. Rossi, dont l'activité ne plie point sous le fardeau d'un double enseignement, de M. Letronne, plus savant et encore moins chrétien que Fréret. M. J. J. Ampère a commencé cette année son *Histoire générale de la littérature française*. Sa diction est terne et pénible; il affirme peu ; mais son instruction est si variée et de

si bon aloi, qu'on peut lui appliquer ce qui a été si spirituellement dit de son prédécesseur : qu'il se fait entendre à force de se faire écouter. On pourrait avec un peu de méchanceté retourner ce compliment à l'égard d'un des collègues de M. Ampère, M. Lerminier. Le cours de M. Lerminier est le plus suivi de la Faculté; les places y sont à l'enchère. Pour s'expliquer ce concours d'auditeurs et les applaudissemens enthousiastes qui accueillent le jeune professeur, il suffit de s'arrêter un moment pour entendre cette parole vibrante, colorée, rapide, qui va au fond du cœur, qui secoue sur votre tête une pluie d'étincelles et finit par un coup de tonnerre, par un de ces mots heureux, une de ces paroles de bronze qui résument une discussion et se gravent dans la mémoire. M. Lerminier est dans toute la splendeur de l'âge et la force de son talent. Mêlé aux luttes de la presse, rédacteur en chef d'un journal qui s'annonce sous les plus favorables auspices, il possède à un degré également remarquable la divination des faits historiques, l'intuition des idées et le sentiment de la pratique, de l'application. Avec d'aussi solides et d'aussi brillantes qualités, on rencontre nécessairement sur son chemin des envieux et des obstacles; mais on n'en continue pas moins sa route glorieuse. M. Lerminier a consacré ses deux premières leçons à fixer en quelque sorte l'essence du droit, en le plaçant vis-à-vis de la nature et de la religion, ensuite à en déterminer les principaux élémens.

Il y a deux choses dans le monde : ce qui est immuable, la religion, la foi; ce qui est perpétuellement mobile, l'esprit humain, la philosophie. La force de la mobilité est telle qu'elle détruit souvent ce qui l'a précédé, tant elle a la conscience de son énergie et de sa fécondité. De Maistre a dit avec le bon sens de l'homme de génie: « Les dogmes théologiques ne sont que des vérités générales divinisées dans le cercle religieux. » La nature est un développement de la pensée artiste du créateur. L'homme a l'action; l'humanité, la grandeur. Le récit de cette vie de l'humanité, c'est l'histoire; ses deux colonnes sont la religion et le droit. La religion, c'est le besoin de connaître la cause des choses et de lui donner un nom. Le droit proprement dit, c'est l'exaltation de la liberté, c'est le *moi* humain; dans son isolement, c'est l'orgueil, ou comme, l'a si heureusement per-

sonnifié M. Lerminier, c'est Ajax; dans son application ce sont les rapports de la libertéet de la nécessité. L'homme ne peut avoir de valeur qu'en mettant ses forces au service des lois générales en combinant le droit avec le devoir. Il y a aujourd'hui deux grandes histoires à faïre, l'histoire des religions comparées et l'histoire des législations comparées; c'est ce second travail que s'est proposé M. Lerminier. Les principaux élémens du droit sont indivisibles, mais toujours l'un d'eux domine et occupe la première place. A côté de l'observation des faits historiques, de l'appréciation du présent, se place l'intuition de l'avenir. Le droit dans son essence se rencontre également dans la sphère idéale et dans la sphère rationelle; ce sont deux termes de la même proposition. On a dit que le beau était la splendeur du vrai; on peut dire que le juste est l'application et la preuve du vrai. L'histoire nous fournit des exemples de distinction sentre les droits civils et les droits politiques; en principe ces droits ne sont qu'un seul et même droit; mais ici la pratique est intervenue, le fait a primé la théorie.

Le pouvoir n'existe qu'à la condition de se donner pour plus intelligent que les gouvernés et d'être accepté pour tel; Spinosa a dit : « Le droit c'est la puissance. » Mais au-dessus des exigences de chaque époque, de chaque pays, de chaque situation, plane l'esprit humain qui transforme incessamment les constitutions des peuples. M. Lerminier est entré cette année dans l'étude du droit international; ce cours durera deux ans; il sera divisé en quatre parties, depuis l'antiquité jusqu'au traité de Verdun, 843; de 843 jusqu'à Henri IV, 1610, de 1610 à 1789; et enfin, toute la période contemporaine. Ce cours se fera en suivant l'ordre chronologique; le temps est l'élément même de l'histoire; c'est précisément cet ordre chronologique qui a manqué à *l'Esprit des lois*. Cette méthode n'exclut point la comparaison philosophique. L'étude du droit international implique l'histoire centrale de chaque peuple. L'étude du droit interne accompagnera dont l'étude du droit international. Enfin, M. Lerminier a esquissé rapidement les principales matières qui seront traitées dans ce cours : les relations commerciales, les guerres, les traités, les formes diplomatiques, l'esclavage, les colonies.

Qu'on se représente tous ces axiomes féconds et lumineux,

accompagnés des développemens nécessaires ; qu'on se répresente cette charpente osseuse revêtue d'une forme resplendissante, et l'on n'aura qu'une faible idée de l'impression profonde et des résultats scientifiques que laissent après elles les leçons de M. Lerminier.

Telles sont les étrennes des facultés; ni l'Académie ni M. Guizot n'ont voulu rester en retard de politesse avec les fabriques de chocolat et les magasins de Giroux. Le Dictionnaire tant attendu est enfin livré au public avec un discours préliminaire de M. Villemain. M. Villemain est le d'Alembert du XVIIIe siècle, avec plus de poésie, d'élégance et de foi. Il possède cette admirable sagacité qui démêle les différens élémens littéraires, ce mélange heureux de hardiesse novatrice et de respect pour la tradition. Quand se produisit au dehors l'école littéraire de la restauration, encore faible et naissante, M. Villemain, alors au faîte de la réputation, jeta sur les épaules du romantisme, tout meurtri des coups de fouet de la critique classique, un manteau protecteur, et servit de parlementaire calme et indépendant entre deux armées injustes dans leurs haines, partiales dans leurs amitiés.

Les persévérans efforts de M. Guizot, cette haute et judicieuse protection qu'il accorde aux études historiques, ont porté leurs fruits. Trois gros volumes in-4° viennent de jeter, au milieu de la discussion, des matériaux inconnus, et grossir le trésor historique de richesses inestimables. M. Mignet a publié les négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV, c'est-à-dire toutes les correspondances, mémoires, actes diplomatiques, concernant les prétentions et l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. L'introduction de M. Mignet, lue par lui à l'Académie des sciences morales et politiques, est écrite avec concision et lucidité. Cette série forme deux volumes ; le troisième contient le journal des états-généraux de France, tenus à Tours en 1484, sous Charles VIII, rédigé en latin par Jehan Masselin, député du bailliage de Rouen, publié et traduit pour la première fois sur les manuscrits de la Bibliothèque royale par A. Bernier ; ces manuscrits sont au nombre de sept. Ces publications seront suivies d'un grand nombre d'autres non moins importantes. M. Saint-Beuve est chargé de l'introduction, qui

comprendra les débuts, la suite et les progrès des études faites sur la littérature du moyen-âge pendant le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècles.

Il est souvent nécessaire de se rejeter ainsi dans la contemplation de l'histoire, dans l'étude patiente et grave des événemens accomplis, pour échapper au bourdonnement fastidieux des vanités contemporaines, d'autant plus exigeantes qu'elles sont plus incapables; au charlatanisme vulgaire des spéculations de tout genre. On a pu croire qu'un peu de patience de notre part signifiait beaucoup de faiblesse, il n'en est rien pourtant. Nous avions cru que le silence était bon à l'égard de certains livres et de certaines choses; nous nous sommes probablement trompés, mais on se tromperait encore davantage, si l'on pensait que nous n'avons pas en nous-mêmes les moyens de réparer ce que l'on a pris pour de la négligence, et qui n'était qu'un peu de dédain. Certes, ce n'est pas à nous que l'on objectera des engagemens de coterie ou des préventions de parti, et si la force des choses nous réduisait parfois à formuler un blâme sévère, nous n'oublierons jamais ce que nous nous devons à nous-mêmes, à la *Revue* où nous exprimons notre jugement, à l'écrivain dont nous critiquons le livre.

Il se fabrique chaque année à cette époque une foule *d'annuaires*, *keepsake, landscape*. Voici quel est en général le procédé dont on se sert pour fabriquer cette marchandise de contrebande. On fait venir de Londres des planches d'acier déjà fatiguées par un tirage considérable; on coupe au hasard avec des ciseaux, à l'insu des auteurs, une page de Châteaubriand, des vers de Lamartine; on fait relier le tout en maroquin gauffré, et l'on a un je ne sais quoi parfaitement niais, et immédiatement au-dessous des devises de la rue des Lombards. Cette exploitation littéraire ne peut se prévaloir de l'exemple de l'Angleterre; là tout est original, la gravure et le texte. Il est vrai que les *keepsake* français ont aussi leurs originaux, débris infortunés de *l'Almanach des Muses*, et l'ordre alphabétique amène naturellement M. Charles Malo à côté de Châteaubriand, M. Lesguillon à côté de Lamartine. Nous ne sommes d'ailleurs ici que les échos de l'ennui qu'inspire à chacun cette lecture nauséabonde. Il est positif que la vente de ces recueils est en complet discrédit, et qu'il faudra désor-

mais chercher ailleurs les cadeaux de nouvelle année, dans la fabrique de MM. Debauve, par exemple, véritables architectes et statuaires en chocolat. Les *keepsake* pourraient encore servir de cornets pour envelopper l'excellent café moulu de M. Corcelet, dont les magasin sont toujours les privilégiés des connaisseurs. Il faut toutefois excepter de cette reprobation méritée les *Tableaux pittoresques de l'Inde*, où l'intérêt du texte le dispute à la magnificence des gravures. La première année contenait la description de Madras; puis est venue Calcutta. Cette année, c'est le tour de Bombay, le plus important des établissemens anglais sur la côte occidentale de l'Inde. Le libraire Charpentier a eu l'heureuse idée de rassembler en un volume les héroïnes de lord Byron, gravées par Finden. Ces portraits, au nombre de trente-neuf, sont marqués d'un caractère d'idéalité et entourés d'une auréole poétique qui les rend l'ornement nécessaire de toutes les éditions de lord Byron, et fait de leur réunion en *keepsake* le plus beau des présens de nouvelle année.

Mais en général, on apporte aussi peu de soin que de goût aux importations de la gravure et de la littérature britanniques. Ainsi, un article qui n'est autre chose que le résumé d'un livre politique dont la publicité n'a plus besoin de commentaires, résumé fait par l'auteur lui-même, et envoyé en Angleterre, est retraduit par la *Revue britannique*, comme un fruit exotique et nouveau. Ce n'est point là un reproche, mais un avis.

—Un grand désatre est venu frapper la librairie française. Les flammes se répondent des deux côtés de la Manche (on sait que l'aile gauche du château de la marquise de Salisbury contenait sa bibliothèque, estimée à plusieurs millions, et particulièrement riche en manuscrits souvent uniques). Les grandes et belles éditions des pères de l'église grecque ont péri. M. Dumont, éditeur du nouvel ouvrage de M. Frédéric Soulié, *Un Été à Meudon*, livre où l'on retrouve toute la chaleur de style et la fécondité d'imagination de l'auteur du *Conseiller d'état*, M. Dumont a perdu seize mille volumes. Au nombre des ouvrages encore inédits, et aujourd'hui détruits, était le poème de M. Edgar Quinet sur *Napoléon*, œuvre considérable et qui est destinée à éveiller l'attention du public, car elle paraîtra dans une quinzaine de jours; les livres de MM. de Tocqueville

et de Beaumont sur l'Amérique, qui acquièrent, vu la gravité et la bizarrerie des circonstances politiques où nous nous trouvons, un nouvel intérêt. M. de Tocqueville est lié, par une sympathie d'opinions, avec M. de Carné, esprit judicieux et étendu qui a apprécié avec beaucoup de franchise et une haute impartialité l'état des partis en France, depuis 1830. La même question a été abordée dernièrement dans un livre qui s'est produit avec quelque éclat sur la scène politique, et que nous regardons comme un curieux symptôme de l'état actuel des esprits. Le livre de M. Capefique n'a point été, à proprement parler, accepté du public; violemment attaqué par les journaux ministériels, repoussé par les légitimistes, odieux à l'opposition de quinze ans, il est resté en quelque sorte submergé par les flots qu'il avait soulevés. Cependant M. Capefigue, sans être effrayé de ces clameurs, prépare une justification qui formera à elle seule un nouvel ouvrage. Nous n'accepterons jamais la tradition aristocratique et le principe de droit divin de M. Capefigue; néanmoins nous croyons que son livre, bien divisé, suffisamment appuyé sur des faits positifs, n'est point un accident sans importance, au milieu du mouvement qui pousse les esprits vers les idées de paix et d'organisation.

La librairie française se ressentira peu, il faut l'espérer, du désastre de la rue du Pot-de-Fer; des souscriptions s'ouvrent de toutes parts. Un magnifique bal se prépare à l'Hôtel-de-Ville pour les pauvres du douzième arrondissement. Le douzième arrondissement a vingt mille pauvres, c'est-à-dire à peu autant près lui seul que tous les autres arrondissemens réunis. C'est le point le plus intellectuel de Paris, le quartier le plus riche en pauvres et le plus pauvre en riches, quartier ignoré du grand monde, oublié par chacun de nous après nous avoir long-temps servi de patrie. La *Revue de Paris* fera au douzième arrondissement les honneurs de la Chaussée-d'Antin et acceptera les billets d'invitation de Mme Decazes. Puissent ces généreuses souscriptions réparer tant de malheurs et faire honte à la librairie de ces loteries déguisées sous le nom de primes!

AVIS.

Les prochains volumes de la *Revue de Paris* contiendront:

Un Cœur pour deux Amours, par M. Jules Janin.

Césonie et Danaë, par M. Jules de Saint-Félix.

L'Ironie et l'Amour au XVIe siècle, par M. PH. Chasles.

Un nouveau Proverbe, par M. TH. Leclercq.

Le Château des Adrets, par M. Léon Golzan.

Qu'est-ce que la Vérité, par M. CH. Nodier.

Descente dans la houillère de la Nouvelle Espérance par, M. Nisard.

L'Académie royale de Musique (fin), par M. Castil-Blaze.

Une Nouvelle, par M. Frédéric Soulié.

Histoire de l'Art en France par les Monumens, par M. Didron.

Le Musée de Sculpture moderne au Louvre, par M. Thoré.

Les Magasins de Paris, par M. Roger de Beauvoir.

Lady Blessington, sa Vie et ses Mémoires, avec un portrait gravé sur acier.

Les *Bas Bleus de Paris* (*Blue Stokings*), Mme G..., Mme D.... G..., Mme D'A..., etc., par un *bas-bleu* anglais.

Les illustres Médiocrités Politiques et Littéraires, tableaux de mœurs parisiennes, par M. de L....

Divers articles de MM. Mérimée, Scribe, Eugène Sue, Méry, Saintine, Guinot, Bibliophile Jacob, Mrs Trollope, comtesse M..., etc., etc.

TABLE DES MATIÈRES.

